



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HD WIDENER

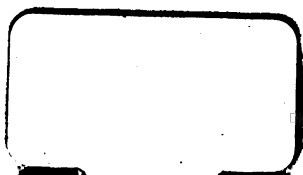


HW AWH5 N

37585.12 (31)



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,
Lettre P.

TOME TRENTE-UNIÈME.

La chose n'est pas vrai - semblable.

Pièces contenues dans ce Volume,

Pamela en France.

Parodie (la) au Parnasse.

Peintre (le) amoureux de son Modèle,

Pere (le) de Famille.

Perrin & Lucette.

Peruvienne. (la)

Petite (la) Maison.

Petit - Maître (le) amoureux.

Parfaits (les) Amans, ou les Métamorphoses,

BIBLIOTHEQUE DES THÉÂTRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre P.

31

TOME TRENTE-UNIEME.



2. A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

37585, 12 (31)

1885, Oct. 30,
Gift of
Col. J. H. Higginson

2026
44-72
4-6

P A M É L A
EN FRANCE,
O U
LA VERTU
MIEUX ÉPROUVÉE;
C O M É D I E

EN VERS ET EN TROIS ACTES;

De M. DE BOISSY de
l'Académie Française:

Représentée pour la première fois, par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le
Lundi 4 Mars 1743.

NOUVELLE EDITION
augmentée de la Musique,

Tome IX.

A

A C T E U R S.

LE MARQUIS, Amant de Paméla.

PAMÉLA.

LE CHEVALIER, Gascon.

NERINE, Concierge.

MATHURIN, Jardinier.

DEUX LUTINS.

TROUPE DE DANSEURS.

*La Scène est à la Campagne, dans
un Château.*



PAMÉLA
EN FRANCE,
O U
LA VERTU
MIEUX ÉPROUVÉE,
COMÉDIE.



A C T E I.

SCENE PREMIERE.

PAMÉLA, seule, écrivant.

(S'interrompant.)

AH! que ma bonne mere & que mon cher papa
Vont être transportés de joye,
En lisant cette Lettre-là!

A ij

4 **PAMÉLA EN FRANCE;**

Que mon babil les charmera!
Le détail que je leur envoie,
De mon bonheur les instruira;
Ma tendresse au long s'y déploie.

S C E N E II.

PAMÉLA, LE MARQUIS, *déguisé en femme.*

LE MARQUIS, *à part.*

JE ne puis un instant être sans Paméla;
Je la cherche : mais la voilà :
Bon : elle a la main à la plume.
Pour m'éclaircir de ses vrais sentimens,
Approchons-nous dans ces momens.
(*A Paméla*)

Vous écrivez ?

P A M É L A.

..... Pardon ; c'est ma coutume.

LE MARQUIS.

Ne vous excusez pas , c'est en vous un talent ;
A vos parens sans doute un tel écrit s'adresse ?

P A M É L A.

Oui , je les instruis amplement
Des bonxés qu'a pour moi ma nouvelle Maîtresse.

COMÉDIE.

5

LE MARQUIS.

Je n'en puis trop avoir. Ma chere, si j'osois,
Très instamment je vous prierois
De me faire voir votre Lettre.

PAMÉLA.

Ah ! Madame, je crains.....

LE MARQUIS.

..... Non, daignez me permettre.....

PAMÉLA.

Je dois me rendre à vos souhaits.

LE MARQUIS.

Votre façon d'écrire a pour moi des attraits.

PAMÉLA.

Votre indulgence est nécessaire ;
On sait que je m'exprime assez mal en François ;
Mais vous excuserez une jeune Étrangere.

LE MARQUIS, à part.

Par sa naïveté, dont je chéris les traits,
Votre style toujours aura l'art de me plaire.

(Il lit.)

Mes très-chers Pere & Merè ,

*Réjouissez-vous ; pour le coup ma gloire est en sûreté.
J'ai trompé la vigilance de Me. Jeukes, & je me suis
sauvée par la porte du Jardin à la faveur d'une
clef ; par ce moyen j'ai eu le bonheur d'échapper au
pouvoir du plus méchant des Maîtres, & de tomber*

A ii)

6 PAMÉLA EN FRANCE,

entre les mains de la meilleure des Maîtresses. C'est une Comtesse Françoisë qui s'est trouvée dans le voisinage. Comme elle étoit instruite & touchée de mon malheur, elle m'a prise à son service & m'a conduite avec elle en France, où je commence le cours d'une nouvelle Histoire. (Il s'interrompt,)

J'aiderai de mon mieux à le rendre amusant ;
Mais vous retrancherez moitié de la première.

P A M É L A.

Oui ; pour rester tous deux dans notre caractère,
Mon Maître & moi bornerons sagement
Notre aventure au second tome.

Le sien est d'être fier, trompeur, mal-honnête
homme ;

Il n'en doit pas sortir, en m'épousant.

Le mien est d'être sage, & modeste & sensée ;

Je ne dois pas le démentir ,

En retournant chez lui, quand il m'en a chassée ;

Ni livrer de nouveau ma sagesse offensée

Aux dangers tout récents qu'elle vient de courir.

L E M A R Q U I S.

La démarche, il est vrai, n'est pas digne d'estime.

P A M É L A.

Voilà pourquoi je la supprime.

L E M A R Q U I S.

Ma chère Paméla, vous me faites plaisir,

(Il continue de lire.)

Madame & moi nous sommes actuellement dans une de ses terres qui est à dix lieues de Paris. En vérité elle m'y traite, non pas comme sa femme de chambre, mais comme la plus tendre de ses amies : les bontés de ma première Maîtresse n'étoient rien en comparaison ; je suis depuis deux jours habillée à la Française, & j'y suis tout au mieux, si j'en crois Madame qui ne se lasse point de me regarder : mon miroir m'en dit autant ; l'un & l'autre me trompent peut-être... (Il s'interrompt.)

Non, nous vous disons vrai ; tout sied à Paméla ;

Sa grace est partout naturelle ;

Elle pare l'habit qu'elle a,

Et rien n'est étranger pour elle.

P A M É L A.

Je dois rougir de cet éloge-là.

L E M A R Q U I S.

Rougisiez, rougisiez : vous en êtes plus belle.

(Il continue de lire.)

L'habit qu'elle m'a fait faire, (admirez sa générosité,) mes bons parens, est de la même étoffe que le sien : on nous prendroit pour deux sœurs : son amitié ne se borne pas là ; elle me prévient sur tout. Par exemple, j'aime la Musique & la Danse : eh bien ! elle donne aujourd'hui tout exprès une Fête, & fait venir des Danseurs de Paris. Eh ! peut-on voir une Dame plus aimable ! Ce n'est pas qu'elle soit belle ; non ; je mentirois.

A iv

PAMÉLA EN FRANCE,

P A M É L A.

Passiez cet endroit, je vous prie;

J'écris ce que je pense un peu trop librement ?

L E M A R Q U I S.

Vous m'obligez de parler franchement ;

Ma vanité n'est pas de me croire jolie,

(Il continue de lire.)

*Ses traits ne sont pas réguliers ; mais elle a une de ces
physionomies qui préviennent d'abord par leur douceur,
Son caractère y répond ; elle est la politesse même ; elle
n'a pas moins de sagesse que de bonté. (Il s'interrompt.)*

Pour le coup il faut hautement,

Il faut que mon transport éclate ;

Vous me louez précisément

Par le seul endroit qui me flatte,

P A M É L A.

Mon cœur en dit beaucoup moins qu'il ne sent.

L E M A R Q U I S.

Le mien en sent pour vous encore davantage ;

Si vous pouviez entendre son langage,

Vous seriez dans l'étonnement.

(Il continue de lire.)

*Je trouve ma Patrie en France auprès de cette jeune
veuve ; il ne manque à mon bonheur que de vous y
voir.... (Il s'interrompt.)*

C'est un bonheur dont vous devez jouir :

A tous deux au plutôt marquez-leur de venir,

COMÉDIE.

9

Procurer un état d'aisance
Aux auteurs de votre naissance ;

Faire éclater sur eux mon amitié pour vous ,
Flatte mon cœur par l'endroit le plus doux ;
J'augmenterai ma joye en redoublant la vôtre.

P A M É L A.

Vous comblez tous mes vœux : de quel ravisse-
ment

Je vais les remplir l'un & l'autre !
Mais comment reconnoître un bienfait aussi grand ?

L E M A R Q U I S.

Je ne veux pour tout prix que votre attachement.

P A M É L A.

Si de mon zele seul votre âme se contente,
Son ardeur.....

L E M A R Q U I S.

..... N'est pas suffisante ;
Et mon cœur , pour être payé ,
Veut tout au moins de l'amitié.

P A M É L A.

Madame , si j'osois , j'aurois de la tendresse.

L E M A R Q U I S.

Osez , ne craignez pas d'outrer à cet égard :
D'un pareil sentiment loin que l'exès me blesse ,
Il me flatte de votre part.

10 *PAMÉLA EN FRANCE,*

Finissez votre Lettre; un moment je vous laisse ;

J'ai nos Danseurs à recevoir ,

Et pour la Fête de ce soir

Jé vais donner plus d'un ordre qui presse :

Je me fais par avance un plaisir des plus grands

D'y voir briller tous vos talens.

(*Il sort.*)

S C E N E I I I .

P A M É L A , *seule.*

Ecrivons , écrivons. Pour mon pere & ma mere

Nouveau sujet de joye & de douceur ;

Pour moi , nouveaux discours à faire ;

Quel plaisir de m'étendre en dépit du Censeur !

Lorsqu'ils ont à parler de ce qui les regarde ,

Les bons cœurs ne tarissent pas ,

Et la reconnoissance est toujours babillarde ;

Cette précision dont on fait tant de cas ,

Est le langage des ingrats.



SCÈNE IV.

PAMÉLA, MATHURIN.

MATHURIN, *à part.*

Alle est seule, avançons; prions-la : mais je n'ose.

PAMÉLA.

Ah! c'est vous, Mathurin: voulez-vous quelque chose?

MATHURIN.

Oui-dà , je vous prierions de me faire un plaisir ,
Si je ne craignons pas de vous être incommode :
Pour vous le dire, exprès autour de vous je rode.

PAMÉLA.

Parlez , en quoi vous puis-je donc servir ?
J'y suis très-disposée.

MATHURIN.

..... Ah ! ce mot me rassure :
J'allons vous expliquer la chose franchement.
Comme vous excellez dans l'art de l'écriture ,
Que je n'avons pas ce talent ,
Que vous avez la main , comme on dit , à l'ouvrage,
Vous m'obligeriez tout à fait ,

12 *PAMÉLA EN FRANCE,*

Si vous vouliez pour moi griffonner un billet.

P A M É L A.

Dites-moi, s'il vous plaît, avant que je m'engage,
A qui l'écrivez-vous, quel en est le sujet ?

M A T H U R I N.

J'écrivons à quequ'un que j'aimons à la rage.

P A M É L A.

Quoi ?

M A T H U R I N.

..... Pardon de la liberté ;

Mais vous avez tant de bonté ;

Et c'est la parole du village ,

Un vrai prodige de biauté ;

D'autant plus rare qu'elle est sage.

P A M É L A.

Ignore-t-elle votre amour ?

M A T H U R I N.

Oui ; je voulons par-là l'en instruire en ce jour ,

Et j'aspérons au mariage.

J'ons l'ame franche, & le cœur sans détour.

P A M É L A.

Mais êtes-vous pour elle ?

M A T H U R I N.

..... Oui , pargué, mieux qu'un autre ,

Et son état n'est pas bian au-dessus du nôtre :

Alle est femme de chambre , & je suis jardinier.

C'est même pour la Belle une fort bonne affaire :

Allez n'attend rien de son pere ;
Et moi , je suis neveu d'un assez gros Fermier ,
Dont je serons l'unique légataire.

P A M É L A.

Je n'ai plus rien à dire , & maintenant je voi
Que Mathurin aime de bonne foi :
J'aurai l'honneur d'être son secrétaire :

Dicté-moi le billet.

M A T H U R I N.

. . . . C'est ce que j'allons faire ,
Puisque votre bonté fait cet effort pour moi.

(Il dicte , & Pamela écrit.)

*Mademoiselle , j'étouffons d'amour pour vous , & je
croyons qu'il est plus sage de vous le dire que d'en crever ;*

P A M É L A.

Ce sentiment est raisonnable.

M A T H U R I N.

Je ne l'exprimons pas en termes bien galans ;
Mais donnez-y vous-même un tour plus agriable :
Pour moi , sans farlatter , je dis ce que je sens.

P A M É L A.

Et ce langage est préférable :
C'est de l'amour sans art , dicté par le bon sens.

M A T H U R I N , dictant.

*Je ne vous avons vu que quatre fois , & ne vous avons
parlé qu'une seule en passant ; & si je sommes plus rassoté
de vous , que si je vous avions connu toute notre vie.*

14 PAMÉLA EN FRANCE,

Sans tant tourner autour du pot , vous avez plus de mérite & plus d'esprit que moi ; mais j'avons plus de bien & plus d'argent que vous. Jarnigoy ! marions ma fortune avec votre biauté ; l'eune vous rendra plus riche , & l'autre me rendra plus content.

P A M É L A.

Plus content. Est-ce tout ?

M A T H U R I N.

. . . . J'avons encore à mettre

Trois mots sans plus : pis je farmons la lettre.

(Il ditte.)

J'avons avec ma patsonne un héritage de près de vingt mille écus ; je vous offrons l'un & l'autre de bon cœur ; morgué ! acceptez-les de même. Boutez en même tems votre main blanche dans la mienne , quoiqu'elle soit plus noire ; & qui sautera d'aise ? ce sera Mathurin.

(Il parle.)

Hem ! comment trouvez-vous ce billet ?

P A M É L A.

Tout au mieux :

*Le cœur de Mathurin est tendre & généreux ;
Le deffus ?*

M A T H U R I N.

*Attendez , . . . que je me le rappelle :
C'est , à Mademoiselle ,
Mademoiselle Paméla.*

P A M É L A.

Ai-je bien entendu ? ma surprise est extrême !
Répétez , je vous prie , à qui ce billet-là
S'adresse-t-il ?

M A T H U R I N.

A vous-même.

P A M É L A , *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce tour de sa part ;
Mais je dois ménager l'amour de tout le monde :

Le sien mérite quelqu'égard ,
Par sa manière franche & ronde ;
Et ma douceur défend que je le gronde.

M A T H U R I N.

Pour savoir notre sort , j'attendons que sans tard
Mademoiselle nous réponde.

P A M É L A.

Puisque je suis forcée à repartir . . .
Mais quelqu'un vient sans qu'on l'annonce !

M A T H U R I N.

Je reviendrons tantôt pour prendre la réponse !
Vous pouvez la faire à loisir.

(Il sort.)

SCENE V.

PAMELA, LE CHEVALIER.

PAMÉLA.

Que demande Monsieur ?

LE CHEVALIER.

.... Un prodige femelle ,
 En France arrivé fraîchement ;
 Que pour sa rareté je viens voir seulement.
 Une fille accomplie , & qui fait voir en elle
 Une sagesse douce & ferme cependant ;
 Qui triomphe toujours , sans faire la cruelle ;
 Une beauté naïve , & sans entêtement ,
 Qui pare la vertu d'une grace nouvelle ;
 Que par envie on fronde injustement ,
 Et qu'on admire forcément.
 C'est Pamela que ce phénix s'appelle ;
 Seroit-ce vous , Mademoiselle ?

PAMÉLA.

Je me reconnois à ce nom ;
 Mais au portrait que vous en faites ,
 Je n'ai garde d'avoir cette présomption.

LE

LE CHEVALIER.

Ce modeste discours me prouve que vous l'êtes ;
 Et vous voyez , dans ces retraites ,
 Un Gentil-homme d'Avignon ,
 Rempli de zele & d'admiration
 Pour tant de qualités parfaites ;
 Le Chevalier de vos vertus ,
 Et le défenseur de vos charmes ,
 Contre les esprits prévenus ,
 A pied comme à cheval, prêt à prendre les armes.

P A M É L A.

C'est , pour mes intérêts , montrer trop de chaleur ;
 La Critique me fait honneur ;
 Elle fait soupçonner que j'ai quelque mérite ;
 Mais il ne convient pas à Paméla , Monsieur ,
 De recevoir ici seule votre visite ,
 Et je vais avertir Madame en ces instans.

LE CHEVALIER.

Non , non , ne partez pas si vite ;
 Je suis , depuis un très-longtems ,
 Ami de la Comtesse & du Marquis son frere ;
 Mais c'est vous qu'en ces lieux je viens voir la pre-
 miere ;

Elle aura tout au plus les seconds complimens.

Ayant appris votre arrivée en France ,

Par les nouvelles à la main ,

Tome IX.

B

J'ai pris la poste en diligence;
Le hazard m'a fait , en chemin ,
Joindre un détachement de Musique & de Danse,
Qui vient pour célébrer, dans ce lieu reculé,
Votre bien venue en cadence.

Moi, j'ai voulu vous rendre un hommage isolé,
Et vous faire tout seul mon humble révérence.

P A M É L A.

Moi, je vous fais la mienne.....

LE CHEVALIER.

Ah! vous fuyez à tort.

P A M É L A.

Je n'entretiens jamais les hommes tête à tête.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien de mon transport;
Me prenez-vous pour un Milord?

Les gens de mon pays ont l'abord plus honnête;
Des faveurs du beau sexe ils sont frands : d'accord;

Mais lorsqu'ils en font la conquête,
C'est toujours poliment & du ton qui convient :
Un Anglois les arrache, un François les obtient.

P A M É L A.

Plus vos manieres sont aimables,
Plus nous devons vous éviter,
Et plus pour nous vous êtes redoutables :
Nouveau motif de vous quitter.

L E C H E V A L I E R.

Il doit plutôt vous porter à rester ;
Votre gloire l'exige , & pour vous en convaincre ,
Jusqu'à présent vous n'avez eu
Que la force à combattre & l'intérêt à vaincre.

Pour une vulgaire vertu

Ces deux efforts sont puissans , je l'avoue ,
Et sur-tout le dernier, où le grand nombre échoue.

Mais pour la vôtre ils ne suffisent pas :

Elle doit à nos yeux livrer d'autres combats ;
Il faut pour son triomphe , il faut , Mademoiselle ;
Qu'elle éprouve & résiste à la séduction

Des fêtes , des plaisirs , de tout ce qu'on appelle
Fine galanterie ou belle passion ;

Soit en bute aux douceurs , aux soins , au tendre zèle,
Aux charmes différens d'un hommage qui plaît ;
Et que , pour en sortir plus brillante & plus belle ,

Elle passe par la coupelle
D'un jeune Amant François , & Gascon , qui plus est.

P A M É L A.

Ah ! ma sagesse a fait ses preuves ,
Et s'en tient prudemment aux premières épreuves.

L E C H E V A L I E R.

Elle a besoin de celle-là ;
Sans quoi toujours on la chicanera ,

B ij

20 *PAMÉLA EN FRANCE;*

Et l'on dira tout haut qu'elle est mal éprouvée.
D'un reproche si vrai vous ne serez lavée
Qu'en profitant de mes avis.

En ces lieux, à propos, vous êtes arrivée;
C'est à leurs habitans polis
Que cette gloire est réservée ;
C'est-là leur talent le plus beau :
Interrogez, sur ce chapitre,
La Concierge de ce Château ;
On peut la prendre pour arbitre ,
Elle a de l'esprit & du goût ;
La Comtesse la croit en tout :
C'est l'Oracle de la famille ;
Elle va, comme moi, vous répéter, tandis ,
Que pour bien éprouver la vertu d'une fille ,
Il faut absolument le creuset de Paris.

S C E N E V I.

LE CHEVALIER, PAMÉLA, NÉRINE.

N É R I N E.

IL est vrai, nos Amans sont un peu mieux appris
Que celui de Mademoiselle.
Pardonnez-moi ce trait, il échappe à mon zele ;
Votre cœur ne pouvoit être plus mal tombé ;
J'en ai senti pour vous une peine mortelle.

P A M É L A.

Hélas ! sous sa ruse cruelle ,
Il est trop sûr qu'un autre eût succombé.

N É R I N E.

Non , la victoire, au fond, n'est pas si surprenante ;
Dans vos climats vous n'avez éprouvé
Que les combats grossiers & la hauteur choquante
D'un Gentil-homme brusque & des plus mal appris,
Qui toujours vous traite en servante,
Et vous prodigue, à tout propos ,
Les agréables noms , les doux & tendres mots ,
Et de sotte & d'impertinente.
Pour triompher d'un cœur , l'aimable & joli ton !
Si l'on est sage auprès d'un pareil Maître ,
Mademoiselle, avouez , sans façon ,
Qu'on n'a pas grand mérite à l'être.

P A M É L A.

Il m'aimoit cependant ; il étoit même bon.

L E C H E V A L I E R.

Bon à jeter par la fenêtre.
S'il eût embrassé vos genoux ,
Si, vous baissant la main d'une bouche pressante...

P A M É L A.

Arrêtez donc, Monsieur.....

L E C H E V A L I E R.

Point de courroux ;

B iiij

22 *PAMÉLA EN FRANCE,*

C'est pour rendre à vos yeux la chose plus touchante.

S'il vous eût dit : ma Reine , ma charmante ,
Je meurs ; ressuscitez un homme tout à vous ;
Vous avez l'ame bonne & le naturel doux ;
Ce discours vous eût attendrie ,
Et ce regard compatissant
Vient de me dire, en cet instant,
Qu'au mourant vos bontés auroient sauvé la vie.

P A M É L A.

J'aurois ri.....

L E C H E V A L I E R.

Bon : fille qui rit
Commence d'être favorable ;
On est bien près de plaire, alors qu'on divertit.

P A M É L A.

Ce ton-là pour mon cœur n'est pas bien redoutable.

L E C H E V A L I E R.

C'est pourtant là le bon ton de Paris ,
Celui qu'on prend par préférence ;
Et la Comtesse , qui s'avance ,
Vous dira comme moi..... Mais que vois-je ,
fandis ?



SCENE VII.

PAMÉLA, LE CHEVALIER,
LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS, *à part.*

C'est le Chevalier ! je suis pris.

LE CHEVALIER.

Me trompé-je ? ou mon œil est-il trouble ou malade ?

Ce n'est pas la Comtesse ; à travers ses habits
Je reconnois son frere. Eh ! mon cher camarade,
Marquis, c'est toi ; tu te tais , tu rougis !

Ah ! l'Amour est l'auteur de cette mascarade :
Embrasse-moi ; je t'applaudis.

LE MARQUIS.

Moi , de bon cœur , je te maudis.

PAMÉLA.

Où suis-je ! juste Ciel ! ma Maîtresse est un homme !
Je n'y puis résister , & ce revers m'affomme.

NÉRINE.

Vous quittez un Milord pour servir un Marquis !

Il ne faut pas qu'on s'en étonne ;

B iv

24 *PAMÉLA EN FRANCE,*

Car le troc est charmant, la condition bonne,
Et vous avez le goût exquis.

PAMÉLA,

Rien ne ressemble au destin qui m'assiège.

NÉRINE,

Evanouissez-vous.

PAMÉLA,

Hélas ! je le devrois ;

Mais le Public encor le trouveroit mauvais ;

Contentons-nous de pleurer sur ce siège.

LE MARQUIS,

Vos larmes me percent le cœur !

Je me jette à vos pieds & vous demande grace ;

Pardonnez à l'amour l'excès de mon audace,

Lui seul

PAMÉLA.

Non , non ; après cet outrage sanglant ,

Je dois vous regarder avec frémissement ;

Ma gloire en est ternie , & cet affront surpasse

Tous ceux que j'ai reçus de mon premier Amant.

LE MARQUIS.

Rien ne transpirera de tout ce qui se passe.

PAMÉLA.

Chacun va déchirer ma réputation,

LE MARQUIS,

C'est un secret.

P A M É L A.

Il est à la discrétion
D'un Gentilhomme d'Avignon ;
Il va par-tout publier mon histoire.

L E C H E V A L I E R.

C'est l'épreuve qu'il vous falloir ;
On n'en peut trop parler pour votre gloire,
Et la voilà dans le creuset,

L E M A R Q U I S.

Je vous justifierai ; votre cause est la mienne.

P A M É L A.

Rien ne peut me laver qu'une fuite soudaine.
Adieu ; je ne dois plus vous parler ni vous voir ;
De vous je ne veux rien avoir ,
Rien garder qui vous touche ou qui vous appartienne.
Je vais , pour n'avoir plus avec vous d'entretien ,
Dépouiller cet habit & reprendre le mien ;
Je vais pour jamais , & sur l'heure ,
Abandonner cette demeure ;
Quitter jusques à ces climats ,
Et me remettre au Ciel , soutien de l'innocence ,
Du soin de conduire mes pas ,
Et de soulager ma souffrance.
J'aime mieux n'être rien , errer dans l'indigence ,
Avoir contre moi l'apparence ,

Et vivre sage dans le fond ;
 J'aime mieux être en bute aux traits de la malice ,
 En faisant mon devoir , souffrir plus d'un affront ,
 Et sans le mériter subir le sort du vice ,
 Qu'acheter lâchement , comme tant d'autres font ,
 Une fortune illégitime ,
 Par un déreglement d'un beau fard revêtu ,
 Et sous un faux dehors jouir , au sein du crime ,
 De tout l'éclat de la vertu.

(Elle sort.)

SCENE VII.

LE MARQUIS, NÉRINE,
 LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

SA douleur , à mes yeux , lui prête un nouveau
 charme ;

Il faut que je la suive , & que je la désarme ;
 Elle est tendre ; auprès d'elle employons la douceur ,
 Et d'un Amant de Cour épuisons l'art flatteur.
 J'ai trompé ses regards sous cet habit de femme ,
 Il faut que , sous le mien , je l'apaise & l'enflamme :
 Je le dois pour ma gloire , & plus , pour mon bonheur ;
 Ce matin sa Maîtresse , & ce soir son vainqueur.

(Il s'en va)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

ET moi , de tout ceci je serai spectateur :

On a beau faire , on a beau dire ;

Je m'amuse de tout , & ne prends rien à cœur.

C'est mon système & mon humeur.

Qu'on fasse bien ou mal , on me voit toujours rire ,

Ou de la chose ou de l'Acteur.

(Il s'en va.)

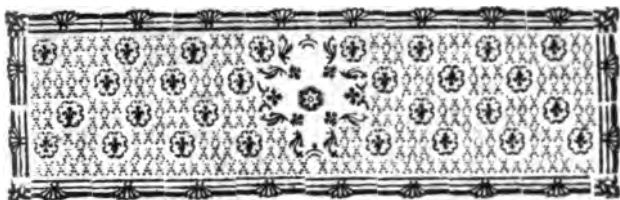


SCENE IX.

NÉRINE, *seule.*

MOi, je brûle d'aller conter leurs aventures.
On nous en fait acroire avec de sots écrits ;
La sagesse par-tout dépend des conjonctures ;
Et l'honneur des autres pays
N'est pas plus épuré que celui de Paris.
Tout chancelle ici bas ; c'est notre destinée :
On est sage aujourd'hui ; l'on ne l'est pas demain ;
Notre vertu va droit dans la journée,
Selon le tems qu'il fait , & selon le chemin ;
Elle tombe l'après dînée ,
Et se relève le matin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous voilà pour combattre & pour vaincre la
Belle,

En habit sortable & décent :

Il vous donne un air conquérant ,
Qui vous promet déjà la victoire près d'elle.

LE MARQUIS.

J'ai de sa part à craindre un ennemi puissant.

NÉRINE.

Quel ennemi ?

LE MARQUIS.

..... C'est sa vertu rebelle ,
Qui lui fait un devoir de son éloignement.

NÉRINE.

Pour reculer , elle est trop avancée.

30 **PAMÉLA EN FRANCE,**

LE MARQUIS.

Elle est vivement offensée.

NÉRINE.

Un criminel aimable obtient grace aisément.

LE MARQUIS.

Non, elle veut partir absolument,

Et de sa chambre elle a fermé la porte,

Pour y changer d'habillement :

J'attends, pour l'arrêter, le moment qu'elle en sorte;

Je voulois triompher d'elle plus sûrement,

M'établir par degrés, gagner sa confiance,

Et filer la reconnoissance ;

Le Chevalier, étourdimement,

L'a par malheur brusquée, en me voyant ;

Il recule mon espérance.

NÉRINE.

Vous vous trompez ; il l'avance plutôt ;

Vous vouliez prendre ici la place par adresse :

Vous l'allez emporter d'assaut.

LE MARQUIS.

Je prétends employer plutôt la politesse ;

Mais, ma Nérine, il faut m'aider & me servir.

NÉRINE.

Concierger de ces lieux, je dois vous obéir.

Que faut-il que je fasse ? instruisez-moi bien vite.

LE MARQUIS.

Agissons de concert pour empêcher sa fuite.

N É R I N E.

Volontiers; vous, allez lui parler le premier ;
Afin que votre effort ait plus de réussite ,
J'imagine un moyen qui pourra l'appuyer ;
Et détacher son cœur du départ qu'il médite ;
Il peut même frapper un coup plus singulier.

L E M A R Q U I S.

Quel coup ?

N É R I N E.

Mais nous pourrons savoir par lui, peut-être,
Si de son cœur déjà vous n'êtes pas le maître.

L E M A R Q U I S.

Ah ! s'il m'en éclaire , puis-je trop vous payer ?
Mais je crains. . . .

N É R I N E.

.... Point de crainte ; osez vous confier
A mon expérience ainsi qu'à mon adresse.
J'entends ouvrir: c'est elle; ensemble je vous laisse,
Et je ne paroîtrai que quand il le faudra.

(Elle s'éloigne.)



S C E N E II.

PAMÉLA, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle me plaît ! qu'elle est aimable
 Dans cet équipage nouveau !
 Cette robe, si simple & son petit chapeau,
 Lui donnent un air adorable ;
 C'est un charme imprimé sur cette taille-là ;
 L'habit qui paroît préférable ,
 Est toujours le dernier qu'elle a.

PAMÉLA, *sans appercevoir le Marquis.*

Etrangere , sans connoissance ,
 Je ne sçais où porter mes pas dans mon effroi ;
 N'importe, de ces lieux partons en diligence ;
 Mon honneur m'en fait une loi.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

A ce cruel dessein souffrez que je m'oppose.

PAMÉLA.

Que vois-je ? juste Ciel ! je ne sçais où je suis :
 Ah ! qu'il est bien dans ces habits !
 A quel nouveau danger sa rencontre m'expose !

LE

LE MARQUIS.

Demeurez....

PAMÉLA.

Je n'ai garde....

LE MARQUIS.

.... Ecoutez....

PAMÉLA.

.... Je ne puis.

LE MARQUIS.

Daignez du moins me regarder....

PAMÉLA.

Je n'ose.

LE MARQUIS.

Devez-vous avec moi redouter quelque chose ?

PAMÉLA.

Tout, après votre trahison.

LE MARQUIS.

Je viens vous demander pardon.

PAMÉLA.

Pour me tromper encor.

LE MARQUIS.

Non, j'en suis incapable ;

L'amour....

PAMÉLA.

Quoi que vous ayez fait ;

L'amour, Messieurs, est toujours votre excuse.

Tome IX.

C

LE MARQUIS.

Ce n'est pas un mot dont j'abuse ;
 Si vous sçaviez du mien tout l'ascendant secret ,
 Et son histoire véritable ,
 Je suis certain qu'elle vous toucheroit ,
 Et qu'à vos yeux je serois moins coupable.

PAMÉLA.

Mais , cet amour que vous vantez si fort ,
 Par quel malheur l'ai-je fait naître ?
 Et dans quel lieu fatal ?

LE MARQUIS.

au Comté de Betfort ;

Dans la maison de votre Maître.

PAMÉLA.

De mon Maître !

LE MARQUIS.

Un ami me l'avoit fait connoître ;
 Votre beauté faisoit du bruit ;
 La curiosité chez lui me conduisit ;
 Un instant je vous-vis paroître ,
 Cet instant seul m'assujettit ;
 Vos premiers regards m'enflammerent ;
 Vos malheurs , qu'ensuite j'appris ,
 Pour vous si fort m'intéressèrent ,
 Qu'au Comté de Lincoln-bientôt je vous suivis ,
 Pour hâter votre délivrance.

Là, je pris de ma sœur le nom & les habits ;
 Le bon Monsieur Williams, trompé par l'apparence,

Vous marqua, de ma part, qu'une Dame s'offroit
 A rompre vos liens pour vous conduire en France ,
 Et que plus qu'une sœur elle vous chérioroit.

Par mes égards , par ma tendresse ,
 Je crois avoir acquitté ma promesse.

P A M É L A.

Trop mille fois pour mon malheur !
 Et c'est cette amitié traîtresse
 Que ne sçauroit vous pardonner mon cœur ;
 Vous avez surpris ma jeunesse ;
 Votre bonté , votre douceur ,
 Ont produit dans mon âme une reconnoissance ,
 Ont fait naître un attachement
 Que le juste ressentiment
 Que j'ai conçu de votre offense ,
 Ne peut , tout fort qu'il est , éteindre en ce moment ;

Et c'est-là ce qui met le comble à mon tourment,

L E M A R Q U I S.

Ah ! cessez de combattre , ah ! gardez-vous d'éteindre

Des sentimens si justes & si doux ;
 Augmentez-les plutôt , vous ne devez pas craindre
 C ij

Qu'ils approchent jamais de ceux que j'ai pour
vous.

P A M É L A.

Non, je les dois étouffer de colère,
Et la raison m'inspire ce courroux;
Pour devenir amour, ils n'ont qu'un pas à faire.

L E M A R Q U I S.

Ce pas, pour mon bonheur, qu'ils le fassent, ma
chère.

P A M É L A.

J'aime mieux renoncer à l'honneur de vous voir ;
Il se fait tard, adieu, Monsieur, bon soir.

L E M A R Q U I S.

Hélas ! ma chère, rien ne presse ;
Votre fureur est de vouloir
Vous en aller sans cesse.

P A M É L A.

Et ma faiblesse, hélas ! est de rester toujours.

L E M A R Q U I S.

Seule, au milieu des bois, si tard & sans secours !
Où voulez-vous aller dans l'hiver où nous sommes ?
Ah ! redoutez les loups

P A M É L A.

. . . . Je crains plutôt les hommes.

L E M A R Q U I S.

Vous pourrez rencontrer quelqu'autre ravisseur ,

Qui n'aura pas pour vous ma politesse.

P A M É L A.

J'en aurai moins à craindre pour mon cœur ;
Il résiste à la force , il combat la rudesse ;
Mais pour surmonter la douceur ,
Il a besoin de toute ma sagesse.

L E M A R Q U I S.

Eh quoi ! dans sa féroce humeur ,
Voudriez-vous que j'imitasse
Mon incivil Prédécesseur ,
Et brusquant le respect, que je vous embrassasse ?

P A M É L A , *l'arrêtant.*

Imitez sa hauteur & non pas son audace.

L E M A R Q U I S.

Non , puisqu'il ne m'est pas permis
De prendre pour modele ici sa hardiesse ,
Je ne le suivrai pas dans son impolitesse ,
Et je serai toujours doux , flatteur & soumis.

P A M É L A.

Ah ! devenez brutal ; c'est moi qui vous en presse.

L E M A R Q U I S.

Quelle étrange priere !

P A M É L A.

.... Ayez , pour mon repos ,
Ayez , à mon égard , les façons les plus dures ;
Reprochez-moi tous mes défauts ,

C iij

38 *PAMÉLA EN FRANCE,*

Et le peu que je suis, & le peu que je vauz ;
Chassez-moi de chez vous , dites-moi des injures.

LE MARQUIS.

Ah ! cessez de pareils propos,
Des injures ! à vous , mon Astre , ma Déesse ,
A qui j'ai consacré mes vœux & ma tendresse !

PAMÉLA.

J'en ai besoin pour vous haïr.

LE MARQUIS.

J'emploirai tout plutôt pour me faire chérir ;
Votre haine est le mal que je dois le plus craindre ,
Et loin de vous chasser je vous dois retenir ;
Mais à force d'égards , sans vouloir vous contrain-
dre.

Pour vos défauts , ils me sont inconnus ;

Si j'ai dans ce jour à me plaindre ;

C'est de l'excès de vos vertus.

PAMÉLA.

Ne me louez pas davantage ;

Mon cœur de vos douceurs se sent trop pénétrer ;

Ah ! laissez-moi partir sans différer.

LE MARQUIS.

Si vous partez , je serai du voyage ;

Je veux par-tout vous suivre & vous idolâtrer.

PAMÉLA.

Vous achevez de me désespérer ;

Je ne sçais plus quel parti prendre.

Contre vous-même ici j'ose vous implorer ;

Ayez pitié d'une fille trop tendre ,
Qui ne peut, sans danger, vous voir ni vous entendre,
Que son cœur trahit en secret ;
Mais qui veut être sage en dépit qu'il en ait.

L E M A R Q U I S.

Idole de mon ame, ayez pitié vous-même
D'un Amant qui, sans vous, ne peut plus respirer,
Et qui, pour vous convaincre à quel point il vous
aime,

Ne veut être avec vous que pour vous adorer.
Je prétends qu'en ces lieux, d'un accord unanime,
Tout vous offre avec moi l'encens qui vous est dû.
On ne peut honorer d'une trop grande estime,
La beauté qui se trouve unie à la vertu.

P A M É L A.

Je suis perdue, hélas ! si votre amour insiste :

Eh ! le moyen que j'y résiste ?

Vous attaquez mon cœur de tout côté ;
Vous excitez, Monsieur, sa sensibilité ,

Ménagez sa délicatesse ,

Et vous flattez sa vanité ;

Que d'écueils contre ma sagesse !

L E M A R Q U I S.

Elle est ici, ma chère, en pleine sûreté.

C iv

S C E N E III.

PAMÉLA, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

Nérine, désormais, appliquez votre adresse
A servir Paméla comme votre Maîtresse;
La respecter dans ce séjour,
C'est m'honorer moi-même & servir mon amour.

NÉRINE.

A remplir ce devoir je serai ponctuelle.

S C E N E IV.

PAMÉLA, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous restez donc, Mademoiselle ?

PAMÉLA.

Mais le cas est pour moi vraiment embarrassant :
Mon cœur le voudroit bien , mais l'honneur le défend.

NÉRINE.

Je dois vous dire , en confidence ,
Que vous pouvez ici demeurer hardiment ,
Sans blesser le devoir , ni choquer la décence ,

Je suis chargée , en ce moment ,
De vous le déclarer bien positivement ,

PAMÉLA.

Qui vous a donné ce message ?

NÉRINE.

Une Dame du voisinage ;
Et votre état présent la pénètre si fort ,
Qu'elle veut , auprès d'elle , attacher votre sort ,

PAMÉLA.

J'admire son bon cœur en me prenant chez elle ;
Elle va donc m'arracher de ces lieux ?

NÉRINE.

Non. Elle veut , Mademoiselle ,
Vous y fixer plutôt , pour justifier mieux
Votre conduite à tous les yeux ,

PAMÉLA.

Je ne vous entends pas . . .

NÉRINE.

Pour mettre en tout son lustre
La générosité de cette Dame illustre ,
Sachez que le Marquis doit être son époux ,

PAMÉLA.

Son époux ?

42 *PAMÉLA EN FRANCE,*

NÉRINE.

Qui, vraiment . . .

PAMÉLA, à part.

Qu'entends-je ? Infortunée !

Ce trait perce mon cœur ; il ose être jaloux.

NÉRINE.

Et pour leur prochain Hyménée ,
La fête de ce soir est exprès ordonnée.

PAMÉLA, à part.

Le méchant ! il disoit qu'il la donnoit pour nous !

Voyez un peu la tromperie !

(à Nérine.)

Sçavez-vous , dites-moi , le jour qu'il se marie ?

NÉRINE.

Mais je crois que ce nœud doit s'accomplir demain.

PAMÉLA.

Si-tôt ? . . .

NÉRINE.

Aujourd'hui même il se fera peut-être.

La Dame en question loge au Château voisin :

Bien-tôt vous l'allez voir paroître.

PAMÉLA, à part.

Voilà qui met sa perfidie au jour :

Il en épouse une autre , & me parle d'amour.

NÉRINE.

Elle brûle de vous connoître.

Quoiqu'elle aime beaucoup le Marquis en secret ,

Votre sagesse la rassûre

Contre votre beauté , que toute autre craindroit.

Pour réparer le tort qu'il vous a fait ,

Elle veut vous garder , & forcer la censure

De se taire à votre sujet.

La ! n'admirez-vous pas un si généreux trait ?

P A M É L A.

De sa bonté je suis reconnoissante ;

Mais , par malheur , je n'en puis profiter.

Elle presse ma fuite , au lieu de l'arrêter ;

Je lui rends grace , & suis votre servante.

N É R I N E

Comment ! vous refusez le bienfait inoui

Que son amitié vous accorde !

P A M É L A.

Mon devoir me l'ordonne. Entr'elle & son mari,

Je serois , tôt ou tard , un sujet de discorde.

La retraite est , pour moi , le plus sage parti,

N É R I N E , *à part.*

Elle aime le Marquis : sa douleur me l'annonce.

P A M É L A , *s'en allant.*

Oh ! puisqu'il se marie & qu'il me trompe ainsi ,

Je veux , pour me venger , me marier aussi.

A Mathurin faisons réponse ;

Et qu'il m'aide lui-même à me tirer d'ici.

SCENE V.

NÉRINE, LE MARQUIS.

NÉRINE, *au Marquis qui arrive.*

Pour le coup, triomphe, victoire !
Mon artifice a réussi.

Paméla restera : votre amour peut m'en croire.

LE MARQUIS.

Vous l'a-t-elle dit ?

NÉRINE.

Non. Ce seroit vous tromper.

LE MARQUIS.

Comment donc savez-vous ? . . .

NÉRINE.

Pour en être éclaircie ,
Tout droit au cœur je viens de la frapper.

LE MARQUIS.

Tant pis

NÉRINE.

Rassûrez-vous , c'est d'une main polie.
J'ai découvert , à travers son courroux ,
Qu'elle vous aime à la folie.

COMÉDIE.

45

LE MARQUIS.

J'ai tiré de son cœur presque un aveu si doux.

NÉRINE.

J'ai plus fait sur ce cœur : je l'ai rendu jaloux.

Sa défaite n'est plus douteuse.

Elle ne fuira pas , puisqu'elle est amoureuse.

LE MARQUIS.

Mais , quel moyen venez-vous d'employer

Pour exciter sa jalousie ?

NÉRINE.

Un , qui part d'un trait de génie ,

Dont vous m'allez remercier.

J'ai dit , Monsieur , que vous alliez vous marier.

Son ame , à ce seul mot , a paru toute émue.

LE MARQUIS.

La mienne l'est aussi . . .

NÉRINE.

J'ajoute à ce discours ;

Que votre épouse prétendue

Etoit , en sa faveur , à tel point prévenue ,

Qu'elle vouloit chez vous la garder pour toujours ,

Et qu'elle la prioit d'attendre . . .

LE MARQUIS.

A ce langage ,

Dites , qu'a-t-elle répondu ?

NÉRINE.

Qu'elle ne vouloit pas être un sujet d'ombrage ,
Et que cet hymen imprévu
Étoit un éguillon pour presser son voyage.

LE MARQUIS.

Vous avez gâté tout , & me voilà perdu :
A rester elle étoit portée ,
Et ce coup violent va la faire partir.

NÉRINE.

Moi , je suis sûre , & puis vous garantir
Qu'elle demeurera. Son ame est retenue
Par des liens trop forts pour vous quitter ainsi ;
Et j'en ai , pour preuve certaine ,
Le désespoir secret dont son cœur est faisi.

LE MARQUIS.

Ah ! pour l'avoir fait naître , il faut être inhumaine.
En croyant m'obliger , vous m'avez desservi.

Je souffre trop de son supplice ;
Et venez avec moi , venez dans ce moment
La tirer de l'erreur qui cause son tourment.

Je n'en veux pas être complice ,
Et je veux , une fois , lui paroître innocent :
J'exige de vous ce service.

NÉRINE.

Oui , venez goûter à longs traits
Le plaisir d'être aimé d'un objet plein d'attraits ;

Jour de son dépit , & même de ses larmes ;
Qui , malgré ses efforts , trahiront ses secrets.
Si je vous ai brouillés , je ferai votre paix.
Du raccommodement vous me devrez les charmes.
Vous me blâmez d'avoir rempli son cœur d'a-
larmes ,
Vous m'en remercirez après.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MATHURIN , *seul.*

DE notre joie à peine fons-je maître.
Comme j'étais dans le jardin ,
Paméla viant , par sa fenêtre ,
De me faire tenir soudain
Ce billet écrit de sa main :
Elle m'a fait réponse en fille qui sçait vivre.



SCENE VII.

MATHURIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

LA curiosité, Sangbious ! m'oblige à suivre
 Ce maroufle de Jardinier.
 Je l'ai vu ramasser tout-à-l'heure un papier ;
 Que Paméla lui vient de jeter en cachette ,
 Sur la terrasse où je marchois tout doux :
 Quelque mystère est caché là-dessous ;
 Pour l'éclaircir , il faut que je le guette ;
 Je fus toujours friand d'Anecdote secrète.

MATHURIN.

Je ne sçais où je vas , je ne sçais où j'en suis ;
 Tant ma bonne fortune a troublé mes esprits.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? le coquin décachette la lettre ,
 Qu'il est chargé , sans doute , de remettre !
 Seroit-elle pour lui ? Cela ne se peut point.
 Il se parle : écoutons ce qu'il dit sur ce point.

MATHURIN.

Ah ! que de plaisir j'allons prendre ,
 A lire

A lire ce poulet. Hom ! je sens qu'il est tendre ,
A le tâter tant seulement.

Deux fois , trois fois , baisons-le tendrement :
Ce qu'il chante à coup sûr m'est des plus favorables :
Sa bouche ravissante accompagnant sa main ,
M'a d'un ton doux , dit ces mots agréables :
Et, voilà là réponse au billet du matin ;
Faites ce qu'elle marque , ô mon cher Mathurin.

Mon cher , après un si biau préambule ,
D'appréhender je serois ridicule :
Il est vrai , le biau sexe est par fois bian malin ;
Alle pourroit de nous s'être fort bian gauffée.
Alle est trop bonne , si , chassons cette pensée.

L E C H E V A L I È R , à part.

Ah ! j'envie à part moi le bonheur du saquin ;
Il est plus fortuné cent fois qu'un honnête homme !
Ces Manans tous les jours nous disputent la pomme ,
Et nous souffent , morbleu ! nos plus jolis tendrons.

M A T H U R I N.

Voyons la lettre & nous éclaircissons.
Mon embarras est grand , plus que je ne pis dire ;
Je brûlons de sçavoir , morgué ! ce qu'on m'écrit :
Mais le moyen d'en être instruit ;
Malheureux que je sis , je ne sçavons pas lire :
Avec deux fort bons yeux , je n'y vois pas plus clair ;

Tome IX.

D

Que n'ai-je le sçavoir de notre Magister !
 Queul homme en ce moment me rendra le sarvice
 De déchiffrer pour moi le contenu ?

LE CHEVALIER.

Moi qui me trouve ici par un hazard propice,
 Mettez vite à profit ce bonheur imprévu.

MATHURIN.

Votre bonté m'étonne autant qu'elle me charme ;
 Mais êtes-vous discret ?

LE CHEVALIER.

C'est ma grande vertu.

MATHURIN.

J'en crois votre discours ; mais votre accent m'a-
 larme ;

Monsieur m'est d'ailleurs inconnu.

LE CHEVALIER.

Il ne faut qu'un instant pour faire connoissance ;
 Vous perdez tems, donnez , ce seroit déjà lû ;
 Ce que j'en fais n'est que par complaisance ;
 C'est quelque belle , en confidence ,
 Qui vous écrit apparemment ?

MATHURIN.

Oui , vous bqutez le doigt dessus , tout justement.

COMÉDIE.

31

LE CHEVALIER.

Beau Mathurin, vous êtes fait vraiment
Pour subjuguier les beautés du Village,
Et de la Ville en un besoin.

MATHURIN.

Je ne portons nos vœux ni si haut, ni si loin.

LE CHEVALIER *à part, après avoir parcouru
le billet.*

Il peut se dire heureux à juste titre;
De son destin elle le fait arbitre,
Et le charge de son départ.
Profitons de la lettre aux dépens du bélétre.

MATHURIN.

Je grille, lisez donc sans attendre plus tard.

LE CHEVALIER.

Il ne m'est pas facile, à vous parler sans fard,
De débrouiller ce caractère.

MATHURIN.

Baillez, vous n'êtes pas plus habile que nous.

LE CHEVALIER.

Non, m'y voilà; le stile est vraiment des plus
doux.

(à part.)

Ah! faisons-la parler comme elle aurait dû faire
En écrivant à ce rameur de choux.

D ij

(Il fait semblant de lire.)

Apprenez , Monsieur Mathurin , que Pamela n'est pas faite pour être la femme d'un Jardinier . Une autre vous diroit peut-être , pour se servir du langage qui vous convient , que vous n'êtes , pour tout potage , qu'un Manant & qu'un Rustre ; mais je suis trop douce & trop polie

MATHURIN.

*Trop polie en effet : qui la croiroit capable
De me répondre une lettre semblable ?*

LE CHEVALIER , lisant.

Mais je suis trop douce & trop polie pour employer de pareils termes , quoique l'excès de votre audace , & la force de la vérité eussent pû me les arracher . Si la personne qui s'intéresse à moi , & de qui vous dépendez vous-même , étoit instruite de votre insolence , vous n'en seriez pas quitte pour des Epithetes , & le bâton sans doute s'exprimeroit plus fortement sur vos épaules .

MATHURIN.

*Ouf ! j'étouffons , je ni pis plus durer ,
Je n'en veux pas entendre davantage ;
Jarni ! je fis d'un dépit , d'une rage ,
Qui m'empêche de respirer .*

LE CHEVALIER.

Il me paroît à ce langage ,

Qu'elle respecte peu Messieurs les Jardiniers.

MATHURIN.

Pour alle falloit-il quitter nos espaliers ,

Et négliger le Jardinage ?

Je nous baillerions volontiers

Des coups de poing dans le visage ?

LE CHEVALIER.

On vient : modérez-vous. Tâchez d'être plus sage.

MATHURIN.

Non , je m'enfuis comme un perdu.

A présent, Paméla me paroît effroyable.

Alle , son billet saugrenu ,

Et vous , morgué ! qui l'avez lû ;

Tous , de bon cœur , je vous envoie au guiable.

(Il s'en va.)

S C E N E V I I I.

LE CHEVALIER , *seul.*

JE m'en suis plaisamment défait :

Me voilà maître du billet ;

Et j'espère bien-tôt de l'être de la belle.

A l'action , pour le coup , je me mêle ;

Et je compte jouer le beau rôle en secret.

D iij

54 *PAMÉLA EN FRANCE,*

Quand j'aurois le malheur d'échouer auprès d'elle ,
Je me divertirai toujours à leur sujet ,
Et je satisferai ma gaité naturelle.
Mais on vient cette fois , & j'entends discourir,
C'est la Nérine que je pense.
Elle est intéressée , & pourra me servir.
Mettons-la dans ma confiance.

S C E N E IX.

NÉRINE , LE CHEVALIER.

NÉRINE.

Puisqu'elle ne veut pas ouvrir ,
Je laisse le Marquis , & n'ai pas sa constance.

LE CHEVALIER.

Seule , de qui parlez-vous ?

NÉRINE.

Je parle du Marquis , & de la Pâméla.

LE CHEVALIER.

Et vous dites ? . . .

NÉRINE.

Je dis , malgré sa résistance ,
Que cette fille l'aime , & qu'elle restera.

LE CHEVALIER.

Moi , je gage deux cens pistoles ,
Qu'elle en préfère un autre , & qu'elle partira.

NÉRINE.

Vous nous contez des fariboles.

LE CHEVALIER.

J'accuse vrai : la preuve , la voilà.

NÉRINE.

Une lettre d'elle ?

LE CHEVALIER.

Oui : tendre , s'il en est une.

NÉRINE.

Elle s'adresse à qui ?

LE CHEVALIER.

Belle demande ! à moi.

NÉRINE.

A vous ?

LE CHEVALIER.

A moi , te dis-je , ou le diable m'emporte.

Voilà pour sa vertu la preuve la plus forte.

Son cœur , de son départ , se confie à ma foi.

Je t'apprends le secret de ma bonne fortune.

Sois discrète & seconde-moi.

Sur ma parole . . .

NÉRINE.

Bon ! vous n'en avez aucune.

D iv

36 *PAMÉLA EN FRANCE,*

LE CHEVALIER.

Compte sur ce que je te dis.

Je te promets un diamant de prix,

Si, pour nous garantir de sa vûe importune,

Tu prends ici le soin d'amuser le Marquis,

Tandis que Paméla doit venir, sur la brune,

Me joindre d'un pas clandestin,

Juste à la porte du jardin.

Là, crac, j'enleve mon Europe:

Je la mets dans ma chaise, & fouette, postillon,

A toute bride je galope,

Et la conduis en Avignon.

NÉRINE.

Vous oubliez, en partant avec elle,

Le diamant que vous m'avez promis.

LE CH'ÉVALIER.

En attendant une bague plus belle,

Ma chère, tiens, prends toujours ce rubis.

NÉRINE.

Je trahirois mon Maître ! Et pour si peu de chose ?

LE CHEVALIER.

Pour guérir ce scrupule, il faut doubler la dose.

NÉRINE.

Non, songez qu'au Marquis l'amitié vous unit,

LE CHEVALIER.

En fait de Belle, on n'épargne personne.

La tromperie est toujours bonne.

Un tendron est de droit à l'Amant qu'il choisit.

N É R I N E.

Je ne sçaurois vous croire , & vous avez beau dire ,

Paméla ne se livre à vous que par dépit ,

Si vous ne mentez pas , & vous , & votre écrit.

L E C H E V A L I E R.

Nous sommes vrais tous deux : toi-même tu peux lire.

N É R I N E.

Où , par mes yeux je veux m'en éclaircir ,

Et j'en vais faire la lecture

Au Marquis que je vois-venir ,

Et qui connoît son écriture.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! n'en fais rien , je t'en conjure !

S C E N E X.

L E M A R Q U I S , N É R I N E ,

L E C H E V A L I E R.

L E M A R Q U I S.

J' Ai beau prier , rien ne peut la fléchir.
Dans le dépit dont elle est enflammée ,

60 PAMÉLA EN FRANCE,

Il verra si ma gloire est une fausseté.

(au Marquis.)

Son écriture t'est connue ?

Jette sur ce papier, jette un moment la vue.

LE MARQUIS.

Je reconnois ses traits, & je reste confus.

LE CHEVALIER.

Voyant ce qu'il contient, tu vas l'être encor plus.

S C E N E X I.

MATHURIN, LE MARQUIS, NÉRINE,
LE CHEVALIER.

MATHURIN, *sans voir personne.*

O H ! j'ons, dans ma colere, agi comme un
Nicaïse.

Pour ravoïr le billet, je revians sur mes pas :

De queuque trahison, je nous doutons tout bas.

Je veux, pour m'éclaircir, le faire voir à Blaise.

LE CHEVALIER *lit.*

*Dans le nouveau malheur qui m'arrive, vous êtes
la seule personne à qui je puisse m'adresser. Ma priere
va vous marquer ma confiance. J'ai tout à craindre*

d'un trompeur qui veut me séduire , j'implore votre aide pour me tirer de ses mains.

(Au Marquis en s'interrompant.)

Hem ! que dis-tu de ce début flatteur ?

LE MARQUIS.

Je dis que chaque mot est un coup qui m'assomme.

LE CHEVALIER.

Tu vois que je fais-là le rôle d'honnête homme ,

Et toi celui de séducteur ;

De la vertu toujours je fus le protecteur.

NÉRINE.

Une autre fois j'en serai crue.

MATHURIN , *à part.*

Que venons-je d'entendre ? avons-nous la barlue ?

Non , c'est là mon billet que ce maudit Gascon

Lit à des étrangers tout d'une autre manière.

Avant de l'arracher des mains de ce fripon ,

Accoutons la lecture entière.

LE CHEVALIER , *continue à lire.*

Vous m'avez témoigné tantôt les sentimens d'un honnête homme , prouvez-les moi en mettant à couvert mon innocence exposée , & trouvez-vous dès qu'il sera nuit à la petite porte du Jardin , j'irai vous y joindre seule & vous me conduirez chez votre Oncle.

(Il s'interrompt.)

Le Comte d'Asbarrac qui demeure à Paris.

62 PAMELA EN FRANCE;

MATHURIN, *à part.*

Je n'y manquerons pas, j'ons les sêns tout ravis.

LE CHEVALIER, *continue.*

*Je sçais que lui & votre Tante sont des gens de bien ,
ils auront pitié de ma jeunesse , & je les laisserai les
mattres de mon sort.*

MATHURIN.

Rendez-moi ce billet. Ah ! vartu de ma vie !

Vous vous êtes gaussé de nous ;

Mais j'allons à mon tour me gobarger de vous ;

Je voulons tout du long vous faire l'avanie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Peste soit du mâtin ! payons d'effronterie.

(*Haut.*)

Quel est cet insolent ? il est ivre , je croi.

MATHURIN.

Non, je ne le fis pas, mon action le prouve.

LE MARQUIS, *à Mathurin.*

Comment ! ceste lettre est à toi ?

MATHURIN.

Où, Monsieur , par la tatigoy !

Et je reprans mon bian par tout où je le trouve,

Pour ce biau Chevalier qui m'a lu de travers,

Je vous en avartis c'est un fripon insigne,

Qui torne devant nous nos billets à l'envars,

En défigure chaque leigne ;

Pis après, au premier qu'il voit,
Il les fait voir en plein, & par le bon endroit.

LE MARQUIS.

A ce discours je ne puis rien comprendre.

LE CHEVALIER.

Il ne sçait ce qu'il dit; rends-moi ce billet tendre,
Ou....

MATHURIN.

Je mourrons, morgué! plutôt que de le rendre.
Paméla nous l'acrit, & c'est eune faveur,
Qu'au péril de ma vie, on me verra défendre.

LE MARQUIS.

Tu l'aimes?....

MATHURIN,

Oui, de tout mon cœur;
Pisque sa trahison me force à vous l'apprendre.

NÉRINE, *au Chevalier.*

Quoi! des billets d'autrui vous vous faites honneur?

LE CHEVALIER.

Aux discours du faquin ne prêtez point croyance;
Ce poulet-là, s'il disoit vérité,
Comment entre mes mains seroit-il donc resté?

MATHURIN.

C'est par suparcherie & par mon ignorance

64 *PAMÉLA EN FRANCE,*

Dont vous avez abusé méchamment.
Je lui baillons ma lettre à lire bonnement,
Et le trigaunt, queulle malice noire !
Du billet le plus obligeant
Nous en fabrique un de mémoire,
Si malhonnête & si fort outrageant,
Que je sommes partis de rage sur le champ ;
Et que de ce papier je l'ons laissé le maître.
Là ! peut-on contre un ignorant

Imaginer rian de plus traître ?
A ma place, jarni ! qui n'en eût fait autant ?

LE CHEVALIER, à part.

Par le vrai je me sens confondre ;
Avec tout mon esprit je reste sans répondre.

NÉRINE, au Chevalier,

Je ris du trait, il est bien du pays.
C'est dommage qu'on ait, sangdis !
Démasqué votre tromperie :

Le Comte d'Asbarrac qui demeure à Paris !
Je ne l'oublirai de ma vie.

LE MARQUIS, au Chevalier,

Il faut que tu sois bien hardi ;

..... On n'a jamais poussé l'audace.

LE CHEVALIER.

Pardonne, c'est un tour d'ami ;
Je ne boulois d'honneur, je te le jure ici,

Ne

Me substituer à sa place,
Que pour te conserver le bien qu'il t'eût ravi,
Pour te le rendre après & de meilleure grace.

L E M A R Q U I S.

Je sens comme je dois ce procédé poli.

M A T H U R I N.

Oh ! pour le coup , par la samblille ,
Je m'étais confié justement au renard.

La peste ! queu malin ! c'est li qui met son art

A surprendre eune honnête fille :

Mais j'allons , de ce pas , sans attendre plus tard ,
Mettre à l'abri du vent une fleur si gentille.

Quand j'en serons le possesseur ,

Chacun l'appellera la belle Jardinière :

Qu'il vienne alors , le suborneur ,

Roder autour de mon parterre ,

Je vous l'élaguerons de la bonne manière.

L E M A R Q U I S.

Arrête-toi , Mathurin , fors d'erreur ,

Et vois en moi ton véritable maître.

De Paméla je suis adorateur ;

Tu dois y renoncer , quand je me fais connoître.

M A T H U R I N.

Nennin , dans ce Châteaü je ne reconnoissons

Que l'ordre que prascrit Madame la Comtesse.

Depuis dix jours je la sарvons ,

Alle seule est notre Maitresse.

Tome IX.

E

66 PAMÉLA EN FRANCE,
LE MARQUIS.

Mais apprens qu'elle & moi ne faisons qu'un ici.
Et regarde-moi bien. . .

MATHURIN.

. . . Je vous regarde aussi.

Et vous avez beaucoup de l'air de son visage ;
Mais fussiez-vous son frere , en cette affaire-ci ,

Je nous moquons du parentage ,

Et nous allons li conter tout ceci ;

Alle aime Paméla comme une fille sage ,

Qui ne veut point de favori ;

Maugré vous & vos dents je serons son mari.

Vous ne la recherchez qu'à son désavantage ;

Madame prendra mon parti ;

Vous allez voir un biau tapage.

(Il sort.)

SCENE XII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER , NÉRINE.

NÉRINE , au Marquis.

MONSIEUR , vous voilà sur les bras
Un rival tout nouveau que vous n'attendiez pas.

LE MARQUIS.

Je vais de ma maison le chasser tout à l'heure ,
Et mon juste dépit. . .

COMÉDIE.
LE CHEVALIER.

67

Demeure.

Pour effacer le mal que je t'ai fait ,
Ou que j'étois plutôt sur le point de te faire ,
Souffre que je te donne un conseil salutaire ;
C'est d'éviter l'éclat qui te perdrait.

LE MARQUIS.

Je souffrirois qu'un Domestique. . .

LE CHEVALIER.

A ce discours , je te réplique
Qu'au seul titre d'amant tu bornes ton ardeur ;
Paméla veut un Epoux :
Par-là ton Jardinier aura la préférence ,
Si tu prétends l'emporter de hauteur.
Poursuis plutôt , crois-moi , sur le ton séducteur ;
Ou si tu veux user de violence ,
Qu'elle soit douce en apparence ,
Et ravisse les sens , pour subjuguier le cœur.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

LE CHEVALIER.

Je m'explique :

Pour retenir ses pas & vaincre sa rigueur ,
Il faut avoir recours à l'art Magique.

LE MARQUIS.

A l'art Magique ?

Et

68 PAMÉLA EN FRANCE,
LE CHEVALIER.

Oui , sois moins effrayé :

C'est celui qu'on exerce au Théâtre Lirique ;

Il peut sans crime être employé.

Venge-toi d'abord en musique ,

Et punis Mathurin d'une façon comique.

Il faut te faire un jeu de sa terreur ,

Qu'il en soit quitte pour la peur ;

Pour Paméla le Spectacle la charme ,

La Danse la ravit , & le chant la désarme.

Pour la soumettre enleve-la

Dans une gloire d'Opera. . . .

N É R I N E.

Oui , quand elle sera parmi ces Demoiselles ;

Comptez qu'elle fera comme elles ,

Et l'exemple l'emportera.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Je puis t'en répondre d'avance.

Morbleu , l'air de ce pays-là

Est si contraire à l'innocence ,

Qu'en y mettant le pied , sonica, dans l'instant,

Elle y tombe en foiblesse & meurt subitement,

LE MARQUIS.

J'approuve ce moyen ; le jour est favorable ;

Pour le faciliter , la fête vient aux mieux.

N É R I N E.

Oui , la ruse en sera d'autant plus praticable ,

Qu'on doit jouer pour elle un Ballet dans ces lieux.

LE MARQUIS.

C'est le Plaisir épris de la Sageſſe ,
Qui fait & le Héros & le fond de la Piece ;
Je compte le représenter.

N É R I N E.

Vous ne pouviez choisir un rôle plus aimable.
Vous faites pour le chant voir un gout admirable ;
Vos sons filés vont l'enchanter.

La Sageſſe elle-même a peine à résister
A la touchante voix d'un amant agréable.

LE CHEVALIER.

Moi , par mes entrechats j'espere l'amuser.
Pour l'exécution allons tout disposer.
Si sa vertu résiste à ce choc redoutable ,
Il faudra qu'elle soit, sangbious , invulnérable.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE.

La rampe est baissée.

PAMÉLA, seule.

Voilà la nuit venue, & je n'entends personne,
 Tout est tranquille: ah! mon cœur ne l'est point;
 L'Amour jaloux l'agite, & la frayeur l'étonne.
 Il est cruel au dernier point
 De fuir un homme aimable & qui nous intéresse,
 Pour suivre & marcher sur les pas
 D'un autre qu'on estime, il est vrai par sagesse,
 Mais que pas goût on n'aime pas.
 Ah! pourquoi le Marquis n'a-t-il pas la droiture
 Et le bon cœur de Mathurin?
 Ou pourquoi Mathurin dans cette conjoncture
 N'a-t-il pas du Marquis l'esprit & la figure?
 Mon trouble seroit moindre & mon bonheur cer-
 rain.

COMÉDIE.

71

Non , ma gloire en feroit moins sûre.

Tout regardé , tout compte fait ,

Il vaut mieux qu'il fût plus mal fait.

Avec un amant de la sorte ,

La vertu d'une fille est toujours la plus forte ;

Allons , rassure-toi , mon cœur ;

Mon sang peut s'allier au siën sans deshonneur.

Le vice , au fond , est seul digne de blâme ,

Et j'aime , mieux dans mon malheur ,

D'un Jardinier être la femme ,

Què la Maîtresse d'un Seigneur.

Profitons du tems où mon Maître

Est occupé sans doute à recevoir

La Dâme qui veut me connoître ,

Et qu'il doit épouser ce soir.

Dépêchons-nous de disparoître ,

Pour m'épargner le chagrin de la voir ;

Mais je sens augmènter la terreur qui me presse :

Quelqu'un est là ; j'entends marcher....

SCENE II.

PAMÉLA, MATHURIN.

MATHURIN.

JE ne la trouvons pas , & j'ons biau la charcher.

É iv

72 PAMÉLA EN FRANCE,
PAMÉLA.

Est-ce vous, Mathurin ?

MATHURIN.

Oui , ma belle Maitresse.

PAMÉLA.

Ah ! partons vite , allons-nous-en.

MATHURIN

Acoutez , j'ons changé presque tout votre plan ;
Pour éviter toute anicroche ,

Et pour nous épargner le risque & le reproche ,
De fuir seuls entre chien & loup ,

Comme des gens qui font un mauvais coup ;

J'ai voulu pravenir Madame la Comtesse ,

Implorer sa bonté comme ses bons avis ,

Contre la malice & l'adresse

D'un Chevalier & d'un Marquis ,

Qui voulions à l'envi vous avoir par finesse ;

Mais il faut que tous deux soient des forciers mau-
dits ,

Je ne pis la trouver , queuque effort que je fasse ;
Alle n'est plus dans le logis.

Je ne rencontrons , à sa place ,

Que ce damné Marquis, qui veut, malgré les gens,
Estre le maître de céans.

PAMÉLA.

Il l'est aussi : c'est lui , vous l'avouerei-je ?

Qui m'a conduit ici , sous le nom de sa sœur.

Il s'étoit déguisé pour séduire mon cœur.

Qui n'eût pas donné dans le piège ?

MATHURIN.

Ah ! queulle fourberie ! & queu larron d'honneur !

Morgué, c'est pis qu'un sortilège,

Par le menu comptez-nous. . . .

PAMÉLA.

Mathurin,

Je vous dirai tout en chemin.

De peur d'être surpris, sauvons-nous au plus vite,

Et sans faire de bruit. . . .

MATHURIN.

Oui-dà, fin contre fin ;

Faisons si bian que le chasseur malin

Ne trouve plus la bête au gîte,

PAMÉLA.

Ah ! je tremble !

MATHURIN.

Avec moi n'ayez point de frayeur ;

Pour quatre j'avons du courage.

(*On entend du tonnerre.*)

Mais, qu'est-ceci ? Veut-on nous faire peur ?

Queu charivari ! queu rapage !

PAMÉLA.

Il éclaire, & j'entends tonner.

Je sens tout mon corps frissonner !

MATHURIN.

Qui, pargué, ce n'est pas par feinte :

74 PAMÉLA EN FRANCE,

Le bruit redouble, il tonne tout de bon.
Tout brave que je sis, j'ons aussi queuque crainte.

Sur nos têtes, dans ce fallon,
Il n'est pas naturel que le tonnerre gronde,
Quand il fait dans la cour le plus biau tems du
monde.

C'est-là queuque magie, où je ne voyons rian :
Le Marquis est sorcier, je vous le difions bian.

P A M É L A.

Ciel! de phantômes noirs quelle troupe effroyable,
Au devant de nos pas, vient se jeter soudain?
Je n'éprouvai jamais une frayeur semblable.

M A T H U R I N.

Comment fuir! par queu chemin!..
Ah! pour le coup, velà le Guiable
Qui s'avance vars nous, euté torché à la main.
Je sis défunt!...

SCENE III.

PAMÉLA, MATHURIN, TROUPE
DE FAUX LUTINS.

UN LUTIN, à Mathurin.

ARRÊTE, téméraire.
Laisse-là ce tendron charmant.

Tu n'es pas digne de lui plaire.

De ton audace, en ce moment ,

Tu vas recevoir le salaire :

Viens, fais mes pas que je t'éclaire.

MATHURIN, *descendant avec lui
par une trape.*

Me voilà, misérable ! englouti tout vivant.

SCENE IV.

PAMÉLA, PREMIER LUTIN, & autres.

P A M É L A.

JE trouve, hélas ! un amant de ma sorte,

Le seul qui m'aimoit sagement ;

Il vouloit m'épouser, & le Diable l'emporte.

SECOND LUTIN.

Ne craignez rien pour Mathurin ,

Quoique son crime soit très grave.

Par cette trape, le coquin

Vient doucement de tomber dans la cave :

Il est bien là , car il aime le vin.

P A M É L A.

Malgré la frayeur qui m'occupe ,

De tout ce que je vois , je ne suis pas la dupe ;

Ce n'est là qu'un piège tendu

Par le nouveau Maître qui m'aime ,

76 PAMÉLA EN FRANCE,
 Pour arrêter mes pas , & tromper ma vertu. *
 Armons mon cœur contre ce stratagème ;
 Mais quel éclat subit , en un Palais brillant ,
 Vient de changer ce sombre appartement ?
 Quel pouvoir a produit cette métamorphose ?
 Sans doute qu'il en sçait la cause.
 Dites-moi , s'il vous plaît , qui vient d'orner ces
 lieux

D'une manière si subite.

LE LUTIN.

C'est le Plaisir qui les habite.

(On entend un prélude.)

PAMÉLA.

Ah ! je le reconnois à ces sons gracieux !

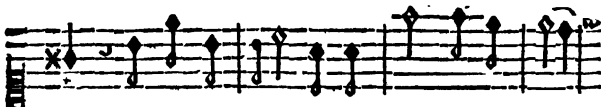
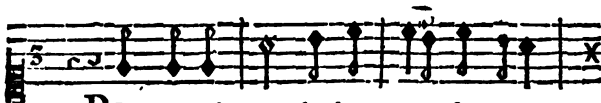
O ciel ! quelle musique tendre !

Mon cœur sensible a peine à s'en défendre.

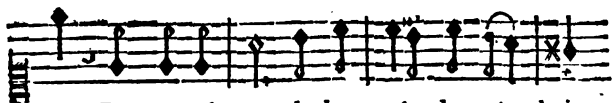
Pour attaquer mes sens , tout s'unit à la fois.

Mes yeux sont enchantés , mon oreille est ravie.

LE PLAISIR *chante dans la coulisse.*



* Le Palais & la rampe remontent.



e : Pour.expri- mer la beau- té de mon choix ,



De vos accords re- dou-blez l'harmoni- e.

P A M É L A.

Pour surcroît de péril, je crois ouïr la voix
De l'objet dangereux dont je suis trop aimée.

Ah ! c'est lui-même, je le vois.

Dieux ! qui protégera ma sagesse allarmée !

Je voudrois , & n'ai pas la force de le fuir.

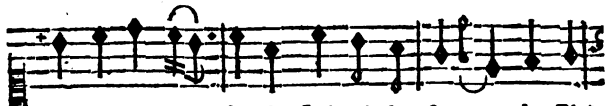
SCENE V.

PAMÉLA, LE PLAISIR, *sa Suite.*

LE PLAISIR chante.

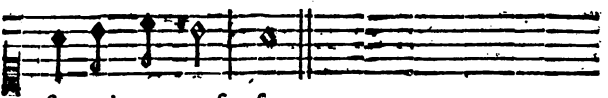
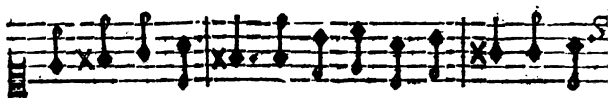
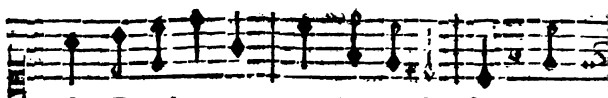


Que votre crainte cesse : Pour obte-



nir votre ten- dresse, J'ai pris la forme du Plai-

78 PAMÉLA EN FRANCE,



[Il lui baise la main.]

P A M É L A , *déclamant.*

De sa vivacité

Que votre ardeur modere une partie.

Vous allarmez ma modestie ;

Vous prenez trop de liberté.

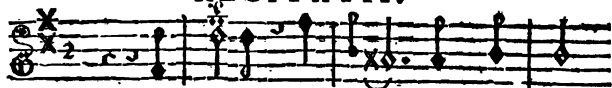
L E P L A I S I R *déclame.*

C'est une liberté permise.

La Décence avec la Gaité
 Marchent toujours à mon côté ;
 L'une pare mes traits, & l'autre les aiguise.

L A D É C E N C E.

R É C I T A T I F.



Gai. SA- gesse, cal- mez votre ef- froi ;



Chantez , - - - chantez , -



- - & dansez avec moi , Chan-



tez & dansez avec moi , Chantez & dan-

F I N.



fez avec moi : Tout est per- mis par



la Dé- cen- ce ; Et des Plaisirs impé- tu-

89 PAMÉLA EN FRANCE ;



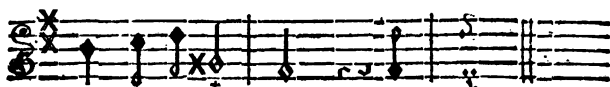
eux, Ma main ar- rê- te la li- cen- ce ;



Je lui prête mon voile heureux , Mes



soins empêchent que les Jeux , Ne fassent rou-



gir l'in- nocen- ce. Sagesse , &c.

PAMELA, ou LA SAGESSE.

RECITATIF.



JE cède à des con- feils si doux ,



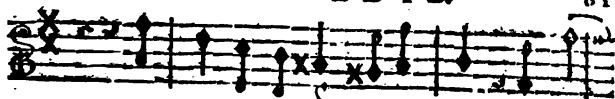
Je chan- - - te, je



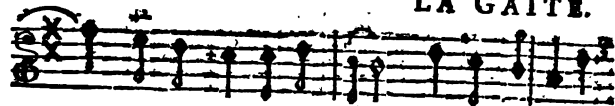
chan- - - te, & je danse avec vous ,
Jc

COMÉDIE.

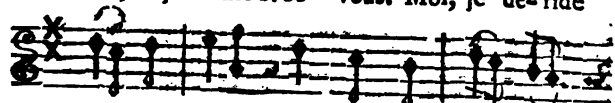
81



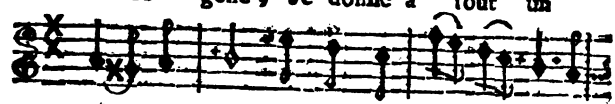
Je chante, & je danse avec vous, Je chan-
LA GAITÉ.



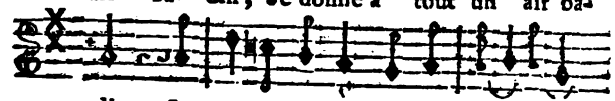
re, & je danse avec vous. Moi, je dé-ride



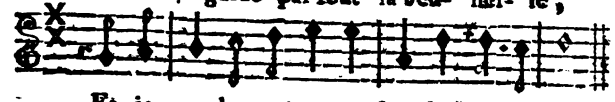
la Sa- gesse ; Je donne à tout un



air ba- din, Je donne à tout un air ba-



din : Je guide par tout la Jeu- nes- se,

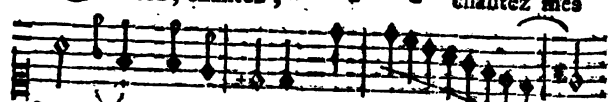


Et je marche toujours au son du Tambourin.

LE PLAISIR.



Chantez, chantez, - - - chantez mes

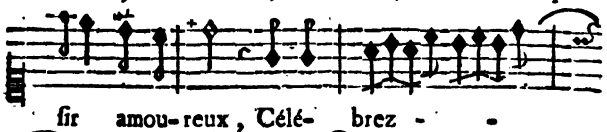


feux, Troupe agré- able ; Chantez,

Tome IX.

F

82 PAMELA EN FRANCE,





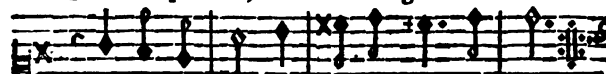
brez la sagesse ai- ma- ble. *Le Chœur répète
l'Air ci-dessus.*

LE PLAISIR.

Gracieusement.



Sans le plai-sir, ah! la sagesse en-nui-e:



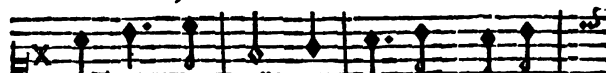
Sans la sa-gesse, on outre le plai-sir.



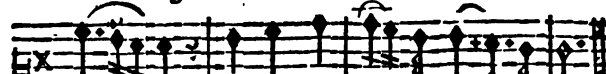
Pour bien goû- ter le charme de la



vi- e, Il faut sans cesse les u- nir:

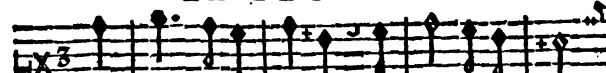


Pour bien goû- ter le charme de la



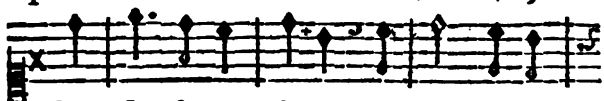
vi- e, Il faut sans ces- se les u- nir.

LA DÉCENCE.

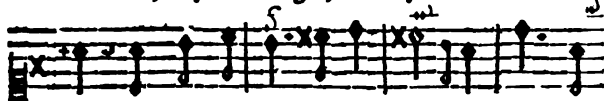


Plai- sir, soyez sage, soyez rete- nu;
Fij

84 PAMÉLA EN FRANCE,



Plai- sir, soyez sage, so-yez rete-



nu : Vous en vi-vrez d'avan- ta-ge, Et vous

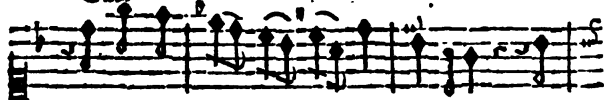


vaincrez la ver- tu : Vous en vi-vrez d'avan-

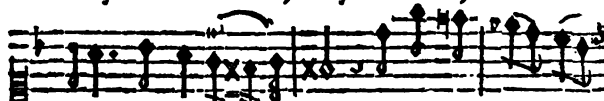


ta-ge, Et vous vain-crez la ver- tu.

Gai.



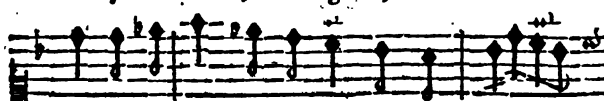
Soyez ri- an- te, so-yez folle, Sa-



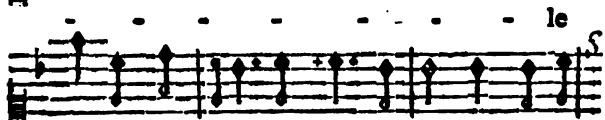
geffe, à vô- tre tour : Soyez ri- an- te,



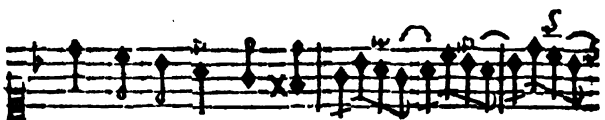
So-yez fol-le, Sa-geffe, à vôtre tour :



Vous fi-xe- rez le Plai- sir qui s'en- vo-



Et vous au- rez tout notre a-mour : Vous fixe-



rez le Plaisir qui s'envo-

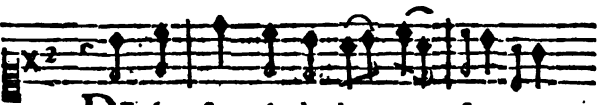


Et vous au- rez tout notre a-mour, Et vous au-



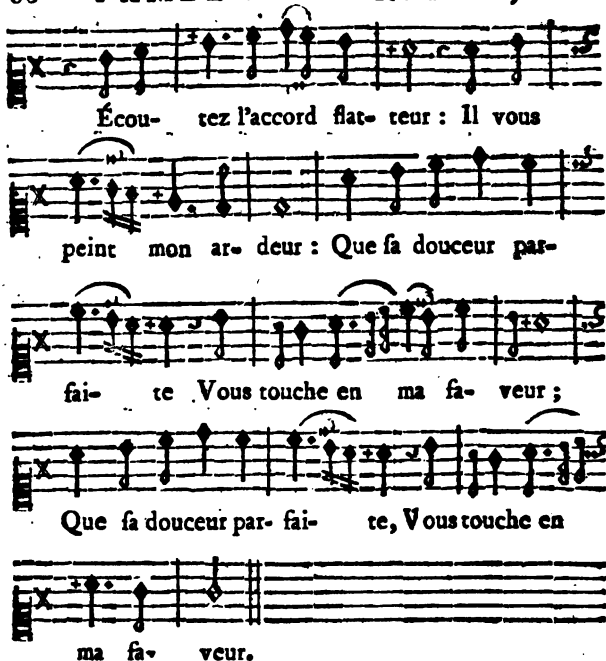
rez tout notre a- mour.

LE PLAISIR.



DE la fure et de la mo- ses- te,
F ij

86 PAMÉLA EN FRANCE ;



P A M É L A *déclamant.*

Il suffit . . . mon trouble est extrême :

Ménagez la Sagesse , épargnez sa pudeur.

L E P L A I S I R *déclamant.*

Expliquez-vous pour mon bonheur !

Il suffit , disiez-vous ? . . .

P A M É L A .

Il suffit de vous même

Pour attendre mon cœur.

La voix de ce qu'on aime

De tous les instrumens , est le plus séducteur.

COMÉDIE.
LE PLAISIR.

87

Qu'entends-je ! ma voix vous défarme :

Ah ! cet aveu me charme.

(On danse.)

LE PLAISIR.

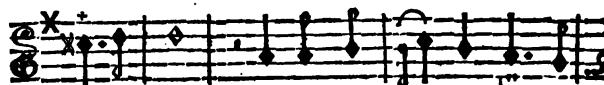
Gracieusement.



Jettez les yeux sur ces A-mans :



Leurs pas à vos re-gards tra-cent leurs



fenti-mens. Comme leurs bras, dans ces mo-



mens, Leurs cœurs s'entre-lacent, Leurs desirs sur-



passent L'acti-vité de tous leurs mouve-



mens. I-mitons leur exemple, Et sui-

Fie

88 PAMÉLA EN FRANCE,



vous leur ca- dence : D'une façon si



tendre, il est doux de s'u- nir.

P A M E L A *soupire.*

Ah ! . . .

L E P L A I S I R *déclame.*

Qui fait naître ce soupir ?

Vous gardez le silence !

P A M E L A,

Je le garde de plaisir ;

J'en sens trop pour le rendre.

L E P L A I S I R *déclame.*

Ah ! c'est me définir ;

Et pour me comprendre,

Il faut me sentir.

L E P L A I S I R *chante ;*

Formons l'un & l'autre

Un nœud plein d'attraits :

Que mon cœur au votre

S'unisse à jamais.

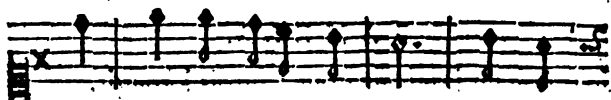
P A M E L A *déclame.*

J'y consens, si l'hymen ordonne les apprêts.

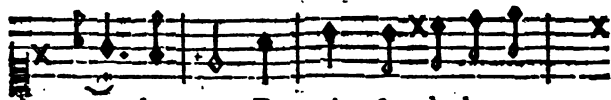
L E P L A I S I R.



Que la chat- - - ne en chante- resse,



Qui doit nous unir tous deux , Soit l'ou-



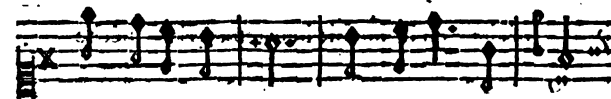
vrage heu-reux , Du goût & de la ten-



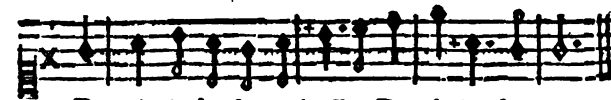
dresse , Des ris , & des jeux ; Que la



châ- ne en chaste- resse , Qui doit



nous unir tous deux , Soit l'ouvrage heu- reux ,



Du goût & de la tendresse , Des ris & des jeux.

P A M E L A *déclame.*

Le Plaisir , je le vois , veut tromper la Sagesse.

L E P L A I S I R *déclame.*

Non , je veux vous faire jouir

D'une félicité suprême.

Venez , dans les bras du Plaisir ,

Venez goûter un bien qu'il attend de vous même

90 PAMÉLA EN FRANCE,

P A M E L A.

Je refuse un bonheur dont j'aurois à rougir.

D U O.

P A M E L A.

Tendrement.

V Er-tu, j'implo- re ta puis- san- ce; Em-

A Mour, j'implo- re ta puis- sance; A-

pêche qu'il ne soit heu- reux, Em- pêche

cheve de me rendre heu- reux, A- cheve

qu'il ne soit heu- reux: Par u- ne

de me rendre heu- reux: Par u- ne

sage résis- tance , Fais moi triom-

douce vi-o- lence ,

pher - - - - -

Livre mon A- mante , livre mon a- man-

de ses feux : Par u-ne sa- ge résis-

te à mes feux : Par u- ne douce vio-

tan- ce , Fais moi triom-

lence , Livre mon a- man- te à mes

92 PAMÉLA EN FRANCE,



(*L'Amour descend dans un char, & la
Décence s'éloigne.*)

P A M E L A *déclame.*

Dans le péril, ah ! la vertu me laisse,

L'Amour a prévenu ses pas.

L E P L A I S I R.

A la qualité de Déesse

Je veux élever vos appas.

P A M E L A.

Hélas ! de ma foiblesse,

Plaisir, n'abusez pas.

L E P L A I S I R.

Venez jouir d'une gloire brillante.

(*On reprend la Ritournelle.*)

PAMELA.

Ah ! doucement : je sens dans ce char-là

Chanceler ma vertu tremblante.

LE PLAISIR.

Vole , Amour , conduis-nous tout droit à l'Opera.

PAMELA.

Miséricorde ! ô ciel ! c'est fait de Paméla ;

Mais non , cruel , non , vous avez beau faire ,

L'Amour & vous ne me séduirez pas.

Non , je ferai d'une sagesse austère ,

Et jusques dans son Temple , & même dans vos bras.

LE PLAISIR *à part.*

Ah ! ses cris arrêtent mes pas ,

Et d'un juste remords sa douleur me pénètre.

Je croyois triompher , je vais être vaincu.

A Paméla.

Pardonnez à l'Amour ce qu'il vient de commettre :

Il vouloit éprouver votre cœur combattu ,

Un fort plus digne vous est dû ,

Et ce dernier effort y contraint ma tendresse.

Le Plaisir ne se doit unir à la Sagesse

Que par les nœuds de la vertu.

PAMELA.

Je serois votre épouse ! ô bonheur imprévu !

LE PLAISIR.

Oui , je puis sans rougir former cette alliance ,

Un mérite si reconnu

Vaut mieux que la richesse & la haute naissance.

L'AMOUR , *à Paméla.*

Oh ! pour le coup , je vous tiens par ma foi ,

94 PAMÉLA EN FRANCE,
 Et votre résistance est vaine :
 L'Hymen vous livre toute à moi ,
 Vous me parez, ce soir , mon voyage & ma peine.

(On entend un Prélude.)

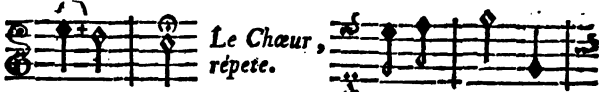
Seul. LE PLAISIR chante à Sa Suite.



RÉ-venez, reve- nez , ai- mable Dé-

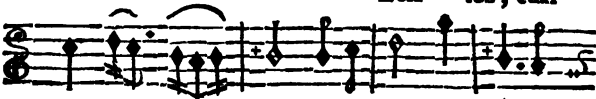


cence, Reve- nez, reve- nez, ai- mable Dé-
 F I N. Seul.



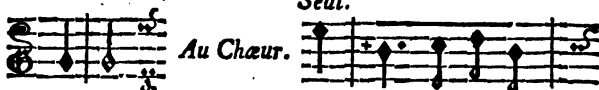
cence.

Écla- tez, char-



mante Gai- té , Écla- tez , char- mante

Seul.



Gai-té.

Au sein de l'Inno-



cence , Je vais goû- ter la volup- té ; Je



vais goû- ter la volup- té. Au Chœur.

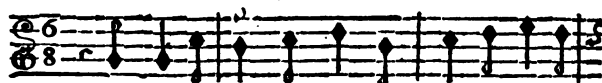


D I V E R T I S S E M E N T.

O N D A N S E.

V A U D E V I L L E.

L E P L A I S I R.



L A S a - g e f - s e , D a n s l e s b e a u x a n s , E s t d ' e m p l o -



y e r t o u s l e s i n s t a n s A b i e n g o û - t e r m e s c h a r -



m e s . R i e z d u s o i r j u l q u ' a u m a - t i n , S a n s e m b a r -

Refrain.

r a s d u l e n d e - m a i n : V i v e , v i v e , v i - v e l a



j o y e , & p l u s d ' a l l a r - m e s , V i v e , & c .

P A M E L A.

Lorsqu'on cède aux feux d'un amant ,
 Ah ! pour le plaisir d'un moment ,
 Qu'il en coûte de larmes !
 Mais quand nos efforts sont vainqueurs ,
 Et que l'Hymen unit nos cœurs ,
 Vive la joie , & plus d'allarmes,



L'austere vertu de ma sœur ,
 Du sort attire la rigueur ;
 Ma gaité le désarme.
 Je vais toujours chantant, dansant ,
 Et fais fortune en badinant :
 Vive la joie & plus d'allarme.
 LA GAYTÉ , *au Parterre.*
 Le premier jour est un combat ,
 Messieurs , j'ai peur , le cœur me bat ;
 Et je crains le vacarme ;
 Mais quand vous faites * ce bruit-là ,
 Je saute alors , & tout y va :
 Vive la joie , & point d'allarme.

O N D A N S E.

* *Battre des mains.*

Fin du troisième & dernier Acte.

LE PLAGIAIRE.

LA PARODIE AU PARNASSE, OPERA-COMIQUE, EN UN ACTE.

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre de
l'Opera-Comique de la Foire saint Germain ,
le 20 Mars 1759.*

Fungar vice cotis , acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi :.
Munus & officium , nil scribens, ipse docebo.
Hor. Art. Poet.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

M^R. CLIQUETTE,	M. Bourette.
APOLLON,	M. Clerval.
LA PARODIE,	Mlle. Luzzi.
TOUTABAS,	M. La Ruette.
HYPERMNESTRE,	Mlle. Deschamps.
ZARÈS, <i>Grand-Prêtre</i>,	M. de Beauchamp.
MELITE,	Mlle. Prudhomme.
PIRAME,	M. Bourette.
LE PLEUREUR,	M. Odinet.
PIERROT,	M. Paron.
L'HYMEN.	
L'AMOUR.	
UN ARLEQUIN,	} <i>suite de la Parodie.</i>
UN PIERROT,	
UN POLICHINELLE.	
SUITE D'APOLLON.	
AUTEURS.	

DIFFERENS PERSONNAGES DES BOULEVARDS.

La Scene est dans un vallon, au pied du Parnasse.



LA PARODIE AU PARNASSE; OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, LA PARODIE;
*enchaînée avec sa suite dans le fond du
Théâtre.*

*Plusieurs Auteurs endormis sur leurs Ouv-
rages.*

APOLLON.



VOYONS un peu si nos Auteurs
travaillent. Cette année n'a pas
été heureuse en nouveautés, à
l'exception d'Hypermnestre, de
la Nouvelle Ecole des Femmes, & de....

A ij

4 LA PARODIE AU PARNASSE ;
mais que vois-je ? Ciel ! tous mes Poètes
sont endormis. Oh ! je ne m'en étonne
pas ; la Parodie est enchaînée.

(*A SA SUITE.*)

Air : Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Brisez ses fers ; Apollon lui fait grâce.
Brisez ses fers ; trop de calme vous nuit.
Elle ne peut qu'allarmer le Parnasse ,
Et son silence le détruit.

Air : Pour faire honneur à la nêce.

Son innocent badinage
A toujours prouvé le succès.
Qu'elle exerce sur vous ses traits ;
Son mépris seroit un outrage.
Son innocent badinage
A toujours prouvé le succès.

(*On déchaîne la Parodie ; les Auteurs se
réveillent & fuient.*)

LA PARODIE.

O sublime Apollon ! quoi ! c'est vous
qui me délivrez ?

APOLLON.

Que viens-tu faire au Parnasse ?

LA PARODIE.

Hélas ! Seigneur , je venois chercher
matière à m'exercer ; vous sçavez que je
suis comme les Médecins : quoique les
intentions de ces Messieurs soient les

OPERA-COMIQUE.

meilleurs du monde, & qu'ils ayent pour but la guérison, cependant ils ne vivent que des infirmités de leurs malades.

APOLLON.

Pourquoi as-tu quitté le Théâtre Italien?

LA PARODIE.

Je commençois très-fort à m'ennuyer là; on ne m'y nourrissoit plus que de sucre & de miel.

Air : Je suis la fleur des garçons du village.

Pour ménager Messieurs les virtuoses ?
On me gènoit mal à propos.

APOLLON.

Anacréon * te couronnoit de roses.

LA PARODIE.

Non, Seigneur, c'étoit de pavots.

Air :

Les traits piquants de la saillie
S'enrouilloient là dans le repos.
Des Héros d'une bergerie **
J'avois les airs & les propos.
Enfin, sur le ton des nigauds,

* *Anacréon*, Piece en Vaudevilles, représentée sur le Théâtre Italien avec un succès médiocre, mais qui en auroit eu davantage, si elle n'eut pas été annoncée sous le titre de **PARODIE**. On y trouve des couplets qu'Anacréon lui même ne défavoueroit point.

** *Les Amours champêtres*, jolie Pastorale dont la réussite a fait oublier le genre de la Parodie.

6 LA PARODIE AU PARNASSE ;

La Parodie
Debitoit , au lieu de bons mots ,
Des Madrigaux.

APOLLON.

Tu feras ici dans ton élément ; je vais
te donner de l'emploi.

LA PARODIE

A moi , Seigneur !

APOLLON.

A toi même. Tous les êtres différens
qui ont paru depuis quelque temps sur
les Théâtres de Paris vont se présenter
pour entrer au Parnasse : ne laisse passer
que ceux qui en seront dignes.

Air : *Iris est plus charmante.*

Critique sans réserve
Toute insipide verve
Rimant malgré Minerve
Et qui nous assoupit.
Fronde le goût moderne ;

Berne

Tel qui suit la lanterne

Terne

D'un certain faux esprit

Qui moins éclaire qu'il n'éblouis.

LA PARODIE.

Mais Seigneur,

OPERA-COMIQUE.

7

APOLLON.

Je te l'ordonne ; ne fais grâce qu'aux
ouvrages qui le méritent.

Air : *Bouchez , Nymphes , vos fontaines.*

Ferme à tout autre la barrière.

LA PARODIE.

Il me faudroit votre lumière.

APOLLON.

Le goût du Public est plus pur :

Il est juge né des Spectacles ;

Si tu suis un guide si sûr ,

Tes leçons feront des Oracles.

LA PARODIE.

Je ne ferai donc que répéter les juge-
mens du Public.

APOLLON.

Oui , mais prends garde de te livrer
trop à ton humeur mordante , & souviens-
toi des leçons que voici :

Air : *Vous boudes*

Sans humeur ,

Sans aigreur ,

La critique

Sçait relever les défauts ;

Le set de ses bons mots

Réveille sans qu'il pique.

L'enjouement ,

L'agrément

Et son stile.

Corrigez en amusant ,

Et soyez moins plaisant

A iv

3 LA PARODIE AU PARNASSE,

Qu'utile.
Que le trait de l'Epigramme
Frappe l'esprit, jamais l'ame.
Epargnez,
Eloignez
La Satyre.
Zoïle vain & moqueur,
En dégradant son cœur,
Fait rire.
Un Censeur
Sans noirceur
Encourage,
S'intéresse à nos progrès,
Ne critique jamais
Que pour notre avantage.
Son secours
Est toujours
Nécessaire,
Et l'éclat de son flambeau,
Loin d'offusquer le beau,
L'éclaire.

Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE II

LA PARODIE *seule.*

ME voilà donc érigée en Suisse du
Parnasse.

OPÉRA-COMIQUE. 3

Air : *Ah ! vraiment , je m'y connois bien.*

Hélas ! je ne sçais comment faire :
A bien des gens je vais déplaire ;
Tous les Auteurs sont pincailleur :
L'amour propre est chatouilleux.

Quel est cet homme qui marche en cadence ; c'est sans doute un Musicien.

SCÈNE III.

M. CLIQUETTE ; LA PARODIE.

M. CLIQUETTE, *marchant en cadence , & chancelant des deux côtés.*

Air : *Qu'un mari soit pulmonique.*

OUI je suis pour le Lyrique ;
Noble Muse ; je fabrique
Un ouvrage pour l'Opéra , la la ;
Tilari , lariron , lironfa , fa fa ,
Tilari ; lariron , lironfa ;
C'est une Tragédie ,
Et qui doit être applaudie.
A tout moment on y dansera , la la ,
Tilari , lariron , liron , fa fa fa ,
Tilari ; lariron , liron fa.

LA PARODIE.

Doucement , doucement , prenez garde
de tomber,

60 **LA PARODIE AU PARNASSE ;**

M. CLIQUETTE.

Oh ! il n'y a pas de risque ; j'ai dans la tête deux bons contrepoids.

LA PARODIE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. CLIQUETTE.

De ce côté , c'est de la Musique Française , un peu lourde à la vérité ; de l'autre , de la Musique Italienne , fort légère ; mais bien chargée de notes ; cela fait l'équilibre.

LA PARODIE.

Comment ! Est-ce que vous prétendez faire usage de cette Musique Italienne ?

M. CLIQUETTE.

Eh ! mais , par ci , par là. Elle fait son effet , mêlée artistement avec la nôtre & sans que cela paroisse ; mais dans les Ariettes & les Ballets seulement.

LA PARODIE.

A la bonne heure.

M. CLIQUETTE.

Oh ! Madame , je sçais les règles.

Air : Joyeux retournd.

L'Opera n'admet aujourd'hui

Que Musique Française ;

OPERA-COMIQUE.

IT

Oui , dût-on expirer d'ennui ,
Il faut bien qu'elle plaise ;
Car il est sagement écrit ,
Et par gens respectables ,
Que personne n'aura d'esprit ,
Que nous & nos semblables.

Toute ma musique est déjà faite , & je
viens chercher ici un Poète pour ajuster
dessus des paroles à ma fantaisie.

LA PARODIE.

A votre fantaisie ; mais connoissez-vous
la conduite d'un Poème.

M. CLIQUETTE.

Parfaitement.

Air : *Paris est au Roi.*

Quiconque voudra
Faire un Opera ,
Ne choisisse à présent
Qu'un titre imposant ;
Les Auteurs adroits
Placeront avec choix ,
Tous ces lieux communs froids
Qu'on a dit cent fois.

Qu'on s'exprime

Sur la rime.

Tous les Opera nouveaux

Se bâtissent ,

Réussissent

Avec trente mots

Mis à tout propos.

Quiconque voudra

12. LA PARODIE AU PARNASSE ;

Faire un Opera ,
Emprunte au noir Pluton
Son peuple démon ;
Qu'il tire des cieux
Une couple de Dieux ;
Qu'il y joigne un héros
Tendre jusqu'aux os.
Lardez votre sujet
D'un éternel Ballet ;
Amenez , au milieu d'une fête ,
La tempête ,
Une bête

Que quelqu'un tuera ,
Dès qu'il la verra.
Quiconque voudra
Faire un Opera ,
Fuira de la raison
Le triste poison ;
Il fera chanter ,
Concertar & sauter ;
Et puis le reste ira
Tout comme il pourra.

LA PARODIE.

Bravo, bravo ; voilà de la besogne que
vous me préparez ; tenez , prenez à main
gauche , vous trouverez sous cette allée
de lauriers secs , des Poètes qui de leur
côté cherchent des Musiciens,

✱

SCENE IV.
TOUTABAS, LA PARODIE.

TOUTABAS, *dans la coulisse.*

AH ! tête ! ventre mort !

LA PARODIE.

Qu'entens-je ? Ah ! quel homme rébarbatif.

TOUTABAS.

Où est la Parodie, où est elle ?

LA PARODIE.

Que lui voulez-vous ?

TOUTABAS.

Comment, ce que je lui veux ! ce que je lui veux ! la question est plaisante ? Ce que je lui veux ! l'écraser, l'anéantir.

LA PARODIE, *à part.*

Je me garderai bien de lui dire que c'est moi.

TOUTABAS.

Répondez, répondez donc.

LA PARODIE.

Mais, Monsieur, que vous a-t-elle fait ?

TOUTABAS.

Comment ! cor bleu ! ce qu'elle m'a

14 **LA PARODIE AU PARNASSE :**

fait ! rien ; mais je veux la prévenir. Apprenez que je suis Auteur.

LA PARODIE.

Je ne m'en serois pas douté.

TOUTABAS.

Que je m'appelle Toutabas !

LA PARODIE.

Voilà un nom significatif.

TOUTABAS.

Que je vais donner une Comédie ;

LA PARODIE.

Je m'en réjouis d'avance.

TOUTABAS.

Air : Filles qui passent par ici.

Je m'attends bien que l'on voudra

Analyser mon drame ;

Mais pour riposter à cela ,

(Il met l'épée à la main.)

Voilà mon Epigramme ;

Voilà ,

Voilà mon Epigramme.

(Il pousse des bottes à droite & à gauche.)

Ah ! titata , ah !

LA PARODIE.

Miséricorde ! *Turlututu rengaine , rengaine , rengaine.* Allez , rassurez - vous , M. Toutabas , je suis sûre que la Parodie respectera vos ouvrages.

TOUTABAS.

A la bonne heure : en ce cas je la pro-

OPERA-COMIQUE. 33

tege ; qu'elle déchire , qu'elle mette en lambeaux ceux des autres , mes troupes l'aideront.

LA PARODIE.

Qu'est-ce que c'est que vos troupes ?

TOUTABAS.

Six cens Volontaires qui décident à mon gré du sort des Pièces de Théâtre , & qui soutiendront les miennes à la pointe de l'épée. Adieu , je vous avertis que je tue tous ceux qui auront la hardiesse de les trouver mauvaises.

LA PARODIE.

Ah ! je frémis du sang que vous allez verser.

S C E N E V.

LA PARODIE, LE GRAND-PRETRE
de Mélezinde.

LA PARODIE.

QUE vient chercher ici cet homme qui se guinde ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Madame , vous voyez l'époux de Mélezinde.

18 LA PARODIE AU PARNASSE ;
LA PARODIE.

Je ne vous connois pas.

LE GRAND-PRÊTRE.

Chacun en dit autant.

Daignez nous arracher à la nuit du néant.
Bien souvent la Critique & même la Satire
Fait connoître un ouvrage & fert au lieu de nuire ;
Pour nous rendre le jour je viens vous supplier
De nous faire l'honneur de nous parodier.

LA PARODIE.

Voyons quels sont vos titres pour cela.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tous mes vers sont marqués au coin des plus
grands Maîtres, *

J'apostrophe.

C'est par des traits hardis qu'on parvient aux succès.

LA PARODIE.

Ah ! ah ! vous pillez les François.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Ça n'vous va brin.*

J'expose un sujet pathétique
Sur le Théâtre Italien ,
Traité dans le plus grand tragique :

LA PARODIE.

Ah ! que l'on doit le rendre bien !

Figurez-vous sur des échasses

* On a trouvé Melezinde très-bien versifiée ; c'est dommage qu'on ait mis une riche broderie sur un mauvais canvas.

OPÉRA-COMIQUE.

17

Un nain qui se donne des graces.
Du Tragique chez Arlequin !
Mais ça n'lui va brin ,
Ça n'lui va brin.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le sublime est partout , il subjugué , il entraîne ,
Et d'un bel intérêt vous allez voir la chaîne :
Epoux de Mélezinde , Amant plutôt qu'Epoux ,
Sans raison , je me livre à des transports jaloux ,
Je dis que je suis mort , & par fermeté d'ame
Je veux , pour l'éprouver , faire bruler ma femme.

LA PARODIE.

Ah ! le monstre ! mettre à cette épreuve
la fidélité posthume d'une jolie femme !
je ne m'étoie point si vous n'avez pas
réussi ; vous ne deviez pas faire fortune
en France.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il n'en faut accuser que mes Comédiens ,
Trop foibles pour le grand , ils soutiennent des
riens.

LA PARODIE.

Ils ont tort.

LE GRAND-PRÊTRE.

Air : *Réveillez-vous , belle endormie.*

Il faut qu'un Auteur ne leur forge

B

18 **LA PARODIE AU PARNASSE,**

Que Clinquant & Colifichet. *
Ces Acteurs m'ont coupé la gorge.

LA PARODIE.

Ils vous ont sauvé le siffler.

Allez, Monsieur le Héros de nouvelle
fabrique ; aucun de vos personnages n'est
dans la nature. Ce sont des êtres de raison
trop admirables pour que j'ose les atta-
quer. **

LE GRAND-PRÊTRE.

Que je suis malheureux ! personne ne
m'estime assez pour dire du mal de moi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LA PARODIE, HYPERMNESTRE:

HYPERMNESTRE, *avec un poignard &
une lumière.*

CIEL ! ô ciel ! Dieux ! ô Dieux ! ô mon Pere, ô
Lyncée.

LA PARODIE.

O d'exclamations quelle foule entassée !

* La Soirée des Boulevards, les Pièces en Vaudevilles &
Ariettes, &c.

** *Fictâ voluptatis causa, sint proxima veris.*

OPERA-COMIQUE.
HYPERMNESTRE.

15

Une table , un fauteuil.

LA PARODIE.

Pourquoi faire ?

HYPERMNESTRE.

Un tableau.

LA PARODIE.

Ah ! vous avez raison , voilà du grand , du beau.

HYPERMNESTRE.

Je n'avois pas besoin des secours du spectacle ;

Mais il en faut au peuple , il a crié miracle.

Par un éclat trompeur , il aime à s'aveugler ,

Et pour le subjuguier il faut lui ressembler.

LA PARODIE.

C'est bien dit ; mais que cherchez-vous
avec cette lumière ?

Air : *M. l'Abbé , où allez-vous ?*

Belle Princesse , où allez-vous ?

HYPERMNESTRE.

Crainte de me casser le cou ,

J'ai pris cette chandelle.

LA PARODIE.

Fort bien ;

Cela vous rend plus belle.

HYPERMNESTRE.

Je m'en trouve bien.

J'aurois pû sans cela faire quelque faux pas ;

LA PARODIE.

Qui vous amène ici ?

HYPERMNESTRE.

Je viens sur le Parnasse ,

B ij

20 LA PARODIE AU PARNASSE ;

A côté d'Apollon demander une place.
Quel'on m'annonce : quoi ! Je vous vois balancer !
Je vais m'évanouir pour vous intéresser.

LA PARODIE.

Ce n'est pas la peine.

HYPERMNESTRE.

Il faut donc simplement vous conter mon histoire.

LA PARODIE.

Eh ! qui ne connoit point Hypermnestre ?

Air : Jean danse mieux que Pierre.

Son pere a cinquante filles ,
Son oncle a cinquante fils :
Rarement dans les familles
On voit des parens unis ;
Mais votre oncle Egyptus ,
Pour vivre en bons amis ,
Propose à Danaüs
De donner pour maris
A ses cinquante filles
Tous ses cinquante fils.



Ah ! que j'aime Lyncée entouré de soldats ;
Qui vient à Danaüs , avec un air honnête ,
Donner le choix de signer les contrats ,
Ou de souffrir qu'on lui coupe la tête.

HYPERMNESTRE.

Rien n'est plus engageant ; mais, de grace, écoutez :

LA PARODIE.

Oh ! les détails nous meneroient trop loin.

OPERA-COMIQUE.

21

Voici en gros ce qui m'a frappée.

Air : L'insulaire.

Lyncée a fait une imprudence,
Danaus en a profité.

HYPERMNESTRE.

Mais, Madame....

LA PARODIE.

Le Roi fait une manigance
Pour égorger sa parenté.

HYPERMNESTRE.

Permettez-moi....

LA PARODIE.

Erøx, malgré la vraisemblance ;
Fait un récit où brille l'art.

HYPERMNESTRE.

Ne puis-je....

LA PARODIE.

Cherchant Lyncée
De toute part ,
Fort empressée
Et l'œil hagard ,

Vous avancez , l'applaudissement part.

Une nuit , une table , une lampe , un poignard ;

Dans vos deux Scenes d'importance

Du succès font au moins le quart.

HYPERMNESTRE.

Madame , en vérité....

LA PARODIE.

Air : O reguinqué.

Le Roi vient avec des flambeaux ;

Cela fait encor des tableaux.

B iij

22 **LA PARODIE AU PARNASSE ;**
HYPERMNESTRE.

Ce troisième Acte est des plus beaux.

LA PARODIE.

De peur que le reste ne traîne ,
Passons à la dernière Scene.

HYPERMNESTRE.

'Ah ! c'est où je triomphe ; on m'amène enchaînée :
Lyncée arrive , & mon pere à l'instant
Le voyant secondé d'une troupe effrénée
Tient un poignard levé sur mon sein palpitant.

Air : Daphnis m'aimoit.

D'effroi tous les sens sont glacés ,
Nous demeurons en attitude.

LA PARODIE.

Comme des modèles placés
Dont un Peintre fait une étude :
On fait du bruit , admirez l'art ,
Danaüs tourne la tête , & zeste ,
On escamote le poignard ;
Mais si prestement ,
Lestement , joliment ,
Et si gaîment ,
Que cela plaît infiniment.

Air : Quoi ! Monsieur , ne doit-on pas aimer , &c.
Pour charmer voilà des droits.

HYPERMNESTRE.

Parlez-vous sans feindre ?

PA PARODIE.

Oui.

Chacun a dit , d'une voix ;
C'est une pièce à peindre ,
Elle est faite à peindre.

OPERA-COMIQUE.

23

HYPERMNESTRE.

Air : *Tes beaux yeux ma Nicole.*

On y voit du génie,
De l'art, du sentiment , *
Des vers pleins d'harmonie ,
Un joli dénouement ,
Son spectacle en impose.

LA PARODIE.

Elle a vraiment , elle a
Encor bien autre chose
Qui surpasse cela.

Air : *Tircis plein d'amour pour Clémens.*

C'est une Actrice inimitable , **
A qui rien ne fut comparable.
Que d'ame , quel talent , quel feu !
Pour éterniser un ouvrage ,
En vérité , c'est bien dommage
Qu'on ne puisse imprimer son jeu.

HYPERMNESTRE.

Vous êtes donc contente ?

LA PARODIE.

Dans l'enthousiasme. *Hé là !* Pantomime ;
introduisez Hypermnestre au Parnasse.
(*à Hypermnestre.*) Vous lui avez trop d'obli-
gation , Princesse , pour refuser cette
accolade.

(*La Pantomime conduit Hyperm-
nestre au Parnasse.*)

* A quelques légers défauts près , cette Piece est une des
meilleurs Tragédies que l'on ait vues depuis longtemps.

*Verum ubi plura nitent in carmine , non ego paucis
Offendar maculis.*

** Mlle. Clairo.

SCENE VII.
LA PARODIE, MELITE.

MELITE, *entre en dansant.*

TA, la, la, la.

LA PARODIE.

Quelle est cette gentille personne qui
s'annonce si gaiment ?

(*MELITE danse.*)

LA PARODIE.

Allons, courage, elle m'inspire de la gaité.

(*Elle danse avec MELITE.*)

Ah ! l'aimable petite folle !

MELITE *chante.* Noté.

Oui, c'est la Folie

Jolie

 lie

L'Amour à son char.

Enjouement, adresse,

Tendresse,

Caresse,

Voilà tout notre art.

Les jours du bel âge

Sont courts,

Si l'on n'en ménage

Le cours.

L'Amour fuit la gêne ;

On n'a d'autre chaîne

OPERA-COMIQUE.

25

Pour le retenir ,
Que les nœuds du plaisir.

Où , c'est la Folie , &c.

LA PARODIE.

Elle est charmante : apprenez-moi donc
qui vous êtes.

MELITE.

Vous ne me reconnoissez pas , je suis
l'Ecoliere de Laure.

LA PARODIE.

Quoi ! cette plaintive Epouse de l'Ecole
des Femmes. *

MELITE.

Moi-même.

LA PARODIE.

Vous avez bien profité des leçons qu'on
y donne ; car vous aviez d'abord un fond
de tristesse.

MELITE.

C'est la vérité.

Air : *A la santé de la Folie.*

Au premier Acte languissante ;

Dans le second interessante.

LA PARODIE.

Dans le troisième extravagante.

MELITE.

Qu'on en dise ce qu'on voudra ;

* La nouvelle École des Femmes , Comédie en 3 Actes
au Théâtre Italien. Un fond heureux , un style pur & des
situations interessantes & Théâtrales lui ont mérité le plus
brillant succès.

26 LA PARODIE AU PARNASSE ;

Mais chacun me trouve charmante

En Danseuse d'Opera.

LA PARODIE.

Oui, voilà de ces coups de Maître qui
surprennent toujours.

MELITE.

Revenons à notre second Acte, n'est-ce
pas un chef-d'œuvre ?

LA PARODIE.

J'en conviens,

MELITE.

C'est-là que l'aimable Laure, cette co-
quette vertueuse, dont la conduite est
équivoque & respectable, apprend aux
femmes à se garantir des infidélités de
leurs maris.

LA PARODIE.

Voilà un beau secret.

MELITE.

Et cela par la Danse, la Musique, de
petits soins, des complaisances mêlées avec
des nuances de caprice & d'inégalités,
en un mot par le manège de la plus fine
coquetterie.

LA PARODIE.

Elle devoit avoir de la pratique.

MELITE.

Je vous en réponds.

OPERA-COMIQUE.

27

LA PARODIE.

Air : *Du Cap de bonne espérance.*

Laure parle comme un Ange ,

Sçait la musique à ravir ;

Adroitement elle arrange

La morale & le plaisir.

On lui passe sa conduite ;

Mais son plus rare mérite

Est d'employer à propos

L'esprit de Ninon l'Enclos.

MELITE.

Et voilà ce qui a fait notre réputation ;
c'est à ce titre que je vous demande l'en-
trée au Parnasse.

LA PARODIE.

Doucement : ce n'est pas assez d'un se-
cond Acte pour mériter cet avantage.
Comment vous tirez-vous du troisième ?

MELITE.

Comment ! venez, Hymen, venez, Amour ;
unissez-vous en ma faveur, ta , la , la , la , la.

(Elle danse.)

(*Pas de Mélite , de l'Hymen & de l'A-
mour. La Parodie danse aussi avec
eux, & pendant qu'elle a le dos tourné,
Mélite franchit la barrière du Parnasse.*

LA PARODIE.

Comment ! comment ! elle entre au
Parnasse sans permission ! Puisque l'y voi-
là , qu'elle y reste , mais sans tirer à consé-
quence.

S C E N E V I I I .

LA PARODIE , PIRAME *en Bourgeois* ;

PIRAME.

AIR : Je ne veux plus sortir de mon caveau :

ENTRE vos mains je viens mettre mes droits.
Je suis Pirame , ah ! vengez mon injure.

LA PARODIE.

Vaillant héros , est-ce vous que je vois ?

PIRAME.

Qui , moi héros ! je suis simple bourgeois.
J'ai pris l'habit que j'avois autrefois ,
Et j'ai quitté cette folle parure ,
Dont l'Opéra me fagotte à son gré.
Chez lui je suis défiguré.

Air : De quoi vous plaignez-vous ?

Vous devés contre lui
Me consacrer votre plume ,
Vous devés contre lui
Me prêter votre appui.
J'ai le cœur gros d'amertume :
Il me traite à contretemps ,
Tout comme il a coutume
De traiter le bon sens.

LA PARODIE.

Vous vous plaignez à tort : première

OPERA-COMIQUE: 29
ment, il vous annoblit & vous fait descendre, en dépit de la vraisemblance, des Rois de Babilone.

PIRAME.

AIR : Oh ! vraiment je m'y connois bien.

Bon ! bon ! il ne m'importe guere ;

C'est pour m'envoyer à la guerre ,

Où je n'ai de mes jours été.

J'aime trop ma tranquillité.

LA PARODIE.

Mais à votre retour Ninus vous donne
généreusement le Royaume que vous lui
avez conquis.

PIRAME.

Air : Tant de valeur & tant de charmes,

Vous ne sçavez pas sa finesse ;

C'est pour me jeter sur les bras

Une femme dont il est las ,

Et pour me ravir ma maitresse.

Air : Si le Roi m'avoit donné Paris sa grand' ville.

Vous jugez que ce projet

Doit fort m'interdire.

LA PARODIE.

Moi , je lui dirois tout net ,

Tenez , Monsieur Sire ,

Ayez plus de loyauté ,

Gardez votre Royauté ,

J'aime mieux ma mi' Thisbé ,

J'aime mieux ma mie.

30. **LA PARODIE AU PARNASSE ;**
PIRAME.

Vertu-chou ! je n'ai garde ; Ninus est un
étourdi qui n'entend ni rime , ni raison.

LA PARODIE.

Que lui répondez-vous donc ?

PIRAME.

Rien :

LA PARODIE.

Et Thisbé ?

PIRAME.

Encore moins.

LA PARODIE.

Zoraïde ?

PIRAME.

Elle gâte tout ; hélas ! c'est en vain que
cette Amante rebutée vient étaler au
Roi ses tendres douleurs.

Air : Les Trembleurs.

Elle jure , elle tempête ,
Sa fureur trouble la fête
Que pour Thisbé l'on apprête ;
Ninus piqué de cela ,
Brusquement l'envoie au Diable ;
D'impolitesse l'accable ;
Zoraïde inconsolable
Va s'en plaindre à son papa.

LA PARODIE.

Gare , gare , son Pere va la venger.

OPERA-COMIQUE.

31

PIRAME.

Point du tout.

LA PARODIE.

Comment !

Air : Un jour le bon Père Abraham.

Ne vient-on pas à son secours ?

PIRAME.

Son papa Zoroastre ,

Pour la servir dans ses amours ,

Exprès tombe d'un astre ;

Mais ce sortier trop mal-adroit ,

Sans parvenir à ce qu'il croit ,

Excite un grand désastre.

LA PARODIE.

Air : Carillon de Melusine.

Soyez un peu plus circonspect ;

Dé lui parlez avec respect :

C'est lui qui , par l'effet d'un pacte ;

Vous délivre au quatrième Acte

Des horreurs d'une prison

Où le Roi vous mit sans raison.

PIRAME.

Où , ma foi , c'est un habile homme !

Air : Le masque tombe.

D'abord l'enfer exécute une fête ,

Puis le Sorcier qui s'y prend comme un sot ,

Pour me tirer du sein de mon cachot ,

Me fait tomber la prison sur la tête.

Air : De la besogne.

Ne pouvoit-il pas sans cela

Avec Thisbé , bien loin de là ,

32 **LA PARODIE AU PARNASSE ;**

Dans quelque séjour agréable
Me faire emporter par le Diable ?

Air : *Des pendus.*

Avec son Monstre de carton
Il désole tout le canton ;
Il protège mon innocence ;
Le Roi mérite sa vengeance ;
Mais il n'épargne que le Roi,
Tout le guignon tombe sur moi.

LA PARODIE.

Votre mauvaise humeur est trop forte contre l'Opéra, il n'est pas blâmable en tout.

Air : *Menuet de Pirame.* Noté.

Dans ses Ballets
Le goût l'inspire,
Surtout on admire
Celui de Cérès.
Chaque fête,
D'avance prête,
Selon les besoins

Vient lorsqu'on l'attend le moins.

Contez - vous encore pour rien votre charmante Aëtrice ? Allez , allez , vous êtes un Ingrat , si vous méconnoissez que vous lui avez obligation de votre succès.

AIR : *Toute la nuit je suis gelée.*

Que Thisbé me paroît aimable ,*
Elle intéresse , elle attendrit ,
O simplicité désirable !
Qui plaît au cœur , plaît à l'esprit.

* Mlle Arnoult , Aëtrice célèbre de l'Opéra.

PIRAME.

OPÉRA-COMIQUE. : 33
PIRAME.

Il est vrai.

AIR : *La beauté , la rareté.*

La vérité , le goût , la grace naturelle ;

La beauté ,

Sans le secours de l'art ont formé ce modèle ;

La rareté !

On la voit chaque jour , chaque jour renouvelle

La curiosité.

LA PARODIE.

Allez , mon Ami , vous êtes plus heureux que sage. Si vous n'êtes pas content , je vous recommanderai aux Italiens.

PIRAME.

Aux Italiens. Ah ! c'est encor pis ; je me fauve , je me fauve.

S C E N E IX.

LA PARODIE , LE JURÉ
PLEUREUR , *en grande robe de
deuil , un mouchoir à la main.*

LA PARODIE.

AIR : *Ah ! le drôle d'esprit ! De la Fausse Ridicule.*

QUEL est ce personnage ?

LE PLEUREUR.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

6

34 LA PARODIE AU PARNASSE ;
LA PARODIE.

Il est d'un noir présage.

LE PLEUREUR.

Hélas ! mourir fûtôt !

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LA PARODIE.

Que veut dire cela ?

LE PLEUREUR.

Ah ! ah !

LA PARODIE.

Que veut dire cela ?

Que demandez-vous , Monsieur de la
triste figure ?

LE PLEUREUR.

Madame , je suis Juré Pleureur-du Par-
nasse.

LA PARODIE.

Qu'est-ce que c'est que Juré Pleureur
du Parnasse.

LE PLEUREUR.

C'est moi qui suis chargé de pleurer la
mort de toutes les Pièces de Théâtre , &
d'en faire l'oraison funébre.

LA PARODIE.

Vous devez avoir de l'occupation.

LE PLEUREUR.

Je n'en manque pas ; depuis longtems il
regne dans l'air une contagion de mauvais
gout qui cause des maladies épidémiques
dont les ouvrages modernes ont bien de
la peine à se garantir.

OPERA-COMIQUE. 35
LA PARODIE.

Faites-nous part de votre Nécrologe.

LE PLEUREUR.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem
Premierement, Madame.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

J'ai pleuré la Reine Astarbé *
Morte d'une fièvre maligne ;
La première elle a succombé :
D'un meilleur sort elle étoit digne.

LA PARODIE.

AIR : *Si ma fille vient en vendange.*

Elle n'étoit pas sans mérite ,
Et promettoit beaucoup.

LE PLEUREUR.

Hélas !

Tout le monde disoit : cette pauvre petite

A trop d'esprit , elle ne vivra pas.

(*Il tire un autre mouchoir.*)

Hi, hi, hi.

LA PARODIE.

Eh ! que pleurez-vous à présent ?

LE PLEUREUR.

AIR : *Baise moi donc , me disoit Blaise.*

Je pleure une pièce charmante ,
Madame ! c'est...c'est l'épreuve imprudente ; **
Hélas ! rien n'a pû la sauver.

C'étoit le plus doux caractère.

LA PARODIE.

Mais que vouloit on éprouver ?

* Tragédie dont les détails sont admirables , & le coloris éblouissant. ** Comédie du Théâtre François.

26 **LA PARODIE AU PARNASSE,**
LE PLEUREUR.

.. La patience du Parterre.
(*Il tire encor un mouchoir, & répète ce lazzï à chaque Piece dont il parle.*)

.. Hé, hé, hé.

LA PARODIE.

Voilà un ton différent, qu'est-ce qu'il nous annonce ?

LE PLEUREUR.

* Les Noms changés ou la Méprise, jolie Comédie morte d'un quiproquo d'Apothicaire.

LA PARODIE.

Air : *L'occasion fait le larron.*

Du vrai comique avec cette méprise,
On prétendoit reparer tout l'honneur.

.. **LE PLEUREUR.**

Mais on n'a vû, malgré cette entreprise,
Que la méprise de l'Auteur.

LA PARODIE.

Il a du moins rempli son titre.

.. **LE PLEUREUR.**

Air : *Eh ! zing, zing, zing, Madame la Mariée.*
Uuuu ! ooooo ! iii ! eeeee ! ah ! ah ! ah !

LA PARODIE.

Que pleurez-vous là ?

LE PLEUREUR.

L'Opéra.

(*Il fait comme s'il accompagnoit de la basse.*)

Bron, bron, bron, bron.

* La Méprise ou les Noms changés, Comédie du Théâtre François, écrite dans le bon stile de la Comédie.

OPERA-COMIQUE.

37

LA PARODIE.

Ah ! je m'en doutois.

LE PLEUREUR.

AIR : *Dans le fleuve d'oubli, beribi, je veux boire,*
C'est des fêtes d'Euterpe *
Le discordant trio, ooo!

LA PARODIE.

On a fait à la Serpe
Cet Opera nouveau, ooo!

LE PLEUREUR.

La Sybille est morte érique,
La Coquette d'ennui,
Arethuse hydropique,
Hydropi....
Iii ique.

(*Il fait comme s'il accompagnoit de la basse.*)

Bron, bron, bron, bron.

LA PARODIE.

Encore.

LE PLEUREUR.

AIR : *Déserts écartés, &c. Monologue de Cérés.*
(*Il imite Mlle. Chevalier.*)

Tu meurs, Proserpine, ah ! grands Dieux !

Reçois nos soupirs & nos larmes :

Pirame efface tous tes charmes ;

Mais ce héros en vaut-il mieux ?

Tu meurs, &c.

(*Il pleure ridiculement sur le prélude de
Maman s'en va donc.*)

* La Sibille, la Coquette trompée, Alphée & Arethuse,
Actes d'Opera qui n'ont pas eu grand succès malgré les beau-
tés de la musique.

38 **LA PARODIE AU PARNASSE,**
Titou, tititou, titou, ta, tititou.

LA PARODIE.

Voici un autre ton : mais il me semble
que vous changez souvent de mouchoir,
en voilà un bien petit.

LE PLEUREUR.

* C'est celui de Petrine, telle pièce, tel
mouchoir.

(*Il imite Madame Favart.*)

Maman s'en va donc !
Je n'y pourrai survivre ;
Je vais la suivre.

Mais, mais, mais, maman s'en va donc !
J'ai l'cœur comme un glaçon.

LA PARODIE.

Ah ! finissez donc, vous glacez aussi le
mien. Mais que signifie ce grand mou-
choir ?

LE PLEUREUR.

C'est celui de Titus. **

LA PARODIE.

Il ne finit point.

LE PLEUREUR, déclamant.

Pleurez, mes yeux, pleurez, & fondez-vous en eau,
Titus est descendu dans la nuit du tombeau.
On en eseroit tant, hélas ! quel sort étrange !
„ Il est des cœurs de fer & des ames de fange,
Qui, loin de le pleurer, ont ri de son malheur,
Sans respect, sans égard pour ce pauvre Empereur ;

* Petrine, Parodie de Proserpine.

** Titus, Tragédie qui n'a eu qu'une représentation.

J'ai vû des Conjurés jaloux de son mérite
 Le frapper.... je l'ai vû tomber de mort subite.
 „ Hélas ! ôter la vie est un plaisir cruel ;
 „ Mais la donner , grands Dieux ! ... est bien plus
 „ naturel.
 Il avoit des défauts ; mais il avoit l'adresse
 „ D'unir tant de grandeur avec tant de bassesse ;
 Il étoit si bon homme ô regrets superflus !
 „ Titus perdit un jour , un jour perdit Titus.

SCENE X.

PIERROT, LA PARODIE ;
 LE PLEUREUR.

E PIERROT.
 H ! vite , & vite , au secours.
 LA PARODIE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PIERROT.
 M. Moroze vient de mourir.
 LE PLEUREUR.

Qu'est-ce que ce Monsieur Moroze ?
 PIERROT.

*Un Officier mélancolique qui s'affichoit
 sous le nom de l'Ennuyé : au secours , au
 secours.

* L'Ennuyé , Comédie en 3 Actes au Théâtre Italien.
 Les vers marqués par des guillemets sont de la Tragédie
 de Titus. C iv.

40 LA PARODIE AU PARNASSE,
LE PLEUREUR.

Butor que tu es, quel secours veux-tu
qu'on lui donne, puisqu'il est mort?

PIERROT.

Il est vrai, il n'y a plus d'espérance :
hélas ! on a fait tout ce qu'on a pu pour
lui prolonger la vie, on a chanté, on a
dansé.

LA PARODIE.

Reffources inutiles; ces petits moyens
sont usés.

LE PLEUREUR.

Oui, cela ne réussit qu'une fois.

PIERROT.

Air : *Pour chanter en duo.*

* Madame Clorinville, avec son air si drôle,
Malgré tous ses efforts, ne l'a pas égayé,
Et le Public, & le Public dans la Pièce de l'Ennuyé
Jouoit le premier rôle.

(*Pierrot sort.*)

S C E N E X L

LA PARODIE, LE PLEUREUR.

LA PARODIE.

Monsieur le Juré Pleureur, voilà une
heureuse occasion pour exercer

* Madame de Clorinville, personnage de la Comédie de
l'Ennuyé, son caractère a paru plaisant & théâtral.

OPERA-COMIQUE. 41
votre talent Oratoire; je vous conseille
de ne point la laisser échapper.

LE PLEUREUR.

Je pars, mais permettez que pour faveur dernière
* Je baise cette main si terrible & si chère.

* Vers de Titus.

SCENE XII.

LA PARODIE, PIERROT.

LA PARODIE.

D'Où vient ce Tambour?

PIERROT.

Notre Maîtresse, c'est une bande joyeuse
qui arrive des Boulevards; il y a des Sol-
dats, des Nouvellistes, des Clercs de Pro-
cureurs, des Savoyards, des, des.... que
sçais-je moi? Ils ont à leur tête un hom-
me blanc qui enfarine tout le monde, &
qui parle un jargon que l'on n'entend pas,
biscotimini, biscotiminon. *

LA PARODIE.

Que demandent-ils?

* La Soirée des Boulevards, Ambigu comique représenté
au Théâtre Italien avec beaucoup de succès.

42 LA PARODIE AU PARNASSE.

PIERROT.

Air : Que de soucis dans le ménage !

Ils viennent , en chantant victoire ,
Contens & joyeux.

LA PARODIE.

Comment ! en ces lieux
Ils prétendent donc à la gloire !
Allez dire à tous ces gens-là
De m'attendre à la Foire ;
Allez dire à tous ces gens-là
Que leur place est là.

PIERROT.

Oh ! je crois qu'ils se rendent justice ; ils
n'ont aucune prétention ; ils ne veulent
que vous donner un Divertissement.

LA PARODIE.

En ce cas ils peuvent entrer.

DIVERTISSEMENT.

*Tous les Personnages de la Soirée des Boule-
vards dansent différentes Entrées qui terminent la
Pièce.*



S C E N E

Retranchée à la Représentation.

LA PARODIE, DIOGENE.

LA PARODIE.

QUELLE figure hétéroclite ! est-ce un Ours ? est-ce un Homme ? Ah ! c'est le Seigneur Diogène.

DIOGENE.

Point de Seigneur, Diogène tout court.

LA PARODIE.

He ! bien ; Diogène tout court, puis-je savoir de vous....

DIOGENE.

Point de vous, il faut dire toi, toutes les conditions doivent être égales.

LA PARODIE.

Comme tu voudras ; viens tu chercher un homme parmi nos Poètes modernes ?

LA PARODIE AU PARNASSE,

ADIOENE.

Un homme ? non , j'ai renoncé à cette recherche inutile.

LA PARODIE.

Comment ! depuis le tems tu n'en as pas encor rencontré ?

ADIOENE.

Aucun.

LA PARODIE.

J'en trouverois trente par jour , si je voulois.

ADIOENE.

Oui ; qui n'en auroient que l'apparence.

LA PARODIE.

Je crois m'y connoître aussi bien que toi.

ADIOENE.

Erreur , on n'a plus que la forme humaine.

LA PARODIE.

Que je reconnois bien là mon cynique ! à quoi donc te sert cette Lanterne ?

ADIOENE.

Pour chercher...

OPERA-COMIQUE. 41
LA PARODIE.

Quoi? la vérité?

DIOGENE.

Non, des Paradoxes.

LA PARODIE.

C'est-à-dire, des étoiles en plein midi.

DIOGENE.

AIR : C'est au pays de Cocagne.

Renverser les loix & les maximes

De toute société,

Aux beaux arts imputer tous les crimes,

Dégrader l'humanité;

Des Iroquois préconiser la vie,

Confondre les états & les rangs,

Etouffer les talens,

Voilà ma Philosophie.

LA PARODIE.

Quel en est le but.

DIOGENE.

**De réduire l'homme au pur instinct ;
afin de lui rendre ses vertus primitives.**

LA PARODIE.

AIR : Fille qui passez par ici.

Si les dons les plus excellens

Aux vertus peuvent nuire,

Toi qui rassembles les talens,

De toi, que peut-on dire,

De toi, de toi que peut-on dire?

DIOGENE.

**Que je ne les exerce que pour en
faire sentir l'abus & le ridicule.**

26 LA PARODIE AU PARNASSE ,

LA PARODIE.

En ce cas tu réussis à merveille.

DIogene.

**Nous avons cela de commun. Il faut
que tu me secondes dans mon projet.
Commence par décourager tous les Au-
teurs.**

LA PARODIE.

Ce n'est pas là mon compte.

DIogene.

**Que le souffle de la critique, tel qu'un
vent du midi, dessèche & brûle toutes
les fleurs du Permesse.**

LA PARODIE.

**Que ce soit plutôt un Zéphir amou-
reux qui les fasse épanouir, & n'enlève
que la poussière qui ternit leur émail.**

DIogene.

**Non, non, travaillons de concert ; tan-
dis que tu déprimeras tous les chef-d'œu-
vres dramatiques, de mon côté je compo-
serai des Comédies & des Opéra.**

LA PARODIE.

J'entends, pour en dégouter le public.

DIogene.

**Tu l'as dit, surtout n'épargne pas les
Comédiens, tombe sur eux sans examen,
sans exception.**

OPERA-COMIQUE.

47

LA PARODIE.

Oui , & qu'ils rougissent désormais
d'avoir des talens pour amuser & pour
instruire ; mais lorsque nous aurons privé
les hommes du plus noble de leurs amu-
semens , que veux tu qu'ils fassent ?

DIOGENE.

AIR : *Le tout par nature.*

Boire , fumer , & danser ,
Sans de rien s'embarrasser :

Ainsi l'homme jouira
D'une volupté pure ;
Sans principe il agira ,
Le tout par nature.

LA PARODIE.

Fort bien.

DIOGENE.

Nous imaginerons des Bâs nocturnés ,
nous y introduirons des Citoyens libres ,
des Soldats vertueux ; alors on verra les
plus honnêtes femmes quitter leurs habi-
tations , pour mêler leurs voix au son
des fifres & des tambours , & verser le
vin à pleine coupe ; alors on verra les
enfans se moquer de leurs bons vieux
papas , & danser autour d'eux en leur
chantant :

48 LA PARODIE AU PARNASSE,

AIR : *Dansons le nouveau Cotillon.*

Vous avez été comme nous ,
Votre tems n'est plus , nous vaudrons mieux que
vous.

LA PARODIE.

AIR : *Je fais Philosophe moi.*

Dans tout cela tu choques la décence ,
Dont tu fais une loi ;
Et ton projet est une incon sé quence :
On se rira de toi.

DI O G E N E.

Passons , passons sur un peu de licence.
Je suis pour la danse ,
Moi ,
Je suis pour la danse.

LA PARODIE.

Crois-moi , Diogène , va prêcher ta
morale chez les Topinamboux , & mar-
che à quatre pattes pour joindre l'exem-
ple aux préceptes.

DI O G E N E.

C'est mon projet ; mais quelqu'un s'a-
vance , songez à remplir mes vûes qui
n'ont pour objet que l'avantage de l'Hu-
manité.

LA PARODIE.

Tu veux dire de ta vanité.

DI O G E N E.

OPERA-COMIQUE. 49
DIogene.

**Doucement ; c'est insulter la modestie
d'un Philosophe. Adieu.**

(Il sort en chantant & dansant.)

REFRAIN.

**Passons , passons sur un peu de licence ,
Je suis pour la danse ,**

Moi ,

Je suis pour la danse.

LA PARODIE.

**L'original ! il me fait rire avec sa mo-
destie.**

Air : Si ma Philis vient en vengeance.

Le Soleil qui perce un nuage

Jette un éclat plus vif , plus beau ,

L'orgueil philosophique , avec même avantage ,

Brille à travers les trous de son manteau.

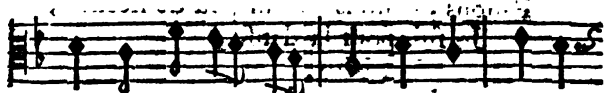


50 LA PARODIE AU PARNASSE,

N° 1.



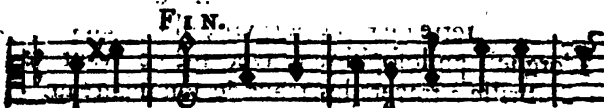
SOn in- nocent ba- di- na- ge A tou-



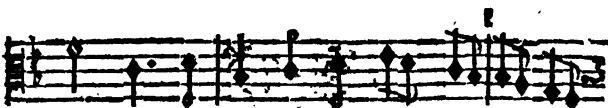
jours prouvé le suc- cès. SOn in- [nocent



ba- di- na- ge A tou- jours prouvé



le suc- cès. Qu'elle é- xerce sur vous ses



traits : Son mé- pris se- roit un ou- tra- ge,]



Son mé- pris se- roit un ou- tra- ge.

OPERA-COMIQUE.

51

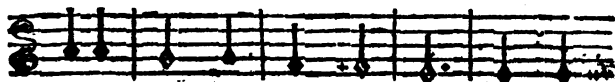
N° 2.



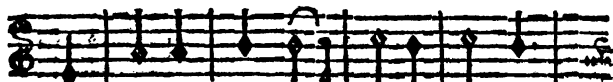
AU premier Ac-te languif- fante,
Dans le se- cond in- terref- fante,



Dans le troi- sieme ex- tra- va- gante; Qu'on



dise tout ce qu'on vou- dra; Mais cha-



cun me trou- ve char- mante, En Dan-



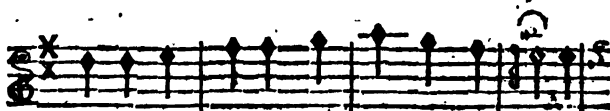
seuse d'Ope- ra.

N° 3.

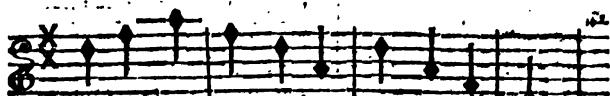


Entre vos mains je viens mettre mes droits:

52 LA PARODIE AU PARNASSE,



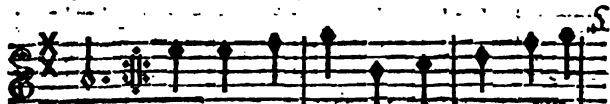
Je suis Pi-rame, ven-gez mon in-ju-re.



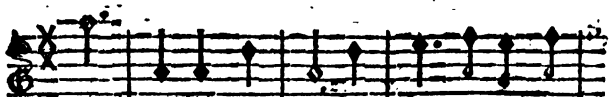
Vaillant Hé-ros, est-ce vous que je vois ?



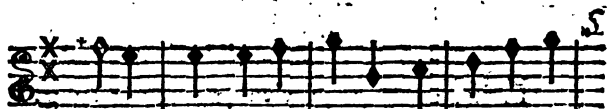
Qui ? moi, Hé-ros ? je suis simple bour-



geois : J'ai pris l'ha-bit que j'a-vois autre-



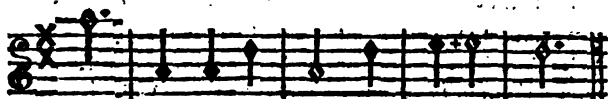
fois, Et j'ai quit-té cer-te folle cœ-pe-] ..



rure, Dont l'Ope-ra me fa-gotte à son

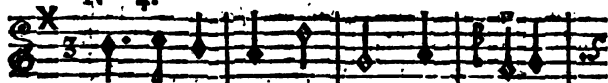
OPERA-COMIQUE.

33

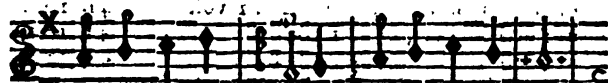


gré. Chez lui je suis dé-figu- ré.

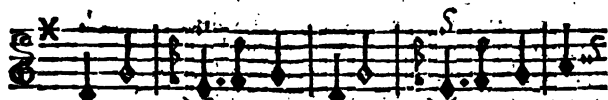
N^o 4.



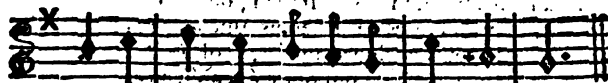
DAns ses bal-lets Le Goût l'inf-pr-re,



Surtout on ad-mi-re, Ce-lui de Cé-rès.



Chaque Fé-te, D'a-vance pré-te, Se-lon



les be-soins, Vient, lorsqu'on l'attend le moins.

J'AI lû, par ordre de Monsieur le Chancelier La Parodie au Parnasse; Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris ce 17. Mars 1759.

CRÉBILLON.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent au Tome I. du Nouveau Théâtre de la Foire, ou Nouveau Recueil des Pièces représentées sur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis son rétablissement jusqu'à présent.

CATALOGUE DES THÉÂTRES

Nouveaux ou nouvellement réimprimés. 1759.

L ivres de Biron, 1 vol. 2 ^e et belles figures, dont les dessins sont de M. Cochin.	9 l.
Ouvrages de Boiss, in-8 ^o , 9 vol. nouvelle édition,	36 l.
Ouvrages de M. Guyot de Merville, sous presse.	
De Marivaux, Théâtre Franc. & Ital. in-12. 5 vol.	15 l.
Théâtre édifiant, ou Tragédies saintes de M. Duché.	3 l. 10 s.
Théâtre de Fagan, in-12, 4 vol. sous presse.	12 l.
Théâtre de V... in-12.	3 l.
Théâtre de la Grange, in-8.	3 l. 10 s.
Théâtre de Romagnesi & Riccoboni, 1 vol. in-8.	4 l. 10 s.
Théâtre d'Avic, in-8. 1 vol.	3 l. 10 s.
Théâtre de Guyot de Merville, in-8. 1 vol.	4 l. 10 s.
Théâtre de Bellier, in-8. 1 vol.	4 l. 10 s.
Théâtre de l'Affichard, in-8. 1 vol.	4 l. 10 s.
Nouveau Théâtre de Favart, avec toutes les Musiques, 1 vol. in-8.	10 l.
Ouvrages de Vadé, ou Recueil des Opera Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. in-8.	10 l.
Nouveau Théâtre de la Foire ou Recueil de Pièces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opera Comique depuis son rétablissement, 4 vol. in-8. avec les airs notés.	20 l.
Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pièces de différens Auteurs, représentées depuis quelques années, 4 vol. in-8.	20 l.
Choix de nouvelles Pièces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol. in-12.	18 l.
Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. in-12. 1758.	5 l.
Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pièces représentées sur des Théâtres particuliers, in-12.	3 l.
Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Esprit, 1 vol. in-8.	4 l. 10 s.
Les Spectacles de Paris, ou Calendrier Historique & Chronolog. de tous les Théâtres, huitième Partie pour 1759. Chaque Partie se vend séparément.	1 l. 4 s.

Catalogue de Musiques nouvelles relatives aux Pieces de Théâtres & autres.

L'Amusement des Dames, ou Recueil des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, Rondes de Table, 10 parties, 1 vol. in-8.	12 l.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danſes, Vaudevilles, 10 parties, 1 vol. in-8.	12 l.
Le passe-tems agréable & divertissant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties, 1 vol in-8.	12 l.
Les Desserts des petits Soupers de Madame de ... 10 parties, 1 vol. in-8.	12 l.
L'Année Musicale, contenant un Recueil de jolis airs, parodies, en 10 part. formant 2 vol in-8.	24 l.
Les Thémiréides, ou Recueil d'Airs à Thémire, 3 parties, par M. l'Abbé de l'Attaignant.	3 l. 12 f.
Amusemens champêtres, ou les Aventures de Cythere, Chansons nouvelles à danser, 2 parties.	2 l. 8 f.
Recueils d'Airs & Menuets, Contre-Danſes, Parodies chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opera-Comique, 17 parties, chaque partie se vend séparément	1 l. 4 f.
Recueils des Menuets, Contre-Danſes & Vaudevilles chantés aux Comédies Française & Italienne, 13 parties.	15 l. 12 f.
Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Musique.	3 l. 12 f.
Airs choisis des Troqueurs.	1 l. 4 f.
Ariettes du Medecin d'Amour.	2 l. 8 f.
Ariettes de l'heureux Déguisement.	2 l. 8 f.
Airs choisis de la Bohémienne.	1 l. 4 f.
La Musique de la Pipée.	1 l. 10 f.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties;	6 l. 18 f.
Musique de la foirée des Boulevards.	1 l. 4 f.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danſes, 4 parties.	4 l. 16 f.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de differens Airs, 3 parties.	3 l. 12 f.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boissi.	1 l. 4 f.
Choix de differens morceaux de Musique, 2 part.	2 l. 8 f.
<i>Le volume se vend 12 livre, & le cahier 24 sols; le tout, Séparément.</i>	

LE PEINTRE AMOUREUX

DE SON MODELE ;
PIÈCE EN DEUX ACTES ;

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre de
l'Opéra-Comique de la Foire Saint Laurent ,
le Mardi 26 Juillet 1757.*

Par M. ANSEAUME.
NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de vingt-quatre sols sans Musique.
La Musique se vend séparément.



A P A R I S ,

Chez DUCHESNE , Libraire , rue Saint Jacques ,
au - dessus de la Fontaine Saint Benoît ,
au Temple du Goût .

M. D C C. L I X .

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

ALBERTI, *Peintre.* M. LA RUETTE.

ZERBIN, *Éleve du Peintre.* M. BOURET.

JACINTE, *vieille Gouvernante*
d'Alberti. Mlle. DESCHAMPS.

LAURETTE, *jeune fille aimée*
de Zerbin & d'Alberti. Mlle. ROSALINE.

La Scène est dans la Maison d'Alberti.



LE PEINTRE AMOUREUX DE SON MODELE.



ACTE I.

Le Théâtre représente le Cabinet d'un Peintre. On y voit deux Tableaux posés sur un chevalet ; l'un plus petit , sur lequel Zerbin travaille.



SCENE PREMIERE.

ALBERTI , JACINTE , ZERBIN.

ALBERTI, *regardant le Tableau sur lequel Zerbin travaille,*

A R I E T T E.

O H ! pour le coup ;
Je perds patience ;
Tant de négligence ;
Me met à bout.

A ij

4 **LE PEINTRE AMOUREUX**

J'ai beau t'instruire ,
J'ai beau te dire
Soir & matin :
Zerbin , Zerbin ,
Ce n'est qu'à force d'étude ,
Et du travail le plus rude ,
Qu'un Peintre fait son chemin ;
Zerbin , Zerbin
Me laisse parler en vain.

Encore !

Mais ce n'est pas cela.

Pecore !

Que Diable fais-tu là ?

Crois moi , va prendre un rateau ;

Et laisse-là ton pinceau ;

Oui , dans ta main un rateau ,

Un rateau

Convviendrait mieux qu'un pinceau.

N'est-ce pas une honte , à l'âge où je vous
vois ?

J A C I N T E.

Eh ! bien , il fera mieux ; calmez cette colere.

Z E R B I N.

Mais ce n'est pas ma faute.

A L B E R T I.

Est-ce la mienne , à moi ?

DE SON MODÈLE.

5

J A C I N T E.

On ne fait pas toujours ce que l'on voudroit faire.

Allez, mon fils, allez à votre affaire.
Vous devriez être déjà parti.

A L B E R T I.

A propos, si dans mon absence ;
On amenoit ici

Cette jeune Beauté que j'attends aujourd'hui,
Pour servir de modele au tableau que voici,
Pour la bien recevoir, qu'on fasse diligence.

J A C I N T E.

Vous ferez satisfait de mon obéissance.
(*Alberti sort.*)

S C E N E I I.

J A C I N T E, Z E R B I N.

Z E R B I N.

LE Seigneur Alberti devient bien déplaisant ;
Il ne parle plus qu'en grondant.

J A C I N T E.

A R I E T T E.

Le moyen de faire autrement !

A ii]

6 LE PEINTRE AMOUREUX

Avec un soin extrême ,
Il cultive votre talent ;
Il se donne bien du tourment ,
Et vous êtes toujours le même ,
Indolent ,
Nonchalant ,
Ricanant ,
Sans propos , sans ménagement.
Pour vaincre votre paresse ,
C'est en vain qu'il vous presse ;
Vos progrès n'en sont pas moins lents ,
Ah ! que la Jeunesse
Connoît bien peu le prix du tems !

A quoi pensez-vous donc ?

Z E R B I N.

Du mieux qu'il m'est possible,
Je vous écoute.

J A C I N T E.

Non , vous avez l'air distrait,
Vous soupirez ! je sçais votre secret ;
Oui , vous avez le cœur sensible.
Peut-on sçavoir pour quel objet ?

Z E R B I N.

Je ne le connois pas moi-même,

J A C I N T E.

Vous ne le connoissez pas ?

Z E R B I N.

Non,

J A C I N T E.

Ah ! le pauvre Garçon !

DE SON MODELE. 7

Aimer, & ne savoir où prendre ce qu'il aime,
C'est avoir du guignon.

Z E R B I N.

A R I E T T E, Notée No. 1.

Me promenant
Près du logis,
Sans y songer, mon cœur fut pris;
Mon pauvre cœur,
Mon pauvre cœur,
Sans y songer, mon cœur fut pris.
Certaine mine

Fine,

Au déclin du jour,
Me guettoit à la fourdine,
Pour me jouer ce beau tour:
Mon pauvre cœur, &c.
Bouche appétissante,
Taille élégante,
Petit pied mignon,
Petit œil frippon,
Sans ce qu'elle a,
Par-ci, par-là;

Mon pauvre cœur soudain fut pris;

Ah! ah! mon cœur fut pris;

Mon pauvre cœur, &c.

J A C I N T E.

Air: *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.*

Quoi! pour l'avoir vûe un seul petit moment,

A iv

8 *LE PEINTRE AMOUREUX*

Vous voilà déjà tout je ne sçais comment.
C'est comme un coup du sort ; mais la chose est
croyable ,

Une rare Beauté sans doute est bien capable
D'allumer tout à coup les feux les plus ardens.
Je me souviens encor que dans mon jeune tems....

Z E R B I N , ironiquement.

Vous deviez être fort aimable.

J A C I N T E.

Mais ne pensez pas rire ; on a parlé de moi,
A quatorze ans, j'étois, ma foi,
Un morceau digne d'un Roi.

A R I E T T E , Notée N^o. 2.

Quand j'étois jeunette

Fillette ,

J'étois assez drôlette ,

Gentillette ;

J'avois plus d'un Amant

Qui m'aimoit tendrement ;

L'un me disoit : Jacinte ,

N'ayez aucune crainte ,

Je veux faire votre bonheur.

L'autre me disoit : ma Reine ,

Sois sensible à ma peine ;

Prends pitié de ma langueur ,

Cher petit Cœur.

DE SON MODELE.

9

Mais moi , toujours fiere ,
Severe ,

A tous ces beaux Messieurs
Je répondois , sans faire l'innocente ;
Je suis votre Servante ,
Cherchez fortune ailleurs.

Je ne sçais pas comment cela se pouvoit faire ;
Mais sans effort de ma part ,
Sans art ,
Sans fard ,
J'avois le don de plaire.

Z E R B I N.

Vous en avez encor de beaux restes.

J A C I N T E.

Fi donc !

Vous ne voyez rien ; mais si j'étois aussi belle
Que je le fus jadis.

Z E R B I N.

Eh ! bien ?

J A C I N T E.

Notre Patron
Pourroit se dispenser de chercher un modèle
Pour peindre des Vénus , des Nymphes....

Z E R B I N.

Le voici.

J A C I N T E.

Comment ! si-tôt ! (*A Alberti.*) Avez-vous
réussi ?

S C E N E I I I.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

A L B E R T I.

Air : Réveillez-vous Belle endormie.

P Rès d'ici, j'ai trouvé la Belle
 Dont on m'a fait tant de récit ;
 Je présume au moins que c'est elle ;
 Sur mes pas quelqu'un la conduit.
 Elle ne doit point tarder, je la vois qui s'avance,

S C E N E I V.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN,
 LAURETTE, *voilée, conduite par*
une Duegne.

A L B E R T I, à Laurette.

V Ous êtes attendue avec impatience ;
 Venez, ma chere Enfant, venez, ne crai-
 gnez rien.

DE SON MODELE.

11

A la Duegne.

Vous, sur son fort foyez tranquille.
Comptez qu'elle est ici comme en un sûr
asile.

Jacinte en aura soïn, elle fera très-bien,

A Laurette.

On m'a dit votre nom; c'est Laurette, je
pense.

L A U R E T T E.

Oui, Monsieur.

A L B E R T I.

Cet air doux, ce son de voix flatteur,
Tout prévient en votre faveur.
Vous tremblez....

J A C I N T E.

Nous aurons bientôt fait con-
noissance :
Oui, vous êtes, ma Fille, avec de bonnes
gens.

A L B E R T I.

Mais ce voile à nos yeux vous cache trop
long-tems.

(*Jacinte ôte le voile de Laurette.*)

A L B E R T I.

Air : *Je vous adore.*

Ah ! qu'elle est belle !

Qu'elle a d'appas !

ZERBIN, *reconnoissant sa Maitresse,*

O Dieux ! c'est elle ;
Je ne me trompe pas,
C'est elle-même,
Oui, je revoi
L'Objet que j'aime.
Quel plaisir pour moi !

A L B E R T I.

Ah ! qu'elle est belle !
Qu'elle a d'appas !

Z E R B I N.

Oui, oui, c'est elle ;
Je ne me trompe pas,

A L B E R T I, *à part,*

Si cette gentille Personne
Pouvoit m'aimer, que je serois heureux !

J A C I N T E.

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'il en est amoureux.

Air. : Jardinier ne vois-tu pas ?

Oui, je vois bien que déjà

Il en tient pour la Belle.

Mais qu'est-ce qu'il en fera ?

Pauvre cher homme ! il en a

Dans l'aîle, *(Trois fois.)*

DE SON MODELE.

17

A L B E R T I, à part.

De ces deux importuns tâchons de me défaire.

Haut.

Votre présence ici n'est pas fort nécessaire.

Jacinte, allez-vous-en là-haut,

Pour cette belle enfant préparer ce qu'il faut.

J A C I N T E, à part.

Ouais, notre homme déjà demande du mystère !

A L B E R T I, à Zerbin.

Et vous, qui restez-là planté comme un paquet,

Allez à votre ouvrage.

Z E R B I N, à part.

Hélas !

J A C I N T E, à Zerbin.

Laissez-moi faire.

Haut

Bas.

Allons, Zerbin. Allons nous mettre au guet.



S C E N E V.

ALBERTI, LAURETTE.

A L B E R T I.

ENFIN nous voici seuls.

L A U R E T T E.

Avez-vous à me dire

Quelque chose ?

A L B E R T I.

Moi... non... *Apart.* Je souffre le martyre.

L A U R E T T E.

Que me voulez-vous donc ?

A L B E R T I.

Laurette, vos appas ...?

L A U R E T T E.

Sont peut-être au-dessous de ce que l'on en
pense.

A L B E R T I.

Que dites-vous ?... Si je me plains, hélas !

C'est qu'ils passent mon espérance.

Oui, ces appas charmans, pour moi si dan-
gereux,Par un pouvoir secret, que moi-même j'ad-
mire....

Je ne vous entends pas.

ALBERTI.

Il faut s'expliquer mieux.

ARIETTE, Notée N^o. 3.

De l'Amour je bravois l'empire ;

Mais pour me réduire

Sous ses loix ,

C'est de vous qu'il a fait choix.

Je vous aime , belle Laurette ,

Et loin que je regrette

La liberté que je perds ,

Trop charmé de ma défaite ,

Je vole au-devant de mes fers.

Air: *L'honneur dans un jeune Tendon!*

Vous m'entendez ?

LAURETTE.

Oui-dà , très-bien.

ALBERTI.

Et vous ne me répondez rien !

Expliquez-vous avec franchise.

LAURETTE.

Je le voudrois ; mais , entre-nous ,

Que voulez-vous que je vous dise ?

Mon cœur ne me dit rien pour vous.

16 LE PEINTRE AMOUREUX

A L B E R T I.

Si vous vouliez l'aider, il parleroit peut-être.
Allons, accordez-moi ce généreux secours.
Il y va du repos, du bonheur de mes jours.

L A U R E T T E.

A R I E T T E, Notée N^o.e 4.

Un instant a fait naître
L'ardeur que vous faites paroître,
Un instant peut-être
La fera mourir ;
Semblable aux feux follets qui brillent dans la nue:
A peine frappent-ils la vûe,
Qu'on les voit s'évanouir.

A L B E R T I.

Ah ! jugez mieux du tendre sentiment
Qui pour vous m'intéresse.
Je vous aime, il est vrai, d'aujourd'hui seulement ;
Mais je jure à vos pieds de vous aimer sans
cesse.

L A U R E T T E.

A part.

Le pauvre homme promet plus qu'il ne peut
tenir.

Haut.

Ah ! laissez-moi ; votre foiblesse,
Pour

DE SON MODELE.

71

Pour vous, me fait rougir.
Eh ! que fera donc la Jeunesse ,
Si l'âge & la raison ne peuvent vous guérir ?

A L B E R T I.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Cessez de m'opposer une vaine défaite ;
La raison même veut que j'adore Laurette.
Quand tous les cœurs soumis brûlent pour vos
attraits ,

Le mien seul pourroit-il échapper à leurs traits ?
Ne diffère donc plus, Laurette, ma chere
ame ,

De répondre à ma vive flamme.

A ce charmant retour mets le prix que tu
veux ;

Ton propre sort dépend du succès de mes
voux.

A R I E T T E , Notée, N^o. 5.

La fortune se présente ,

Hâte-toi de la saisir.

Considère, ma Charmante ,

De quels biens tu vas jouir.

Tu feras ici Maîtresse ,

On t'obéira sans cesse ,

Tes desirs feront ma loi.

Une table bien servie ,

Bal, Concerts & Comédie ,

B

LE PEINTRE AMOUREUX

Diamans , argenterie ,
 Tout cela fera pour toi.
 En carosse triomphante ,
 Comme une Dame importante ;
 Tu rouleras , ra , ra , ra.

On t'admira ,
 On t'applaudira ;
 Chacun dira ,
 La voilà.

Ah ! quel plaisir ce fera !

Air : Je suis réveillé par mes peines.
 La belle main ! qu'elle me tente !
 Que je voudrois bien la baiser !

L A U R E T T E.

Fi donc ! quelle humeur pétulante !
 Rien ne peut vous en imposer.

A L B E R T I.

Ah ! que ce sont de sûres armes
 Pour mettre un Amant sous ses loix ,
 De joindre à des yeux pleins de charmes
 Des graces jusqu'au bout des doigts !

Il lui baise la main.

S C E N E VI.

ALBERTI, JACINTE, LAURETTE,
Z E R B I N.

Q U A T U O R.

J A C I N T E.

Courage.

A L B E R T I.

J'enrage!

Morbleu, quel embarras !

J A C I N T E.

Ne vous retenez pas ,

Et prenez vos ébats.

Z E R B I N.

Ne vous retenez pas ,

Et prenez vos ébats.

L A U R E T T E.

Voici bien du fracas.

J A C I N T E.

C'est pour vous qu'on la garde.

A L B E R T I.

Taisez-vous, babillarde.

B ij

LE PEINTRE AMOUREUX

J A C I N T E.

C'est pour vous que l'on garde
Un tendron si charmant.

Z E R B I N.

Mais elle me regarde.....

L A U R E T T E.

Mais l'autre me regarde.....

T O U S D E U X.

Bien attentivement.

A L B E R T I.

C'est, c'est que j'examine sa main.

J A C I N T E.

Oui, Monsieur examine.

L A U R E T T E.

Ma main !

Z E R B I N.

Ah ! ah ! le tour est fin.

J A C I N T E.

Sa main !

L A U R E T T E.

Ma main.

A L B E R T I.

Et oui, sa main ;

J'examine sa main.

LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour est fin.

DE SON MODELE. 21

LAURETTE.

Il examine

Ma main !

JACINTE.

Zerbin ,

Sa main !

ZERBIN.

Sa main !

ALBERT L.

Et oui , sa main ,

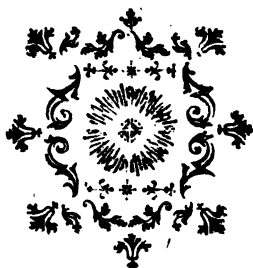
J'examine sa main.

LES AUTRES.

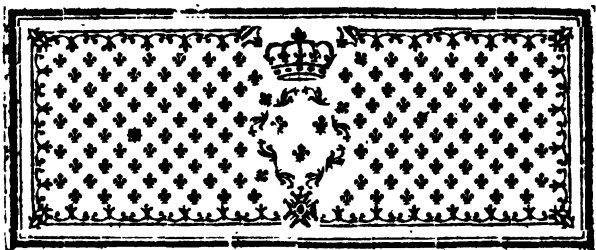
Ah ! ah ! le tour est fin.

Ils sortent.

in du premier Acte.



B ii j



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, *seule.*

A R I E T T E.

DE l'Amour je sens la flamme ,
Et ses traits percent mon ame ;
Mais une crainte m'épouvante ,
Dans cette ardeur qui m'enchanté,
Oui , Zerbin est mon affaire .
Il est jeune , il sçait me plaire ,
Quel plaisir , s'il m'aime bien !
Quel tourment , s'il n'aime rien !
De l'Amour , &c.

SCENE II.

LAURETTE, JACINTE.

JACINTE, *à part.*

JE n'en puis plus douter, il a perdu l'esprit :

Le Démon de l'Amour a troublé sa cervelle.
Il ne sçait tantôt plus ce qu'il fait, ce qu'il dit.

Sçachons un peu si cette Belle
N'autoriserait point l'espoir qui le séduit.
Si dans cette maison elle prenoit racine ,
Avec raison j'en serois fort chagrine.

Air : Des Pendus.

Comment, moi qui depuis trente ans ,
A mon gré regle tout céans ,
Dois-je du rang de gouvernante
Descendre à celui de servante ?
Non, pour éviter ce malheur ,
Tâchons de lire dans son cœur.

A Laurette.

Vos yeux ici font du ravage.

LAURETTE.

En vérité, je n'en Tçais rien.

B iv

24 LE PEINTRE AMOUREUX

J A C I N T E.

En vérité, je le sçais bien ;
Mais c'est le droit de votre âge.
Le Maître & l'Eleve pour vous
Font éclater les transports les plus doux.
Pour tous les deux êtes-vous insensible ?
Je puis vous obliger ; parlez sans vous gêner.

L A U R E T T E.

Ils m'aiment, dites-vous ?

J A C I N T E.

Pourquoi tant s'étonner ?
Est-ce donc la chose impossible ?
Çà, quel sera l'Amant heureux ?
L'un est riche ; mais il est vieux,
D'un esprit ombrageux, bizarre, infociable ;
L'autre n'a rien ; mais il est fort aimable,
Jeune, & surtout bien amoureux.

L A U R E T T E.

A R I E T T E, Notée, N^o. 6.

Dans le badinage
L'Amour se plaît,
Comme un enfant qu'il est,
Sous ses loix si jamais il m'engage,
Ce sera par la gaité.
Je veux trouver dans l'esclavage
Tous les agrémens de la liberté.

J A C I N T E.

Air : *Je ne veux aimer que Colin.*

Ah ! vous aimez l'amour badin :
C'est fort bien fait ; choisissez Zerbin.
Il est joyeux , vif & mutin ,
Comme tous les gens de son âge,
Du chagrin

Il fuit jusqu'à l'image.

Ah ! vous aimez l'amour badin ;
C'est fort bien fait ; choisissez Zerbin.

L A U R E T T E.

Si j'étois sûre de sa foi.

J A C I N T E.

Si vous en étiez sûre ! Eh ! quoi ?
En êtes-vous encore à sçavoir s'il vous aime ?
Vous allez dans l'instant l'apprendre de
lui-même.



S C E N E I I I.

LAURETTE, JACINTE, ZERBIN.

J A C I N T E à Zerbin.

A part.

A Pprochez ; il a l'air d'un Amoureux
transi.

Haut.

Venez défendre votre cause.

A Laurette.

Que vois-je ? vous tremblez aussi !

L'Amour est une étrange chose !

Est-ce moi qui vous gêne ? Ah ! mes pauvres
enfans,

Je voudrais de bon cœur vous voir tous deux
contens.

Z E R B I N.

Air : Le fameux Diogene.

Je voudrais , mais je n'ose ,

Vous dire quelque chose.

J A C I N T E, *bas à Zerbin.*

Parle donc , ne crains rien :

Tu la feras bien aise.

Z E R B I N,

C'est, ne vous en déplaîse,
Que je vous aime bien.

Air : *Dites, la Belle, le voulez-vous ?*

L'Objet de mes vœux les plus doux,
Dites, la Belle, le voulez-vous ?
Seroit d'être un jour votre Epoux.

Que votre cœur prononce.
Dites la Belle, le voulez-vous ?
J'attends votre réponse,

L A U R E T T E.

Ma réponse !

Z E R B I N.

Pourquoi faire ainsi la farouche ?
Les momens nous sont chers ; si mon amour
vous touche,
Laurette, un mot de votre bouche.

L A U R E T T E.

A R I E T T E, Notée N^o. 7.

Mon trouble & mon silence
Vous en disent assez ;
Je vois sans répugnance
Votre amour, vos soins empressés ;
Je crains même votre inconstance :
Mais si votre cœur
Est tel que je le pense,

28 *LE PEINTRE AMOUREUX*

Expliquez en votre faveur
Mon trouble & mon silence.

Z E R B I N.

Vous doutez de mes sentimens !

L A U R E T T E.

Non , je vous crois sincère :
Mais qui me répondra de votre caractère
On m'a dit que les jeunes gens
Etoient si trompeurs , si méchans.
Ne leur ressemblez pas , si vous voulez me
plaire.

Z E R B I N.

A R I E T T E , Notée , N^o. 8.

Cette crainte délicate

Me flatte ;

Elle assure mon bonheur ;

Mais dissipez ces allarmes :

Vos charmes

Vous répondent de mon cœur.

J A C I N T E.

Et moi qui le connois , j'en puis répondre
aussi.

Qu'entends-je ? c'est la voix du Seigneur
■ Alberti.

Sauvez-vous , laissez-moi l'attendre.
Il cherche l'Objet de ses vœux ;

Mais il le cherche en vain : je vais si bien
m'y prendre
Que, même en le perdant, il va se croire
heureux.

Laurette & Zerbin sortent. Alberti entre.

SCENE IV.

ALBERTI, JACINTE.

ALBERTI, inquiet.

EN quels lieux est donc ?

JACINTE.

Qui, Laurette ?

ALBERTI.

Non... Zerbin.

JACINTE.

A quoi bon vouloir dissimuler ?
Croyez-vous me cacher votre flamme se-
cette ?

Dans vos soupirs je la vois s'exhaler.

ALBERTI.

Tu te moques de moi.

JACINTE.

Vous vous moquez vous-même.

30 *LE PEINTRE AMOUREUX*

Malgré vous je découvre au fond de votre
cœur

Les transports étouffés de votre folle ardeur.

A L B E R T I

Eh ! bien, il est trop vrai, Jacinte ; oui, je
l'aime ,

Je l'adore.

J A C I N T E.

Fort bien. Eh ! que prétendez-vous ?

A L B E R T I.

L'épouser.

J A C I N T E.

Hem ! plaît-il ?

A L B E R T I.

Devenir son Époux.

J A C I N T E.

Air : *Quel mystère !*

Sans mystère ,

S'il m'est permis de vous parler ,

Je suis sincère ,

Cette affaire ,

Pour vous , Monsieur , me fait trembler :

Peut-on songer

Si vieux à s'engager ,

Avec une fille légère ,

Qui va se rire de vous ;

DE SON MODELE.

31

Quand vous serez son Epoux ?

Sans mystere ,

S'il m'est permis de vous parler ,

Je suis sincere ,

Cette affaire ,

Pour vous, Monsieur, me fait trembler.

A L B E R T I.

Mais pourquoi prétends-tu

Qu'elle manque de vertu ?

A son cœur ingénu ,

Tout amour est inconnu.

Elle m'a sçu charmer ;

Elle peut m'aimer ,

Du moins je l'espere.

J A C I N T E.

Croyez-moi.

Sans mystere, &c.

A L B E R T I.

Tu la connois bien peu pour en parler ainsi.

J A C I N T E.

La connoissez-vous mieux pour être si hardi ?

J'ignore au fond ce qu'elle pense ;

Mais je mettrois ma main au feu ,

Que vous payerez les frais de votre extravagance :

Vous m'en direz des nouvelles dans peu.

32 **LE PEINTRE AMOUREUX**

A R I E T T E, Notée, N^o. 9.

Si c'est une Coquette,
Pour fournir sa toilette
Vos écus danseront.
Nombre d'Amans viendront,
Chez vous s'établiront.

Gentils Abbés qui minauderont,
En fredonnant la chansonnette;
Petits-Maîtres qui mentiront,
Gens de Finance au ventre rond,
De toutes parts assiègeront
La Poulette,

Et peut-être la croqueront;
Et puis, gare l'aigrette
Pour votre front.

Si la Belle trop sage
Résiste à cet orage,
Et ne fait pas naufrage,
Comme tant d'autres font;
Pour peu qu'un rien la blesse,
Cette vertu Diablesse,
Dans votre maison,
Fera sans cesse
Grand carillon.

A L B E R T I.

Des malheurs que pour moi ta frayeur envi-
sage,

Je

Je sçaurai bien me garantir.

Laurette est fort douce, elle est sage,
Et quand cette vertu voudroit se démentir,
Je suis bon pour la retenir
Du matin jusqu'au soir dans sa chambre en-
fermée.

J A C I N T E.

L'admirable projet ! vous m'en voyez char-
mée.

Ma foi, vous me tromperez fort,
Si vous n'êtes en tout dupe de l'aventure.
Dans la plus exacte clôture,
Conservez ce rare trésor ;
Joignez à des barreaux une triple serrure ;
Si ce n'est assez d'un, mettez quatre verroux,
Vous n'en ferez pas moins ce que font les ja-
loux.

A L B E R T I.

A R I E T T E.

Eh ! bien, ton zèle
Me répondra de la Belle !
Toujours en sentinelle
Tu veilleras sur elle.

J A C I N T E.

Moi !

A L B E R T I.

Toi.

C

J A C I N T E.

Nenni , ma foi.

A L B E R T I.

Pourquoi ?

J A C I N T E.

Non , non , pour cet emploi ,
Ne comptez pas sur moi.

A L B E R T I.

Mais si je t'en prie.

J A C I N T E.

Folie !

Quand vous m'offririez tous vos biens ,
Je vous laisserai seul écarter la tempête.
Argus avec des yeux qui valaient bien les miens ,
A ce métier perdit la tête.

A L B E R T I.

Mais , mais si je le veux.

J A C I N T E.

A d'autres !

Vous avez vos vœux , & nous avons les
nôtres.

Je ne veux point vous attraper ;
Mais si vous achevez cette entreprise folle ,
Je vous le dis , comptez sur ma parole ,
J'aiderai même à vous tromper.

(Elle sort.)

SCENE V.

ALBERTI *seul.*

SI j'en suis quitte pour la peur ;
J'aurai, ma foi, bien du bonheur :
Comme elle me l'a dit, elle est femme à le faire :
Eh ! bien, après cela, franchirai-je le pas ?
N'est-ce point trop risquer ? Morbleu, quel
embarras !

L'Amour & la Raison me disent le contraire.

ARIETTE, Notée N^o. 10.

Maudit Amour, Raison sévère ;
A qui des deux dois-je céder ?
Montrez-moi donc ce qu'il faut faire ;
Et tâchez de vous accorder.
L'une me dit : arrête, arrête ;
Le repentir suivra la Fête.
L'autre à son tour me fait la loi ;
Et m'y ramène malgré moi.

Maudit Amour, &c.

J'espère que le tems me sera favorable ;
Lui seul peut de mon sort adoucir la rigueur ;

C ij

36 **LE PEINTRE AMOUREUX**

Et me faire oublier un Objet trop aimable ;
Ou bien m'en rendre possesseur.

En attendant , prenons courage ,
Ettâchons, s'il se peut, de finir mon ouvrage.

Holà, quelqu'un. Approchez ce tableau.*
Faites venir Laurette : avec un tel Modele,
Mon pinceau va produire un chef-d'œuvre
nouveau ;
Jamais Vénus n'aura paru plus belle.
C'est elle.

S C E N E V I.

ALBERTI, LAURETTE,
& ensuite **ZERBIN.**

ALBERTI, à Laurette.

Venez vous asseoir.
L'air gai, la tête droite: imaginez-vous voir
Votre Amant : il faudroit, ma Chere,
Mettre un peu plus de feu, d'amour dans
vos regards.
C'est Vénus que je peins, recevant le Dieu
Mars.

** On apporte sur le devant du Théâtre un grand Tableau posé sur un chevalet, & un fauteuil à côté.*

De la Déesse de Cythere
 Prenez le tendre caractère :
 Vous l'imitiez si bien par le talent de plaire.

A R I E T T E.

Chere Laurette,
 Je te le repette,
 Rien n'efface tes attraits.
 Si je pouvois rendre tes traits,
 Comme ils sont gravés dans mon ame,
 Jamais tableau
 N'auroit été plus beau. (*)

A part.

Mais, mais, je crois qu'elle s'enflamme :
 Ses yeux se fixent sur moi.

Haut.

Quel mouvement t'agite ?
 (*Laurette & Zerbin font des signes.*)
 Chere petite,
 Ton cœur palpite.
 Quel feu brille dans tes yeux !
 Bon, bon : c'est comme je le veux....
 De mieux en mieux.....
 Ah ! Friponne ;

(*) Zerbin entre & se tient caché derrière Alberti ;
 il joue le langage des yeux avec Laurette : ce qui fait croire
 à Alberti qu'elle prend beaucoup de plaisir à servir de mo-
 dele au tableau.

LE PEINTRE AMOUREUX

Tu soupîres, Mignonne.

Tien ,

Mon cœur soupire avec le tien,

A part.

Par ma foi ,

Son ame

S'enflamme ,

*(Zerbin passe à côté de Laurette derriere le tableau où
il reste caché, & d'où il prend la main de Laurette.)*

Et je crois que c'est pour moi,

Haut.

L'attitude est charmante ,

Excellente,

Encor plus tendrement ,

Plus amoureusement...

Les yeux mourans . . . , Elle m'aime !

Oh ! oh ! plaisir extrême !

Non , je ne puis tenir en place :

Il faut que je l'embrasse,

*En se levant, il voit Zerbin qui baise la main
de Laurette.*

Ah ! Dieux ! que vois-je là !

L A U R E T T E , *en riant.*

Pour rendre le tableau parfait ,

Vous pourriez de Vulcain y placer la figure.

A L B E R T I.

Ah ! pour me faire cette injure ,

Laurette, que vous ai-je fait?

A Zerbin.

Toi, tu me le payeras. Oui, qu'à l'instant je meure,
Si je ne m'en souviens. Sors d'ici tout-à-l'heure.

LAURETTE.

En ce cas je m'en vais avec lui.

ALBERTI.

Cœurs ingrats!

SCENE VII & dernière.

ALBERTI, LAURETTE, ZERBIN,
JACINTE.

JACINTE, *accourant.*

QU'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient tant de fracas?

ALBERTI.

Jacinte, qui pourroit le croire?

JACINTE.

Quoi donc?

LAURETTE.

Vous allez voir...

Civ

40 **LE PEINTRE AMOUREUX**

A L B E R T I.

L'action la plus noire;
J'ai surpris dans l'instant le traître à ses ge-
noux,
Qui lui baisoit la main.

J A C I N T E.

Non, non, détrompez-vous.
C'est qu'il l'examinait, je gage.
Demandez-lui plutôt.

A L B E R T I.

J'enrage.

J A C I N T E.

Vous avez sçu tantôt lui montrer le chemin.

L A U R E T T E.

N'est-il permis qu'à vous d'examiner mamain?
Calmez cette colere extrême.
Si j'en crois vos discours, vous m'aimez,
lui de même:

Moi ne pouvant en aimer deux,
C'est lui que je préfère.

J A C I N T E.

Avalez la pillule.

L A U R E T T E.

Peut-être que mon choix vous paroît ridi-
cule.

Mais je fais comme vous; je juge par les yeux.

J A C I N T E, à Alberti.

Vous ne dites plus mot,

DE SON MODELE. 41

A L B E R T I.

Hélas ! que puis-je dire ?

Leur amour.....

J A C I N T E.

Je vois bien qu'il ne vous fait pas rire.

A L B E R T I.

Leur amour triomphe du mien.

Aimez-vous, j'y consens ; soyez unis ensemble.

Puisse l'Amour qui vous assemble
Toujours cimenter ce lien.

L A U R E T T E.

Quel bonheur !

Z E R B I N.

Quel plaisir !

J A C I N T E.

Une telle Victoire ;

Cher maître, vous comble de gloire.

Dans l'admiration que j'en conçois pour vous,

Tenez, il me prend une envie :

Je veux, pour vous sauver un retour de folie,

Vous épouser.

A L B E R T I.

Va, tope.

J A C I N T E.

Allons, embrassons-nous.

Q U A T U O R.

Que les plaisirs, que l'allegresse
Regnent sans cesse dans ce séjour ;
Livrons nos cœurs à la tendresse ,
Chantons, chantons : vive l'Amour.

L A U R E T T E.

Aimeras-tu bien ta Laurette ?

Z E R B I N.

Aimeras-tu bien ton Zerbin ?

L A U R E T T E.

Oui , toujours d'une ardeur parfaite.

Z E R B I N.

Oui, Zerbin t'aimera sans fin.

T O U S Q U A T R E.

Que les plaisirs, &c.

F I N.

*Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent à la fin
du Recueil des Opéra-Comiques.*

CATALOGUE DES THÉÂTRES

Nouveaux ou nouvellement réimprimés en 1759.

Qui se trouvent chez DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques.

Œuvres de Piron , 3 vol. in-12. belles figures, dont les desseins sont de M. Cochin,	9 l.
Œuvres de Boissi , in-8°. 9. vol. nouvelle édition,	36 l.
De Marivaux , Théâtre Franç. & Ital. in-12 5. vol.	15 l.
Théâtre édifiant , ou Tragédies saintes de M. Duché.	3 l.
Théâtre , & autres Œuvres de Fagan, in-12. 4. vol.	10 l.
Théâtre de V*** , in-12.	3 l.
Théâtre de la Grange , in-8°.	3 l. 10 s.
Théâtre de Romagnesi & Riccoboni , 1 vol. in-8°.	4 l. 10 s.
Théâtre d'Avisse , in-8°. 1 vol.	3 l. 10 s.
Théâtre de Guyot de Merville , in-8°. 1 vol.	4 l. 10 s.
Théâtre de Pesselier , in-8°. 1 vol.	4 l. 10 s.
Théâtre de l'Affichard , in-8°. 1 vol.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. Favart , 2 vol. in-8°.	10 l.
Nouveau Théâtre & Œuvres de M. Favart , avec toutes les Musiques, 5 vol. in-8°.	25 l.
Le Recueil des Airs des Nymphes , de Diane, d'Acajou & de Cythere assiegée, du même Auteur, 1 vol. in-8°.	6 l.
Œuvres de Vadé , ou Recueil des Opéra Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol. in-8°.	20 l.
Nouveau Théâtre de la Foire ou recueil de Pièces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opéra Comique depuis son rétablissement, 4 vol. in-8°, avec les airs notés.	20 l.
Nouveau Théâtre François & Italien , ou Recueil des meilleures Pièces de différents Auteurs, représentées depuis quelques années, 4 vol. in-8°.	20 l.
Choix de nouvelles Pièces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6. vol. in-12.	18 l.
Le Théâtre d'Apostolo Zeno , traduit de l'Italien, 2 vol. in-12. 1758.	5 l.
Théâtre Bourgeois , ou Recueil de Pièces représentées sur des Théâtres particuliers, in-12.	3 l.
Théâtre de Campagne , ou les Débauches de l'Esprit, 1 vol. in-8°.	4 l. 10 s.
Les Spectacles de Paris , ou le Calendrier Historique & Chronologique de tous les Théâtres, neuvième Partie pour 1759. Chaque Partie se vend séparément.	1 l. 4 s.
Histoire du Théâtre de l'Académie Royale de Musique en France , depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée, 1. vol. in-8°. 1757.	5 l.

On trouve chez le même Libraire un assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'assortiment, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays Etrangers, & plusieurs Livres de Musique relatifs aux Pièces de Théâtre, &c.

CATALOGUE DE MUSIQUES

nouvelles relatives aux Pièces de Théâtres , & autres.

L 'Amusement des Dames , ou Recueil de Menuets , Contre-Danses , Vaudevilles , Rondes de table , 10 parties , 1 vol. in-8°.	12 l.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour , contenant des Menuets , Contre-Danses , Vaudevilles , 10 parties , 1 vol. in-8°.	12 l.
Le Passé-tems agréable & divertissant , Vaudevilles , Rondes de Table , Duo , Brunettes & autre , 10 parties , 1 vol. in-8°.	12 l.
Les Desserts des petits Soupers de Madame de ... 10 parties 1 vol. in-8°.	12 l.
L' Année Musicale , contenant un Recueil de jolis airs , Parodies , en 20 parties , formant 2 vol. in-8°.	24 l.
Les Thémiréïdes , ou Recueil d'airs à Thémire , 3 parties , par M. l'Abbé de l'Attaignant.	3 l. 12 s.
Amusemens Champêtres , ou les aventures de Cythere , Chançons nouvelles à danser , 2 parties.	2 l. 8 s.
Recueils d'Airs & Menuets , Contre-Danses , Parodies chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique , & de l'Opéra Comique , 17 parties , chaque partie se vend séparément.	1 l. 4 s.
Recueils des Menuets , Contre-Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoisé & Italienne , 13 parties.	15 l. 12 s.
Le Troc , Parodie des Troqueurs , avec toute la Musique.	3 l. 12 s.
Airs choisis des Troqueurs.	1 l. 4 s.
Ariettes du Medecin d'Amour.	2 l. 8 s.
La Musique de la Pipée.	1 l. 10 s.
Ariettes de l'heureux déguisement.	2 l. 8 s.
Ariettes de la Bohémienne de la Coméd. Ital. 2 parties.	3 l. 12 s.
Airs choisis de la Bohémienne de l'Opéra Comique.	1 l. 4 s.
Ariettes du Chinois.	2 l. 8 s.
Vaudevilles & Ariettes des Indes dansantes.	1 l. 4 s.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Rosette.	1 l. 10 s.
Musique de l'Yvrogne corrigé.	1 l. 4 s.
Vaudevilles d'Omphale , & de Bastien & Bastienne.	1 l. 4 s.
Ariette de Ninette à la Cour , 4 parties.	6 l. 18 s.
Ariette de Blaise le Saverier.	1 l. 4 s.
Musique de la soirée des Boulevards.	1 l. 4 s.
Menuets nouveaux en Concerto , Contre-Danses , 4 parties.	4 l. 16 s.
Les Loix de l'Amour , ou Recueil de différents Ais , 3 parties.	3 l. 12 s.
Cantarelle nouvelle des Talens à la mode , de M. de Boiff.	1 l. 4 s.
Choix de différents morceaux de Musique , 2 parties.	2 l. 8 s.

Le volume se vend 12 livres , & le cahier 24 sols ; le tout séparément.

CATALOGUE des Pièces des Comédies Françaises & Italienne, & Opéra-Comiques qui se vendent détachés.

Du Théâtre François.

DE M. DEVOLTAIRE.

Alzire, Tragédie.
Zaïre, Tragédie.
Mahomet, Tragédie.
La mort de César, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Tragédie.
Rome sauvée, Tragédie.
Sémiramis, Tragédie.
*Du Théâtre François in-12. de M.
de MARIVAUX.*
Le Pere prudent & équitable.
Annibal, Tragédie.
Le Dénouement imprévu.
L'Isle de la Raïson.
La surprise de l'Amour Comédie
Françoise.
La Réunion des Amours.
Les sermens indiscrets.
Le Petit-Maitre corrigé.
Le Legs, Comédie.
Le Préjugé vaincu.
La Dispute.
Théâtre Italien du même Auteur.
Le Triomphe de Plutus.
Le Triomphe de l'Amour.
L'Ecole des Meres.
L'Heureux stratagème.
La Méprise.
La Mere confidente.
Les fausses confidences.
La Joye imprévue.
Les Sinceres.
L'Epreuve.
*Du Théâtre François in-8°. de M.
de BOISSY.*
L'Amant de la femme.
L'Impatient.
Le Babillard.
Admete & Alceste, Tragédie.
Le François à Londres.
L'Impertinent malgré lui.
Le Badinage.
Les deux Nièces.
Le pouvoir de la Sympathie.
Les Dehors trompeurs.
L'embarras du Choix.
L'Epoux par supercherie.
La Fête d'Auteuil.
Le Sage étourdi.

Le Médecin par occasion.

La Folie du jour.

Théâtre Italien du même Auteur.

Le Triomphe de l'Intérêt.

Le Je-ne-fais-quoi.

La Critique.

La Vie est un songe.

Les Etrennes, ou la Bagatelle.

La surprise de la haine.

L'Apologie du Siecle.

Les Billets doux.

Les Amours anonymes.

Le Comte de Nully.

La quatre Etoiles.

Le Rival favorable.

Les talens à la mode.

Cantatille nouvelle des talens à
la Mode.

Le Mari Garçon.

Pamela en France.

Le Plagiaire.

Le Retour de la Paix, Comédie.

Le Prix du Silence, Comédie.

La Frivolité, Comédie.

*Théâtre François in-12. de M.
PIRON,*

L'Ecole des Peres, Comédie.

Callisthene, Tragédie.

Les Courses de Tempé, Pastorale.

Gustave, Tragédie.

La Métromanie, Comédie.

Fernand Cortès, Tragédie.

De M. de SAINT FOIX.

Le Philosophe dupe de l'Amour.

Les parfaits Amans, Comédie.

Alceste, Divertissement.

Les Hommes, Comédie, Ballet.

Les Veuves, Comédie.

La Colonie, Comédie.

*De M. de V***.*

Les Mariages assortis, Comédie.

La Coquette fixée, Comédie.

Le Réveil de Thalie, Comédie.

L'Ecole du Monde, Comédie.

Le Retour de l'ombre de Molière, G.

La fausse Prévention, Comédie.

De M. DUCHÉ,

Abfalon, Tragédie sainte.

Débora, Tragédie sainte.

Jonathas, Tragédie sainte.

De M. FAGAN.

L'Amitié Rivale.

La Pupille.

Le Rendez-vous.

La Grondeuse.

L'Isle des Talens.

De M. PESSELIÉ, in-8°.

La Mascarade du Parnasse.

L'Ecole du tems.

Esopé au Parnasse.

Etreunes d'une jeune Muse.

Le Songe de Cydalise.

De M. GUYOT DE MERVILLE,
in-8°.

Les Impromptus de l'Amour.

Les Mascarades Amoureuses.

Le Dédit inutile.

Les Dieux travestis.

De M. AVISSE, in-8°.

La Gouvernante.

Le Valet embarrassé.

De M. DE LAGRANGE, in-8°.

Le déguisement.

Les Contre-tems.

L'Italien Marié à Paris, Comédie.

L'accommodement imprévu.

Le rajeunissement inutile.

De MM. ROMAGNESI &
RICCOBONI.

Les Ennuis du Carnaval, Coméd.

Achille & Déidamie, Parodie.

Les Sauvages, Parodie.

Les Fées, Comédie.

Les Gaulois, Parodie.

La Fille Arbitre, Comédie.

Pièces détachées du Théâtre Français
in-8°.

LE Magnifique, Comédie.

Antoine & Cléopâtre, Tragédie.

La double Extravagance.

Alexandre, Tragédie.

Adam & Eve, Tragédie.

Benjamin, ou la reconnaissance
de Joseph, Tragédie.

Amalaric, Tragédie.

Bajazet V. Emper. des Turcs, Tra.
1759.

L'Isle déserte, Comédie.

Du Théâtre Français in-12.

Les Souhaits, Comédie.

Vanda, Reine de Pologne, Trag.

Le Plaisir, Comédie avec la Musiq.

Le Sor toujours Sor, Comédie.

Caliste ou la Belle Pénitente, Trag.

Cénie, Pièce Dramatique.

La Fille d'Aristide, 1759.

Le Valet Maître, Comédie.

Varon, Tragédie.

La Métémpicose, Comédie.

Les Engagemens indiscrets.

Les Adieux du Goût, Comédie.

Les Tuteurs, Comédie.

La Folie & l'Amour, Comédie.

Mérope, Tragédie.

L'Avocat Patelin, Comédie.

L'Opiniâtre, Comédie.

Les Vapeurs, Comédie.

La Gageure de Village, Comédie.

La Coquette corrigée, Comédie.

Iphigénie en Tauride, Tragédie.
1759.

Hypermnestre, Tragédie.

Comédies & Parodies du Théâtre
Italien, in-8°.

CYbele amoureuse, Parodie.
L'Ecole de la Raïson.

Le Miroir, Comédie.

Le Bacha de Smirne, Comédie.

L'Année Merveilleuse, Comédie.

La mort de Bucephale.

Les Femmes, Comédie-Ballet.

Brioché, Parodie.

Les Jumeaux, Parodie.

L'Amant déguisé, Parodie.

Le Prix des Talens, Parodie.

La Pipée, Comédie.

Musique de la Pipée.

Le Deuil Anglois, Comédie.

La petite Maison, Comédie.
1759.

La Sybille, Parodie.

Le Carnaval d'Eté, Parodie.

Du Théâtre Italien, in-12.

La Partie de Campagne, Comédie.

L'Amant Auteur & Valet.

La Gageure, Comédie.

Les Petits-Maitres, Comédie.

Le Provincial à Paris, Comédie.

La Feinte supposée, Comédie.

La Fausse Inconstance, Comédie.

Le Retour du Goût, Comédie.

Les Lacédémoniennes, Comédie.

Le Prix de la Beauté.

La Campagne, Comédie.

L'Epouse suivante, Comédie.

Les Fêtes Parisiennes, Comédie.
1759.

La Parodie d'Hypermnestre.

Catalogue de toutes les Pièces de M.

Favart, avec la Musique.

Moulinet premier.
 La Chercheuse d'Esprit.
 Le Prix de Cythere.
 Le Coq du Village.
 Acajou, Opéra Comique.
 Musique d'Acajou.
Suite des Pièces de M. FAVART.
 Amours Grivois.
 Le Bal de Strasbourg.
 La Servante justifiée.
 Hippolite & Aricie.
 Les Batteliers de S. Cloud.
 La Coquette sans le sçavoir.
 Thésée, Parodie.
 Cythere assiégée.
 Musique de Cythere assiégée.
 L'Amour au Village.
 Les Amans inquiets.
 Les Indes dansantes.
 Musique des Indes dansantes.
 Les Amours champêtres.
 Fanfale.
 Raton & Rosette.
 Musique de Raton & Rosette.
 Tircis & Doristhée.
 Bajocco.
 Les Amours de Bast. & Bastienne.
 Le Bal Rougeois.
 Zéphyre & Fleurette.
 La Fête d'Amour, Comédie.
 Les jeunes Mariés.
 La Bohémienne, Comédie.
 La Musique de la Bohém. 2 Part.
 Les Chinois.
 La Musique des Chinois.
 Les Nymphes de Diane.
 Musique des Nymphes de Diane.
 Ninette à la Cour.
 La Musique de Ninette, 4 parties.
 L'Amour impromptu, Parodie.
 Le Mariage par escalade.
 La répétition interrompue, Op. C.
 Les Enforcés, ou Jeannot & Jean.
 La Nôce interrompue.
 La Fille mal gardée, Parodie.
 La soirée des Boulevards.
 La Musique de la soirée.
 Petrine, Parodie de Proserpine.
 Le Retour de l'Opéra Comique.

De M. VADÉ.

La Fileuse, Parodie.
 Le Poirier, Opéra Comique.
 Le Bouquet du Roi,

Le Suffisant.

Les Troqueurs & le Rien, Parodie.
 Airs choisis des Troqueurs.
 Le Trompeur trompé.
 Il étoit tems, Parodie.
 La Nouvelle Bastienne, avec la
 Fontaine de Jouvence.
 Les Troyennes de Champagne.
 Jérôme & Fanchonnette, Pastori.
 Le Confident heureux.
 Follette ou l'Enfant gâté.
 Nicaise, Opéra Comique.
 Les Racoleurs, Opéra Comique.
 L'Impromptu du cœur.
 Le mauvais Plaisant, Opéra Com.
 La Canadienne, Comédie.
 La Pipe cassée, Poème.
 Les Bouquets Poissards.
 Les Lettres de la Grenouillère.
 Œuvres posthumes, faisant le
 Tome quatrième, contenant les
 Amans constants jusqu'au trépas,
 des Fables & Contes, des Chan-
 sons avec la Musique, &c.

De M. ANSEAUME.

Le Monde renversé.
 Bertholde à la Ville, avec les Ariets.
 Le Chinois poli en France.
 Les Amans trompés, Opéra Com.
 La fausse Aventurière.
 Le Peintre amoureux de son mod.
 Le Docteur Sangrado, Opér. Com.
 Le Médecin d'Amour.
 Les Ariettes du Médecin d'Amour.
 Cendrillon, Opéra Comique.
 L'Yvrogne corrigé, Opéra Com.
 Ariettes de l'Yvrogne corrigé.
*Suite des Opéra Comiques de
 différens Auteurs.*
 Le Troc, Parodie des Troqueurs
 avec la Musique, 3 liv. 12 sols.
 Le Retour favorable.
 La Rose ou les Fêtes de l'Hymen.
 Le Miroir Magique.
 Le Rossignol, avec la Musique.
 Le Calendrier des Vieillards.
 La Coupe enchantée.
 Les Filles, Opéra Comique.
 Le Plaisir & l'Innocence.
 Les Boulevards.
 L'Ecole des Tuteurs.
 Zéphire & Flore.
 La Péruvienne.
 Les Fra-Maçones.
 L'Impromptu des Harengeras.

Les Desserts des Petits Soupers.
 La Bohémienne, avec la Musique.
 Le Diable à quatre avec les Ariet.
 Les Amours Grenadiers.

La Guirlande.

Le Quartier Général, Opera Com.

Le Faux Dervis, Opera Comique.

Le Nouvelliste, Opéra Comique.

Gilles, Garçon Peintre.

Le Magasin des Modernes.

L'heureux déguisement.

Les Ariettes de l'heureux Déguis.

La Parodie au Parnasse.

Blaise le Savetier, Opéra Comiq.

La Musique du même.

Choix de Pièces du Théâtre de Cam-
 pagne, représentées dans les
 sociétés, in-8o.

Les deux Biscuits, Tragédie.

L'Eunuque, Parade.

Agathe ou la chaste Princesse, Par.

Syrop-au-cul, Tragédie.

Le Pot de Chambre cassé, Tragédie
 pour rire, &c.

Madame Engueule, Parade.

Théâtre Bourgeois, in-12.

Le Marchand de Londres, Tragé-
 die Bourgeoise.

Momus Philosophe, Comédie.

L'Electre d'Euripide, Tragédie.

Abaillard & Héloïse, Pièce Dra-
 matique.

L'Orphelin, Tragédie Chinoise.

La Mahonnoise, Comédie.

La Méchanceté, Parod. d'Astarbé.

PIÈCES ANCIENNES DÉTACHÉES,
 Tragédies,

Andromaque.

Ariane.

Athalie, Tragédie sainte.

Catлина, Tragédie.

Cinna.

Electre, de Crébillon.

Electre, de Longepierre.

Esther, Tragédie.

Iphigénie.

Manlius, Tragédie.

Médée, de Longepierre, Tragédie.

Pénélope,

Pollux, Tragédie sainte.

Pirrhus, de Crébillon.

Rhadamiste & Zénobie.

Rodogune.

Comédie par assortimens.

Aveugle clair-voyant.

Amour Médecin.

Andrienne.

Bon Soldat.

Comédie sans titre ou le Mercure
 Galant.

Coupe enchantée.

Cocher, Comédie.

Cocu imaginaire.

Crispin Médecin.

Deuil.

Epreuve réciproque.

Elope à la Cour.

Elope à la Ville.

Esprit follet.

Faucon.

Femmes sçavantes.

Femme Juge & Partie.

Galand Courreur.

Galand Jardinier.

Homme à bonnes fortunes.

Joueur, de Regnard.

Mari retrouvé.

Mère coquette.

Méchant, Comédie

Médée & Jason, Parodie.

Muet.

Nouveauté.

Le Monde nouveau.

Retour imprévu.

Sicilien ou l'Amour Peintre.

Trois Cousines.

Turcaret.

Venceslas.

Vendanges de Surenne.

Opéra Comiques.

Le Retour du Printems.

L'Amante retrouvée, Opéra Co-
 mique.

Les quatre Mariannes, Opéra Co-
 mique.

Les Pelerins de la Mecque, Opéra
 Comique.

La Magie inutile.

L E
PERE DE FAMILLE,
D R A M E

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE;

Par M. DIDEROT:

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

*Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.*

HORAT. de Art. poët.

Prix trente fols.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A C T E U R S.

M. D'ORBESSON, Pere de Famille.

M. LE COMMANDEUR D'AUVILÉ, Beau-Frere du
Pere de Famille.

SAINT-ALBIN, Fils du Pere de Famille.

GERMEUIL, Fils de feu M. de ***, un ami du Pere
de Famille.

M. LE BON, Intendant de la Maison.

LA BRIE,
PHILIPPE, } Domestiques du Pere de Famille.

DESCHAMPS, Domestique de Germeuil.

CÉCILE, Fille du Pere de Famille.

SOPHIE, une jeune Inconnue.

Mlle CLAIRET, Femme-de-Chambre de Cécile.

Madame HÉBERT, hôtesse de Sophie.

M. ***, pauvre honteux,

UN PAYSAN,

UN EXEMPT,

GARDES,

DOMESTIQUES DE LA MAISON,

} Personnages
muets.

*La Scène est à Paris, dans la maison du Pere
de Famille.*



L E
PERE DE FAMILLE,
D R A M E.

Le Théâtre représente une Salle de compagnie , décorée de tapisseries , glaces , tableaux , pendule , &c. C'est celle du Pere de Famille. La nuit est fort avancée ; il est entre cinq & six heures du matin.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents : il a la tête baissée , les bras croisés & l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le fond , vers la cheminée , qui est à l'un des côtés de la salle , le Commandeur & sa Nièce font une partie de trictrac.

A ij

4 LE PERE DE FAMILLE;

Derrière le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil, un livre à la main : il en interrompt de tems en tems la lecture pour regarder tendrement Cécile, dans les momens où elle est occupée de son jeu, & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur se doute de tout ce qui se passe derrière lui : ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

C É C I L E.

MON oncle, qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet,
LE COMMANDEUR, en s'agitant dans son fauteuil.

Ce n'est rien ma nièce ; ce n'est rien.

(Les bougies sont sur le point de finir, il dit à Germeuil :)

Monsieur, voudriez-vous bien sonner ?

(Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil, & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet son fauteuil comme il étoit.)



S C E N E I I.

LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LE COMMANDEUR, au laquais qui entre.

Des bougies.

LA BRIE sort.



DRAME

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(*Cependant la partie de tritrac s'avance. Le Commandeur & sa nièce jouent alternativement, & nomment leurs dés.*)

LE COMMANDEUR.

SIX, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une & je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR, à Germeuil.

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

Six points d'école....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait; & ceux qui regardent derrière moi, m'inquiètent.

CÉCILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR, toujours à Germeuil.

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

LE PERE DE FAMILLE, à part.

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés?... Hélas! ni l'un ni l'autre!

A iij

6 LE PERE DE FAMILLE;



SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL, LA BRIE.

(LA BRIE vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.)

LE PERE DE FAMILLE.

LA Brie.

LA BRIE.

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE; *après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & se promener.*

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est parti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en fais rien.

LE PERE DE FAMILLE; *après une pause.*
Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien su. Double deux.

CÉCILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR, *ironiquement & brusquement.*
Ma nièce, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE, *à la Brie, toujours en se promenant & rêvant.*

Il vous a défendu de le suivre?

DRAME.

7

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE, *toujours en se promenant
& rêvant.*

Y a-t-il long-temps que cela dure ?

LA BRIE, *feignant de ne pas entendre.*

Monsieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore ! Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un & j'ai perdu. Le voilà.

GERMEUIL *rit.*

LE COMMANDEUR, *à Germeuil.*

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.

LA BRIE *sort.*



SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

(*La partie de triâtrac finit , le Commandeur , Cécile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.*)

LE PERE DE FAMILLE.

DANS quelle inquiétude il me tient ! Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui fait cela ?... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez , vous irez prendre du repos.

A iv

LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, & beaucoup celle de ma sœur. C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter les enfans.

C É C I L E, *peinée.*

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

J'avois beau le dire à tous les deux : prenez-y garde vous les perdez.

C É C I L E.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils sont jeunes, vous en ferez martyrs quand il seront grands.

C É C I L E.

Monsieur le Commandeur...

LE COMMANDEUR.

Bon, est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine est arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins si vous saurez la supporter.... Entre nous, j'en doute.... (*La pendule sonne six heures.*) Mais voilà six heures qui sonnent.... Je me sens las.... J'ai des douleurs dans les jambes comme si ma goutte vouloit me reprendre. Je ne suis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jeter dans un fauteuil. Adieu, mon frere... Entendez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR, *en s'en allant.*

La Brie.



SCENE VI.

LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, CÉCILE, GERMEUIL.

LA BRIE, *arrivant.*

MONSIEUR.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi. Et quand mon neveu sera rentré, vous
viendrez m'avertir.



SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE,
GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE, *après s'être encore
promené tristement.*

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

CÉCILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous fais gré de cette attention; mais je crains que
vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

CÉCILE.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à
votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à
la mienne....

10 LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux rester. Il faut que je lui parle.

C É C I L E.

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui fait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

C É C I L E.

Mon Pere...

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

(*En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*)

Allez, ma fille, allez. Je fais que vous m'aimez.

CÉCILE sort : GERMEUIL se dispose à la suivre.



S C E N E V I I I.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL:

(*La marche de cette Scene est lente.*)

LE PERE DE FAMILLE *retenant Germeuil.*

GERMEUIL, demeurez.

(*Comme s'il étoit seul & regardant aller Cécile.*)

Son caractère a tout-à-fait changé; elle n'a plus sa gaiété, sa vivacité.... Ses charmes s'effacent.... Elle souffre.... Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme & que le Commandeur s'est établi chez moi, le bonheur s'en est éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuses, & l'autorité qu'il a prise dans ma maison, me deviennent de jour en jour plus importunes.... Nous vivions dans la paix & dans l'union : l'honneur inquiet & tyrannique de cet homme nous a tous séparés. On se craint, on s'évite, on me laisse; je suis solitaire au milieu de ma famille, & je périclite... Mais

DRAME.

11

le jour est prêt à paroître, & mon fils ne vient point!...
Germeuil, l'amertume a rempli mon ame. Je ne puis plus
supporter mon état....

GERMEUIL.

Vous, Monsieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun... Mon ami, les larmes d'un pere coulent souvent
en secret. (*Il soupire, il pleure.*) Tu vois les miennes...
Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point; je prierai. Je dirai : Germeuil;
si j'ai pris de toi quelque soin; si depuis tes plus jeunes
ans, je t'ai marqué de la tendresse, & si tu t'en souviens,
si je ne t'ai point distingué de mon fils; si j'ai honoré en
toi la mémoire d'un ami qui m'est & me sera toujours
présente.... Je t'afflige; pardonne; c'est la premiere fois
de ma vie, ce sera la derniere.... Si je n'ai rien épargné
pour te sauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton
égard; si je t'ai chéri; si je t'ai gardé chez moi, malgré
le Commandeur à qui-tu déplaïs; si je t'ouvre aujourd'hui
mon cœur, reconnois mes bienfaits, & réponds à ma
confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Ne fais-tu rien de mon fils?... Tu es son ami ; mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos, ou achève de me l'ôter. Ne fais tu rien de mon fils ?

GERMEUIL.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai , & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence , & qu'il en fait mystere au seul homme qu'il aime?... Germeuil ; je tremble que cet enfant....

GERMEUIL.

Vous êtes pere ; un pere est toujours prompt à s'alarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne fais pas, mais tu vas savoir & juger si ma crainte est précipitée. . Dis moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué combien il est changé ?

GERMEUIL.

Oui ; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux , ses gens , son équipage ; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge. Il fuit ses complaisans, ses frivoles amis. Il aime à passer les journées , retiré dans son cabinet. Il lit ; il écrit ; il pense. Tant mieux. Il a fait de lui-même , ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me disois cela , comme toi ; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre.... Ecoute.... Cette réforme dont, à ton avis , il faut que je me félicite , & ces absences de nuit qui m'effrayent....

DRAME.

GERMEUIL.

Ces absences & cette réforme?

LE PERE DE FAMILLE.

Oùt commencé en même temps.

GERMEUIL *marque sa surprise.*

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon ami, en même temps.

GERMEUIL.

Cela est singulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas, le désordre ne m'est connu que depuis peu; mais il a duré... Arranger & suivre à la fois deux plans opposés; l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de dérèglement qu'il remplit la nuit; voilà ce qui m'accable... Que, malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison; qu'il attende que je repose, qu'il s'en informe secrètement; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toute sorte de tems, à toute heure, c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir, & qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais, avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... Ah! mon ami!... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer & se contraindre à ce point!... Je regarde dans l'avenir, & ce qu'il me laisse entrevoir me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespérerois pas; mais s'il joue les mœurs & la vertu!...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite. Mais je connois votre fils: la fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

84 LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans ;
& maintenant avec qui penfes-tu qu'il vive?... Tous les
gens de bien dorment quand il veille.... Ah, Germeuil!...
Mais il me semble que j'entends quelqu'un... C'est lui peut-
être... Eloigne-toi.



SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

(*Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher, il écoute
& dit tristement :*)

J e n'entends plus rien.

(*Il se promene un peu, puis il dit :*)

Asseyous-nous.

(*Il cherche du repos ; il n'en trouve point, & dit :*)

Je ne saurois... Quels pressentimens s'élevent au fond
de mon ame, s'y succèdent & l'agitent!... O cœur trop
sensible d'un père, ne peux-tu te calmer un moment!...
A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune...
ses mœurs... Que fais-je ? sa vie... son honneur... le mien...

(*Il se lève brusquement, & dit :*)

Quelles idées me poursuivent !



S C E N E X.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN.

(*Tandis que le Pere de Famille erre accablé de tristesse, entre St. Albin, vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veste, les bras cachés sous sa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine & la rêverie. Il traverse sans appercevoir personne.*)

LE PERE DE FAMILLE, *qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit :*

QUI êtes-vous ? Où allez-vous ?

(*St-Albin ne répond point.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

(*St-Albin ne répond point encore.*)

LE PERE DE FAMILLE *releve lentement le chapeau de St-Albin, reconnoît son fils, & s'écrie :*

Ciel !... C'est lui !... C'est lui !... Mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis !... Ah !...

(*Il pousse des accens douloureux, il s'éloigne, il revient, il dit :*)

Je veux lui parler... Je tremble de l'en endre... Que vais-je savoir !... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

St. ALBIN, *en s'éloignant de son pere, & soupirant de douleur.*

Ah !

LE PERE DE FAMILLE, *le suivant.*

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?... Aurois-je eu le malheur ?...

St. ALBIN, *en s'éloignant encore.*

Je suis désespéré.

16. LE PERE DE FAMILLE,

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne!

St. ALBIN.

Elle pleure, elle soupire, elle songe à s'éloigner; & si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui elle?

St. ALBIN.

Sophie.... Non, Sophie, non.... Je périrai plutôt!

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cause?

St. ALBIN, *se jettant aux pieds de son pere.*

Mon pere, vous me voyez à vós pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous; mais il va périr, il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul, pouvez la lui conserver. Ecoutez moi, pardonnez-moi, secourez moi,

St. ALBIN, *toujours à genoux.*

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté; si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre; si vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la.... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain.... Voyez-la, détournez-la de son projet.... La vie de votre fils en dépend.... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfans, & vous serez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Dans quel égarement il est tombé! (*à son fils*) Qui est elle cette Sophie; qui est-elle?

St-ALBIN, *relevé, allant & venant avec enthousiasme.*

Elle est pauvre; elle est ignorée; elle habite un réduit obscur: mais je ne vois rien dans ma vie dissipée & tumultueuse

DRAME.

17

meuse, à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrais vivre & mourir, dussé-je être méconnu, méprisé du reste de la terre... Je croyais avoir aimé. Je me trompois... C'est à présent que j'aime...

(*En saisissant la main de son père.*)

Oui..... J'aime pour la première fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laissez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi. Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t'il ?

St. ALBIN.

Ah ! mon père ! c'est à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment ? Parlez.

St. ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de son état, il a fallu lui dérober mon rang, devenir son égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute & j'attends.

St. ALBIN.

Près de cet asyle écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma dernière ressource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?...

St. ALBIN.

A côté de ce réduit... il y en avoit un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

St. ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens son voisin sous le nom de Sergi & sous cet habit,

A

18 LE PERE DE FAMILLE,
LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je respire?... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

St. A L B I N.

Jugez si jamais !.... Qu'il va m'en coûter cher?... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & songez à mériter par une entière confiance le pardon de votre conduite.

St. A L B I N.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas, je n'ai que ce moyen pour vous fléchir!... La première fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux, auprès d'une femme âgée que je pris d'abord pour sa mere. Elle attachoit tous les regards.... Ah, mon pere! quelle modestie! quels charmes!... Non, je ne puis vous rendre l'impression qu'elle fit sur moi. Quel trouble j'éprouvai! Avec quelle violence mon cœur palpita! Ce que je ressentis! Ce que je deyins!.... Depuis cet instant je ne pensai, je ne rêvai qu'elle. Son image me suivit le jour, m'obséda la nuit, m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la santé, le repos. Je ne pus vivre sans chercher à la retrouver. J'allois par-tout où j'espérois de la revoir. Je languissois, je périssois, vous le savez, lorsque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnait, se nommoit Madame Hébert, que Sophie l'appeloit la Bonne, & que reléguées toutes deux à un quatrième étage, elles y vivoient d'une vie misérable.... Vous avouerez-je les espérances que je conçus alors, tous les projets que je formai? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle! Ah, mon pere, il faut que tout ce qui l'approche, devienne honnête ou s'en éloigne.. Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez.... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois.... Dès les premiers instans, je sentis les desirs honteux s'éteindre dans mon ame; le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant

qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide ; de jour en jour je le devins davantage , & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? Quelles sont leurs ressources ?

St. A L B I N.

Ah , si vous connoissiez la vie de ces infortunées ! Imaginez que leur travail commence avant le jour , & que souvent elles y passent les nuits. La Bonne file au rouet. Une toile dure & grossière est entre les doigts tendres & délicats de Sophie , & les blesse. Ses yeux , les plus beaux yeux du monde , s'usent à la lumière d'une lampe. Elle vit sous un toit , entre quatre murs tout dépouillés.... Une table , deux chaises , un grabat , voilà ses meubles. O Ciel ! quand tu la formas , étoit-ce là le sort que tu lui destinois ?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès ? Soyez vrai.

St. A L B I N.

Il est inoui tout ce qui s'y opposoit , tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles , je ne cherchai point à les voir ; mais quand je les rencontrais en descendant , en montant , je les saluais avec respect. Le soir , quand je rentrois , car le jour on me croyoit à mon travail ,) j'allois doucement frapper à leur porte , & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins , comme de l'eau , du feu , de la lumière. Peu-à-peu , elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple , elles n'aimoient pas à sortir la nuit , j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins ! Et à quelle fin ! Ah , & les gens de bien ? ... Continuez.

St. A L B I N.

Un jour j'entendis frapper à ma porte. C'étoit la Bonne. J'ouvre, Elle entre sans parler , s'assied & se met à pleurer,

B ij

10 LE PERE DE FAMILLE;

Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est pas sur moi que je pleure. Née dans la misère, j'y suis faite; mais cet enfant me désole.... Qu'a-t-elle? Que vous est-il arrivé?... Hélas! répond la Bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel! m'écrié-je, tenez, allez, courez; Après cela... je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

St. ALBIN.

On s'aperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me put. Je proposai d'associer mon indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai, & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie! Hélas, elle a bien peu duré! Et qui sait combien ma peine durera!

Hier, j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes appuyés sur sa table, & la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai, sans qu'elle m'entendit. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts, & couloient le long de son bras. Il y avoit déjà quelque tems que je la trouvois triste.... Pourquoi pleuroit-elle? Qu'est-ce qui l'affligeoit? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail & mes attentions pourvoyoiént à tout.... Menacé du seul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jetai à ses genoux. Quelle fut sa surprise! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez-moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux noyés dans les pleurs, se tournoient sur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle disoit seulement : Pauvre Sergi! malheureuse Sophie! Cependant j'avois baissé moi-

visage sur ses genoux, & je mouillois son tablier de mes larmes. Alors la Bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement, c'est fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter; c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent, & elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & sombre d'une petite lampe éclairait cette scène de douleur qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeler, je suis sorti, & je me retirois ici accablé de peine....

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

St. A L B I N.

Mon pere!

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? Qu'espérez-vous?

St. A L B I N.

Que vous mettrez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis; que vous verrez Sophie; que vous lui parlerez; que...

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé!... Et savez-vous qui elle est?

St. A L B I N.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs, ses sentimens, ses discours, n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée & qui la rend impénétrable sur son état.... Si vous voyez son ingénuité, sa douceur, sa modestie... Vous vous souvenez bien de ma mere... Vous soupirez. Eh bien, c'est-elle. Mon pere, voyez-la; & si votre fils vous a dit un mot..

22 LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris ?

St. ALBIN.

Hélas, elle est aussi réservée que Sophie ! Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de Province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la secourir. J'ai profité de cette confiance pour adoucir sa misère sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le sache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

St. ALBIN, *avec vivacité.*

Moi, mon pere?... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

St. ALBIN.

Pardonnez moi.... Hélas ! Quelquefois je l'ai cru...

LE PERE DE FAMILLE.

Et sur quoi ?

St. ALBIN.

Sur des choses légères qui se sentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche ; auparavant, son visage s'éclaircissoit à mon arrivée ; son regard s'animoit ; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée ; & je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien dans la nuit pour m'arrêter plus longtemps....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit ?

St. ALBIN.

Tout.

D R A M E.

23

LE PERE DE FAMILLE, *après une pause.*

Allez vous réposer.... Je la verrai.

St. A L B I N.

Vous la verrez? Ah, mon pere, vous la vertez!...
Mais songez que le tems presse...

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougissez de n'être pas plus occupé des alarmes
que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

St. A L B I N.

Mon pere, vous n'en aurez plus.



S C E N E X I.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

D E l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées!... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre... Quel sort!.. Mais peut-être m'alarmé-je encore trop tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que fais-je?



S C E N E X I I.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

E H BIEN, Monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

B i

27 LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Monfieur le Commandeur, vous le faurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît.... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin; n'est-ce pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, &, s'il plaît à Dieu, ne vous en laisseront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un instant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'est moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE, *impatiente.*

Eh bien, je le voudrois.

(Il entraine le Commandeur hors de la scène, tandis qu'il parle.)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni se souffrir, ni se quitter. Ils se brouillent sans cesse, & sont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux sur des riens, ils ont une ligue offensive & défensive envers & contre tous. Qu'on s'avise de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y sera bien venu... Hâtez-vous de les séparer; c'est moi qui vous le dis...

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur le Commandeur. Entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous voulez avoir du chagrin. Eh bien vous en aurez.

Fin du premier Acte.

 A C T E II.

 SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, *Mademoiselle* CLAIRET, *Monsieur* LE BON, UN PAYSAN, LA BRIE, PHILIPPE, *domestique* qui vient se présenter, UN HOMME vêtu de noir qui a l'air d'un pauvre honteux & qui l'est.

Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers.

Le Pere de Famille entre & tout le monde se leve.

Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de sa femme de chambre qui porte le déjeuner de sa Maîtresse. Elle sert le déjeuner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table : le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa Maîtresse.

LE PERE DE FAMILLE, *au paysan.*

A H, c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon Fermier de Limeuil. J'en suis content. Il est exact. Il a des enfans. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.

26 LE PERE DE FAMILLE,



SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle
CLAIRET, M. LE BON, LE PAUVRE
HONTEUX, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, *à son Intendant.*

EN BIEN, Monsieur le Bon, qu'est-ce qu'il y a?

M. LE BON.

Ce débiteur dont le biller est échu depuis un mois,
demande encore à différer son paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les tems sont durs; accordez-lui le délai qu'il demande,
Risquons une petite somme, plutôt que de le ruiner.

M. LE BON.

Les Ouvriers qui travailloient à votre maison d'Orsigny,
sont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressans que les
miens, & il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

(*Il apperçoit le pauvre honteux; il se leve avec empressement;
il s'avance vers lui, & lui dit bas :*)

Pardon, Monsieur; je ne vous voyois pas.... Des Em-
barras domestiques m'ont occupé.... Je vous avois oublié.
(*Tout en parlant, il tire une bourse qu'il lui donne furtivement
il le reconduit.*)

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle
CLAIRET, M. LE BON, LA BRIE,
PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, *en revenant, bas & d'un ton
de commiseration.*

UN E famille à élever ; un état à soutenir, & point de
fortune !

M. LE BON, *au Pere de Famille.*

Ce voisin qui a formé des prétentions sur votre Terre,
s'en désisteroit peut être si...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai pas dépouiller. Je ne sacrifierai point
les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuste. Tout
ce que je puis, c'est de céder, si l'on veut, ce que la
poursuite de ce procès pourra me coûter. Voyez.

M. LE BON *va pour sortir.*

LE PERE DE FAMILLE *le rappelle & lui dit :*

A propos, Monsieur le Bon. Souvenez-vous de ces gens
de Province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un
de leurs enfans : tâchez de me le découvrir.

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE, Mlle
CLAIRET, LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, *à la Brie, qui s'occupoit à
ranger le salon.*

Vous n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le
déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment
pas chez moi.

28 LE PERE DE FAMILLE;
CÉCILE, *intéressés.*

Mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons des malhonnêtes gens; & lorsque nous les trouvons tels, nous avons l'injustice de nous en plaindre.

(*À la Brie.*) Je vous laisse votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.



SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE;
Mlle CLAIRET, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, *à Philippe.*

EST-CE vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie; souvenez-vous-en. Allez, & ne laissez entrer personne.

Mlle CLAIRET & PHILIPPE sortent, & emportent ce qui a servi pour le déjeuner.



SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE.

MA fille, avez-vous réfléchi?

CÉCILE.

Oui mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous résolu?

DRAME.

CÉCILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponse.

CÉCILE.

Si cependant il m'étoit permis de choisir un état...

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?... Vous hésitez...
Parlez, ma fille.

CÉCILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? Un couvent.

CÉCILE.

Oui, mon pere. Je ne vois que cet asyle contre les
peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne pensez pas à celles
que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quit-
teriez la maison de votre pere, pour un cloître? Non, ma
fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse,
mais ce n'est pas la vôtre. La nature, en vous accordant
les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité....
Non, je n'aurai point donné la vie à un enfant; je ne
l'aurai point élevé; je n'aurai point travaillé sans relâche
à assurer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif
dans un tombeau, &, avec lui, mes espérances & celles
de la société trompées... Et qui la repeuplera de Citoyens
vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des meres
de famille s'y refusent?

CÉCILE.

Je vous ai dit, mon pere, que je ferois en tout votre
volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de Couvent.

10 LE PERE DE FAMILLE;
C É C I L E.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas votre fille à changer d'état, & que, du moins, il lui sera permis de passer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne considérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux sur un tems où je ne serai plus... Cécile, la nature a ses vues; & si vous regardez bien, vous verrez sa vengeance sur tous ceux qui les ont trompées; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui... Que cela soit ou non, l'âge avance, les charmes passent, les hommes s'éloignent, la mauvaise humeur prend; on perd ses parens, ses connoissances, ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des âmes intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent; elle s'en afflige, elle vit sans qu'on la console, & meurt sans qu'on la pleure.

C É C I L E.

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine; & le mariage n'a-t-il pas les siennes?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le sait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire... Ma fille, celui qui compte sur un bonheur sans mélange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les desseins du Ciel sur lui... Si le mariage expose à des peines cruelles, c'est aussi la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur & sincère, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que l'homme de bien préfère à sa femme? Qu'y-a-t-il au monde qu'un pere aime plus que son enfant?... O lien sacré des époux, si je

DRAME.

32

pense à vous, mon ame s'échauffe & s'élève!... O noms tendres de fils & de fille, je ne vous prononçai jamais sans tressaillir! sans être touché! Rien n'est plus doux à mon oreille; rien n'est plus intéressant à mon cœur.... Cécile, rappelez-vous la vie de votre mere : en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mère tendre, de maîtresse compatissante?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire!

C É C I L E.

Oui, mon pere. Mais où sont les femmes comme elle, & les époux comme vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; & il ne tiendrait qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

C É C I L E.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison & son cœur...

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler.... Mon enfant laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton pere; & si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison... Tu pleures...

C É C I L E.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus sévèrement...

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? Votre cœur vous feroit-il un reproche?

C É C I L E.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

LE PERE DE FAMILLE; CÉCILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CÉCILE.

Je suis accablée de votre tendresse... Je voudrais y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous distingué quelqu'un ? Aimeriez-vous.

CÉCILE.

Que je serois à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'aura pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blamerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere ? O vous qui tenez sa place dans ma maison, & qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut son bonheur & le mien... Cécile, vous ne me répondez rien ?

CÉCILE.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere est un fou.

CÉCILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'est connue, & je n'attends que l'aveu de son choix pour le confirmer.

(Cécile se tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton sérieux & même un peu chagrin.)

Il m'est été doux d'apprendre vos sentimens de vous même ; mais, de quelque maniere que vous m'en instruisiez,

DRAME

Je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle, de votre frere ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil est notre ami commun... C'est un homme sage & discret... Il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

C É C I L E.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il est temps que je m'acquitte avec lui.

C É C I L E.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoissance... Jusqu'à présent il vous a honoré comme un pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

C É C I L E.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conseil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

C É C I L E *avec vivacité.*

Ah ! mon pere, n'en croyez rien. Vous connoissez mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans... Cécile... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me désoler ?... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'est précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe...



54 LE PERE DE FAMILLE,

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE;
PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE.

CÉCILE *se retire.*

LE PERE DE FAMILLE, *rappelle sa fille & lui dit tristement.*

CÉCILE!

CÉCILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus?

(*Les femmes annoncées entrent, & Cécile sort avec un mouchoir sur les yeux.*)



SCÈNE XI.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE,
Madame HÉBERT.

LE PERE DE FAMILLE, *apercevant Sophie, à part ;
d'un ton triste & avec l'air étonné.*

IL ne m'a point trompé. Quels charmes ? Quelle modestie !
Quelle douceur !... Ah !..

Madame H É B E R T.

Monsieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE *à Sophie.*

C'est vous, Mademoiselle, qui vous appelez Sophie ?

S O P H I E *tremblante, troublée.*

Oui Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE *à Madame Hébert.*

Madame, j'aurais un mot à dire à Mademoiselle : j'en ai
entendu parler, & je m'y intéresse.

Madame H É B E R T. *s'éloigne.*

S O P H I E, *toujours tremblante, la retenant par le bras.*

Madame !

LE PERE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui
puisse vous faire de la peine.

S O P H I E.

Hélas !

*Madame Hébert va s'asseoir sur le fond de la salle, elle tire
son ouvrage & travaille.*

LE PERE DE FAMILLE *conduit Sophie à une chaise, &
la fait assseoir à côté de lui,*

D'ou êtes-vous Mademoiselle ?

S O P H I E.

Je suis d'une petite ville de Province.

36 LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris?

S O P H I E.

Pas long temps; & plutôt au ciel que je n'y fusse jamais venue!

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous?

S O P H I E.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

S O P H I E.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre pere?

S O P H I E.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere?

S O P H I E.

Le ciel me l'a conservée; mais elle a eu tant de chagrin; sa santé est si chancelante, & sa misère si grande?

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere est donc bien pauvre?

S O P H I E.

Bien pauvre: avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paroissez bien née.. Et qu'étoit votre pere?

S O P H I E.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup

D'enfans de ma mere ; nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort... J'étois bien jeune alors... Je me souviens à peine de l'avoir vu... Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras , de m'élever à la hauteur de son lit pour l'embrasser... Je pleurois. Hélas ! je ne sentoie pas tout ce que je perdois !

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Elle me touche... (*haut*) Et qu'est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays ?

S O P H I E.

Je suis venue ici avec, un de mes freres implorer l'assistance d'un parent , qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroissoit avoir pris de l'affection pour moi ; & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendrait. Mais il a fermé sa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere ?

S O P H I E.

Il s'est mis au service du Roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez , & qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

S O P H I E.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

S O P H I E.

Pardonnez-moi, Monsieur. J'en ai reçu quelques secours. Mais de quoi cela sert-il à ma mere.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre mere vous a donc oubliée ?

C ij

38 LE PERE DE FAMILLE,

S O P H I E.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle? Depuis, elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Ho, nous sommes bien à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoitriez ici personne qui pût vous secourir?

S O P H I E.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre?

S O P H I E.

Oui Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules?

S O P H I E.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous?

S O P H I E.

C'est un malheureux, qui gagne son pain comme nous, & qui a uni sa misere à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez?

S O P H I E.

Oui Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien Mademoiselle; ce malheureux-là...

S O P H I E.

Vous le connoissez?

DRAME.

39

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois !... C'est mon fils.

SOPHIE.

Madame Hébert.

Votre fils !

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui Mademoiselle.

SOPHIE *à part.*

Ah, Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi est votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime ; mais sa passion prépareroit votre malheur & le sien, si vous la nourrissez.

SOPHIE.

Pourquoi suis-je venue dans cette ville ? Que ne m'en suis-je allée lorsque mon cœur me le disoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est temps encore. Il faut aller retrouver une mère qui vous rappelle ; & à qui votre séjour ici doit causer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SOPHIE, *à part.*

Ah, ma mère, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE, *à Madame Hébert.*

Madame, vous la reconduirez ; & j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

Madame HÉBERT fait la révérence.

LE PERE DE FAMILLE, *continuant à Sophie.*

Mais, Sophie, si je vous rends à votre mère, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens ; vous le savez si bien.

C iv

SOPHIE, *à part.*

Ah, Sergi! pourquoi.....

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mise dans ses vues, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de sa famille.

SOPHIE, *à Madame Hébert.*

Ma Bonne...

Madame HEBERT.

Mon enfant.

SOPHIE, *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir....

Madame HEBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer & attendre vos ordres.

SOPHIE, *en se retirant.*

Pauvre Sergi! Malheureuse Sophie!

(Elle sort appuyée sur Madame HEBERT.)

S C E N E X.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

O LOIX du monde! O préjugés cruels!... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité!.... Mais mon fils ne tardera pas à venir.... Secouons, s'il se peut, de mon ame, l'impression que cet enfant y a faite.. Lui représenterai-je comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien?



S C E N E X I.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN.

St. ALBIN, *en entrant & avec vivacité.*

M O N pere.

LE PERE DE FAMILLE *se promene & garde le silence.*

St. ALBIN *suit son pere, & d'un ton suppliant.*

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE *s'arrêtant, & d'un ton sérieux.*

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

St. A L B I N.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant.. Je serai tranquille & raisonnable... Oui, je le serai... Je me le suis promis.

LE PERE DE FAMILLE, *continue de se promener.*

St. ALBIN, *s'approchant avec timidité, dit à son pere d'une voix basse & tremblante.*

Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, & je la crois sage. Mais qu'en prétendez-vous faire ? Un amusement ? Je ne le souffrirais pas. Votre femme ? Elle ne vous convient point.

St. ALBIN, *en se contenant.*

Elle est belle, elle est sage, & elle ne me convient pas ! Quelle est donc la femme qui me convient, mon pere ?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa naissance, son état & sa fortune peut assurer votre bonheur, & satisfaire à mes espérances.

St. A L B I N.

Ainsi le mariage fera pour moi un lien d'intérêt & d'ambi-

42 LE PERE DE FAMILLE;

sion ? Mon pere ; vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible , qui m'aide à supporter les peines de la vie , & non une femme riche & titrée qui les accroisse. Ah , souhaitez-moi la mort , & que le Ciel me l'accorde plutôt qu'une femme comme il y en a tant !

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrais user de mon autorité & vous dire : Saint-Albin , cela me déplaît , cela ne sera pas , n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant , & je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous , & écoutez-moi.

Mon fils , il y aura bientôt vingt-ans que je vous arrosai des premières larmes que vous m'avez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras , du sein de votre mere ; & vous élevant vers le Ciel , & mêlant ma voix à vos cris , je dis à Dieu : ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant , si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour , ou s'il ne doit point y répondre , ne regardez point à la joie de sa mere ; reprennez-le !

Voilà le vœu que je fis sur vous & sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin du mercenaire. Je vous ai appris moi-même à parler , à penser , à sentir. A mesure que vous avanciez en âge , j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation , & je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ? J'ai réglé votre sort à venir sur vos talens & sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma

sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis , & à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois , une passion insensée , la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; & je verrai les plus belles années perdues , son état manqué & mon attente trompée , & j'y consentirai ? Vous l'êtes-vous promis ?

St. A L B I N.

Que je suis malheureux !

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune considérable ; un pere qui vous a consacré sa vie , & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom , des parens , des amis , les prétentions les plus flatteuses & les mieux fondées , & vous êtes malheureux ! Que vous faut-il encore ?

St. A L B I N.

Sophie , le cœur de Sophie , & l'aveu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi , j'autoriserois , par une foiblesse honteuse , le désordre de la société , la confusion du sang & des rangs , la dégradation des familles ?

St. A L B I N.

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime ; un jour il faudra que je sois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi ; vous le verrez , & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir , & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

St. A L B I N.

Mon pere , ne m'ôtez pas Sophie.

44 LE PERE DE FAMILLE,
LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

St. ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle sait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? St. Albin fera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur : elle seule peut l'y conserver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire, que son exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

St. ALBIN.

Mon pere...

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, mon fils. Vous aimez Sophie ?

St. ALBIN.

Si je l'aime !

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez moi, vous dis-je, & tremblez sur le sort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous sentirez la valeur des sacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez seul avec elle, sans état, sans fortune, sans considération ; l'ennui & le chagrin vous saisiront. Vous la haïrez ; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & sa douceur acheveront de vous aigrir ; vous la haïrez davantage ; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

St. ALBIN.

Moi !

LE PERE DE FAMILLE,

Vous.

St. ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La passion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finisse.

St. ALBIN.

Je cesserois d'aimer Sophie ! Si j'en étois capable ; j'ignorerois, je crois, si je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le sçavoir & me le prouver ? Faites ce que je vous demande.

St. ALBIN.

Je le voudrois en vain. Je ne puis. Je suis entraîné ; Mon pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Insensé, vous voulez être pere ? En connoissez-vous les devoirs ? Si vous les connoissez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi.

St. ALBIN.

Ah, si j'osois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

St. ALBIN.

Vous me le permettez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

St. ALBIN.

Lorsque vous voulûtes ma mere ; lorsque toute la famille se souleva contre vous ; lorsque votre pere vous appela enfant ingrat, & que vous l'appelâtes au fond de votre ame pere cruel, qui de vous deux avoit raison ? Ma mere étoit vertueuse & belle comme Sophie ; elle étoit sans fortune comme Sophie ; vous l'aimiez comme j'aime Sophie. Souffrîtes-vous qu'on vous l'arrachât, mon pere ? & n'ai-je pas un cœur aussi.

46 LE PERE DE FAMILLE;
LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

St. ALBIN.

Qui fait encore ce qu'est Sophie?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

St. ALBIN.

Des ressources? L'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

St. ALBIN.

Ne la point avoir, est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

St. ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

St. ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie : j'embrasserai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repousserez pas.

LE PERE DE FAMILLE, *à part.*

Il me connoît trop bien...

(*Après une petite pause, il prend l'air & le ton le plus sévere, & dit :*

Mon fils, je vois que je vous parle en vain, que la raison n'a plus d'accès auprès de vous ; & que le moyen dont je craignis toujours d'user, est le seul qui me reste. J'en userai, puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets : je le veux, & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un pere a sur ses enfans.

St. ALBIN, *avec un emportement foudroyant.*

L'autorité, l'autorité ; ils n'ont que ce mot.

DRAME

47

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis & à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

St. ALBIN.

Des peres! Des peres! Il n'y en a point.... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O ciel!

St. ALBIN.

Oui des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

St. ALBIN *va pour sortir.*

LE PERE DE FAMILLE *lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui & lui dit :*

Où vas-tu, malheureux?

St. ALBIN, *accourant aux pieds de son pere.*

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE *se jette dans un fauteuil.*

Moi, votre pere? Vous, mon fils? Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie. Vous souhaitez ma mort. Et pourquoi a-t-elle été si long-temps différée? Que ne suis-je à côté de ta mere! Elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser.

48. LE PERE DE FAMILLE,



SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE, St. ALBIN,
LE COMMANDEUR.

(Le Commandeur entre. Saint-Albin qui étoit aux genoux de son pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête penchée sur ses mains, comme un homme défolé.)

LE COMMANDEUR, *en montrant le Pere de Famille à St. Albin, qui se promene sans l'écouter.*

TIENS. Regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifies ma prédiction.

(Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.)

LE PERE DE FAMILLE, *en se retournant vers son fils.*

Où allez-vous? Ecoutez votre Oncle. Je vous l'ordonne.



SCENE XIII.

St. ALBIN, LE COMMANDEUR.

St. ALBIN.

PARLEZ donc, Monsieur, je vous écoute.... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie, il est arrivé, & je n'y fais plus de remede.... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier.... L'oublier!... Qui? moi? Je le pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi, si jamais j'en ai la pensée!

LE COMMANDEUR.

Qu'est-ce qu'on te demande? De laisser là une créature que

que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en passant; qui est sans bien, sans parens, sans aveu; qui vient de je ne fais où, qui appartient à je ne fais qui, & qui vit je ne fais comment. On a de ces filles-là : il y a des fous qui se ruinent pour elles : mais épouser! épouser!

St. A L B I N, *avec vivacité.*

Monsieur le Commandeur....

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue, quand il en sera temps.

St. A L B I N *veut sortir.*

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

St. A L B I N.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR, *l'arrêtant.*

As-tu oublié que je te parle au nom de ton père?

St. A L B I N.

Eh bien Monsieur, dites. Décibirez-moi : désespérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie sera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

St. A L B I N.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien!

St. A L B I N.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

St. A L B I N.

De la honte?

50 **LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.**

Toi , fils de M. d'Orbesson , neveu du Commandeur d'Auvilé !

St. ALBIN.

Moi , fils de M. d'Orbesson , & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain ! Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la cour & de la ville !.... Mais tu te crois riche peut-être ?

St. ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere ?

St. ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé , & je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions , & cela dans une province où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere , qui ne fut pas plus sensé que toi , s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur ; c'est quinze cents francs pour chacun : voilà toute votre fortune.

St. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

St. ALBIN.

Ah ! Sophie , vous n'habitez plus sous un toit ; vous ne sentirez plus les atteintes de la misere : j'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton pere , & presque le double de moi. Saint-Albin , on fait des folies ; mais on n'en fait pas de plus cheres.

D R A M E.

32

St. A L B I N.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager ?

LE C O M M A N D E U R.

Insensé !

St. A L B I N.

Je fais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme jeune, verrucuse & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE C O M M A N D E U R.

Tu cours à ton malheur.

St. A L B I N.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE C O M M A N D E U R.

Tu cours à ton malheur.

St. A L B I N.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE C O M M A N D E U R.

Que feras-tu ?

St. A L B I N.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE C O M M A N D E U R.

Comme des gueux.

St. A L B I N.

Soit.

LE C O M M A N D E U R.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs, & tu épouseras tout cela ?

St. A L B I N.

J'y suis résolu.

LE C O M M A N D E U R.

Je t'attends aux enfans.

St. A L B I N.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles. On me

D ij

32 LE PERE DE FAMILLE;

verra; on verra la compagne de mon infortune : je dirai mon nom, & je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

St. ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort.

St. ALBIN.

Tort ou raison, il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'univers; l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait supporter.... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage.... & que le riche est sans humanité.

LE COMMANDEUR.

J'entends.... Eh bien! aie-la, ta Sophie; foule aux pieds la volonté de ton pere, les loix de la décence, les bien-séances de ton état; ruine-toi; avilis-toi : je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagemens honteux, qui affligent leurs parens & qui déshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

St. ALBIN.

C'est ce que vous craignez?

LE COMMANDEUR.

Ne suis-je pas bien à plaindre?.... Je me suis privé de tout pendant quarante ans : j'aurois pu me marier, & je me suis refusé cette consolation; j'ai perdu de vue les miens, pour m'attacher à ceux-ci : m'en voilà bien récompensé.... Que dira-t-on dans le monde?.... Voilà qui sera fait : je n'oserais plus me montrer, ou si je paroissais quelque part, & que l'on demande : « qui est ce vieux homme-là, qui a

DRAME.

55

« l'air si chagrin ? » on répondra tout bas : « c'est le Com-
mandeur d'Auvilé.... L'oncle de ce jeune fou qui a
épousé ? Oui.... ». Ensuite on se parlera à l'oreille ;
on me regardera. La honte & le dépit me saisiront : je
me leverai ; je prendrai ma canne , & je m'en irai. Non ,
je voudrois , pour tout ce que je possède , lorsque tu gravissois
au dernier siege , le long des murs , que quelqu'ennemi ,
d'un bon coup de bayonnette , t'eût envoyé dans le fossé ,
& que tu y fusses demeuré enseveli avec les autres ; du moins
on auroit dit : « c'est dommage ; c'étoit un sujet ». Non ,
il est inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans
une famille.

St. ALBIN.

Ce sera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le souffrirai !

St. ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

St. ALBIN.

Affurément.

LE COMMANDEUR.

Allons , nous verrons.

St. ALBIN.

Tout est vu.



Dii



SCENE XIV.

St. ALBIN, SOPHIE, Madame HÉBERT.

Tandis que St. Albin continue comme s'il étoit seul, Sophie & sa Bonne s'avancent & parlent dans les intervalles du monologue de St. Albin.

St. ALBIN, *après une pause, en se promenant & rêvant.*

OUI, tout est vu.... Ils ont conjuré contre moi.... Je le sens....

SOPHIE, *d'un ton doux & plaintif, à sa Bonne.*

On le veut.... Allons, ma Bonne.

St. ALBIN, *de même.*

C'est pour la première fois que mon pere est d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE, *en soupirant, de même.*

Ah? quel moment?

Madame HÉBERT.

Il est vrai, mon enfant.

SOPHIE, *de même.*

Mon cœur se trouble!

St. ALBIN, *de même.*

Ne perdons point de temps : il faut l'aller trouver.

SOPHIE, *apercevant St. Albin.*

Le voilà, ma Bonne; c'est lui.

St. ALBIN, *allant à Sophie.*

Oui, Sophie, oui, c'est moi; je suis Sergi.

SOPHIE, *en sanglottant.*

Non, vous ne l'êtes pas.... (*Elle se tourne vers madame Hébert.*) Que je suis malheureuse!

DRAME.

33

St. ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; St. Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus passionné.

SOPHIE *soupire profondément.*

Hélas!

St. ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela sert-il?

St. ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

St. ALBIN.

Que vous m'aimiez. Sophie, m'aimiez-vous?

SOPHIE, *soupirant profondément.*

Ah! si je ne vous aimois pas....

St. ALBIN.

Donnez-moi donc votre main; recevez la mienne, & le serment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui vous a servi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait des sermens qu'aux pieds des autels;.... & ce n'est pas moi que vous y conduirez.... Ah! Sergi, c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

St. ALBIN, *avec violence.*

Sophie, & vous aussi.

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

St. ALBIN.

Ce n'est pas vous qui me parlez; c'est lui: je le reconnois cet homme dur & cruel.

D iv

36. LE PERE DE FAMILLE;

S O P H I E.

Il ne l'est point; il vous aime.

St. A L B I N.

Il m'a maudit; il m'a chassé : il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

S O P H I E.

Vivez, Sergi.

St. A L B I N.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

S O P H I E.

Moi, Sergi; ravir un fils à son pere!.... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

St. A L B I N.

Et que vous importe mon pere, mon oncle, ma sœur, & toute ma famille, si vous m'aimez?

S O P H I E.

Vous avez une sœur?

St. A L B I N.

Oui, Sophie.

S O P H I E.

Qu'elle est heureuse.

St. A L B I N.

Vous me désespérez.

S O P H I E.

J'obéis à vos parens. Puisse le Ciel vous accorder un jour une épouse qui soit digne de vous, & qui vous aime autant que Sophie!

St. A L B I N.

Et vous le souhaitez?

S O P H I E.

Je le dois.

St. A L B I N.

Malheur, malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux sans vous!

D R A M E.

37

S O P H I E.

Vous le ferez ; vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere ; je retournerai seule à ma misere , & vous vous ressouviendrez de moi.

St. A L B I N.

Je mourrai de douleur , & vous l'aurez voulu.... (*En la regardant tristement.*) Sophie!....

S O P H I E.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

St. A L B I N, *la regardant encore.*

Sophie!....

S O P H I E, *à madame Hébert, en sanglottant.*

O ma Bonne ! que ses larmes me font de mal !.... Sergi ; n'opprimez pas mon ame foible.... J'en ai assez de ma douleur.... (*Elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi. (*Elle s'éloigne.*)

St. A L B I N.

Non, non.... Je ne le puis.... Madame Hébert, retenez-là.... Ayez pitié de nous.

Madame H É B E R T.

Pauvre Sergi !

St. A L B I N, *à Sophie.*

Vous ne vous éloignerez pas.... J'irai.... Je vous suivrai... Sophie, arrêtez.... (*Il se jette à ses genoux.*) Ce n'est ni par vous ni par moi que je vous conjure.... C'est au nom de ces parens cruels.... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les souffrir.... Voulez-vous que je les haïsse ?

S O P H I E.

Aimez vos parens ; obéissez-leur ; oubliez-moi ; ne me suivez pas ; ne me suivez pas ; je vous le défends.

(*Elle sort avec madame Hébert.*)



SCENE XV.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(*Il marche ; il se plaint ; il se désespère ; il nomme Sophie par intervalles ; ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains*)



SCENE XVI.

ST. ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL.

Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile & Germeuil entrent.

GERMEUIL, *s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement St. Albin, dit à Cécile :*

LE voilà, le malheureux : il est accablé, & il ignore que dans ce moment.... Que je le plains! Mademoiselle, parlez-lui.

C É C I L E.

Saint-Albin.

ST. ALBIN, *qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie, sans les regarder :*

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient : retirez-vous.

C É C I L E.

Mon frere, c'est moi ; c'est Cécile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

ST. ALBIN, *toujours dans la même position.*
Retirez-vous.

DRAME.

39

CÉCILE.

Je m'en irai, si je vous afflige.

St. ALBIN.

Vous m'affligez ; vous m'affligez.

CÉCILE *s'en va.*

St. ALBIN *rappelle sa sœur d'une voix foible & douloureuse*
Cécile.

CÉCILE, *s'approchant de son frere.*

Mon frere.

St. ALBIN, *la prenant par la main, sans changer de situation & sans la regarder.*

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée ; elle me fuit.

GERMEUIL, *à lui-même.*

Plût au ciel !

St. ALBIN.

J'ai tout perdu, ma sœur ; j'ai tout perdu.

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

St. ALBIN, *se relevant avec vivacité.*

Où est Germeuil ?

CÉCILE.

Le voilà.

St. ALBIN *se promene un moment en silence, puis il dit*
Ma sœur, laissez-nous.

CÉCILE *parle bas à Germeuil, & sort.*

St. ALBIN, *en se promenant, & à plusieurs reprises.*

Oui... C'est le seul parti qui me reste... & j'y suis résolu.





SCENE XVII.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

St. ALBIN.

GERMEUIL, personne ne nous entend,
GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

St. ALBIN.

J'aime Sophie ; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi, votre sœur !

St. ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait, vous attend ; & , si vous avez du courage , nous irons , Sophie , Cécile , vous & moi , chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ? Il ne me manquoit plus que cette confidence.... Qu'osez-vous entreprendre , & que me conseillez-vous ? C'est ainsi que je reconnoitrois les bienfaits dont votre pere m'a comblé depuis que je respire ? Pour prix de sa tendresse , je remplirois son ame de douleur , & je l'enverrois au tombeau , en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui !

St. ALBIN.

Vous avez des scrupules , n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez , & celle que vous avez résolue , sont deux crimes.... (*Avec vivacité.*) Saint-Albin , abandonnez votre projet.... Vous avez encouru la disgrâce

de votre pere, & vous allez la mériter, attirer sur vous le blâme public, vous exposer à la poursuite des loix, désespérer celle que vous aimez.... Quelles peines vous vous préparez!.... Quel trouble vous me causez!....

St. ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

St. ALBIN.

Le sort en est jeté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même; vous me perdez.... Que dirai-je à votre pere, lorsqu'il m'apportera sa douleur?.... A votre oncle?.... Oncle cruel! Neveu plus cruel encore!.... Avez-vous dû me confier vos desseins!.... Que suis-je venu chercher ici?.... Pourquoi vous ai-je vu?....

St. ALBIN.

Adieu Germeuil; embrassez-moi. Je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez-vous?

St. ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fais cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.



SCENE XVIII.

GERMEUIL, *seul.*

LE sort m'en veut-il assez! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse, & il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfermer.... Je deviens coup sur coup leur confident & leur complice.... Quelle situation est la

62 LE PERE DE FAMILLE,

mienne ! Encore si je pouvois m'ouvrir au père respectable.... Mais ils ont exigé le secret.... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois.... Voilà ce que le Commandeur a vu, lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite.... En me présentant sa fortune & sa niece, deux appâts auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde.... Si son neveu le prévient, autres dangers.... Mais Cécile fait tout ; elle connoît mon innocence.... Eh ! que servira son témoignage contre le cri de la famille entière qui se souleva contre moi ?.... Dans quels embarras ils m'ont précipité ! le neveu, par indiscrétion ; l'oncle, par méchanceté.... Et toi, malheureuse innocente, dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes qui ont également résolu sa ruine ?.... L'un m'attend pour la consommer ; l'autre y court, & je n'ai qu'un instant.... Ne le perdons pas. Emparons nous d'abord de l'ordre. Je m'expose, je le fais ; mais il faut faire son devoir, & fermer les yeux sur le reste.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, *d'un ton suppliant.*

MADemoiselle.

CÉCILE.

Laissez-moi. Qu'osez-vous me demander? Je recevrais la maîtresse de mon frere chez moi! chez moi, dans mon appartement, dans la maison de mon pere! Laissez-moi; vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asyle qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CÉCILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant, que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CÉCILE.

Non, non.... Une inconnue!

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez refuser de la commisération, si vous la voyiez.

CÉCILE.

Que diroit mon pere?

64 LE PERE DE FAMILLE;

GERMEUIL.

Le respecté-je moins que vous ? Craindrois-je moins de l'offenser ?

CÉCILE.

Et le Commandeur ?

GERMEUIL.

C'est un homme barbare.

CÉCILE.

"Vous êtes la cause de toutes mes peines."

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'est votre frere; c'est votre oncle que je vous prie de considérer : épargnez-leur à chacun une action odieuse.

CÉCILE.

La maîtresse de mon frere ! une inconnue ! Non, monsieur. Mon cœur me dit que cela est mal, & il ne m'a jamais trompé. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre pere est tout à sa douleur; le Commandeur & votre frere à leurs projets; les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance....

CÉCILE.

Qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y est. La voilà. Renvoyez-la, Mademoiselle,

CÉCILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait ?



SCENE II.

S C E N E I I.

GERMEUIL, CÉCILE, SOPHIE.

SOPHIE *entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point ; elle n'entend point ; elle ne sait où elle est.*

CÉCILE, *de son côté, est dans une agitation extrême.*

S O P H I E.

Je ne fais où je suis.... Je ne fais où je vais.... Il me semble que je marche dans les ténèbres.... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise?.... O ciel ! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL *l'appelle.*

Mademoiselle, mademoiselle.

S O P H I E.

Qui est-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'est moi, mademoiselle ; c'est moi.

S O P H I E.

Qui êtes vous ? Où êtes-vous ? Qui que vous soyez ; secourez-moi.... Sauvez-moi....

GERMEUIL *va la prendre par la main, & lui dit :*

Venez.... mon enfant.... Par ici.

SOPHIE *fait quelques pas, & tombe sur ses genoux.*

Je ne puis.... La force m'abandonne.... Je succombe....

C É C I L E.

O ciel ! (*A Germeuil.*) Appelez.... Eh ! non, n'appellez pas.

GERMEUIL & CÉCILE *relevent Sophie, & la mettent sur un fauteuil,*

E

66 LE PERE DE FAMILLE,

SOPHIE, *les yeux fermés, & comme dans le délire de la défaillance.*

Les cruels !.... Que leur ai-je fait ?

(*Elle regarde autour d'elle, avec toutes les marques de l'effroi.*)

GERMEUIL.

Rassurez-vous. Je suis l'ami de St. Albin, & mademoiselle est sa sœur.

SOPHIE, *après un moment de silence.*

Mademoiselle, que vous dirai-je ? Voyez ma peine ; elle est au-dessus de mes forces.... Je suis à vos pieds. (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE *fait rasseoir Sophie.*

SOPHIE.

Je suis une infortunée qui cherche un asyle.... C'est votre oncle & votre frere que je suis.... Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offensé : votre frere.... Ah ! ce n'est pas de lui que j'attendois mon chagrin !.... Que vais-je devenir, si vous m'abandonnez ?.... Ils accompliront sur moi leurs desseins.... Secourez-moi ; sauvez-moi.... sauvez-moi d'eux ; sauvez-moi de moi-même. Ils ne savent pas ce que peut oser celle qui craint le déshonneur, & qu'on réduit à la nécessité de haïr la vie.... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher.... Je travaillois ; je vivois tranquille.... Les jours de la douleur sont venus. Ce sont vos parens qui les ont amenés sur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CÉCILE.

Qu'elle me peine ! Oh ! que ceux qui peuvent la tourmenter, sont méchans !

(*Ici la pitié succede à l'agitation dans le cœur de Cécile : elle se penche sur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, & celle-ci continue.*)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime.... Comment reparoitrois-je devant elle ?.... Mademoiselle, conservez une fille à sa

mere ; je vous en conjure par la vôtre , si vous l'avez encore....
Je ne peux rien ; mais il est un être qui peut tout , &
devant lequel les œuvres de la commisération ne sont pas
perdues... Mademoiselle. (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

CÉCILE s'approche d'elle & lui rend les mains.

Levez-vous.

GERMEUIL, à Cécile.

Vos yeux se remplissent de larmes. Son malheur vous
a touchée.

CÉCILE, à Germeuil.

Qu'avez-vous fait ?

S O P H I E.

Dieu soit loué ! tous les cœurs ne sont pas endurcis.

CÉCILE, à Sophie.

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir , ni vous
entendre.... Enfant aimable & malheureux , comment vous
nommez-vous ?

S O P H I E.

Sophie.

CÉCILE, en l'embrassant.

Sophie , venez.

GERMEUIL se jette aux genoux de Cécile , & lui prend une
main qu'il baise , sans parler.

CÉCILE.

Que me demandez-vous encore ? Ne fais-je pas tout
ce que vous voulez ?

GERMEUIL, en se relevant, à part.

Imprudent.... Qu'allois-je lui dire?....



SCENE III.

Mlle. CLAIRET, SOPHIE, CÉCILE,
GERMEUIL.

CÉCILE ouvre la porte de sa chambre, appelle Mlle. Clairet,
lui remet Sophie, & lui parle à l'oreille.

Mlle. CLAIRET, à Cécile.

J'ENTENDS, mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

SCENE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE, après un moment de silence, avec chagrin.

ME voilà, grâces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant pour lui trouver un
asyle. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit
aucun inconvénient?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux!.... Eloignez-vous...
Vous vous en allez, je crois.

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien. Après m'avoir mise dans la position la plus
cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, monsieur,
allez.

DRAME.
GERMEUIL.

Que je suis malheureux.

CÉCILE.

Vous vous plaignez, je crois.

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaîse.

CÉCILE.

Vous m'impatientez.... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsideré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ?.... Et mon frere.... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie ?.... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre.... Mais on vient.... Allez.... Restez.... Non, retirez-vous....

SCENE V.

CÉCILE, *seule.*

CIEL ! dans quel état je suis !

SCENE VI.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à sa maniere.*

CÉCILE, *te voilà seule.*

CÉCILE, *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle ; c'est assez mon goût.

E iij

70 LE PERE DE FAMILLE;

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

C É C I L E.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh ! Germeuil.

C É C I L E.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il ? Que lui disois-tu ?

C É C I L E.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas : vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas ; point de fortune à la vérité, mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

C É C I L E.

Qu'appellez-vous penser à moi ?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'a pas résolu de rester fille apparemment ?

C É C I L E.

Pardonnez-moi, monsieur ; c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entièrement détaché de ton frere : c'est une ame dure, un esprit intraitable, & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie.... Il peut à présent courir, tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté ; je ne m'en soucie plus.... On se lasse à la fin d'être bon.... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece.... Si tu veux un peu ton bonheur, celui de ton pere & le mien....

CÉCILE.

Vous devez le supposer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire.

CÉCILE.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raison. Eh bien ! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance ; mais je parlerai ; je leverai les obstacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CÉCILE.

Vous me conseillerez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere ?

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas riche : tout tient à cela. Mais je te l'ai dit, ton frere ne m'est plus rien, & je vous assurerai tout mon bien. Cécile, cela vaur la peine d'y réfléchir.

CÉCILE.

Moi, que je dépouille mon frere !

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi, & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

CÉCILE.

Mon oncle, je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent, sans injustice, la transporter où il leur plaît. Je sais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte, & c'en est assez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que St. Albin en feroit autant pour sa sœur ?

CÉCILE.

Je connois mon frere ; &, s'il étoit ici, nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

E iv

72 **LE PERE DE FAMILLE;
LE COMMANDEUR.**

Et que me diriez-vous ?

C É C I L E.

Monsieur le Commandeur , ne me pressez pas ; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis ?

C É C I L E.

Que c'est une inhumanité sans exemple , que d'avoir en province des parens plongés dans l'indigence , que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient , & dont ils ont un besoin si grand ; que nous ne voulons , ni mon frere , ni moi , d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerai tous ; je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun , où rien n'égale l'insolence des enfans , si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie , & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

C É C I L E.

Mon cher oncle , vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle , votre approbation est de trop , & je vous conseille de vous écouter. Je fais ce qui se passe dans votre ame ; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement , & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit.... & je m'entends.



SCENE VII.

CÉCILE, LE COMMANDEUR,
LE PERE DE FAMILLE, ST. ALBIN.

(Le Pere de Famille entre le premier : son fils le suit.)

St. ALBIN, *violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la scene.*

ELLES n'y sont plus.... On ne fait ce qu'elles sont
devenues.... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Bon. Mon ordre est exécuté.

St. ALBIN.

Mon pere, écoutez la priere d'un fils désespéré : rendez-lui
Sophie; il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le
bonheur de tout ce qui vous environne : votre fils sera-t-il le
seul que vous ayez rendu malheureux?.... Elle n'y est
plus.... Elles ont disparu.... Que ferai-je?.... Quelle sera
ma vie?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Il a fait diligence.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune-part à leur absence; je vous l'ai déjà
dit. Croyez-moi.

(Il se promene lentement, la tête baissée & l'air chagrin.)

St. ALBIN *s'écrie, en se tournant vers le fond.*

Sophie, où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenue?.... Ah!....

CÉCILE, *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

74 LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR, *à part.*

Consommons notre ouvrage. Allons. (*À son neveu, d'un ton compatissant.*) Saint-Albin.

St. ALBIN.

Monsieur, laissez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté.... Je la suivais.... Je l'aurois fléchie.... Et je l'ai perdue !

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

St. ALBIN.

Laissez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai causé ta peine, & j'en suis affligé.

St. ALBIN.

Que je suis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avait bien dit. Mais aussi qui pouvoit imaginer que, pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois ?

St. ALBIN, *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Je dis.... rien....

St. ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour ? Et le malheur qui me poursuit, m'auroit-il encore ôté mon ami ?.... Monsieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi.... Je n'ose te l'avouer.... Tu ne nous le pardonneras jamais....

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Qu'avez-vous fait ? Seroit-il possible ?.... Mon frere, expliquez-vous.

DRAME.

79

LE COMMANDEUR.

Cécile.... Germeuil te l'aura confié.... Dis pour moi.

St. ALBIN, *au Commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Cécile, vous vous troublez.

St. ALBIN.

Ma sœur.

LE PERE DE FAMILLE, *regardant encore sa fille avec sévérité.*

Cécile.... Mais non, le projet est trop odieux.... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

St. ALBIN.

Je tremble.... Je frémis.... O ciel! De quoi suis-je menacé?

LE PERE DE FAMILLE, *avec sévérité.*

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(*Le Pere de Famille se promène ; il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.*)

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Avez-vous résolu de garder long-temps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR, *à sa nièce.*

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle.... (A St. Albin.) Ta maîtresse....

St. ALBIN.

Sophie....

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

St. ALBIN.

Grand Dieu!

76 LE PERE DE FAMILLE;

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre.... & Germeuil s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil!

St. ALBIN.

Lui!

CÉCILE.

Mon frere, il n'en est rien.

St. ALBIN.

Sophie.... & c'est Germeuil!

(*Il se renverse sur un fauteuil, avec toutes les marques du désespoir.*)

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur.*

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à son malheur la perte de l'honneur & de la liberté? Quels droits avez-vous sur elle?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

St. ALBIN.

Je la vois.... Je vois ses larmes. J'entends ses cris, & je ne meurs pas.... (*Au Commandeur.*) Barbare, appelez votre indigne complice; venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie.... Sophie!.... Mon pere, secourez-moi; sauvez-moi de mon désespoir.

(*Il se jette dans les bras de son pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

St. ALBIN, *entre les bras de son pere, & d'un ton plaintif & douloureux.*

Germeuil!.... Lui!.... Lui!....

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

St. ALBIN, *toujours sur le sein de son pere, & du même ton.*

Qui se dit mon ami! Le perfide!

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai promis ma fortune
& ma niece.

C É C I L E.

Mon pere , Germeuil n'est ni vil , ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc ?

St. A L B I N ; à son pere .

Ecoutez , & connoissez-le.... Ah ! le traître !.... Chargé
de votre indignation , irrité par cet oncle inhumain , ...
abandonné de Sophie....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien !

St. A L B I N.

J'allois , dans mon désespoir , m'en saisir , & l'emporter
au bout du monde.... Non , jamais homme ne fut plus
indignement joué.... Il vient à moi.... Je lui confie ma
pensée comme à mon ami.... Il me blâme.... Il me dis-
suade.... Il m'arrête ; & c'est pour me trahir , me livrer ,
me perdre.... Il lui en coûtera la vie.



S C E N E V I I I.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, CÉCILE,
SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CÉCILE , qui , la premiere , aperçoit Germeuil , cours à
lui , & lui crie :

G E R M E U I L.... où allez-vous ?

St. A L B I N s'avance vers lui , & lui crie avec fureur :

Traître , où est-elle ? Rends-la moi , & te prépare à
défendre ta vie,

78 LE PERE DE FAMILLE;

LE PERE DE FAMILLE, *courant après Saint-Albin.*
Mon fils.

C É C I L E.

Mon frere.... Arrêtez.... Je me meurs....

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

LE COMMANDEUR, *au Pere de Famille.*

Y prend-elle intérêt? Qu'en dites-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

G E R M E U I L.

Monsieur, permettez que je reste.

S t. A L B I N.

Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait, pour me trahir?

LE PERE DE FAMILLE, *toujours à Germeuil.*

Vous avez commis une action odieuse.

S t. A L B I N.

Si ma sœur t'est chère, si tu la voulois, ne valoit-il pas mieux?... Je te l'avois proposé.... Mais c'est par une trahison qu'il te convenoit de l'obtenir.... Homme vil, tu t'es trompé.... Tu ne connois ni Cécile, ni mon pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confusion.... Tu ne réponds rien.... Tu te tais.

G E R M E U I L, *avec froideur & fermeté.*

Je vous écoute, Monsieur, & je vois qu'on ôte ici l'estime en un moment à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

G E R M E U I L.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

S t. A L B I N.

Quelle insolente intrépidité!

DRAME.

79

LE COMMANDEUR, à Germeuil.

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler : j'ai tout avoué.

GERMEUIL, au Commandeur.

Monsieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire ? Je t'ai promis ma fortune & ma niece ; c'est notre traité, & il tient.

GERMEUIL.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas être la récompense d'une perfidie.... Voilà votre ordre.

LE COMMANDEUR, en le reprenant.

Voyons, voyons.

GERMEUIL.

Il seroit en d'autres mains, si j'en avois fait usage.

St. ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre justice à un homme d'honneur. (*Au Commandeur.*)
Monsieur, je vous salue. (*Il sort.*)



SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, St. ALBIN,
CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE, avec regret.

J'AI jugé trop vite ; je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR, stupéfait, regarde sa lettre de cachet.

Il m'a joué.

80 LE PERE DE FAMILLE;
LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer; ils n'y sont pas assez disposés.

St. ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle soit, la Bonne doit être revenue.... J'irai; je verrai la Bonne; je m'accuserai; j'embrasserai ses genoux; je pleurerai; je la toucherai, & je percerai ce mystère. (*Il va pour sortir.*)

CÉCILE, *en le suivant.*

Mon frere!

St. ALBIN, *à Cécile.*

Ma sœur, de grace, faites ma paix avec Germeuil.



SCENE X.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le fais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

Le

DRAME.

81

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle. C'est un enfant ; mais c'est un enfant bien né , & dans cette circonstance elle fera bien plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à se perdre. J'enrage. Et vous êtes un pere de famille? Vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire?

LE COMMANDEUR.

* Ce qu'il faut faire? Être le maître chez soi ; se montrer homme d'abord , & pere après , s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui , s'il vous plaît , faut-il que j'agisse?

LE COMMANDEUR.

Contre qui? Belle question! Contre tous; contre ce Germeuil qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison; contre une fille qui me devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermérois dans un couvent; contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-temps de se soustraire à mon autorité; pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux

E

82 LE PERE DE FAMILLE,

jours que j'aurois fait sauter tout cela ; c'est par où j'aurois commencé ; & , à votre place , je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier.... Mais il faudroit de la fermeté , & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends : c'est-à-dire , que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau , à qui j'ai servi de pere , qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît , qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi , qui n'aura plus de ressource , si je l'abandonne , & à qui il faut que mon amitié soit funeste , si elle ne lui devient pas utile , & cela sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils , dont il a désapprouvé les projets ; qu'il sert une malheureuse créature que peut-être il n'a jamais vue , ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent ; je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux ; je flétrirai sa réputation ; & cela , parce qu'elle aura quelquefois usé de représentations avec monsieur le Commandeur ; qu'irritée par son humeur chagrine , elle sera sortie de son caractère , & qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils ; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit ; j'acheverai d'enflammer son caractère impétueux , & de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde , tout en y entrant ; & cela , parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu , & que , par un mouvement de jeunesse , qui marque au fond la bonté de son naturel , il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi , c'est vous qui les accusez ; vous leur cherchez des torts ; vous exagérez ceux qu'ils ont , & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

DRAME.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre.

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense.
Allez, allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir, mon frere; mais cette affaire me touchoit d'assez près, ce me semble, pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort, & vous avez toujours raison.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, monsieur le Commandeur, vous ne ferez de moi ni un pere dur & injuste, ni un homme ingrat & malfaisant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle est de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes espérances, parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent, & je ne ferai point un désert de ma maison, parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Oh bien! conservez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laissez en paix les créatures qui le perdent; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger, lui & moi, sous le même toit.... Il n'y a point de milieu; il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en sorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, vous êtes le maître.

F ij

54 LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous seriez enchanté ~~que~~ je m'en allasse; n'est-ce pas? Mais je resterai; oui, je resterai, ne fût-ce que pour vous remettre sous le nez vos sottises, & vous en faire honte. Je suis curieux de voir ce que tout ceci devicndra,

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN, *seul.*

(*Il entre furieux.*)

Tout est éclairci ; le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui ! malheur à lui ! C'est lui qui a emmené Sophie ; il l'a arrachée des bras de sa Bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit. (*Il appelle.*) Philippe.

SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR.

St. ALBIN, *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui monsieur ?

St. ALBIN.

A Germeuil.

PHILIPPE va pour sortir ; il s'arrête & revient sur ses pas ;

F. iiij

86 LE PERE DE FAMILLE ;

St. A L B I N.

Je lui arrache l'aveu de son crime & le secret de sa retraite,
& je cours par-tout où me conduira l'espoir de la retrouver....

(*Il aperçoit Philippe qui est resté.*)

Tu n'es pas allé, revenu ?

P H I L I P P E.

Monsieur.

St. A L B I N.

Eh bien !

P H I L I P P E.

N'y a-t-il rien là-dedans dont monsieur votre pere soit
fâché ?

St. A L B I N.

Marchez.



S C E N E I I I.

S A I N T - A L B I N , *seul.*

LUI qui me doit tout !....



S C E N E I V.

C É C I L E , S A I N T - A L B I N.

St. A L B I N , *continuant.*

QUE j'ai cent fois défendu contre le Commandeur...
A qui... (*En apercevant sa sœur.*) Malheureuse , à quel
homme t'es-tu attachée !....

C É C I L E.

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

St. A L B I N.

Le perfide ! le traître !.... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici.... Il a abusé de votre nom.

C É C I L E.

Germeuil est innocent.

St. A L B I N.

Il a pu voir leurs larmes , entendre leurs cris , les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

C É C I L E.

Ce n'est point un barbare ; c'est votre ami.

St. A L B I N.

Mon ami !.... Je le voulois.... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort.... d'aller lui & moi , vous & Sophie....

C É C I L E.

Qu'entends-je ?.... Vous lui auriez proposé ?....

St. A L B I N.

Que ne me dit-il pas ? Que ne m'opposa-t-il pas ? Avec quelle fausseté !....

C É C I L E.

C'est un homme d'honneur ; oui , Saint-Albin , & c'est en l'accusant , que vous achevez de m'en convaincre.

St. A L B I N.

Qu'osez-vous dire ?.... Tremblez , tremblez.... Le défendre , c'est redoubler ma fureur.... Eloignez-vous.

C É C I L E.

Non , mon frere ; vous m'écoutez. Germeuil.... Rendez-lui justice.... Ne le connoissez-vous plus ?.... Un moment l'a-t-il pu changer ?.... Vous l'accusez ! Vous !.... Homme injuste !

St. A L B I N.

Malheur à toi , s'il te reste de la tendresse !.... Je pleure.... Tu pleureras bientôt aussi.

CÉCILE, avec terreur , & d'une voix tremblante.

Vous avez un dessein....

F iv

88 LE PERE DE FAMILLE;

St. ALBIN.

Par pitié pour vous même, ne m'interrogez pas.

CÉCILE.

Vous me haïssez.

St. ALBIN.

Je vous plains.

CÉCILE.

Vous attendez mon pere.

St. ALBIN.

Je le fuis; je fuis toute la terre.

CÉCILE.

Je le vois; vous voulez perdre Germeuil.... vous voulez me perdre.... Eh bien! perdez-nous.... Dites à mon pere....

St. ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire.... Il fait tout.

CÉCILE.

Ah ciel!



SCENE V.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PERE
DE FAMILLE.

(SAINT-ALBIN marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere; ensuite il reste immobile.)

LE PERE DE FAMILLE.

Tu me fuis, & je ne peux t'abandonner.... Je n'ai plus de fils, & il te reste toujours un pere.... St. Albin, pourquoi me fuyez-vous? Je ne viens pas vous affliger davantage, & exposer mon autorité à de nouveaux mépris.... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin.... Nous

sommes seuls. Voici ton pere ; voilà ta sœur : elle pleure , & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler.... Que ce moment sera doux , si tu veux !....

Vous avez perdu celle que vous aimiez , & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous est cher.

St. ALBIN, *en levant les yeux au ciel avec fureur.*

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui ; domptez une passion qui vous dégrade ; montrez-vous digne de moi.... St. Albin , rendez-moi mon fils.

SAINT-ALBIN *s'éloigne : on voit qu'il voudroit répondre aux sentimens de son pere , & qu'il ne le peut pas.*

LE PERE DE FAMILLE *suit son fils , en lui criant avec violence :*

Rends-moi mon fils.... rends-moi mon fils.

SAINT-ALBIN *va s'appuyer contre le mur , élevant ses mains & cachant sa tête entre ses bras.*

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me répond rien ; ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur ; une passion insensée l'a fermé ; elle a tout détruit ; il est devenu stupide & féroce. (*Il se renverse dans un fauteuil , & dit :*) O pere malheureux ! Le ciel m'a frappé ; il me punit , dans cet objet , de ma foiblesse.... J'en mourrai.... Cruels enfans , c'est mon souhait.... c'est le vôtre....

CÉCILE , *s'approchant de son pere , en sanglottant.*

Ah ! mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Consolez-vous.... Vous ne verrez pas long-temps mon chagrin....

CÉCILE , *avec douleur , & saisissant les mains de son pere.*

Si vous abandonnez vos enfans , que voulez-vous qu'ils deviennent ?

90 LE PERE DE FAMILLE,

LE PERE DE FAMILLE, *après un moment de silence.*

Cécile, j'avois des vues sur vous.... Germeuil.... Je disois, en vous regardant tous les deux : voilà celui qui fera le bonheur de ma fille.... elle relèvera la famille de mon ami....

C É C I L E, *surprise.*

Qu'ai-je entendu?

St. ALBIN, *se retournant avec fureur.*

Il auroit épousé ma sœur ! Je l'appellerois mon frère !
Lui !

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois.... Il n'y faut plus penser.



S C E N E V I.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, LE PERE
DE FAMILLE, GERMEUIL

St. ALBIN.

LE voilà, le voilà. Sortez, sortez tous.

C É C I L E, *en courant au devant de Germeuil.*

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas ; arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE, *en saisissant son fils par le milieu du corps, & en l'entraînant hors de la salle.*

Saint-Albin.... Mon fils.

GERMEUIL *s'avance d'une démarche ferme & tranquille.*

SAINT-ALBIN, *ayant de sortir, dédourne la tête, & fait signe à Germeuil.*



SCENE VII.

CÉCILE, GERMEUIL.

CÉCILE.

SUIS-JE assez malheureuse !

SCENE VIII.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PERE
DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE, *rentrant, rencontre le
Commandeur sur le fond de la salle.*

MON frere, dans un moment je suis à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci.
Serviteur.

SCENE IX.

CÉCILE, GERMEUIL, LE PERE
DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE, *à Germeuil.*

LA division & le trouble sont dans ma maison, & c'est
vous qui les causez.... Germeuil, je suis mécontent. Je ne
vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous ; vous le

92 LE PERE DE FAMILLE,

voudriez peut-être : mais après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui , je ne daterai pas de plus loin. Je m'attendois à autre chose de votre part.... Mon fils médite un rapt ; il vous le confie , & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux ; il vous le confie , & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?.... Cependant cette fille dispaçoit , & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée.... Qu'est-elle devenue?.... Que faut-il que j'augure de votre silence?.... Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer : quoi qu'il en soit , je m'intéresse à cette fille , & je veux qu'elle se retrouve.

Cécile , je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse , & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé , je crois , pour votre bonheur , & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.



SCENE X.

CÉCILE, GERMEUIL.

(CÉCILE se jette dans un fauteuil , & penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL.

Je vois votre inquiétude , & j'attends vos reproches.

CÉCILE.

Je suis désespérée.... Mon frere en veut à votre vie,

DRAME.

53

GERMEUIL.

Sa lettre ne signifie rien. Il se croit offensé ; mais je suis innocent & tranquille.

CÉCILE.

Pourquoi vous ai-je cru ? Que n'ai-je suivi mon pressentiment !.... Vous avez entendu mon pere.

GERMEUIL.

Votre pere est un homme juste , & je n'en crains rien.

CÉCILE.

Il vous aimoit ; il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens , je les-recouvrerai.

CÉCILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille.... Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel ! qu'entends-je ?

CÉCILE, à elle-même.

Mon pere.... Je n'osois lui ouvrir mon cœur.... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frere , je craignois d'ajouter à sa peine.... Pouvois-je penser que , malgré l'opposition , la haine du Commandeur ?.... Ah ! Germeuil , c'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez !.... Mais j'ai fait ce que je devois.... Quelles qu'en soient les suites , je ne me repentirai point du parti que j'ai pris.... Mademoiselle , il faut que vous sachiez tout.

CÉCILE.

Qu'est-il encore arrivé ?

GERMEUIL.

Cette femme....

CÉCILE.

Qui ?

94 LE PERE DE FAMILLE,
GERMEUIL.

Cette Bonne de Sophie....

CÉCILE.

Eh bien!

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés
autour d'elle : elle demande à entrer, à parler.

CÉCILE, *se levant avec précipitation, & courant pour
sortir.*

Ah Dieu!.... je cours....

GERMEUIL.

Où?

CÉCILE.

Me jeter aux pieds de mon pere.

GERMEUIL.

Arrêtez; songez....

CÉCILE.

Non, monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CÉCILE.

Je n'écoute plus.

GERMEUIL.

Cécile.... Mademoiselle....

CÉCILE.

Que voulez-vous de moi?

GERMEUIL.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme; elle n'en-
trera pas; & quand on l'introduiroit, si on ne la conduit
pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils
ignorent.

CÉCILE.

Non, monsieur, je ne veux pas être exposée davantage.
Mon pere saura tout; mon pere est bon; il verra mon

innocence ; il connoitra le motif de votre conduite , & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un asyle ? ...
Après l'avoir reçue , en disposerez-vous sans la consulter ?

CÉCILE.

Mon pere est bon.



SCENE XI.

CÉCILE, GERMEUIL,
SAINT-ALBIN.

(SAINT-ALBIN entre à pas lents ; il a l'air sombre & farouche , la tête basse , les bras croisés , & le chapeau renfoncé sur les yeux.)

GERMEUIL, à Cécile.

VOILA votre frere.

CÉCILE se jette entre Germeuil & lui , & s'écrie :
Saint Albin ! Germeuil !

St. ALBIN, à Germeuil.

Je vous croyois seul , monsieur.

CÉCILE.

Germeuil , c'est votre ami ; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle , je ne l'oublierai pas.

St. ALBIN, en se jettant dans un fauteuil.

Sortez ou restez , je ne vous quitte plus.

CÉCILE, à Saint-Albin.

Insensé ! Ingrat ! Qu'avez-vous résolu ? Vous ne savez pas....

96 LE PERE DE FAMILLE,

St. ALBIN.

Je n'en fais que trop.

CÉCILE.

Vous vous trompez.

St. ALBIN, *en se levant.*

Laissez-moi, laissez-nous....

(*Et s'adressant à Germeuil, en portant la main à son épée.*)
Germeuil.

CÉCILE, *se tournant en face de son frère, lui crie :*
O Dieu!.... Arrêtez.... apprenez.... Sophie....

St. ALBIN.

Eh bien! Sophie.

CÉCILE.

Que vais-je lui dire?....

St. ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez; parlez.

CÉCILE.

Ce qu'il en a fait? Il l'a dérobée à vos fureurs.... Il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur.... il l'a conduite ici.... Il a fallu la recevoir.... Elle est ici, & elle y est malgré moi.... (*En sanglottant & en pleurant.*) Allez maintenant; courez lui plonger votre épée dans le sein.

St. ALBIN.

O ciel! puis-je le croire? Sophie est ici!.... Eh! c'est lui.... c'est vous.... Ah! mon ami; ah! ma sœur.... Je suis un malheureux; je suis un insensé. Cécile, Germeuil, je vous dois tout.... Me pardonneriez-vous?.... Oui, vous êtes justes; vous aimez aussi; vous vous mettez à ma place, & vous me pardonneriez....

CÉCILE.

Mais Sophie a su le projet que vous avez fait de l'enlever; elle pleure; elle se désespère.

St. ALBIN.

Elle me méprise; elle me hait.... Cécile, voulez-vous

vous

vous venger ? Voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts ? Mettez le comble à vos bontés.... Que je la voie.... que je la voie un instant.

C É C I L E.

Qu'osez-vous me demander ?

St. A L B I N.

Ma sœur, il faut que je la voie ; il le faut ;

C É C I L E.

Y pensez-vous ?

St. A L B I N.

Cécile.

C É C I L E.

Et mon père, & le Commandeur !

St. A L B I N.

Et que m'importe ?.... Il faut que je la voie, & j'y cours !

G E R M E U I L.

Arrêtez.

C É C I L E.

Germeuil.

G E R M E U I L.

Mademoiselle, il faut appeller.

C É C I L E.

O la cruelle complaisance !

(GERMEUIL sort pour appeller.)



SCENE XII.

C É C I L E, S A I N T - A L B I N.

(SAINT-ALBIN saisit la main de Cécile, & la baise avec transport.)



LE PÈRE DE FAMILLE,



SCÈNE XIII.

Mlle. CLAIRET, GERMEUIL,
CÉCILE, St. ALBIN.

St. ALBIN, *embrassant son ami.*

JE vais la revoir.

CÉCILE, *après avoir parlé bas à mademoiselle Claires ;
continue haut, & d'un ton chagrin.*

Conduisez-là ; prenez bien garde.

GERMEUIL, *à mademoiselle Claires qui sort.*

Ne perdez pas de vue le Commandeur.



SCÈNE XIV.

SAINT-ALBIN, CÉCILE,
GERMEUIL.

St. ALBIN.

JE vais revoir Sophie.

(*Il s'avance en écoutant du côté où Sophie doit entrer, &
il dit :*)

J'entends ses pas.... Elle approche.... Je tremble.... Je frissonne.... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au devant d'elle.... Je n'oserai lever les yeux.... Je ne pourrai jamais lui parler.



SCENE XV.

CÉCILE, GERMEUIL, ST. ALBIN,
SOPHIE, Mlle. CLAIRET, dans
l'anti-chambre, à l'entrée de la salle.

SOPHIE, appercevant Saint-Albin, court effrayée se jeter
entre les bras de Cécile, & s'écrie :

MADemoisELLE.

Sur A L B I N, la suivant.

Sophie.

CÉCILE, tient Sophie entre ses bras, & la serre avec
tendresse.

GERMEUIL appelle.

Mademoiselle Clairet.

Mlle C L A I R E T, du dedans.

J'y suis.

SCENE XVI.

SOPHIE, CÉCILE, ST. ALBIN,
GERMEUIL.

CÉCILE, à Sophie.

Ne craignez rien; rassurez-vous; asseyez-vous.

SOPHIE s'assied.

CÉCILE & GERMEUIL se retirent au fond du théâtre, où
ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie &
Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux & rêveur; il regarde
quelquefois tristement Cécile, qui, de son côté, montre
du chagrin & de temps en temps de l'inquiétude.

G ij

100 LE PERE DE FAMILLE;

St. ALBIN, *à Sophie qui a les yeux baissés & le maintien sévère.*

C'est vous, c'est vous; je vous recouvre.... Sophie.... O ciel! quelle sévérité! Quel silence!.... Sophie, ne me refusez pas un regard.... J'ai tant souffert.... Dites un mot à cet infortuné....

SOPHIE, *sans le regarder.*

Le méritez-vous?

St. ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'est-ce qu'on m'apprendra? N'en fais-je pas assez? Où suis-je? Que fais-je? Qui est-ce qui m'y a conduit? Qui m'y retient?.... Monsieur, qu'avez-vous résolu de moi?

St. ALBIN.

De vous aimer, de vous posséder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux : on les compte pour rien; on se croit tout permis avec eux; mais, monsieur, j'ai des parens aussi.

St. ALBIN.

Je les connoîtrai; j'irai; j'embrasserai leurs genoux, & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'espérez pas : ils sont pauvres; mais ils ont de l'honneur.... Monsieur, rendez-moi à mes parens; rendez-moi à moi-même; renvoyez-moi.

St. ALBIN.

Demandez plutôt ma vie; elle est à vous.

SOPHIE.

O Dieu! que vais-je devenir?

(*A Cécile, à Germeuil, d'un ton désolé & suppliant.*)

Monsieur.... Mademoiselle.

(*Et se retournant vers Saint-Albin.*)

Monfieur, renvoyez-moi.... Renvoyez-moi.... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds? m'y voilà.

(*Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.*)

St. ALBIN *tombe aux fiens, en la relevant, & dit :*

Vous à mes pieds! C'est à moi à me jeter, à mourir aux vôtres.

S O P H I E, *relevée.*

Vous êtes sans pitié.... Oui, vous êtes sans pitié.... Vil ravisseur, que t'ai je fait? Quel droit as-tu sur moi?.... Je veux m'en aller.... Qui est ce qui osera m'arrêter?.... Vous m'aimez.... Vous m'avez aimée?.... Vous....

St. A L B I N.

Qu'ils le disent.

S O P H I E.

Vous avez résolu ma perte.... Oui, vous l'avez résolue, & vous l'acheverez.... Ah! Sergi.

(*En disant ce mot avec douleur, elle se laisse aller dans un fauteuil; elle détourne son visage de Saint-Albin, & se met à pleurer.*)

St. A L B I N.

Vous détournez vos yeux de moi.... Vous pleurez. Ah! j'ai mérité la mort.... Malheureux que je suis! qu'ai-je voulu? Qu'ai-je dit? Qu'ai-je osé? Qu'ai-je fait?

S O P H I E, *à elle-même.*

Pauvre Sophie, à quoi le ciel t'a réservée! La misère m'arrache d'entre les bras d'une mère.... J'arrive ici avec un de mes frères.... Nous y venions chercher de la commisération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté.... Parce que nous sommes pauvres, on nous méconnoît; on nous repousse.... Mon frère me laisse.... Je reste seule.... Une bonne femme voit ma jeunesse, & prend pitié de mon abandon.... Mais une étoile qui veut que je sois malheureuse, conduit cet homme-là sur mes pas & l'attache à ma perte. J'aurai beau pleurer.... Ils veulent

G ij

102 LE PERE DE FAMILLE;

me perdre , & ils me perdront.... Si ce n'est celui-ci, ce sera son oncle.... (*Elle se leve.*) Eh ! que me veut cet oncle ?.... Pourquoi me poursuit-il aussi ? Est-ce moi qui ai appelé son neveu ? Le voilà. Qu'il parle, qu'il s'accuse lui même. Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez....

St. A L B I N.

Mon cœur est innocent. Sophie, ayez pitié de moi.... Pardonnez-moi.

S O P H I E.

Qui s'en seroit méfié ?.... Il paroïssoit si tendre & si bon.... Je le croyois doux....

St. A L B I N.

Sophie, pardonnez-moi.

S O P H I E.

Que je vous pardonne !

St. A L B I N.

. Sophie.

(*Il veut lui prendre la main.*)

S O P H I E.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus ; je ne vous estime plus. Non.

St. A L B I N.

O Dieu ! que vais-je devenir ?.... Ma sœur, Germeuil, parlez, parlez pour moi.... Sophie, pardonnez-moi.

S O P H I E.

Non.

(*CÉCILE & GERMEUIL s'approchent.*)

C É C I L E, à Sophie.

Mon enfant.

G E R M E U I L, à Sophie.

C'est un homme qui vous adore.

S O P H I E.

Eh bien ! qu'il me le prouve ; qu'il me défende contre son oncle ; qu'il me rende à mes parens ; qu'il me renvoye, & je lui pardonne.

SCENE XVII.

GERMEUIL, CÉCILE, ST. ALBIN,
SOPHIE, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET, à Cécile.

MADEMOISELLE, on vient, on vient.
GERMEUIL.

Sortons tous.

(CÉCILE, SOPHIE & Mlle. CLAIRET *entrent dans un appartement*; SAINT-ALBIN & GERMEUIL *dans un autre.*)

SCENE XVIII.

LE COMMANDEUR, Madame HÉBERT;
DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR *entre brusquement*; Madame Hébert &
Descamps le suivent.

Madame HÉBERT, *en montrant Descamps.*

OUI, monsieur, c'est lui; c'est lui qui accompagnoit le
méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! A quoi tient-il que je n'envoie chercher un
Commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se
prêter à des forfaits.

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas; vous me l'avez promis.
G iv

104 LE PERE DE FAMILLE;
LE COMMANDEUR.

Eh bien! elle est ici.

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle est ici, ô Commandeur! & tu ne l'as pas deviné!
(*À Deschamps.*) Et c'est dans l'appartement de ma nièce!

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui suivait le carrosse, c'est toi?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, C'est Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, monsieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil?

Madame HÉBERT.

Il vous l'a déjà dit.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Oh! pour le coup, je les tiens.

Madame HÉBERT.

Monsieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me disoit : adieu, ma bonne, je ne vous reverrai plus; priez pour moi. Monsieur, que je la voie, que je lui parle, que je la console.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut.... (*À part.*) Quelle découverte!

Madame HÉBERT.

Sa mere & son frere me l'ont confiée. Que leur répondrai-je quand ils me la redemanderont? Monsieur? qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR, *à lui-même.*

Cela se fera , je l'espère. (*À madame Hébert*) Mais pour le présent , allez , allez vite , & sur-tout ne reparaissez plus : si l'on vous aperçoit , je ne réponds de rien.

Madame H É B E R T.

Mais on me la rendra , & je puis y compter.

LE COMMANDEUR.

Oui , oui , comptez & partez.

SCENE XIX.

LE COMMANDEUR, DESCHAMPS.

DESCHAMPS, *à part, en voyant sortir madame Hébert.*

QUE maudits soient la vieille & le portier qui l'a laissé passer !

LE COMMANDEUR, *à Deschamps.*

Et toi , maraud ... va.... conduis cette femme chez elle.... Et songe que , si l'on découvre qu'elle m'a parlé.... ou si elle se remontre ici , je te fais pendre.

DESCHAMPS, *en s'en allant.*

Oui , monsieur.

SCENE XX.

LE COMMANDEUR, *seul.*

LA maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece !.... Quelle découverte !.... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans.... On alloit ; on venoit ; on se faisoit des signes ; on se parloit bas ; tantôt on me suivoit ; tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme-de-chambre

106 LE PERE DE FAMILLE,

qui ne me quitte non plus que mon ombre.... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit.... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons.... Les coquins!.... Mais j'ai mon ordre.... Ils me l'ont rendu.... Oh! pour cette fois, il me servira. Dans un moment, je tombe sur eux; je me saisis de la créature; je chasse le coquin qui a tramé tout ceci.... Je romps à la fois deux mariages.... Ma niece, ma prude niece s'en ressouviendra, je l'espère.... Et le bon homme, j'aurai mon tour avec lui.... Je me venge du pere, du fils, de la fille, de son ami.... O Commandeur! quelle journée pour toi!

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

C É C I L E, Mlle. C L A I R E T.

C É C I L E.

Je meurs d'inquiétude & de crainte. Deschamps a-t-il reparu?

Mlle. C L A I R E T.

Non, mademoiselle.

C É C I L E.

Où peut-il être allé?

Mlle. C L A I R E T.

Je n'ai pu le savoir.

C É C I L E.

Que s'est-il passé?

Mlle. C L A I R E T.

D'abord il s'est fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne sais combien ils étoient; ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu monsieur le Commandeur qui crioit d'un ton menaçant : un Commissaire.

C É C I L E.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue?

108 LE PERE DE FAMILLE,

Mlle. CLAIRET.

Non, mademoiselle.

CÉCILE.

Deschamps auroit-il parlé?

Mlle. CLAIRET.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

CÉCILE.

Et mon oncle?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu. Il gesticuloit ; il se parloit à lui-même ; il avoit tous les signes de cette gaieté méchante que vous lui connoissez.

CÉCILE.

Où est-il?

Mlle. CLAIRET.

Il est sorti seul & à pied.

CÉCILE.

Allez.... Courez... Attendez le retour de mon oncle...
Ne le perdez pas de vue.... Il faut trouver Deschamps....
Il faut savoir ce qu'il a dit.

(*Mlle. CLAIRET sort. CÉCILE la rappelle, & lui dit :*)

Si-tôt que Germeuil sera rentré, dites-lui que je suis ici.



SCENE II.

CÉCILE, seule.

Où en suis-je réduite ? Ah ! Germeuil.... Le trouble me suit....



SCENE III.

S A I N T - A L B I N , C É C I L E .

C É C I L E , à elle-même.

TOUT semble me menacer.... Tout m'effraye.... (*A Saint-Albin, allant à lui.*) Mon frere, Deschamps a disparu : on ne fait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le Commandeur est parti en secret, & seul.... Il se forme un orage. Je le vois; je le sens : je ne veux pas l'attendre.

St. A L B I N.

'Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

C É C I L E .

J'ai mal fait, j'ai mal fait.... Cet enfant ne veut plus rester; il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes alarmes. Plongé dans la peine, & délaissé par les enfans, que voulez-vous qu'il pense, sinon que la honte de quelqu'action indifférente leur fait éviter sa présence, & négliger sa douleur?.... Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit; Germeuil qu'il avoit résolu.... Mon frere, vous êtes généreux; n'exposez pas plus long-temps votre ami, votre sœur, la tranquillité & les jours de mon pere.

St. A L B I N.

Non, il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

C É C I L E .

Si cette femme avoit pénétré!.... Si le Commandeur savoit!... Je n'y pense pas sans frémir.... Avec quelle vraisemblance & quel avantage il nous attaquerait! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! & cela dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

119. LE PERE DE FAMILLE.

St. ALBIN.

Où est Germeuil ?

C É C I L E.

Il craint pour vous ; il craint pour moi ; il est allé chez cette femme....



S C E N E I V.

C É C I L E, SAINT-ALBIN,
Mlle. C L A I R E T.

Mlle. CLAIRET *se montre sur le fond, & leur crie :*

LE Commandeur est rentré.



S C E N E V.

C É C I L E, SAINT-ALBIN,
G E R M E U I L.

G E R M E U I L.

LE Commandeur fait tout.

C É C I L E & St. ALBIN, *avec effroi.*

Le Commandeur fait tout !

G E R M E U I L.

Cette femme a pénétré ; elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci , & il a pour dit.

C É C I L E.

Ah ! ciel !

DRAME.

111

St. ALBIN.

Que vais-je devenir ?

CÉCILE.

Que dira mon pere ?

GERMEUIL.

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, la moins qu'il nous trouve rassemblés & prêts à le recevoir.

CÉCILE.

Ah ! Germeuil, qu'avez-vous fait ?

GERMEUIL.

Ne suis-je pas assez malheureux ?



SCENE VI.

CÉCILE, St. ALBIN, GERMEUIL,
Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET *traverse la scene, & leur crie :*

VOICI le Commandeur.



SCENE VII.

GERMEUIL, St. ALBIN, CÉCILE.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CÉCILE.

Non, j'attendrai mon pere.

112 LE PERE DE FAMILLE;

St. ALBIN.

Ciel! qu'allez-vous faire?

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

St. ALBIN.

Allons sauver Sophie.

CÉCILE.

Vous me laissez.



SCENE VIII.

CÉCILE, seule, va, vient & dit :

Je ne fais que devenir...

(Elle se tourne vers le fond de la salle, & crie :)

Germeuil.... Saint Albin.... Ô mon pere! que vous répondrai-je?.... Que dirai-je à mon oncle?.... Mais le voici.... Prenons mon ouvrage.... Cela me dispensera du moins de le regarder.



SCENE IX.

LE COMMANDEUR, Mlle. CLAIRET,
CÉCILE.

LE COMMANDEUR *entre, poursuivant Mlle. Clairet,*
qui entre dans le salon, & lui ferme la porte au nez.



SCENE

S C E N E X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MA niece, tu as-là une femme-de-chambre bien alerte... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer. Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée.... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, *en bégayant.*

Oui.... je crois.... que.... Ah!

LE COMMANDEUR, *appuyé sur sa canne, & debout devant elle.*

La voix & les mains te tremblent.... C'est une cruelle chose que le trouble.... Ton frere me paroît un peu remis... Voilà comme ils sont tous. D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela.... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi. Si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CÉCILE, *parlant à son ouvrage.*

Encore!

LE COMMANDEUR, *ironiquement.*

Ton ouvrage va mal.

CÉCILE, *tristement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere sont-ils maintenant?...
 Assez bien, ce me semble.... Cela s'est apparemment éclairci. Tout s'éclaircit à la fin; & puis on est si honteux de s'être mal conduit!.... Tu ne fais pas cela, toi qui es toujours été si réservée, si circonspecte.

H

114 LE PERE DE FAMILLE,
CÉCILE, *à part.*

Je n'y tiens plus.
(*Elle se lève.*)

J'entends, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entends rien.... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, sans savoir de quoi. Personne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir.... Mais revenons à l'ami Germeuil.... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on s'en parle.... Je n'ai pas changé d'avis sur son compte, au moins.

CÉCILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'est-ce pas?.... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu.... C'est un garçon surprenant....

(*CÉCILE se lève encore.*)

Mais tu es bien pressée.

CÉCILE.

Il est vrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu? Qui t'appelle?

CÉCILE.

J'attendois mon pere : il tarde à venir, & j'en suis inquiète.



SCENE XI.

LE COMMANDEUR, *seul.*

INQUIETE, je te conseille de l'être; tu ne sais pas ce qui t'attend.... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer; il faudra se séparer de l'ami Germeuil.... Un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon homme ne vient point....

SCENE XII.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *voyant entrer le Pere de Famille.*

AH ! le voici. Arrivez donc ; arrivez donc.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE
FAMILLE, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET *entrouvre la porte du salon, passe la tête ;
& écoute.*

LE PERE DE FAMILLE.

ET, qu'avez-vous de si pressé à me dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir... Mais attendez un moment :

*(Il s'avance doucement vers le fond de la salle, & dit à la
femme-de-chambre qu'il surprend au guet.)*

Mademoiselle, approchez ; ne vous gênez pas ; vous
entendrez mieux.

(Mlle. CLAIRET se retire & pousse la porte.)

116 LE PERE DE FAMILLE;



SCENE XIV.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

QU'EST-CE qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme-de-chambrière de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre nous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere; ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frere?... Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison; il a gagné de toutes parts, & les valets, & les enfans, & leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence, ni mœurs,

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs,

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Du caractère foible dont vous êtes, je n'espère pas que vous en concevrez le ressentiment vif & profond qui conviendrait à un pere. N'importe : j'aurai fait ce que j'ai dû, & les suites en retomberont sur vous seul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'est-ce donc qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choses. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille dont vous êtes si fort en peine....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien !

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne fais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne savez ?.... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous ; oui, chez vous.... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez.... Cécile.... ma fille....

H iij

218 LE PERE DE FAMILLE.

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frère. Cela est honnête; qu'en pensez-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah!

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange manière les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! Cécile, Cécile, où sont les principes que vous a inspiré votre mère?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils; chez vous, dans l'appartement de votre fille! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! Germeuil.... Ah! mon fils.... Que je suis malheureux! Quel sera le reste de ma vie! Qui adoucira les peines de mes dernières années? Qui me consolera?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : « veillez sur votre fille; votre fils » se dérange; vous avez chez vous un coquin », j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai; j'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi?.... Ah ciel! Ah ciel!

(Il pleure.)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils; vous en avez ri.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, mes enfans ne sont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez; ils sont innocens. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusques-là... Saint-Albin!.... Cécile!.... Germeuil!.... Où sont-ils?... S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux....

J'ai voulu les quitter.... Moi, les quitter!.... Qu'ils viennent!.... Qu'ils viennent tous se jeter à mes pieds!

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent!.... Qu'ils s'accusent!.... Qu'ils se repentent!....

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrais qu'ils fussent cachés quelque part, & qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne sachent?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie, & que je leur pardonne, ou que je les haïsse....

LE COMMANDEUR.

Eh bien! voyez-les; pardonnez-leur; aimez-les, & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux, ni de vous.

S C E N E X V.

LE COMMANDEUR, LE PERE
DE FAMILLE, Madame HÉBERT,
M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR, *apercevant madame Hébert.*

FEMME maudite! (*à Deschamps.*) Et toi, coquin, que fais-tu ici?

Madame HÉBERT, M. LE BON & DESCHAMPS

au Commandeur.

Monsieur

H iv

120 LE PERE DE FAMILLE,

LE COMMANDEUR, à *madame Hébert*.

Que venez-vous chercher? Retournez-vous-en. Je fais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

MADAME HÉBERT.

Monsieur... Vous voyez ma joie.... Sophie....

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

M. LE BON.

Monsieur, monsieur, écoutez-la.

MADAME HÉBERT.

Ma Sophie.... mon enfant.... n'est pas ce qu'on pense....

M. le Bon.... parlez... je ne puis.

LE COMMANDEUR, à *M. le Bon*.

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là, & les contes qu'elles savent faire?.... M. le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans?

MADAME HÉBERT, au *Pere de Famille*.

Monsieur, elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE, à *part & douloureusement*.

Il est donc vrai!

MADAME HÉBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie.... Qu'on la fasse venir.

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Gerineuil.

(*Ici on entend au dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.*)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.



S C E N E X V I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CÉCILE.

C É C I L E, *au dedans.*

P H I L I P P E, Philippe, appelez mon pere.

S C E N E X V I I.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, Madame HÉBERT,
M. LE BON, DESCHAMPS.

LE PERE DE FAMILLE.

C'EST la voix de ma fille.

Madame HÉBERT, *au Pere de Famille.*

Monsieur, faites venir mon enfant....

S C E N E X V I I I.

LES MÊMES, SAINT-ALBIN.

St. A L B I N, *au dedans.*

N'APPROCHEZ pas. Sur votre vie, n'approchez pas.



LE PERE DE FAMILLE,

SCÈNE XIX.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, Madame HÉBERT,
M. LE BON, DESCHAMPS.

Madame HÉBERT & M. LE BON, *au Père de Famille.*

MONSIEUR, accourez.

LE COMMANDEUR, *au Père de Famille.*

Ce n'est rien, vous dis-je.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, Mlle. CLAIRET.

Mlle. CLAIRET, *effrayée, au Père de Famille.*

Des épées, un Exempt, des Gardes. Monsieur, accourez,
si vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.



SCENE XXI.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, Madame HÉBERT,
M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle.
CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE,
SAINT-ALBIN, GERMEUIL,
UN EXEMPT, PHILIPPE, DES
DOMESTIQUES, TOUTE LA MAISON.

(CÉCILE, SOPHIE, L'EXEMPT, SAINT-ALBIN, GERMEUIL
& PHILIPPE entrent en tumulte ; SAINT-ALBIN a l'épée
airée, & GERMEUIL le retient.)

CÉCILE entre en criant, & se jettant aux pieds de son pere.

MON pere.

SOPHIE, en courant vers le Pere de Famille, & en criant :
Monsieur.

LE COMMANDEUR, à l'Exempt, en criant :
Monsieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE, & Madame HÉBERT, en s'adressant au Pere
de Famille ; & la premiere, en se jettant à ses genoux.
Monsieur.

St. ALBIN, toujours retenu par Germeuil.
Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laissez-moi.

LE PERE DE FAMILLE, à l'Exempt.
Arrêtez.

M. LE BON & Madame HÉBERT, en tournant de son
côté Sophie qui est toujours à genoux.
Monsieur, regardez-la.

124 LE PERE DE FAMILLE,

LE COMMANDEUR, à l'Exempt, sans le regarder.
Faites votre devoir, vous dis-je.

St. ALBIN, en criant.

Arrêtez.

Mad. HÉBERT & M. LE BON, en criant au Commandeur,
& en même-temps que Saint-Albin.

Regardez-la.

SOPHIE, en s'adressant au Commandeur.

Monseigneur.

LE COMMANDEUR, se retourne, la regarde, & s'écrie
stupéfait.

Que vois-je ?

Madame HÉBERT & M. LE BON.

Oui, monsieur, c'est elle; c'est votre niece.

St. ALBIN, CECILE, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

SOPHIE, toujours à genoux, au Commandeur.

Mon cher oncle.

LE COMMANDEUR, brusquement.

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, tremblante.

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y
pas retourner, quand je vous l'ai fait dire ?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai; je m'en retournerai. Ne
me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE à Sophie.

Venez, mon enfant; levez-vous.

CÉCILE, toujours à genoux aux pieds de son pere.

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre.
Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable; elle
n'a pu ni délibérer, ni vous consulter....

D R A M E.

125

LE PERE DE FAMILLE, *d'un air un peu sévère, mais touché.*

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

C É C I L E.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *avec tendresse.*

Levez-vous.

St. A L B I N.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous ; c'est sur votre sœur. Mes enfans, pourquoi n'avez-vous négligé ? Voyez, vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

St. ALBIN & CÉCILE, *en lui baissant les mains.*

Ah ! mon pere.

(Cependant LE COMMANDEUR paroît confondu.)

LE PERE DE FAMILLE, *après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur.*

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT, *au Pere de Famille, montrant le Commandeur.*

Est-ce que monsieur n'est pas le maître de la maison ?

LE PERE DE FAMILLE, *à l'Exempt.*

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez, monsieur, je réponds de tout.

(L'Exempt sort.)





SCENE XXII.

LE PERE DE FAMILLE, LE
COMMANDEUR, Madame HÉBERT,
M. LE BON, DESCHAMPS, Mlle.
CLAIRET, CÉCILE, SOPHIE,
SAINT-ALBIN, GERMEUIL,
PHILIPPE, DES DOMESTIQUES,
TOUTE LA MAISON.

St. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE, *avec tendresse*

Je t'entends.

St. ALBIN, *en présentant Sophie au Commandeur.*

Mon oncle.

SOPHIE, *au Commandeur qui se détourne d'elle:*

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE PERE DE FAMILLE, *au Commandeur, en montrant Sophie.*

Voyez-la. Où sont les parens qui n'en fussent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien; je vous en avertis.

St. ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR, *au Pere de Famille.*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

DRAME

127

LE COMMANDEUR, *à Saint-Albin.*

Tu la veux pour ta femme ?

St. ALBIN.

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aie-la ; j'y consens ; aussi bien je n'y consentirois pas ,
qu'il n'en seroit ni plus ni moins...

St. ALBIN, *à Sophie.*

Ah ! Sophie , nous ne serons plus séparés.

LE COMMANDEUR, *au Pere de Famille.*

Mais c'est à une condition.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere , grace entiere ; point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non ; il faut que vous me fassiez justice de votre fille
& de cet homme-là.

St. ALBIN.

Justice ! Et de quoi ? Qu'ont-ils fait ? Mon pere , c'est
à vous-même que j'en appelle. C'est lui qui vous a conservé
votre fils.... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je
devenir ? C'est lui qui m'a conservé Sophie.... Menacée
par moi , menacée par mon oncle , c'est Germeuil , c'est
ma sœur qui l'ont sauvée.... Ils n'avoient qu'un instant....
Elle n'avoit qu'un asyle.... Ils l'ont dérobée à ma violence....
Les punirez-vous de ma faute ? Cécile , venez ; il faut
fléchir le meilleur des peres.

(Il amène sa sœur aux pieds de son pere , & s'y jette avec elle.)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille , je vous ai pardonné. Que me demandez-vous ?

St. ALBIN.

D'assurer pour jamais son bonheur , le mien & le vôtre.
Cécile.... Germeuil.... Ils s'aiment ; ils s'adorent.... Mon
pere , livrez-vous à toute votre bonté ; que ce jour soit le
plus beau jour de notre vie.

123 LE PERE DE FAMILLE;

(*Il court à GERMEUIL; il appelle SOPHIE.*)

Germeuil, Sophie.... Allons tous nous jeter aux pieds de mon pere.

SOPHIE, *se jettant aussi aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte guere les mains, le reste de la scene.*

Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE, *se penchant sur eux, & les relevant.*

Mes enfans.... mes enfans.... Cécile, vous aimez Germeuil;

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

CÉCILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes enfans, vous ne connoissez pas votre pere.... Germeuil, approchez. Vos réserves m'ont affligé ; mais je vous ai regardé de tout temps comme mon second fils. Je vous avois destiné ma fille ; qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

GERMEUIL, *baissant la main du Pere de Famille.*

Ah ! monsieur.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance ; mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, &, dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux : nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, monsieur le Commandeur.

St. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans, que je n'en nommerai pas un. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE



SCÈNE XXIII & dernière.

TOUTE LA MAISON, *excepté*
LE COMMANDEUR.

LE PÈRE DE FAMILLE.

ALLONS, mes enfans; voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez, mes enfans.... Venez, Germeuil.... Venez, Sophie.

(*Il unit ses quatre enfans, & dit :*)

Le jour qui vous unira, sera le jour le plus solennel de votre vie. Puisse-t-il être aussi le plus fortuné! Allons, mes enfans....

Oh! qu'il est cruel.... qu'il est doux d'être père!

(*En sortant de la salle, le Père de Famille conduit ses deux filles; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil; M. le Bon donne la main à madame Hébert; le reste suit en confusion, & tous marquent le transport de la joie.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

P E R R I N
E T L U C E T T E ,
C O M É D I E .



ACTEURS.

AMBROISE, Fermier, Pere *M. Nainville.*
de Lucette.

LUCETTE, Fille d'Ambroise. *Madame Trial.*

PERRIN, jeune Pâtre, Amoureux *M. Clairval.*
de Lucette.

LE BAILLI. *M. La Ruelle.*

UN VOYAGEUR. *M. Colalto.*

Troupe de PAYSANS & de PAYSANNES.

La Scène est dans un Village de Provence.

PERRIN

P E R R I N E T L U C E T T E ,

C O M É D I E

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

M Ê L É E D' A R I E T T E S ;

Par M. D A V E S N Ê ,

La Musique par M. C I F O L E L L I .

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens Ordinaires du Roi, le Samedi
25 Juin 1774.*

Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Boileau, Art Poétique.

Le prix est de 24 sols.



A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



P E R R I N
E T L U C E T T E ,
C O M É D I E .



A C T E P R E M I E R .

*Le Théâtre représente une espece d'Esplanade,
plantée d'arbres ; à gauche un Bois, & dans
le fond à droite un Village.*



S C E N E P R E M I E R E .

P E R R I N , L U C E T T E .

L U C E T T E .

O U I , mon Pere ne tardera pas.

P E R R I N .

Allons, je vais donc lui parler.

A

2 PERRIN ET LUCETTE,

D U O.

PERRIN.

Voici l'instant, chère Lucette,
Qui va décider notre sort.

Voici l'instant, &c.
En tremblant, je vais à ton
Pere,
Ouvrir le fond de mon cœur.
S'il sçavoit combien tu m'es
chère,
Il feroit notre bonheur.
Mais, je crains qu'un refus
barbare,
Ne me réduise au désespoir;
Qu'on ne me prive de te voir,
Que pour jamais on nous sé-
pare!
Lucette, si je te perdois,
Je le sens bien, oui, j'en mour-
rois.

LUCETTE.

Ah! quel instant pour ta Lu-
cette!

Il va décider de son sort.
Pour calmer mon ame in-
quiète,
Je fais un inutile effort.
Ah! quel instant, &c.

Non, mon Pere n'est point
barbare;
Et sa bonté fait mon espoir;
Non mon Pere, n'est point
barbare.
Ah! Perrin, si je te perdois,
Hélas! crois-tu que je vivrois?



PERRIN.

Ah! Lucette, si j'obtenois ta main, je serois trop
heureux; mais il est riche ton Pere; moi, je ne le
suis pas, & je crains bien.....

LUCETTE.

Tiens, j'ai meilleure espérance que toi; je sçais
que mon Pere t'estime: crois-moi, parle-lui pendant
qu'il est de bonne humeur, je ne l'ai jamais vu si
gai; saisis ce moment-là: il n'est allé que chez le

COMÉDIE.

3

Coufin Simon , il faut qu'il revienne par ici ; attends-le au passage : tu feras comme si tu étois-là... sans faire semblant de rien , tu m'entends bien ?

PERRIN.

Oui , va , laisse-moi faire ; voilà qui est fini ; je vais risquer le tout pour le tout.

LUCETTE.

Ah ! ça , je te laisse , car s'il nous voyoit ensemble..

PERRIN.

Oh ! diantre ! ça gêteroit tout.

LUCETTE.

Je reviendrai savoir des nouvelles.

PERRIN , *lui baisant la main.*

Ah ! si je pouvois r'en donner de bonnes !..

LUCETTE.

Adieu , pense à moi.

PERRIN.

Oui , ça m'enhardira.



SCENE II.

PERRIN , *seul.*

LUCETTE dit bien , il faut se faire une résolution. Ambroise aime sa fille , il me fait tout plein d'amitiés quand il me voit ; qu'ai-je affaire d'avoir peur ? il ne me battra pas.

A ij

4 PERRIN ET LUCETTE,

A R I E T T E.

Je m'y prendrai
Si poliment !
Je lui dirai,
C'est votre Enfant ;

Nous nous aimons si tendrement !...
De nous chérir toute la vie,
Nos deux cœurs ont fait le serment ;
Unissez-nous, je vous en prie. (Fin.)

Mais quelqu'un vient . . C'est lui ! je crois l'entendre . .
Le tremblement va me reprendre ;
Non , ce n'est rien . . . allons , rassurons nous ;
Mais , pourquoi donc tant craindre son courroux ?
Je m'y prendrai , &c.



Oh ! pour le coup le voilà ; allons, courage, Perrin.



S C E N E III.

AMBROISE, PERRIN.

AMBROISE, à Perrin qui lui fait beaucoup de
révérences.

AH ! te voilà , mon Garçon : eh bien ? comment
ça va-t-il ?

P E R R I N.

Prêt à vous rendre mes services , Monsieur Am-

COMÉDIE.

5

broïse; pour vous, il me paroît que vous êtes toujours de bonne humeur?

AMBROISE.

Ma foi, comme tu vois, je n'engendre pas de mélancolie. Mais, dis-moi, n'as-tu pas vu ma fille par-là?

PERRIN, *un peu embarrassé.*

Mlle. Lucette?... Oui, je l'ai apperçue... Je crois qu'elle doit être chez vous.

AMBROISE, *s'en allant.*

Allons, c'est bon; adieu.

PERRIN.

Monsieur Ambroïse....

AMBROISE.

Hé bien? que me veux-tu?

PERRIN.

Est-ce que vous êtes bien pressé?

AMBROISE.

Pourquoi? as-tu quelque chose à me dire?

PERRIN.

Ah! Monsieur Ambroïse!... Je fais que vous êtes bon.

AMBROISE.

Moi? le meilleur enfant du monde; voyons, conte-moi ça.

A. iij

6 PERRIN ET LUCETTE,

PERRIN. *Pendant la ritournelle il témoigne son embarras.)*

A R I E T T E.

Je veux parler , ma voix expire ;
Comment ôser?... comment vous dire?...
Oui , de vous seul dépend mon sort ;
Donnez-moi la vie , ou la mort.

A M B R O I S E.

La mort ! Diable ! c'est du sérieux.

P E R R I N , *suite de l'Ariette.*

Prenez pitié de l'Amour le plus tendre :
Lucette a sçu charmer mon cœur ;
Du nom d'Epoux , du nom de Gendre ,
Daignez couronner mon ardeur ;
Prenez pitié de l'Amour le plus tendre ;
De deux Amans, vous ferez le bonheur.

A M B R O I S E.

Ah ! ah ! fort bien , je t'entends : tout ça signifie que tu es amoureux de ma fille , & que tu lui ferois volontiers la grace de l'épouser ?

P E R R I N.

La grace !... Ah ! cessez de me plaisanter ; il est vrai que je ne suis qu'un pauvre Garçon , mais...

A M B R O I S E , *toujours ironiquement.*

Non , point du tout : comment donc !... Ma foi , j'avoue que ... (*en toisant Perrin des pieds à la tête*)
je ne m'attendois pas aujourd'hui à pareille fortune.

COMÉDIE.

7

D U O.

AMBROISE.

PERRIN.

En vérité,
Je suis flatté
D'une si haute alliance :
Faisons une révérence
A Monsieur le Marié.

C'est heureux
Pour ma Fille ;
Glorieux,
Pour ma Famille :

Mais j'aurois trop de vanité,
Monsieur Perrin, en vérité,
Est un parti d'importance :
Encore une révérence
A Monsieur le Marié.

Ménagez-moi par pitié :
Vous raillez mon indigence.

Ecoutez-moi par charité.

Vous raillez mon indigence :
Ménagez-moi par pitié.



AMBROISE, *riant*.

Ah, ah, ah. Ma foi, conviens que tu n'es pas mal
plaissant ?

PERRIN.

Non ; je ne suis que malheureux.

AMBROISE.

Ah ! puisque tu le prends sérieusement, je vais te
répondre de même : tu aimes ma fille, & tu veux
l'épouser ? Mais, y songes-tu ? As-tu des habits à lui
donner, une maison pour la recevoir, & du bien
pour la nourrir ? Tu fers, tu n'as rien, Perrin ; ce
n'est pas comme ça qu'on se met en ménage.

PERRIN.

Que ne ferois-je pas pour soutenir Lucette ? Jus-

A iv

8 PERRIN ET LUCETTE,

qu'ici j'ai gagné dix écus tous les ans ; j'en ai amassé trente ; ils feront les frais de la nôce ; je travaillerai davantage , mes épargnes augmenteront ; je pourrai prendre une petite Ferme ; les plus riches de notre Village ont commencé comme moi : hé ! pourquoi ne réussirois-je pas comme eux ?

A M B R O I S E.

Eh bien ! tu es jeune , tu peux attendre : deviens riche , & ma fille est à toi ; mais jusques-là qu'on ne m'en parle pas , je te défends même de la voir ; & si j'apprends qu'elle te parle nous verrons ; tu m'entends ? Adieu.



S C E N E IV.

PERRIN , *seul & très-consterné.*

O C I E L ! ... Je m'en doutois ; oui , je l'avois prévu. Ah ! Lucette ! ... que m'as-tu conseillé ? Hélas ! je pouvois au moins la voir , lui parler ; mon cœur se flattait de l'espérance qu'un jour Et je ne la verrai plus ! ... Et j'ai tout perdu par mon imprudence !



SCÈNE V.

LUCETTE, PERRIN.

LUCETTE.

EH bien ? Perrin, quelle nouvelle ? ... (*Perrin fait un geste de désespoir.*) Mon Pere t'a donc refusé ?

PERRIN.

Ah ! Lucette ! qu'il est malheureux d'être pauvre !

LUCETTE, *douloureusement.*

Il t'a refusé ?

PERRIN.

Oui, & d'une manière si humiliante !...

LUCETTE.

Ah ! c'est bien méchant.

PERRIN.

Arrête , chere Lucette , il n'a fait que ce qu'il a dû : ton amant n'a écouté que son amour , ton pere a consulté sa raison : il m'a brisé le cœur ,... Mais je ne lui en veux pas : peut-être à sa place en aurois-je fait autant.

LUCETTE.

Oh ! non , si tu avois des enfans , je suis sûre que tu les aimerois trop pour les chagriner.

PERRIN.

Lucette, il faut être juste ; ton pere ne m'a refusé que

10 PERRIN ET LUCETTE,

parce qu'il t'aime. Malheureux comme je suis , n'aurais-je pas dû attendre avant de hasarder ?... Mais , j'ai été un fou , & ma folie va nous couter bien cher ! O ma Lucette ! c'en est fait ; il faut nous quitter : il faut nous perdre !

LUCETTE.

Que dis-tu ? nous quitter ! Ah ! Perrin , tu me fais frémir.

PERRIN.

Ton pere le veut : tout ce que je craignois est arrivé. Il m'a défendu de te voir ; il a dit qu'il alloit te défendre à toi même de jamais me parler.

LUCETTE.

Et tu pourrois ?... tu m'aimerois donc bien peu ? Pour moi , je le sens bien , on aura beau me l'ordonner , je n'aurai jamais ce cœur-là.

ARIETTE.

Ne plus te voir ! jamais je ne pourrai ;
Ah ! mon cœur en gémit d'avance.
Non , c'est bien en vain qu'on y pense :
Non , non ; je désobéirai.

A ce qu'ordonne un Pere ,
Je sçais qu'il faut céder ;
Mais , il doit commander
Chose possible à faire.

Ne plus te voir ! &c.



Où , quelque chose qui arrive , je t'aimerai toujours.

COMÉDIE.

II

PERRIN.

Hé bien ! écoute , je n'ai pas encore perdu toute espérance ; ton pere n'a rejeté ma demande que parce que je n'ai pas de bien ; *tâche d'en acquérir* , m'a-t-il dit , & *ma fille est à toi*. Lucette , ton mari n'auroit rien négligé pour te procurer de l'aisance ; ton amant fera-t-il moins pour t'obtenir ? Qui sait ? Je suis jeune , mon sort peut changer , conserve moi seulement ton cœur ; souviens-toi que tu me l'as donné , que c'est mon bien , mon unique bien ; & promets-moi que tu n'en disposeras jamais sans mon aveu.

LUCETTE.

Je te le promets de bien bon cœur : je serai ta femme , ou je ne serai celle de personne.

D U O Dialogue.

Oui , je t'engage ici ma foi
D'être fidele à ma promesse ;
Que jamais un autre que toi ,
N'aura ma main , ni ma tendresse.

PERRIN.

Mais si ton Pere
Te l'ordonnoit ?
S'il te disoit :
Il me faut satisfaire ;
Oui , je le veux.

LUCETTE.

Je répondrois :

Hélas ! mon Pere

Je ne sçaurois.

Je n'eus qu'un cœur , il s'est donné lui-même ;
Vous obéir est mon devoir ;

12 PERRIN ET LUCETTE,

Mais il n'est plus en mon pouvoir ;
Demandez à celui que j'aime . . .

PERRIN.

Penseras-tu toujours de même ?

LUCETTE.

Je penserai toujours de même.

ENSEMBLE.

PERRIN.

Tu calmes ma douleur ,
Et, sûr de ta constance ,
Je sens que l'espérance ,
Vient ranimer mon cœur.

LUCETTE.

Appaisé ta douleur ,
Et, sûr de ma constance ,
Qu'une douce espérance
Anime encor ton cœur.



PERRIN.

Songe bien , ma Lucette , à quoi tu t'engages ; songe que, pour sortir de la pauvreté, ce n'est pas l'affaire d'un jour ! sur-tout pour un malheureux Payſan ; il cultive la terre , il fait vivre les hommes ; mais les hommes lui laissent à peine de quoi vivre.

LUCETTE.

Ah ! c'est bien vrai : mais ne crains rien , je ne me rebuterai jamais d'attendre. Perrin , en m'occupant du bonheur d'être à toi , je charmerai la longueur du tems.

PERRIN , *après avoir un peu rêvé.*

Il faudra que j'aille voir Monsieur le Bailli ; tu fais qu'il a de l'amitié pour moi ; de puis la mort de mon pere il m'a , faut-il dire , élevé ; c'est lui qui m'a placé dans la ferme où je sers ; il faut que je lui parle.

LUCETTE.

Hé bien ! oui , parle-lui ; il est si bon Monsieur le Bailli ! tu fais qu'il ne se plaît qu'à rendre service.

PERRIN.

S'il pouvoit me placer plus avantageusement !...

LUCETTE.

Tiens , le voilà , je crois , Monsieur le Bailli ; oui , c'est lui-même : il vient par ici ; je m'en vais me cacher.

PERRIN, *la retenant.*

Pourquoi donc ? Nous ne faisons pas de mal : au contraire , reste , reste , tu m'aideras à lui parler.



SCENE VI.

LE BAILLI, PERRIN, LUCETTE.

LE BAILLI.

AH ! te voilà , Perrin ? je te cherchois. (*A Lucette.*)
Bon jour , Lucette , bon jour.

PERRIN.

Vous me cherchiez , Monsieur le Bailli : Est-ce que vous avez besoin de mes services ? Vous n'avez qu'à parler , Monsieur le Bailli. (*Pendant ce Couplet le Bailli fixe Lucette , qui baisse les yeux*).

LE BAILLI.

Oui , je te cherchois... Mais , dis-moi , de quoi vous entreteniez-vous là , tous deux ?

PERRIN.

Hélas ! de nos malheurs , Monsieur le Bailli.

14 PERRIN ET LUCETTE,

LUCETTE.

Oui, Monsieur le Bailli, de nos malheurs.

LE BAILLI.

De vos malheurs ? Voyons, voyons, contez-moi donc ces malheurs-là.

PERRIN *fait signe à Lucette de parler.*

Lucette.

LUCETTE.

Parle toi-même, Perrin.

PERRIN.

C'est, Monsieur le Bailli.... c'est que j'aime Lucette.

LE BAILLI.

Et tu appelles cela un malheur ? Est-ce que Lucette ne t'aime pas ?

LUCETTE, *vivement.*

Oh ! pour ça si, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Hé bien ! mes enfans, je ne vois rien là de trop malheureux.

PERRIN, *d'un ton pénétré.*

Oui, mais son Pere me l'a refusée.

LE BAILLI.

Il te l'a refusée ? Pourquoi donc cela ?

PERRIN.

Parce que je suis pauvre, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Bon ! N'est-ce que cela ?

PERRIN.

Ah ! c'est plus qu'il n'en faut pour me mettre au désespoir.

COMÉDIE.

15

LE BAILLI, *les prenant tous deux par la main.*

Allons , allons , mes enfans , consolez - vous ;
tout cela s'arrangera ; je vous en donne ma parole.

TRIO.

LE BAILLI.

PERRIN.

LUCETTE.

A votre amour je m'intéresse ,
Et j'approuve votre tendresse ;
Mes enfans , je veux vous servir.

Vous approuvez notre ten-
dresse ?

Quoi ! notre amour vous in-
téresse ?

Que nos deux cœurs vont vous
chérir !

Vous approuvez notre ten-
dresse ?

Quoi ! notre amour vous in-
téresse ?

Que nos deux cœurs vont vous
chérir !

Votre jeunesse ,
Votre sagesse ,
Votre tendresse :
Tout intéresse
A vous servir.

Ah ! nous vous bénirons sans
cesse.

Ah ! nous vous bénirons sans
cesse.

Oui , je veux vous unir.
Comptez sur ma promesse :

Nous n'avons plus d'espoir
qu'en vous.

Protégez-nous ,
Vous nous voyez à vos genoux.

Nous n'avons plus d'espoir
qu'en vous.

Protégez-nous ,
Vous nous voyez à vos genoux.

Mes chers enfans relevez-vous.

Protégez-nous ,
Protégez-nous.

Que faites-vous ?
Relevez-vous.

Protégez-nous ,
Protégez-nous.



16 PERRIN ET LUCETTE,

LE BAILLI, *avec attendrissement.*

Eh! mes pauvres enfans, croyez-vous que j'aie besoin de prières pour m'engager à faire le bien?

LUCETTE.

Vous n'êtes pas comme les autres Baillis, vous ; car on dit comme ça qu'ils sont tous méchans, & vous êtes si bon !

LE BAILLI.

C'est que j'ai connu le malheur ; & je ne fais pour autrui que ce que j'aurois voulu qu'on eût fait pour moi dans le tems. Mais revenons à ce qui vous regarde ; (*A Perrin.*) Ambroïse trouve donc que tu n'es pas assez riche pour épouser Lucette ?

PERRIN.

Eh! n'a-t-il pas raison? Lucette mérite un meilleur sort que le mien.

LUCETTE.

Pour moi, je n'en demanderois pas d'autre, & je me trouverois encore bien heureuse.

LE BAILLI.

Il n'y a que ta pauvreté qui l'éloigne de ce mariage ?

PERRIN.

Au moins, je suis sûr qu'il n'a pas autre chose à me reprocher.

LE BAILLI.

Ecoute, Perrin ; ne te souvient-il plus de certaine bourse de cuir remplie d'or, que tu trouvas au bout du bois, là, dans ce petit chemin de traverse ? Il y a bien cinq ans de cela.

PERRIN, *vivement.*

PERRIN, *vivement.*

Je vous l'ai été porter tout de suite, Monsieur le Bailli. Oh ! tout de suite ; & je peux bien vous assurer que je n'en avois pas détourné la moindre chose. Pour ce qui est de ça... Et puis, c'est tout simple, ça ne m'appartenoit pas. Je n'y ai pas même songé depuis ; j'étois sûr que c'étoit en bonnes mains.

LE BAILLI.

J'y ai songé moi ; je me suis informé, j'ai fait demander, j'ai même fait afficher dans tous les lieux circonvoisins, qu'il avoit été trouvé une somme. Enfin, je n'ai négligé aucunes perquisitions pour en découvrir le propriétaire, &c...

PERRIN, *avec une joie vive.*

Et vous l'avez trouvé ? Oh ! je suis sûr que vous lui aurez fait grand plaisir ; car il devoit en être bien inquiet.

LUCETTE.

Et c'est toi qui l'avois trouvée ? Tu ne m'as jamais parlé de ça.

PERRIN.

J'ai eu tant d'autres choses à te dire !... Et puis, Monsieur le Bailli s'en étoit chargé, ça ne me regardoit plus. Tout ce que je sçais, c'est que c'étoit bien lourd.

LE BAILLI.

Mais, six mille francs, c'est une belle somme. Conviens que tu serois bien aisé si tu avois cela ?

PERRIN.

Oh ! je serois trop riche ; je ne sçaurois qu'en faire.

B

18 PERRIN ET LUCETTE,

LE BAILLI.

Hé bien ! il faudra te l'apprendre : en attendant, sçache que depuis cinq ans que cet argent est entre mes mains , toutes mes recherches ont été inutiles , il n'a jamais été réclamé ; ainsi c'est un bien qui appartient aux Pauvres , & tu l'es ; Perrin , cette bourse de six-mille francs , elle est à toi.

PERRIN.

A moi , Monsieur le Bailli ?

LUCETTE.

A toi , Perrin ?

LE BAILLI.

Oui , mon enfant , à toi : tu épouseras ta Lucette. Ambroïse n'aura plus de raison pour te la refuser ; vous serez unis. Mais écoutez-moi ; cette somme est sans produit ; jouissez-en , mais n'en abusez pas. Faites - en un emploi , qui , la changeant seulement de nature , n'en diminue pas la valeur. Je sçais un petit bien à vendre dans le Pays , qui ne laisse pas d'être d'un bon rapport , & susceptible d'amélioration ; si tu veux , je m'emploierai pour te le faire acquérir ; si le hazard te fait trouver un jour le maître de cet argent , tu dois le lui rendre , & tu feras toujours à portée de le faire.

PERRIN.

Ah ! Monsieur le Bailli ! que d'obligations!...Mais...

LE BAILLI.

Voyons , qu'est-ce qui t'arrête ?

PERRIN.

Mais , Monsieur le Bailli , ... si , comme vous dites,

je trouve un jour le maître de cet argent , il faudra bien le lui rendre, parce que c'est juste : & si je retombe aussi pauvre que j'étois , j'aurai trompé Ambroise ; Lucette doit-elle être le prix d'une méchante action ?

LE BAILLI.

Cette crainte me prouve la droiture de ton cœur ; mais , outre que tu prévois ce qui n'arrivera peut-être pas , écoute , Perrin ; il est une Providence ; tu auras fait ton devoir ; & l'homme de bien ne manque jamais.

LUCETTE.

Ah ! que c'est bien dit ça ! va , Perrin , n'aie pas de crainte , je serai toujours trop heureuse avec toi.

LE BAILLI.

Adieu , mes enfans : conservez toujours les mêmes sentimens : je vais de ce pas trouver le bon-homme Ambroise , & je crois que je n'aurai pas beaucoup de peine à le déterminer sur ce mariage.

PERRIN.

Nous nous reposons sur vous , Monsieur le Bailli.

LUCETTE.

Nous mettons tout entre vos mains.

PERRIN.

Serviteur , Monsieur le Bailli.

LUCETTE.

Adieu , Monsieur le Bailli.



Bij



SCENE VII.

PERRIN, LUCETTE.

PERRIN.

O Ma chere Lucette ! nous allons donc être heureux !

LUCETTE.

Hé bien ! tu vois qu'il ne faut jamais se désespérer ! mais, qu'est-ce qui nous auroit dit ça ?

PERRIN.

Six mille francs ! je n'en reviens pas ; & je croirois presque que c'est un rêve.

LUCETTE.

C'est pourtant bien vrai : ah ! Perrin , que je suis contente !

PERRIN.

Et moi donc ? Ma Lucette , va , cette fortune me devient bien chere , puisque tu la partageras avec moi.

LUCETTE.

Oh ! ça , fais-tu bien que , quand Monsieur le Bailli nous aura acheté ce bien qu'il a en vue , nous nous trouverons au rang des plus riches du Village ? Tiens , Perrin , il faudra te reposer ; je veux que tu ne travailles qu'à ton aise.

PERRIN.

Au contraire, Lucette, au contraire ; ce bien ne fera jamais entre nos mains qu'un dépôt ; en attendant que nous en trouvions le propriétaire, c'est à nous à redoubler nos soins, pour en augmenter le produit.

LUCETTE.

Ah ! c'est vrai, tu as raison ; mais si nous ne le trouvions pas ?

PERRIN.

Si nous ne le trouvions pas ? ... En ce cas ... Mais, on retrouvera ses enfans ; & les nôtres, nous les élèverons de façon qu'ils sauront toujours leur devoir : mais laissons-ça, & ne nous occupons que du plaisir que nous allons avoir d'être toujours ensemble. Le conçois-tu, Lucette ?

LUCETTE.

Si je le conçois ? Mais je ne vois rien de plus charmant que ça, moi ; pourquoi donc que toutes les femmes disent comme ça que ce plaisir - là ennuie les hommes si tôt qu'ils sont mariés ?

PERRIN.

Ma chère Lucette, si toutes les femmes te ressembloient, je suis bien sûr qu'elles tiendroient une autre langage.

LUCETTE.

Dis plutôt, si tous les hommes étoient comme toi.

B iij

22 PERRIN ET LUCETTE,

PERRIN.

Tout ce que tu voudras ; pourvu que nous ne pensions jamais comme ces gens-là.

LUCETTE.

Non ; car ils n'ont jamais pensé comme nous.

ROMANCE Dialoguée.

PERRIN.

Toujours l'amour , toujours la paix ,

Regneront dans notre ménage.

LUCETTE.

Nous ne disputerons jamais ,

Qu'à qui s'aimera davantage.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il nous protège de plaisir !

Le moment qui va nous unir !

PERRIN.

Tout ce que Lucette voudra ,

Sera ma volonté première.

LUCETTE.

Ce que Perrin approuvera ,

Sera toujours sûr de me plaire.

COMÉDIE.

23

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il nous promet , &c.

PERRIN.

Lorsque bien fatigué , bien las ,
Le soir , je viendrai de la plaine ;
Je reposerai dans tes bras ,
Et j'oublierai toute ma peine.

LUCETTE.

Celui qui dans nos yeux lira ,
Y trouvera tant de tendresse ,
Qu'en nous voyant , si-tôt dira :
C'est un amant & sa maitresse.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il nous promet de plaisir
Le moment qui va nous unir !



PERRIN , *précipitamment , & regardant du côté du*
Bois.

Ah ! Lucette , qu'est-ce que je vois là bas ? Un cheval qui s'emporte !... Une chaise renversée ! il y a sûrement quelqu'un dedans , il faut les secourir , j'y cours.

(*Il part.*)

B iv

24 PERRIN ET LUCETTE, &c.

LUCETTE.

Oui , va vite , va vite ; moi , je vais retrouver
mon pere.

(*Elle sort par le côté opposé.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR , PERRIN , *tous deux*
en désordre.

LE VOYAGEUR.

MA foi , il étoit tems que je fusse secouru : un instant plus tard , ma chaise tomboit dans ce grand fossé qui borde le chemin , où j'aurois péri mille fois : mon ami , je vous dois la vie ; je n'en serai point ingrat.

PERRIN.

Moi , Monsieur ? Je n'ai fait que ce que tout autre auroit fait à ma place : quand on voit quelqu'un en péril , il faut bien le secourir ; c'est tout naturel. Mais , Monsieur , ne seriez vous pas blessé ; car votre cheval vous traînoit bon train.

LE VOYAGEUR.

Non , heureusement : je n'ai été qu'un peu froissé , mais cela ne fera rien. (*Après avoir un peu révé.*) Parbleu ! cette route-ci m'est bien funeste !... Je n'y puis passer qu'il ne m'arrive quelque malheur ; il y a

26 PERRIN ET LUCETTE,

cinq ans que j'y perdis une bourse de six-mille francs en revenant de la Foire de Beaucaire.

PERRIN, *avec intérêt.*

Six-mille francs ! dites-vous ?

LE VOYAGEUR.

Tout autant.

PERRIN.

Et depuis ce tems-là vous n'avez fait aucunes recherches ? ...

LE VOYAGEUR.

Bon ! bon ! des recherches ! ... Quand je m'en aperçus , j'étois à Marseille , où je devois m'embarquer : le vaisseau prêt à mettre à la voile ne m'auroit pas attendu , & des perquisitions , peut-être inutiles , en retardant mon départ , m'auroient apporté plus de préjudice que la perte même.

PERRIN.

Tenez , Monsieur , si vous voulez



SCENE II.

LUCETTE, PERRIN, LE VOYAGEUR.

LUCETTE, *accourant.*

BONNES nouvelles! Perrin, bonnes nouvelles! le
Bailli a vu mon pere...

*(Elle aperçoit le Voyageur.)*PERRIN, *embarrassé.*

Ah!... te voilà, Lucette?...

LUCETTE, *bas à Perrin.*

Quel est ce Monsieur-là?

PERRIN, *haut, & montrant le Voyageur.*

C'est Monsieur, qui étoit dans cette chaise que tu
as vue....

LE VOYAGEUR.

Oui, ma belle enfant, c'est moi qui, sans cet hon-
nête garçon-là, n'aurois pas le plaisir de voir une aussi
jolie personne.

LUCETTE, *faisant la révérence.*

Monsieur.... c'est bien de la bonté.

LE VOYAGEUR.

Mais, qui êtes vous, ma petite?

28 PERRIN ET LUCETTE,

LUCETTE, *d'un air timide.*

Mon sieur Je m'appelle Lucette ; c'est moi qui suis la prétendue de Perrin.

LE VOYAGEUR.

Ah ! ah ! vous vous mariez ? C'est bien fait ; j'aime qu'on se marie, moi ; vous me paroissez faits l'un pour l'autre. Monsieur Perrin, vous êtes de bon goût : est-ce bientôt qu'on vous marie ?

PERRIN, *hésitant.*

Mon sieur ... Je comptois ... Nous avions espéré ... Mais, je ne fais ... (*à part.*) Je ne fais plus où j'en suis !

LUCETTE, *vivement.*

Hé mais ! tu fais bien que ça ne dépendoit que de mon pere. Monsieur le Bailli lui a parlé, il consent à tout : ainsi c'est peut être pour demain, peut être après demain.

LE VOYAGEUR.

En ce cas, j'aurai le plaisir d'être de votre nocce ; vous le voulez bien ?

LUCETTE.

Mon sieur, c'est bien de l'honneur que vous nous ferez.

LE VOYAGEUR.

Oui, j'en veux être ; & ... Je vous laisse, j'ai quelques ordres à donner pour ma chaise, adieu, mes enfans, je ne tarderai pas à vous revoir.





SCENE III.

LUCETTE, PERRIN.

LUCETTE.

C'Est bien honnête dà, de la part de ce Monsieur-là, de vouloir comme ça venir à notre nôce ? Mais, qu'as-tu donc, Perrin ? Tu as l'air tout triste.

PERRIN, *sortant de sa rêverie.*

Moi ? ... Non, je n'ai rien.

LUCETTE.

Oh ! si fait, je le vois bien ; est-ce que tu te serois blessé en secourant ce Monsieur ?

PERRIN.

Point du tout. (*à part.*) Je ne veux pas la chagriner.

LUCETTE.

Tiens, tu me caches quelque chose ; je t'en prie, mon cher Perrin, dis-moi ce qui t'afflige ; tu étois si gai tantôt !

PERRIN, *se contrefaisant.*

Mais, je suis toujours le même, je t'assûre. Tu dis donc que le Bailli...

LUCETTE.

Va, tu as beau faire, je vois bien que tu n'es pas

30 PERRIN ET LUCETTE.

tranquile, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ?
Non, je n'aurois jamais cru que tu aurois des secrets
pour moi.

D U O.

LUCETTE.

Quoi donc Perrin,
De son chagrin,
A sa Lucette fait mystère !

Tu n'as rien !
Ne suis-je plus ta tendre amie ?

Et tu me dis que tu n'as rien ?
Ce silence me désespère.
A Lucette tu fais mystère

De ton chagrin ?
Non, non, Perrin,
Je ne suis plus ta tendre amie !
Quand on aime bien
On ne cache rien ;
Non, rien, non, rien.

PERRIN.

Non, tranquillise-toi, ma
chère :

Je n'ai rien ;

Non, je n'ai rien.

Pour toi, je donnerois ma vie ;
Ah ! Lucette, tu le sçais bien.

Pour toi, je donnerois ma vie ;
Ah ! tu le sçais bien.
Crois-moi, je n'ai rien ;
Non, je n'ai rien.



PERRIN.

Ecoute, ma petite Lucette, fais moi un plaisir,
va trouver Monsieur le Bailli, tu lui diras... Mais,
non, il vaut mieux l'aller trouver moi même ; oui,
il faut que je lui parle ; ne sois pas inquiète, Lu-
cette ; ne t'afflige pas... Je t'en prie, ne t'afflige pas.
(*Il sort.*)



SCENE IV.

LUCETTE, *seule.*

NE t'afflige pas! ... Et il me quitte, & il me laisse là ; mais , qu'est-ce que tout ça veut dire ? ... Il n'a vu que ce Monsieur ... Mais, ce n'est pas lui ; il nous faisoit tant d'amitiés! ... Cependant, il est agité, inquiet ! & , malgré qu'il n'en voulait rien faire paroître , j'ai bien vu ... C'est inutile , il y a là-dessous quelque chose qu'il faut que je découvre.

ARIETTE.

Mais, qui peut donc troubler son cœur ,
Puisqu'à nos vœux rien ne s'oppose ?
Ah ! (je le vois avec douleur)
Toujours l'épine est sous la rose ,
Quand on croit toucher au bonheur.
Ce jour marqué pour la tendresse ,
D'un nœud charmant va nous unir ;
Mon ame a peine à contenir
L'excès de sa douce allégresse ;
Dans mes yeux brille le plaisir ,
Et dans les siens est la tristesse !
Mais , qui peut donc , éco.





S C E N E V.

LE BAILLI, PERRIN, LUCETTE.

LUCETTE, *courant au Bailli.*

AH ! Monsieur le Bailli ! sûrement Perrin ne vous a rien caché ; dites-moi donc ce qui lui fait de la peine : car je vois bien qu'il a quelque chose ; & le méchant ne veut pas me dire ce que c'est.

PERRIN, *bas au Bailli.*

Monsieur le Bailli, gardez-vous bien...

LE BAILLI, *affectant beaucoup de tranquillité.*

De la peine ? Mais , je ne vois pas cela moi , & je vous assure que Perrin doit être très-content de lui ; ainsi soyez tranquille , & allez dire à votre pere que je l'attends ici , qu'il vienne tout de suite.

LUCETTE.

Oui, pour dire encore quelques secrets sans moi.

PERRIN, *ferrant tendrement Lucette.*

Des secrets ! je n'en eus jamais pour toi , tu le fais bien ? Va , ma petite Lucette ; fais ce que te dit Monsieur le Bailli.

LUCETTE.

J'y vais : mais , tiens , si je ne t'aimois pas , je ne fais pas ce que je te ferois. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

SCÈNE VI.

LE BAILLI, PERRIN.

LE BAILLI.

L'ÉVÈNEMENT est singulier ! mais ne me tromperois-tu pas.

PERRIN.

Ah ! Monsieur le Bailli, j'en suis bien sûr , la bourse est à lui ; il m'a bien spécifié six mille francs , depuis cinq ans , en revenant de la Foire de Beaucaire ; je l'écoutais avec trop d'attention pour prendre le change.

LE BAILLI.

Je crains bien que ce contre-tems là ne fasse changer Ambroise de résolution.

PERRIN.

Je m'y attends ; je perds Lucette , je le sens bien ; mon cœur en souffrira ! mais ma conscience sera tranquille.

LE BAILLI *observe Perrin.*

Tu as raison : mais , écoute , j'imagine un moyen pour ne pas chagriner Lucette , & te la faire épouser ; si nous ne disions à son pere la découverte que tu as faite qu'après le mariage ? Alors....

PERRIN, *vivement.*

Non ; Monsieur le Bailli , non : ce seroit le tromper.

C

34 PERRIN ET LUCETTE ;

LE BAILLI.

Je voulois t'éprouver : mon ami, tu mérites d'être heureux ; & tu le feras ; on ne peut manquer de l'être avec de pareils sentimens.

A R I E T T E.

Chacun court après le bonheur ;
Qu'en le cherchant l'homme se trompe !
On croit qu'il est dans la grandeur,
Dans la richesse, dans la pompe :
Nul ne le cherche dans son cœur. (Fin.)
Quand la vertu fait le trésor du sage,
Les coups du sort ne l'étonnent jamais :
Il les surmonte avec courage.
Qu'autour de lui gronde l'orage,
Dans son ame il trouve la paix.
Chacun court , &c.



PERRIN, *avec la plus grande émotion.*

Ah ! M. le Bailli !... oui oui , je me rendrai digne de vos leçons.

LE BAILLI.

Bon jeune-homme , sois toujours le même : tu n'en auras jamais besoin.

PERRIN, *avec un mouvement de joie.*

Ce Monsieur , je crois , sera bien content , quand il sçaura que son argent n'est pas perdu.

LE BAILLI, *tirant la bourse.*

Le voilà; je l'avois pris sur moi pour te le remettre : prends ; j'aurois voulu que tu en eusses joui plus longtems.

PERRIN.

Il n'est pas nécessaire : quand je verrai ce Monsieur, je l'enverrai chez vous, ou je l'y conduirai moi-même. Mais, voici Ambroise; sa fille est avec lui, Monsieur le Bailli, chargez-vous de parler ; car je sens que je n'en aurai jamais le courage.

LE BAILLI.

Laisse-moi faire.



SCENE VII

AMBROISE, LUCETTE, PERRIN, LE BAILLI.

AMBROISE.

HÉ bien ! qu'en dirons-nous ? (*Au Bailli.*) Serviteur, Monsieur le Bailli. (*A Perrin.*) Et toi, te voilà bien content ! je te donne ma fille : tu ne diras plus, ou la vie, ou la mort ! t'en souviens-tu ? Mais allons donc, tu as l'air tout gelé ; on te donneroit déjà dix ans de mariage.

LE BAILLI.

Ecoutez, avant toutes choses, il est à propos de vous observer...

C ij

36 PERRIN ET LUCETTE,

AMBROISE.

Oh ! moi , je n'observe rien , sinon qu'il faut s'amuser. Allons , de la joie , morbleu ! de la joie : car , moi , j'entends que tout ça se passe gaiement.

ARIETTE.

C'est le verre à la main ,
Qu'il faut fêter un mariage ,
Et chanter , faire tapage ,
Du soir au lendemain :
Malgré les glaces de mon âge ,
On me verra toujours en train.
Vous vanterez votre doux esclavage.
Servir l'amour , voilà votre partage ;
Je ne fers que le Dieu du vin.
Est-il d'autres plaisirs que de chanter & boire ?
Quand pour animer la Chanson ,
On fait sauter un bouchon , pon !
Pour un buveur , quelle victoire !
Son cœur saute à l'unisson ,
Enivré de sa gloire.
C'est le verre , &c.



Et voilà ce que c'est ! vive la bonne humeur !
allons , Lucette , de la gaieté , ma fille.

LUCETTE.

Oh ! pour moi , je ne demande pas mieux ; il n'y a que Perrin qui depuis tantôt est triste comme je ne sçais quoi.

AMBROISE.

Je m'en suis déjà aperçu : je lui trouve un air de froideur... (*A Perrin.*) Mais, que diable as-tu ? On diroit que tu n'es pas trop content d'épouser notre fille ; tu étois tout feu tantôt ; est-ce depuis que tu as fait fortune ?

PERRIN.

Monsieur Ambroise ! mon pere ! que ne pouvez-vous lire dans mon ame !

AMBROISE.

Tout ça est fort bien : tout ça va le mieux du monde ; mais puisque je consens à tout.

PERRIN.

Croyez que mon ame en est pénétrée.

LE BAILLI.

Oui , mais c'est que vous ne sçavez pas.

AMBROISE.

Ma foi , je ne vous comprends pas même : il me demande ma fille , il me la fait demander ; hé bien ! la voilà , je la lui donne. Voyons , qu'est-ce qui l'arrête ?

PERRIN, *après avoir un peu hésité.*

L'honneur.

AMBROISE, *avec colère.*

Comment ventregué ! l'honneur ! Est-ce qu'on a quelque chose à reprocher à ma fille ? Est-ce que je ne suis pas un honnête-homme ?

LE BAILLI, *avec douceur.*

Vous ne l'entendez pas. Ecoutez-moi.

C iij

38 PERRIN ET LUCETTE,

QUATUOR.

AMBROISE.

Non, je ne veux rien entendre.
L'honneur ! jarnigué ! l'honneur !

Morbleu ! je m'y ferois pendre.
A moi ! tatigué ! l'honneur !
Tu me le paieras ,

Nenni vraiment ,
Non, je ne veux rien entendre.
L'honneur ! jarnigué ! l'honneur !
Je suis trop en fureur.

LE BAILLI.

Je vais vous faire comprendre
Que vous êtes dans l'erreur.
Laissez-moi vous faire entendre . . .
Mais, un moment...

Je vais vous faire comprendre
Que vous êtes dans l'erreur.
Calmez votre fureur.

PERRIN.

De grace, daignez m'entendre.
Mais vous êtes dans l'erreur.
De grace, daignez m'entendre.
Hélas ! quel embarras !

De grace, daignez m'entendre.
Mais vous êtes dans l'erreur ;

Calmez cette fureur.

LUCETTE.

Mon pere, daignez l'entendre,
Et calmez votre fureur.
Pourquoi cet embarras ?
Moi, je n'y puis rien comprendre.
Dieux quel tourment !

Mon pere, daignez l'entendre,
Et calmez votre fureur ,
Calmez votre fureur.



LE BAILLI, à *Ambroise*.

Là, là, là, doucement. Il faut espérer qu'à la fin on pourra vous faire entendre raison.

AMBROISE.

Non, Monsieur le Bailli, je suis trop en colere; c'est que, voyez-vous ! sur cet article-là, je sommes un peu châtouilleux nous.

LE BAILLI.

On le sçait ; mais vous êtes aussi trop vif. Premièrement, je réponds de Perrin ; il n'a nul dessein de vous offenser, il vous respecte ; il respecte votre fille.

PERRIN.

Ah ! Lucette ! tu n'en as jamais douté.

AMBROISE.

Mais l'honneur !

LE BAILLI.

Le vôtre n'est point compromis là-dedans ; c'est du sien seul dont il parloit. Mais... c'est que vous ne sçavez pas....

AMBROISE.

Je sçais que nous sommes sans reproche, & que je n'aimons pas les mots à double entente.

LE BAILLI.

Vous avez raison ; mais, apprenez que cette somme sur laquelle nous fondions l'établissement de nos jeunes gens....

AMBROISE.

Hé bien ?

Civ

40 PERRIN ET LUCETTE,

LE BAILLI.

Hé bien ! Perrin n'a plus rien à y prétendre.

LUCETTE, *qui a été très-attentive, tombe à ce
moi dans les bras de Perrin.*

Ah Ciel !... voilà donc ce que tu me cachois ?

AM BROISE, *revenu de sa surprise.*

Mais, comment donc ça ?

LE BAILLI.

Il a trouvé celui qui l'avoir perdue, & son hon-
neur veut qu'il la lui rende

PERRIN.

Oui, ma chere Lucette, nous aurions été heu-
reux : mais tu ne voudrois pas que nous le fussions
aux dépens d'aurai ?

AM BROISE, *à Perrin.*

C'est bien dit.... Fais ton devoir : mais avec
tout ça, moi, je ne peux pas consentir... j'en suis
fâché.

LUCETTE.

Ah ! Perrin ! je te perdrois ?

PERRIN.

Console-toi, Lucette ; ce ne sera pas pour tou-
jours : notre sort pourra changer. Souviens-toi seu-
lement de ce que tu m'as promis.

AM BROISE, *avec inquiétude.*

Comment ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce donc
que tu lui as promis ?

LUCETTE.

Oui, je lui ai promis que je l'aimerois toujours.

COMÉDIE.

41

AMBROISE.

Oh ! si ce n'est que ça. ,...

LUCETTE, *éplorée.*

Mon Pere !....

AMBROISE.

Eh bien ! mon Pere !.... Quand tu diras tout ça... j'en suis fâché ; mais , n'est-il pas vrai , Monsieur le Bailli , à l'impossible !....

PERRIN, *à Ambroise.*

Non , je ne vous blâme pas : je sens moi-même.... mais conservez - moi votre bienveillance ; & toi , Lucette , pense quelquefois à celui qui ne t'oubliera jamais. (*Au Bailli.*) Monsieur le Bailli , je n'ai d'espérance qu'en vous.

LE BAILLI.

Mon ami , crois que je ne négligerai rien pour améliorer ton sort.

LUCETTE, *voyant partir Perrin.*

Quoi ! tu me quittes , Perrin ?

PERRIN.

Il le faut !... Adieu.

(*Il sort en cachant quelques larmes.*)





SCENE VIII.

AMBROISE, LUCETTE, LE BAILLI.

AMBROISE.

Tout ce qui me fâche, c'est que j'ai été prôner ce Mariage-là dans le Village, & que je suis sûr qu'ils vont tous venir : que leur dire à présent ?

LUCETTE.

Ah ! mon Pere, si vous vouliez bien !...

AMBROISE.

Si je voulois bien ! si je voulois bien ! vraiment !... oui, je le voudrois bien ; c'est un honnête garçon ; & ce qu'il vient de faire redouble mon estime pour lui. Mais, au bout du compte, je n'irai pas sacrifier ma fille. J'en suis fâché.

D U O.

LUCETTE.

Ah ! mon Pere ! ah ! mon Pere !

Quoi ! votre enfant se désespere,

Et votre cœur n'est pas touché !

Ah ! mon Pere ! ah ! mon Pere !

AMBROISE.

Je te l'ai dit, j'en suis fâché ;

Mais te plonger dans la misère !

Non, je n'y consentirai pas.

COMÉDIE.

43

LUCETTE.

Ah ! mon Pere ! ah ! mon Pere !

ENSEMBLE.

Laissez-moi gémir dans vos bras. | Non, je n'y consentirai pas.



AMBROISE.

Quand tu te chagrineras, . . . je ne sçais que faire à tout ça, moi : riens, voilà M. le Bailli, je m'en rapporte à lui.

LE BAILLI.

Pour moi, je vous dirai toujours que l'inclination seule fait le bonheur des Epoux, & que la vertu est préférable à la richesse.

AMBROISE.

J'entends bien tout ça . . . moi, je n'ai qu'elle.

LE BAILLI.

C'est une raison de plus, pour desirer de la voir heureuse.

AMBROISE, *faisant quelques caresses à Lucette.*

Allons, ne pleure donc pas : veux-tu me chagriner aussi ? Tu sçais bien que je suis ton Pere, & que je ne veux que ton bien.

LUCETTE, *embrassant son Pere.*

Ah ! je renaiss ! votre ame s'attendrit ; achevez, achevez, mon Pere.

AMBROISE, *ému, regardant le Bailli.*

Monsieur le Bailli ? . . .

44 PERRIN ET LUCETTE, LE BAILLI.

Mon ami, je vous ai dit ce que je pensois ; c'est à votre cœur seul à vous donner conseil.

AMBROISE *rève un moment.*

Eh bien ! je n'écoute que lui : oui, ma fille, console-toi, Perrin sera ton époux : il le mérite. Il n'est pas riche, mais le peu que j'ai est à vous : vous le ferez valoir. Et pour ceux qui me blâmeront, votre bonheur fera ma réponse.

LUCETTE.

Oh ! mon pere !... mon pere ! vous n'aviez qu'un enfant, vous en allez avoir deux qui ne cesseront de vous chérir. (*Au Bailli.*) Monsieur le Bailli, nous vous devons tous... Mais, Perrin, où peut-il être à présent ?



SCENE IX, & dernière.

LE VOYAGEUR, PERRIN, & les
précédens.

LE VOYAGEUR, *tenant Perrin par la main.*

VENEZ, venez, mon ami : il en est bien peu, qui comme vous, sachent sacrifier leur amour à leur devoir. (*Au Bailli.*) Monsieur, ce jeune homme vient de me dire que vous étiez dépositaire d'une bourse qu'il a trouvée, il y a environ cinq ans ?

LE BAILLI.

Oui, Monsieur, cela est vrai.

LE VOYAGEUR.

Cette bourse m'appartient. Elle doit contenir six-mille livres en or ; cent doubles louis , & cinquante louis simples.

LE BAILLI.

Sur ce détail , je ne saurais douter qu'elle ne soit à vous. La voilà , Monsieur , dans le même état...

LE VOYAGEUR.

Oui, je la reconnois, donnez. (*Il prend la bourse des mains du Bailli & la donne à Lucette.*) Tenez , Lucette, donnez cela à Perrin ; il aimera mieux le tenir de votre main que de la mienne.

LUCETTE, étonnée.

A Perrin ?

PERRIN.

A moi, Monsieur ?

LE VOYAGEUR.

Oui, mon ami, & ce n'est qu'une dette dont je m'acquitte envers vous : mais votre probité mérite une autre récompense, & celle là regarde le pere de Lucette.

AMBROISE, ôtant son chapeau.

C'est moi, Monsieur, pour vous servir.

LE VOYAGEUR.

En ce cas , vous saurez que je leur ai promis d'être de leur noce.

46 PERRIN ET LUCETTE,

AMBROISE, *prenant Lucette qui tient la bourse & la faisant passer du côté de Perrin.*

Oh ! puisque c'est comme ça , moi , de tout mon cœur ; tiens , tiens , prends tout.

PERRIN.

Ma chere Lucette ! ... Monsieur ! ... Comment pourrai-je mériter ? ...

LE VOYAGEUR.

Point de remerciement ; avez-vous oublié que vous êtes mon libérateur ? ce que je vous dois est bien au-dessus de ce que je vous donne : c'est un argent que je croyois perdu : il est bien employé , s'il peut faire votre bonheur. Mes enfans , je ne me pardonnerois jamais d'être venu pour le troubler.

LUCETTE, *présentant la bourse à Perrin.*

Tiens , Perrin.

PERRIN.

Ma chere Lucette , remets cela à M. le Bailli ; il fait mieux que nous l'emploi que nous en devons faire.

LE BAILLI.

Je ferai tout pour le mieux. (*A Ambroise.*) Tu vois , Ambroise ; une bonne action n'est jamais sans récompensée . . . (*A Perrin.*) Pour toi , Perrin , la tienne étoit déjà assurée. Ambroise , touché de tes bons procédés , & te trouvant assez riche de tes vertus-ceptoit pour son Gendre , & t'accordoit la main de Lucette.

PERRIN, *sautant au cou d'Ambroise.* ,

Est-il possible ? .. ô mon pere ! ô mon ami ! ...

AMBROISE.

Ma foi oui, & j'aurois cru encore faire une très-bonne affaire... Mais, tiens, tiens, je m'en doutois, voilà tous nos gens qui viennent, & Jacques le Carillonneur; allons, allons, mes amis, réjouissons nous. *(Tous les Paysans, le Carillonneur à leur tête, viennent se placer pêle-mêle sur les deux côtés du Théâtre.)*

C H Œ U R.

Quel plaisir ! quelle allégresse !

L'Amour va sécher vos }
nos } pleurs.

Dans le sein de ta tendresse ,

Vous oublierez vos }
Nous oublierons nos } malheurs.

Quel plaisir, &c.

P E R R I N.

Chaque jour près de toi, ma chère,

Me verra bénir mon lien.

L U C E T T E.

Toujours attentive à te plaire ,

Dans ton bonheur je trouverai le mien.

Quel plaisir, &c.

L E B A I L L I.

En tous lieux on chérir l'aïfance :

Mais le cœur en jouit bien plus ,

Quand les dons de la Bienfaisance

Deviennent le prix des Vertus.

Quel plaisir, &c.

*

F I N

48 PERRIN ET LUCETTE, &c.

Ballet de tous les Paysans , dans lequel un Niais , une Niaise, le Meunier, la Meuniere, un Vieux & une Vieille danseront les principales entrées.

LE CARILLONNEUR *chante.*

Pour fêter ce Mariage ,
Du bruit de mon carillon ;
Digue digue don , digue don , digue daine ;
Digue digue don , digue don , don , don ;
J'étourdirai tout le Village ,
Digue digue don , digue daine , digue don.
Amour ce petit Dieu fripon ,
Se plaît à ce charmant tapage ;
Digue digue don , don daine , digue don.
Quand fille sous ses loix s'engage ,
Il fait aussi son carillon.
Digue digue don , &c.

On danse.

*

Un Vieux & une Vieille chantent.

A votre tendresse ,
Souffrez que l'on s'intéresse.
La froide vieillesse ,
De votre allégresse ,
Vient encor jouir.
L'Amour vous caresse ;
Des roses de la jeunesse ,
Embellissez le plaisir.

Alternativement. { La vieillesse est ennuyeuse ,
Toujours causeuse ,
Et curieuse.

ENSEMBLE.

Malgré tout cela ,
Puisque nous voilà ,
On nous souffrira
Comme à l'Opéra.
A votre tendresse , &c.

J'ai lu par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police,
Perrin & Lucette, Comédie, & je n'ai rien trouvé qui en empêche l'im-
pression. A Paris, ce 12 Juin 1774, MARIN.

L A
PERUVIENNE,
OPERA-COMIQUE,

Par M. ROCHON DE CHABANNES.

*Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la
Foire S. Germain, le 23 Mars 1754.*

Le prix est de 24 f. avec la Musique.



A P A R I S ;
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques ;
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. D. CC. LIV.

Avec Approbation & Privilège.

ACTEURS.

LA PERUVIENNE ou ZILIA, Ma. le Moine.

LA FÉE BAGATELLE, Mlle Villiers.

UN PETIT MAÎTRE, *Mr. le Moine.*

ARPAGINE, Joueuse, Mlle de Lorme.

DETERVILLE, Amant de Zilia, *M. la Ruelle*:

UN CAPITAINE DE L'ISLE, M. Paran.

L'AMOUR, *Mlle Prudhomme.*

SUITE DE L'AMOUR.

SUITE DE LA BAGATELLE.

TROUPE DE FOUS.

1. THE
 2. THE
 3. THE
 4. THE
 5. THE
 6. THE
 7. THE
 8. THE
 9. THE
 10. THE
 11. THE
 12. THE
 13. THE
 14. THE
 15. THE
 16. THE
 17. THE
 18. THE
 19. THE
 20. THE
 21. THE
 22. THE
 23. THE
 24. THE
 25. THE
 26. THE
 27. THE
 28. THE
 29. THE
 30. THE
 31. THE
 32. THE
 33. THE
 34. THE
 35. THE
 36. THE
 37. THE
 38. THE
 39. THE
 40. THE
 41. THE
 42. THE
 43. THE
 44. THE
 45. THE
 46. THE
 47. THE
 48. THE
 49. THE
 50. THE
 51. THE
 52. THE
 53. THE
 54. THE
 55. THE
 56. THE
 57. THE
 58. THE
 59. THE
 60. THE
 61. THE
 62. THE
 63. THE
 64. THE
 65. THE
 66. THE
 67. THE
 68. THE
 69. THE
 70. THE
 71. THE
 72. THE
 73. THE
 74. THE
 75. THE
 76. THE
 77. THE
 78. THE
 79. THE
 80. THE
 81. THE
 82. THE
 83. THE
 84. THE
 85. THE
 86. THE
 87. THE
 88. THE
 89. THE
 90. THE
 91. THE
 92. THE
 93. THE
 94. THE
 95. THE
 96. THE
 97. THE
 98. THE
 99. THE
 100. THE

La Scene est dans l'Isle de la Frivolité.



LA
PERUVIENNE,
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Isle, & la Mer dans l'enfoncement. La Scène est au lever de l'Aurore.

La Pièce commence par une Tempête. On voit arriver le vaisseau de la Peruvienne ; il est agité par les vents & fait naufrage.

LA PERUVIENNE *entre sur le Théâtre avec le calme.*

LA PERUVIENNE.

Recitatif.



E calme enfin rogne sur l'océan ;
Mais tout son trouble a passé dans
mon ame.

Echapée au naufrage, & loin de mon
amant,

J'ignore mon destin, & celui de ma flamme,

A ij

LA PERUVIENNE.

AIR. *J'ai perdu tout mon bonheur.*

J'ai perdu tout mon bonheur ,

J'ai perdu mon serviteur ,

La mer nous sépare.

Hélas , renonçons au jour ,

Il n'est beau qu'avec l'amour.

O destin barbare !

J'ai perdu , &c.

*Ici on entend derriere le Théâtre
un grand bruit de guerre.*

AIR. *De la ceinture.*

Mais quel bruit a frappé mes sens ,

Jé me croyois seule en cette Ile.

Me fierai-je à ses habitans ,

Dois-je chercher un autre azile.

SCENE II.

Ici le bruit redouble. Un Capitaine du Régiment de la Folie , entre avec sa Compagnie. Marche de la Troupe. Elle passe devant la Peruvienne , & se range à droite & à gauche.

LA PERUVIENNE, LE CAPITAINE
& sa Compagnie.

LE CAPITAINE.

AIR. *Non je ne ferai pas.*

QUEL air embarrassé ! quel vêtement sauvage ?
La crainte & le chagrin son peints sur son visage.
à la Peruvienne.

Cessez de soupirer , & calmés votre effroi.

OPERA-COMIQUE.

5

LA PERUVIENNE.

Je ne m'occupe ici , ni de vous ni de moi.

LE CAPITAINE,

AIR. *Et riez , riez donc.*

Montrant sa Compagnie.

Devant ces beaux garçons ,

Allons , qu'on s'évertue.

C'est faire des façons

Que de baisser la vue.

Et riez , riez donc

Mon aimable inconnue,

Et riez riez donc

Voilà le bon ton.

LA PERUVIENNE.

AIR *Voulant faire un voyage.*

Echappée aux alarmes

D'un cruel élément ;

Je dois donner des larmes

Au fort de mon amant.

LE CAPITAINE.

D'une pareille perte

On peut vous consoler.

L'Isle n'est point déserte ,

Vous n'avez qu'à parler.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

A Déterville tout me lie ,

Ses procédés & mon penchant.

A iij

LA PERUVIENNE.

Une Indienne jamais n'oublie
Son bienfaiteur, ni son amant.

AIR. Vous voulez me faire chanter.

L'Isle de la Frivolité
Étoit son hémisphère.
Soumise à son autorité
Par les loix de la guerre,
Il a sans cesse respecté
Une triste étrangère,
Et de sa générosité
Mon cœur fut le salaire.

AIR. L'occasion fait le larron.

Pour son pays, tous deux nous faisons voile
Quand sur ces bords la mer nous a jetté.

LE CAPITAINE.

Admirez donc, ma chère, votre étoile,
Ce malheur vous a profité.

AIR. Quand le péril est agréable.

Vous êtes par la diligence
Venu en cette Isle aujourd'hui.
Le hazard nous conduit ici
Mieux que l'expérience.

AIR. Partout en ce jour.

Je vais, mon amour,
Au son du Tambour
Faire annoncer le jour
Dans cette Isle aimable.
Il est enfin temps
Que ses habitants

Quittent tous, les brelans,
La danse & la table.

On veille la nuit,
Le jour on se tient au lit.

C'est là le trantran des gens de la ville.

au Tambour. Allons cher ami

Battez la retraite ici.

à la Peruv. Tout sans vous dans l'Isle
Seroit endormi.

*On bat la retraite sur l'air qui
vient d'être chanté.*

AIR. Nous venons de Barcelonette.

A tous les habitans de l'Isle
Je vais annoncer votre fort ;
Quelqu'un pourra vous être utile
Si vous sçavez prendre l'effort.

*On reprend la marche du Régiment ;
le Capitaine & sa compagnie sortent.*

SCENE IIL

LA PERUVIENNE.

AIR. Des Folies d'Espagne.

CHER Déterville, est-ce-là ta patrie,
Je ne croyois changer que de climats.
Tout porte ici le sceau de la folie,
Tout m'offre un sort pire que le trépas.

Air

S C E N E IV.

LA PERUVIENNE, UN PETIT-
MAISTRE *en Domino & un Masque*
à sa main.

La Peruvienne à l'aspect du Petit-Maitre
se retire un peu à l'écart.

LE PETIT-MAISTRE *sans appercevoir*
la Peruvienne.

AIR. Noté N°. I.

MA foi, vive , vive le Bal ;
L'entrée en est éblouissante ,
Tout le détail original ,
Et la sortie intéressante.

La Femme de Condition
Y va souvent pour se confondre ;
Son masque la met sur le ton
D'écouter tout , & d'y répondre.

La Bourgeoise y vient sans espoir ,
L'Actrice pour être pourvue :
La première à dessein de voir ,
Et la seconde d'être vûe.

Ma foi, vive , &c.

OPERA-COMIQUE.

3

Dans une Loge un Allemand,
Reçoit les sermens de Céphise ;
Cette Belle en le caressant,
Adroitement le dévalise.

Plus loin , le plaisant quiproquo ,
L'histoire est neuve sur mon ame ;
Un Mari sous le Domino
Surprend un aveu de sa Femme.

Ma foi , vive , &c.

Un Petit-Maitre en ce séjour
Amuse , éblouit , intéresse :
Il fixe la ville & la Cour ,
On ne connoît que son espèce.

Au sortir de là cent Beautés
Lui proposent le tête à tête ;
Affailli de tous les côtés ,
Il ne sçait à qui faire fête.

Ma foi , vive , &c.

LA PERUVIENNE.

AIR. *De s'engager , il n'est que trop facile.*

Chaque habitant ! nouvelle extravagance ,
Qu'ils me font bien sentir tout mon malheur !

*Ici le Petit-Maitre l'aperçoit , va au-
devant d'elle , & l'arrête.*

(10) **LA PERUVIENNE,**

Eloignons-nous , évitons leur présence
La félicité est faite pour mon cœur.

LE PETIT-MAISTRE *en l'arrêtant.*

Que craignez-vous , charmante Reine ,
On n'a point d'ennemis quand on a tant d'attraits.

LA PERUVIENNE *d'un air naïf.*

AIR. *Et j'y pris bien du plaisir.*

Je ne fuyois point par crainte ,
Vous n'en sauriez inspirer.
Pour soupirer sans contrainte ,
Je voulois me retirer.

LE PETIT-MAISTRE.

Je suis instruit de vos peines ,
Et frappé de vos beaux yeux.
L'Amour nous offre des chaînes ,
Qui pourront nous rendre heureux.

VAUDEVILLE *Du Portier.*

Jeunes tous deux , tous deux aimables ,
On ne peut songer qu'à s'aimer.
Vos vœux me seront favorables ,
Ai-je tort de le présumer ?

LA PERUVIENNE.

Ne comptez pas sur ma tendresse ,
Je dois gémir dans ce séjour.
Mon cœur est plein de la tristesse.

OPERA-COMIQUE. 11

LE PETIT-MAISTRE.

Il en recevra mieux l'amour.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Qu'importe à mes tendres desirs:*

Vous espérez en vain ,

LE PETIT-MAISTRE.

Eh quoi ?
Donneriez-vous dans le scrupule ?
Tenez , reposez-vous sur moi ,
Je guéris de ce ridicule.

AIR. *Non je ne ferai pas , &c.*

Comme un colifichet d'espèce précieuse ,
Nous regardons ici la femme vertueuse.
Peu de gens sont jaloux de ce frivole bien ,
Si c'est fort singulier , cela n'est propre à rien.

LA PERUVIENNE.

AIR. *La nuit dans les bras du repos:*

Si dans mon cœur indifférent ,
Vous cherchez à porter la haine ;
Gardez cet air impertinent ,
Vous y réussirez sans peine.

LE PETIT-MAISTRE.

Quand votre Sexe trompeur ,
Contre un homme se déchaîne ,

LA PERUVIENNE;

Ce dépit lui fait honneur ,
L'indifférence est sans fureur.

AIR. *Quand son desir est satisfait.*

Oui , je me crois déjà vengé ,
C'est un aveu que cette injure.
Vous ne tenez qu'au préjugé ,
Mais tient-il contre la nature ?

VAUDEVILLE *d'Epicure.*

Un arbre en fleurs est la figure
D'une Beauté dans son printems.
C'est là sa première parure ,
Il ne la garde pas long-tems.
Un Zéphir léger le caresse ,
La fleur tombe , & le fruit paraît :
Voilà l'effet de la tendresse ,
La Vertu meurt , quand l'Amour naît.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Babet que t'es gentille.*

Vous ne connoissez pas
Les sentimens de l'ame ;
Je fais bien plus de cas
D'une timide flamme.
Un coup d'œil craintif ,
Blesse un cœur au vif :
Un libre aveu l'offense.
L'Amour dans un sincère Amant
Doit avoir les traits d'un enfant ;
Il ne peut être triomphant
Sans cacher sa puissance. fin.

OPERA-COMIQUE. 13.

LE PETIT-MAISTRE.

MENUET de Grandval.

Changez aujourd'hui de système ;
Vous avez besoin d'un Amant.

LA PERUVIENNE.

La perte de l'objet qu'on aime
N'en ôte pas le sentiment.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *Pour soumettre mon ame.*

La frileuse hyrondelle ,
Est l'image du plaisir ;
Le Printems la rappelle ,
L'Automne la fait partir.
Prevenons par l'inconstance
Les premiers froids de l'Amour :
En changeant tout recommence ,
Deux Amans n'ont qu'un beau jour.

LA PERUVIENNE.

AIR. *De l'Amour , je subis les loix.*

Vous effarouchez les plaisirs ,
Le sentiment nourrit la flamme.
Contraignez un peu vos desirs ,
Laissez les passer dans votre ame.
Vous imitez le papillon
Qu'attire une flamme perfide :
Il périclète près du tourbillon ,
Qui de loin avoit été son guide.

LA PERUVIENNE, LE PETIT-MAISTRE.

AIR. Tout roule aujourd'hui dans le monde.

L'inconstance est inévitable,
Tirons parti de toute ardeur,
Un feu discret & raisonnable
Epreuve le même malheur.
L'Amour est un oiseau sauvage,
Donc on ne peut fixer le sort :
Il meurt, sitôt qu'il est en cage,
Quand il est libre, il prend l'essor.

LA PERUVIENNE.

AIR. Ah Lizon de tant d'alarmes.

La plaintive Tourterelle
Gémit, sans jamais changer.
De mes feux c'est le modèle,
Rien ne peut me dégager.

AIR. Noté N°. 2.

Notre cœur ne forme qu'une chaîne,
Et le goût en assortit les nœuds,
Nous nommons un premier choix sans peine,
Le second nous paroît seul honteux.
Nos amans doutent de leur victoire,
Ils mettent leur gloire
Dans un rendre aveu.
Un rival quand l'amour nous engage
Toujours nous outrage
S'il nous peint son feu.

OPERA-COMIQUE.

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *De l'amour tout subit les loix.*

Cet effort
Vous fait bien du tort ,
Vous perdez le fruit de mon choix ,
Je voulois par quelques hommages
Mettre à la mode ce minois.
Je pouvois sans trop avancer
En huit jours vous bien annoncer :

La dessus
J'ai des avantages
Qui sont fort reconnus.

LA PERUVIENNE.

Il vaut mieux quand on est sensé
Être inconnu que méprisé.

LE PETIT-MAISTRE.

Eh mais , en faisant mon bonheur
Vous débateriez avec honneur
Une intrigue où je suis nommé
Eternise l'objet aimé.
Nous faisons l'entrecien de l'île
Tous nos jours coulent sans ennui.
Que de Belles sont dans l'oubli
Pour n'avoir pas eu mon appui.
A mes vœux rendez-vous docile ,
C'est un conseil d'ami.

LA PERUVIENNE.

AIR. *O l'heureux tems , jeune Silvie.*

Soyez simple en votre conduite ,
L'orgueil sert à nous abaisser.

LA PERUVIENNE,

Ce n'est qu'avec peu de mérite
 Qu'on a besoin d'en imposer.
 Nous fuyons un pavot superbe,
 Son odeur nuit à son éclat.
 La violette naît sous l'herbe;
 Mais elle flatte l'odorat."

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. De Catinat.

Ce trait vif & mechant me paye de mes soins,
 C'est un défaut de plus, c'est un travers de moins.
 Vous n'avez pour briller que deux tons à choisir,
 L'esprit de médifance ou le goût du plaisir.

AIR. Quel plaisir de voir Claudine.

à part.

Mais Arpagine s'avance,

à la Peruvienne. à part.

Je vous laisse... Eloignons-nous,
 La fuite en cette occurence
 Rend suspect un rendez-vous.



SCENE

S C E N E V.

LA PERUVIENNE, ARPAGINE.

*Arpagine entre d'un air furieux , & tenant à sa main
un jeu de cartes à moitié déchiré.*

LA PERUVIENNE *sans la voir,*

AIR. *Bouchez , Nayades , &c.*

IL part , je suis enfin tranquille ,
Pensons à mon cher Dêterville.

Appercevant Arpagine.

Que vois-je ! une femme en fureur ,
Hélas , je soupçonne qu'elle aime.
Ah ! si c'étoit là son malheur ,
Qui la plaindrait plus que moi-même.

En s'avançant auprès d'Arpagine.

AIR. *Pour passer doucement la vie ;*

Puis-jé vous prier de me dire
Le sujet de votre tourment.
D'où vient que votre cœur soupire ,
Regreteriez-vous un Amant ?

B

LA PERUVIENNE,

ARPAGINE.

ARIETTE.

Un Amant ! un Amant !
 Serois-je si chagrine,
 Le jeu fait mon tourment,
 C'est lui qui m'assassine :

Maudit Brelan , maudit Brelan ,
 Ton courroux ne peut-il s'éteindre.
 Si le malheur est accablant
 Tes dons sont encor plus à craindre.

Tantôt , le coup est inoui :
 J'en frémis , quand j'y pense ,
 J'ai Brelan favori ,
 De cent louis je relance.

Va , cinq cens ,
 Repond un Petit-Maitre.
 J'y consens ,
 Il redouble , le traître.

Je tiens les mille , & rien de plus.
 La pitié m'en détourne.
 Il offre à mes yeux confondus ,
 Trois Rois , & celui de retourne.

Ce coup épouvantable ,
 Rend mon cœur furieux.
 Je renverse la table ,
 Je déchire les jeux.
 Et je viens dans ma colere
 L'apprendre à toute la terre.

OPERA-COMIQUE: 19
LA PERUVIENNE.

AIR. *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Je ne sçai pas quels sont vos jeux ?
Mais votre état fait leur censure.
Vous jouiriez d'un sort heureux
S'ils étoient pris dans la nature.

ARPAGINE.

AIR. *Des Trembleurs.*

Mille louis, il faut se pendre,
Où les trouver, où les prendre,
Courtisans, époux & gendre,
Tous par moi sont ruinés.

Fortune, ton accueil tendre,
Ne pourra plus me surprendre,
Mon état va me défendre
De tes traits empoisonnés.

Elle sort.



Bij

SCÈNE VI.

LA PERUVIENNE, LA BAGATELLE
& sa Suite.

La Joueuse sort d'un côté, & la Fée Bagatelle entre de l'autre avec sa suite. Elle est composée de ses Gens & de ses Courtisans.

Ses Courtisans sont un Petit-Collet, un Militaire, un Financier ; ils ont chacun une attitude.

LA BAGATELLE à sa Suite dans
l'enfoncement du Théâtre.

AIR. *La nouveauté vous appelle.*

SUJETS de la Bagatelle,
Accourez sur ces bords,
Et quittez tout pour elle,

LES SUIVANTS:

Et quittons tout pour elle.

LA BAGATELLE à la PERUVIENNE;
d'un ton ironique.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Etes-vous ce singulier être
Que je viens exprès pour connoître.

OPERA-COMIQUE.

21

LA PERUVIENNE.

Si la vertu donne un travers
A vos maximes, je déroge.
Je préfère dans mes revers
Votre critique à votre éloge.

LA BAGATELLE.

AIR. *Des Favoris de la Gloire.*

Il est des erreurs de mode,
Dont il faut s'accommoder ;
Une sagesse incommode,
Aveugle, loin de guider.

Etrouffant un vain murmure ;
Suivez les écarts reçus.
Le préjugé dénature
Les vices & les vertus.

LA PERUVIENNE.

AIR noté. N^o. 3.

Dès le moment qu'à bien vivre
L'usage ne peut porter ;
C'est un travers de le suivre,
Un bien de s'en écarter.

Si le préjugé me fronde,
Mon cœur dompte cet ennui ;
L'insensé vit pour le monde,
Et le sage vit pour lui.

B ii j

LA PERUVIENNE.

L' A B B É.

AIR. Nous venons de Barcelonnettes.

Erreur , erreur , il faut paroître ,
C'est un article convenu.

LE PETIT-MAISTRE.

On ne vit pas pour se connoître ,
Mais on vit pour être connu.

VAUDEVILLE de la Coupe Enchantée.

Fuir le bon sens , au bel esprit prétendre ;
Parler beaucoup , & penser peu :
Rougir du mort , sur la chose s'étendre ;
Prêter l'oreille à tout aveu :
Changer d'amis , de plaisirs & de mode ;
Chercher l'éclat , captiver les regards ;
Se faire un nom , même par des écarts ,
Voilà notre unique méthode.

LE FINANCIER.

AIR. Réveillez-vous belle endormie.

Suivez le plan que l'on vous dresse ,
Ce sont là les vertus du tems ,
Les sentimens de la noblesse , ...

LA PERUVIENNE.

Et non les nobles sentimens.

LA BAGATELLE.

AIR. *Un mouvement de curiosité.*

D'un trait d'humeur je ne suis pas blessée ;
à part.

Attaquons-là par un autre côté.

à ses gens.

Que l'on m'apporte une Toilette dressée :

à part.

Découvrons-lui l'art d'embellir sa beauté.

L'effet est sur , toute femme sensée

Pour ses attraits a de l'humanité.

Ici vient la Toilette.

AIR. *La fanfare de S. Cloud.*

L'amour propre rend coquette ,

Commençons par l'allumer.

La Bagatelle mène la Peruvienne au miroir.

Venez à cette Toilette.

Belle apprendre à vous aimer.

*La Peruvienne en se voyant dans le miroir, croit appercevoir
une de ses compagnes, elle court dessus pour l'embrasser.*

LA PERUVIENNE.

Quelle rencontre imprévue !

Une fille du Soleil !

Ici son attitude l'empêche de se voir.

Mais elle échappe à ma vue,

O prestige sans pareil !

B iv

LA PERUVIENNE,

LA BAGATELLE.

La Fée Bagatelle éclate de rire, les yeux de la Peruvienne retombent sur le miroir, elle regarde devant & derriere avec étonnement; la Bagatelle s'avance auprès d'elle pour la tirer de son ignorance.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Que votre étonnement se passe,
Faites vos yeux à ces effets.

Montrant le miroir.

Vous êtes devant un espace
Qui réfléchit tous les objets.

LA PERUVIENNE.

Eh quoi ! cela me représente.

LA BAGATELLE.

La Bagatelle s'approche de la glace, & montre à la Peruvienne sa figure, auprès de la sienne.

Jugez-en par moi.... M'y voilà.

LA PERUVIENNE.

La Peruvienne après avoir confronté la Bagatelle & quelqu'un de sa suite en face & dans le miroir, dit :

L'invention est ravissante.

LA BAGATELLE.

Le miroir opere déjà.

La Peruvienne s'asseyoit & se regarde avec complaisance.

OPERA-COMIQUE.

53

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. *La queue de mon chat.*

La Toilette est le trône des belles ,
Le caprice & l'art en sont l'appui.
Le plaisir au sortir des ruelles
Y conduit l'Amant , & jamais le mari.
Le miroir tend les traits du visage ,
Un galant en fait sentir l'usage.
On s'admire ,
Un sourire
Paye le sot qui soupire.
La Toilette , &c.

L'ABBÉ *en s'appuyant sur le fauteuil de la Peruvienne.*

AIR. *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Comment trouvez-vous vos appas.

LA BAGATELLE.

On peut vous rendre encor plus belle.

LA PERUVIENNE.

Ce secret ne me flatte pas.

LA BAGATELLE.

Vous feignez de m'être rebelle.

à sa Suite.

AIR. *d'Epicure.*

Fameux heros de la Toilette ,
Mes directeurs dans ce bel art :

Venez lui placer une aigrette,
 Lui mettre du rouge & du fard.
 Employez dans cette entreprise
 Tout votre plus profond sçavoir.
 Pour mieux jouir de sa surprise
 Je vais abbaïsser le miroir.

*Ici les trois personnages de la suite de la Fée Bagatelle
 viennent auprès de la Toilette. Sçavoir un Abbé, un
 Militaire, un Financier ; ils ouvrent toutes les boîtes.*

LE MILITAIRE en s'emparant du rouge.

AIR. *Vous boudez.*

Que d'attraits.

LA PERUVIENNE jette le rouge que le
 Militaire veut lui mettre.

Quels apprêts,
 Tout m'étonne.

LA BAGATELLE

L'effet vous fera plaisir,
 Laissez-les tous agir
 Ainsi que je l'ordonne.

à sa suite.

Poursuivez.
 à la Peruvienne d'un ton haut.
 Vous devez
 Leur permettre...

LA PERUVIENNE

Je me rends, c'est mon destin.

OPERA-COMIQUE. 27,
LE FINANCIER.

*Ici on arrange la Peruvienne suivant l'intention
de la Bagatelle.*

On vous peut donc enfin
Soumettre.

LE MILITAIRE

Le bel œil , la bel bouche ,
Plaçons auprès une mouche.

L' A B B É.

Nous baisons
Sans façons
Cette belle.

Elle le repousse , il lui saisit la main & la baise.

Je tiens au moins une main ,
Ah vengeons-nous soudain
Sur elle.

LA BAGATELLE à sa suite.

Tout va bien ,
Son maintien
Seul m'affomme.

Elle s'approche de la Peruvienne , & la fait agir.

Tournez vous de tous côtes ,
Souriez , clignez ,
Agacez-moi votre homme.

Ce ton là
Vous vaudra
Leur conquête.

LA PERUVIENNE.

Vous avez tout ce qu'il faut
Pour leur tourner bientôt
La tête.

La Bagatelle prend le miroir, & fait voir à la Peruvienne le changement que l'Art a fait sur son visage.

LA PERUVIENNE en se regardant.

AIR. *Bouchez Nymphes, vos fontaines.*

Ah que vous m'avez rendu laide !

La Peruvienne prend son mouchoir & se débarbouille.

LA BAGATELLE avec dépit.

Quoi, l'Art à la nature cède !

LA PERUVIENNE.

Si j'avois encor mon amant
Je concevrois quelques allarmes.
~~Crainte de le rendre inconstant~~
Je serois sensible à mes charmes.

LA BAGATELLE.

AIR. *Ah Maman que je t'échappe belle !*

Ce trait là me courrouse & m'étonne ;

Le bizarre effet :

Ah, c'en est fait,

Je l'abandonne.

Ce trait là me courrouse & m'étonne ;

Mépriser le fard !

A l'affront tout mon sexe a part,

SCÈNE VII.

LA PERUVIENNE, LA BAGATTELLE, SA SUITE, LE CAPITAINE DU REGIMENT DE LA FOLIE.

LE CAPITAINE à la BAGATTELLE.

AIR. Ici sont venus en personne.

UN fol préservé du naufrage ,
Vient d'aborder à ce rivage ,
Reine , je vous en donne avis.
Son extravagance est nouvelle ,
L'Amour lui tourne la cervelle :
Des accès de cet Amadis
Mes sens sont encor interdits :
Absent de celle qui le touche ,
Son nom est toujours dans sa bouche ;
Il va la demandant aux flots ,
A nos forêts , à nos échos.
J'ordonne de vous le conduire ,
Et je viens pour vous en instruire . . .
Il paroît



SCENE VIII.

*DETERVILLE est amené par une Troupe de Fous.
Son premier mouvement est de saluer la Reine ; il
se retourne vers la Peruvienne , en entendant le
son de sa voix , ils tombent dans les bras de l'un de
l'autre.*

DETERVILLE , LA PERUVIENNE , LA
BAGATELLE , SA SUITE , LE CAPI-
TAINE DU REGIMENT DE LA FOLIE.

LA PERUVIENNE.

Suite de l'air.

QUEL enchantement ;

DETERVILLE.

C'est Zilia

LA PERUVIENNE.

C'est mon Amant.

*Pendant cette Scene de reconnoissance , les Auteurs s'en-
tregardent , chuchettent , éclatent de rire , ont un air
d'étonnement & de mépris.*

OPERA-COMIQUE. 31

DETERVILLE.

AIR. *Quel voile importun.*

Quel moment pour ma tendresse !
Mes vœux sont remplis ,
Je te vois & tu vis.

LA PERUVIENNE.

Je succombe à mon ivresse ,
Dieu de nos amours
Viens ranimer mes jours.

DETERVILLE.

AIR Noté. *Quand un doux penchant nous entraîne.*

Puifons dans un regard sincère ,
Les sentimens de notre cœur.
Vois à quel point tu fçais me plaire } bis.
Ne me cache pas mon bonheur.

LA PERUVIENNE.

AIR. *Beautés , qu'on ne peut trop chérir.*

Oui, je veux qu'il te soit connu ,
Jouis de mon amour extrême.
On ne trahit point sa vertu ,
En se rendant à ce qu'on aime.

Les éclats de rire redoublent.

52. LA PERUVIENNE;

DETERVILLE *en se jetant aux genoux
de sa Maîtresse.*

AIR. *Aimer est nécessaire.*

Que cet aveu m'enchanter ,
Je tombe à tes genoux.
Brûlons d'une flamme constante ,
C'est assez de vivre pour nous.

LA BAGATELLE.

AIR. *Ton humeur est Catherine.*

Que de fadeurs , quel délire ,
Aux siens.
J'approuve fort tous vos ris.
Leur conduite ne m'inspire ,
Que de semblables mépris ;
Mais comme en toute occurrence
L'exemple est pernicieux ;
Il est de notre prudence
De les bannir de ces lieux.

LA PERUVIENNE ET DETERVILLE.

AIR. *Amour pour amour.*

Bravons tous deux dans ce beau jour ,
Leur raillerie & leur colere ;
La vie est assez chere ,
Quand il reste amour *Bis.*
Pour amour.

SCENE

SCENE IX, & dernière.

L'AMOUR, LA PERUVIENNE, LA BAGATELLE, DETERVILLE, LE CAPITAINE DU RÉGIMENT DE LA FOLIE, SUITES DE L'AMOUR, ET DE LA BAGATELLE.

On entend un prélude de Symphonie, & on voit l'Amour descendre dans une Gloire.

LA BAGATELLE.

AIR. *Amis sans regretter Paris:*

QU'ELs sons doux & mélodieux !
Quel éclat de lumière !

L'AMOUR *en descendant dans une Gloire:*

C'est un Dieu qui quitte les cieux,
Pour le bien de la terre.

MENÜET *d'Isis.*

Connoissez l'Amour, peuple léger,
Sous mes loix, je viens pour vous ranger ;
Pénétré de votre aveugle ivresse,
Je veux donner de l'ame à vos plaisirs ;
Qu'ils naissent de la délicatesse,
Conservés les toujours par les desirs.

C

LA PERUVIENNE.

AIR. *Ne vla-t'il pas que j'aime.*

Vous , Amans , à qui je n'ai plus
De nouveaux dons à faire ;
Regnez pour prix de vos vertus
Surtout cet hemisphère.

AIR. *Quand le coup part , adieu la flamme.*

Si vous voyez ce changement
Avec un peu de répugnance :
Avouez-le moi franchement ,
Je vous ferai conduire en France.

LA BAGATELLE.

AIR. *Palsambleu , M. le Curé.*

Je le veux , oui , j'y vais voler ,
Je connois cette puissance :
Je perds un trône , il faut s'en consoler ,
J'aurai des autels en France.

MENUET de Roland.

Adieu donc , sans rancune ,
Vous me voyez partir !

Elle sort.

L'AMOUR.

Vous y ferez votre fortune ,
Le Goût vient d'en sortir.

OPERA-COMIQUE.

35

LE PETIT-MAISTRE.

AIR. De tous les Capucins du monde.

Pour nous , demeurons où nous sommes ,
L'exemple sert de loix aux hommes :
Si notre esprit n'est plus goûté ,
Le changement sera facile.
Moins par goût que par vanité ,
On est ridicule en cette ile.

L'AMOUR.

AIR. C.à. qu'on prépare la nœce.

Vous qui peuplez ce rivage ,
Venez reconnoître mon choix.
De ces Amans suivez les loix ,
Rendez-leur un sincère hommage.
Vous qui peuplez ce rivage ,
Applaudissez tous à mon choix.

Les peuples arrivent.

LES AMANS, Duo.

Chantons l'Amour , chantons ses flammes ,
Nous triomphons de nos malheurs.
Plaisirs , renaissiez de nos pleurs ,
Enchaînez à jamais nos ames.
Regnons dans ces lieux enchanteurs ,
Plus par l'amour que par la crainte.
Un Roi jouit d'un bonheur sans tteinte ,
Quand la puissance est dans les cœurs.

Un Ballet général termine la Pièce.

C ij

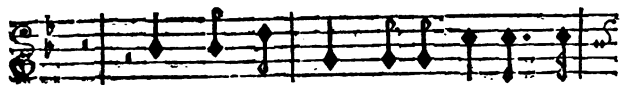
MONOLOGUE.

N^o 1.

ZILIA.



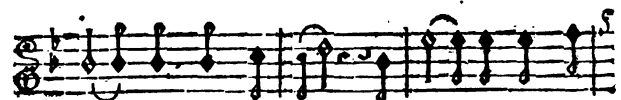
LE calme en- fin re- gne sur l'Océ- an ;



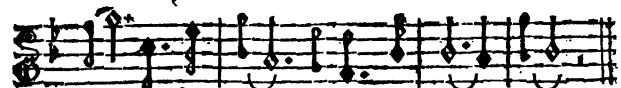
Mais tout son trouble a pas- sé dans mon



a- me ; Echappée au nau- frage , Et



loin de mon a- mant ; J'i- gno- re mon des-



tin , Et ce- lui de ma flam- me.

N^o 2. *C O N T R E - D A N S E.*

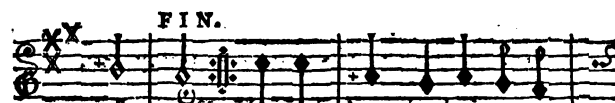
MA foy vive, vive le Bal, L'entrée en



est é-blouif- fante, Tout le dé-tail



o-ri-gi- nal, Et la for- tie in- teref-



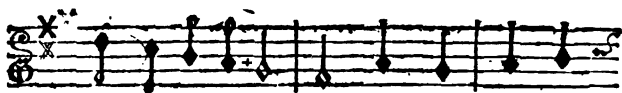
fan- te. La fem- me de condi- ti-



tion Y va sou- vent pour se con- fondre,



Le Mas- que la met sur le ton, D'écouter



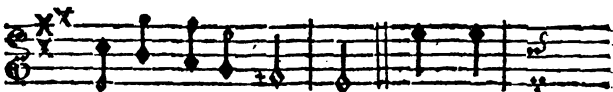
tout, Et d'y répon- dre : La Bour- geoise y



vient sans es- poir, L'Agré- ce pour é- tre pour-



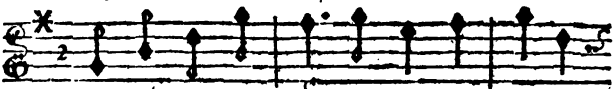
vue ; La première à dessein de voir Et la se-



conde d'être vu- e. Ma foy &c.

AIR NOUVEAU

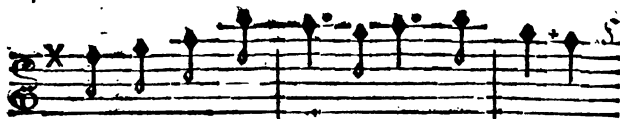
No 3.



Nôtre cœur ne for- me qu'u- ne chaîne,
Nous nommons un premier choix sans peine,



Et le goût en af- for- tit les nœuds,



Le second nous pa- roît seul hon- teux. Ils
Nos a- mans dou- tent de leur vic- toi- re.



mettent leur gloi- re, Dans un tendre a- veu.



Un ri- val quand l'a- mour nous en- ga- ge



Toujours nous ou- trage, S'il nous peint son feu,

R O M A N C E.

N° 4.



DÈs le moment qu'à bien vivre L'usa-



ge ne peut por-ter ; C'est un travers de le



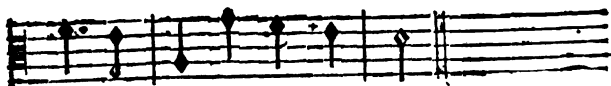
suivre , Un bien de s'en é- car- ter. Si le



pré- ju- gè me fron- de , Mon cœur dompte

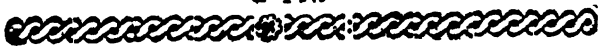


cet en- nui ; L'insen- sé vit pour le monde ,



Et le Sa- ge vit pour lui.

FIN.



J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier *La Peruvienne*, Opera-Comique , faisant partie du nouveau Recueil de Pieces représentées sur le Théâtre de l'Opera-Comique, & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris , ce 1 Avril 1754.

CREBILLON.

L A
PETITE MAISON,
PARODIE D'ANACREON,

*Troisième Acte de l'Opera des Surprises de
l'Amour.*

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi 30 Juin
1757.*

Par M. DE MARCOUVILLE.

Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A P A R I S,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

PERSONNAGES.

M ONDORON.	M. ROCHARD.
ARLEQUIN, Poëte.	M. CARLIN.
LANDOR, Musicien.	M. DESBROSSES.
Le jeune frere de PHILARIS en Crispin.	M. VICENTINI.
PHILARIS, jeune Maitresse de Mondoron.	Mlle. VICTOIRE.
RÉBARBADE, ancienne Maitresse de Mondoron.	M. CHANVILLE.
CONVIVES.	
<i>Voisines de Madame Rébarbade.</i>	
<i>Domestiques de Mondoron, habillés en Danseurs.</i>	
<i>Autres Domestiques.</i>	

*La Scène se passe aux environs de Nanterre, à la petite
Maison de Mondoron.*



L A

PETITE MAISON,

PARODIE D'ANACREON.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le jardin de la petite Maison de Mondoron. Il paroît à table avec sa jeune Maitresse & plusieurs Convives.

MONDORON, PHILARIS, ARLEQUIN,
LANDOR', CONVIVES, DOMESTI-
QUES *en Danseurs. Autres DOMESTIQUES*
en livrée.

MONDORON, PHILARIS.

Air : Bacchus , c'est toi que je chante.



ACCHUS, que de ton ivresse
Nous éprouvions les accès :
Trinquons tous , & buvons sans cesse ;
De ce jus pétillant & frais.

CHŒUR.

Bacchus , &c.

A ij

**LA PETITE MAISON,
MONDORON, PHILARIS.**

Le tems fuit, l'instant nous presse,
Hâtons-nous de goûter tes bienfaits.

CHŒUR.

Bacchus, &c.

MONDORON.

Air : *Ah ! voilà la vie.*

Dans cette partie ,
Tout nous rend joyeux ,
Maitresse jolie ,
Vin délicieux.

Ah ! voilà la vie , la vie , la vie ,

Ah ! voilà la vie

Qui nous rend heureux.

CHŒUR.

Ah ! voilà la vie , &c.

PHILARIS.

Badine faillie ,
Agréables jeux ,
Un peu de folie ,
Point de sérieux.

Ah ! voilà la vie , &c.

CHŒUR.

Ah ! voilà la vie , &c.

ARLEQUIN.

Sans mélancolie ,
Sans soucis facheux ,
Le plaisir nous lie ,
Pour nous rendre heureux ,
Ah ! voilà la vie , &c.

CHŒUR.

Ah ! voilà la vie , &c.

PARODIE.

5

LANDOR.

A la fantaisie
On suit tous ses vœux :
Liberté chérie ,
Tu nous *fais* des Dieux.
Ah ! voilà la vie , &c.

CHŒUR.

Ah ! voilà la vie , &c.

MONDORON *présente son verre à Philaris ,
qui le remplit.*

Air : Quand Hébé servoit.

Quand Hébé servoit les Dieux à table ,
Elle avoit moins de graces que vous....

ARLEQUIN *l'interrompant.*

Air : Ah ! le bel oiseau , Maman !

Pourquoi nous donner du vieux ?
Cette chanson est usée.

MONDORON.

Monsieur l'Auteur , faites mieux.

ARLEQUIN,

La chose seroit aisée,

LANDOR.

Moi , j'approuve ce morceau ,
Et j'en aime la pensée.

MONDORON,

Vraiment ! cet air est fort beau ,
Il vaut mieux que le nouveau.

A iij

6 LA PETITE MAISON,

LANDOR à *Philaris*.

Air : *Des Bucherons. Majeur.*

Puisque nous sommes en belle humeur ,
Chantez , mon petit cœur ,
C'est l'usage ;
Mais point de chant
Plaintif ou touchant ;
Donnez du fémillant ,
Du brillant.

MONDORON.

Mineur.

Elle a la voix parfaite ;
Et vous enchantera
Quand elle chantera :
Elle n'est pas muette ,
Comme dans son rôle à notre Opera.

PHILARIS *chante.*

ARIETTE , *del Signor Haffe.*

De ce jus délectable
Versez-moi tour à tour :
Dans ce beau séjour ,
Bacchus est à table
Avec l'Amour.
Regnez sans cesse ,
O double ivresse ;
Pour nos plaisirs
Enchantez nos loisirs.

A ces deux vainqueurs
 Consacrons nos cœurs.
 Doux esclavage !
 L'un sçait nous charmer ,
 L'autre fait aimer :
 Servons-les tous deux ;
 C'est ce partage
 Qui nous rend heureux.

ARLEQUIN.

Air : *Nanon dormoit.*

C'est au parfait !

PHILARIS.

Ah ! c'est trop d'indulgence.

LANDOR.

L'heureux sujet !

MONDORON.

Voyez un peu sa danse.

LANDOR.

Encore un agrément !

MONDORON.

Comment !

Vraiment !

Messieurs , elle a plus d'un talent.

AIR : *Toujours va qui danse.*

(à ses gens.)

Vous aussi mes gentils laquais ,
 Allez sauter autour d'elle

A iv

8 LA PETITE MAISON,

Avec vos habits faits exprès ,

La fête sera belle.

Mais si je vous passe cela ,

Honni ! qui mal y pense :

Ce n'est que pour cette fois-là ,

Que je permets la danse.

*Les domestiques dansent , & Philaris est au milieu :
pendant ce Ballet Mondoron chante.*

MONDORON.

Air : *Non , je n'aimerai jamais que vous.*

Que j'aime ta charmante gaité ,

Ton air séduisant & ta vivacité !

Que j'aime ta charmante gaité ,

On voit près de toi voler la Volupté.

Heureux talent ! Pour charmer & pour plaire ,

Il ne te faut à présent

Qu'un instant :

Un pied brillant nous amène à Cithère ,

Plus promptement

Que le seul sentiment.

Que j'aime , &c.

Mineur.

Que de plaisirs ,

Que de desirs

Excite ta danse légère !

Ces jolis pas ,

Et ces beaux bras

Pour mon cœur sont autant de laqs. *fin.*

Enchanté ,

Transporté ,

Tout me saisit ,

Tout me ravit ;

Le Dieu d'Amour sur tes pas me conduit.

Que de plaisirs , &c.

S C E N E II.

Symphonie bruyante. Madame Rébarbade entre rapidement , suivie de plusieurs Voisines portant des lanternes. . . . Elles font le tour du jardin , & restent en attitude , pendant le commencement du morceau suivant.

Mde. REBARDADE , VOISINES ,
DOMESTIQUES , MONDORON ,
PHILARIS , ARLEQUIN ,
LANDOR , CONVIVES.

Mde. REBARBADE.

AIR. *Ah ! voilà donc cet objet radieux.*

A H ! le voilà !

Monsieur est-il bien là ?

Croit-il donc qu'impunément on m'offense ?
à Mondoron.

Ah ! le voilà !

Perfide ! Es-tu bien-là ?

Oses-tu me traiter comme cela ?

Quelle impudence !

Quelle indécence !

Quoi ? sans rougir ,

Peut-on la soutenir ?

De cette injure ,

Oui , je le jure ,

10 LA PETITE MAISON,

Je creverai ,
Ou je me vengerai.

(*Elle regarde Philaris.*)

Le bel Objet !
Ah ! le joli sujet !

Qu'il est charmant ! (*à part*) La sorte créature !

Le bel Objet !
Ah ! le joli sujet !

à Mondoron.

En vérité votre choix est parfait.

Plus de scandale ;

Que l'on détale.

Il vous sied bien

De me voler mon bien !

Elle est habile !

Petite fille ,

En d'autres lieux ,

Allez porter vos feux.

D'un cœur jaloux

Redoutez le courroux :

Ah ! gardez-vous de m'échauffer la bile :

D'un cœur jaloux

Redoutez le courroux ;

Je ne veux rien partager avec vous.

MONDORON.

AIR. *Belle Brune.*

Ah ! Madame ! *bis.*

Pardonnez ,

Et retenez

Le transport qui vous enflâme.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame ! *bis.*

Elle lui donne un soufflet.

P A R O D I E.

II

L A N D O R.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Au tapage que vous faites ,

Où n'ose vous approcher.

R E B A R B A D E.

Taisez vous, sot que vous êtes ,

Morbleu ! je veux me fâcher.

Souffrirai-je qu'à son âge ,

Une morveuse l'engage ?

Tendrement.

Il m'aimoit tant autrefois !

Je viens réclamer mes droits.

AIR : *Que ne suis-je. Romance.*

à Mondoron.

C'est ici que sous la treille ,

Nous passions d'heureux momens.

En vidant mainte bouteille ,

Je recevois tes sermens ;

Tu me contois ton martyre ,

Tes vœux étoient écoutés ;

Dans cet aimable délire ,

Nos cœurs étoient transportés.

A R L E Q U I N.

AIR. *Le fameux Diogène.*

Madame Rebarbade ,

Quittez cette boutade ,

A quoi sert ce courroux ?

Trêve de l'incartade ,

Bûvez une razade ,

Et restez avec nous.

M O N D O R O N.

AIR. *Eh ! pourquoi donc dessus l'herbette ?*

Hé ! pourquoi donc pour une fille ,

Hé ! pourquoi donc nous séparer ?

12 **LA PETITE MAISON,**
REBARBADE.

Cela me feroit soupirer,
La Friponne est gentille.

MONDORON *avec dédain.*

Quoi ? Faudroit-il encor vous adorer ?

ARLEQUIN *la regardant sous le nez.*

Cela n'est pas facile.

Mde. REBARBADE *en fureur.*

ARIETTE : *Dottor mio caro.*

Quoi ! l'on m'outrage,
Je cede à la rage ;
Que dans son ménage
Tout ressente mes coups ;
Faisons tapage,
Que chez ce volage
Un affreux ravage,
Soit l'effet du courroux ;
Oui, pour te faire enrager ;
Je m'en vais tout saccager,
Tout briser, tout ravager.

Elle le menace.

Ah ! . . . De quel plaisir

Je vais jouir ! *bis.*

Plus de foiblesse,

De ta tendresse

Va, je te ferai repentir.

à sa suite.

Elle montre le buste de Philaris.

Que l'on brise cet image,

Fol objet de son hommage, *bis.*

Plus de foiblesse,

De ta tendresse,

Va , je te ferai repentir (ter)

Pleure , soupire ,

De ton martyre ,

Moi , je vais rire.

1 ! De quel plaisir

Je vais jouir ! . . .

bis.

Plus de tendresse ,

De ta foiblesse ,

Va , je te ferai repentir.

à Philaris.

Avancez , Mademoiselle.

à sa suite.

Qu'on la remene chez elle.

bis.

Plus de tendresse :

Que ta Maîtresse ,

A l'instant s'apprête à partir.

Voisines , faites-la sortir.

bis.

AIR. Adieu donc , Dame Françoise.

Allez donc , Dame Françoise ,

Ne vous faites pas prier.

Ici , vous vouliez briller !

Avec cette mine sournoise ,

Diroit-on qu'elle oseroit ?

Croiroit-on qu'elle aimeroit ?

Adieu donc , Dame Françoise ;

Ou je vais faire beau train :

Adieu donc , Dame Françoise ,

Nous nous reverrons demain.

es Voisines & les Domestiques de Rebarbade poursuivent Philaris en dansant. Pendant ce Ballet , Mondoron s'oppose à leurs efforts : enfin Philaris disparaît.

SCENE III.

REBARBADE, VOISINES,
DOMESTIQUES, MONDORON,
PHILARIS, ARLEQUIN,
LANDOR, CONVIVÉS.

MONDORON.

AIR : *Quoi ! vous partez !*

QUoi ! je la perds !

REBARBADE.

Console-toi, je reste.

Rends-moi ton cœur, & tout t'est pardonné.
bis. Cher Mondoron.

MONDORON.

Tais-toi ; je te déteste.

REBARBADE *en pleurant.*

O coup affreux ! ô jour infortuné !

MONDORON.

AIR : *La mort de mon cher pere.*

Peste soit de la folle

Et de son triste chant !

REBARBADE.

Cruel ! je me déssole ;

Du ton le plus touchant :

Mais ta rigueur barbare,

Tient bon contre ma voix.

Hé ! bien, je me sépare. . . .

Tu t'en mordras les doigts.

AIR. *Alte-là.*

J'ai décidé , pour ma vengeance ,
De m'en consoler dès ce jour.
Certain Abbé de Cour ,
Aura la préférence.
Enfin , si tu me laisses là ,
On s'en passera :
De tout cela ,
Va ,
Rira bien , qui le dernier rira.
La perte n'est pas grande :
Faut-il que je m'en pende ?
Nenni dà.

AIR. *Du fleuve d'oubli.*

La Donzelle est sortie ,
Cessons notre fabat ,
Ah ! ah ! ah !
Mais dans cette partie ;
Jouïssons du dégât.
Ah ! ah ! ah !
Elle s'approche de la table.
En l'honneur de ma victoire ,
Mon cher , à ta santé ,
Hé ! hé ! hé !
Je vais boire. *bis.*

Elle boit , jette son verre & renverse le surtout du dessert.
Elle revient à Mondoron.

AIR. *Ces Filles sont si sottes.*

Tu le vois , j'agis sans façon ,
J'ai trouvé ton vin assez bon.

16 LA PETITE MAISON;

Je fors de ce lieu :

Elle lui prend la main.

Touche , fans adieu ;

Car tu n'en es pas quitte ;

Et quelquefois , sur ce ton-là ,

Je te rendrai visite ,

Lon la ,

Je te rendrai visite.

SCENE IV.

MONDORON, ARLEQUIN,
LANDOR , *Domestiques.*

Ils restent tous trois un instant en attitude de surprise.

MONDORON.

AIR: *Non , je ne ferai pas.*

- J**E n'y sçaurois tenir , c'est un crime effroyable
» De venir déranger un Financier à table.....
» C'est ma faute ; après tout. Dans ce réduit secret,
» Je devois enfermer Philaris au loquet.

LANDOR.

AIR : *Que j'estime mon cher voisin !*

L'Amour nous cause trop de soins ,

Perdons-en la mémoire.

MONDORON *d'un ton railleur.*

On devoit la laisser du moins ,

Pour me verser à boire.

LANDOR:

LANDOR.

AIR. *C'est une excuse.*

Ma foi , vous manquez de bon sens.
Pourquoi ces propos indécens ?

MONDORON.

- » Parbleu ! cela m'amuse.
- » En lui donnant cet emploi-là ;
- » Je me conforme à l'Opéra.

LANDOR.

C'est une excuse.

MONDORON.

AIR. *A la façon de Barbari , mon ami.*

- » Sçachez que je veux imiter
- » L'usage de la Grèce.

LANDOR.

- » Mon cher , vous pourriez révolter ;

MONDORON.

- » J'aime la politesse ,
- » Et je sçais mon Anacréon.

ARLEQUIN.

- » La faridondaine , la faridondon.

MONDORON.

- » Au point que l'on me prend pour lui.

ARLEQUIN.

» Biribi !

- » A la façon de Barbari , mon ami.

S'apercevant que les Domestiques se sont retirés , & ont enlevé les bouteilles.

AIR. *Malgré la bataille.*

- » Oh ! dèsque le vin manque , & qu'il vous faut dormir ,
- » Je vais dans le moment , vous donner ce plaisir ,
- Vous sçavez que je suis Poète & bel esprit ,
- En vous lisant mes vers , je vous conduis au lit.

B.

18 LA PETITE MAISON,
MONDORON.

AIR. Les cœurs se donnent troc pour troc.

Allez , il n'en est pas besoin ,
Ici , je vais prendre ma place :
Messieurs, allez dormir plus loin ;
De cet ennui l'on nous fait grace.

*Arléquin & Lador se retirent. Mondoron se jette sur
un lit de gazon. Symphonie douce.*

SCENE V.

MONDORON *endormi*, CRISPIN
qui survient.

Symphonie bruyante. Le tonnerre gronde, &c.

MONDORON *s'éveillant.*

AIR. Du haut en bas.

QUEL carillon !
Qui peut faire tant de tapage ?
Quel carillon !
Tout est en feu sur l'horison ,
Le Ciel étoit clair , sans nuage ,
A propos de quoi cet orage ?
Quel carillon !

AIR.

„ O toi , divin Bacchus qu'on fêre sous la treille ;
„ Que ne me restoit-il encore une bouteille ?

„ Du moins je ferois yvre , & dans ce doux état ,
J'aurois dormi , malgré cet horrible fabat.

On frappe. Crispin entre.

AIR. M. le Prevôt des Marchands.

Que voulez-vous ? (*à part*) C'est un enfant !

CRISPIN.

Monsieur , soyez compatissant :

Je suis effrayé du tonnerre.

MONDORON.

Venez , Petit , rassurez-vous.

D'où venez-vous donc ?

CRISPIN.

De Nanterre ;

Et je m'en retournois chez nous.

MONDORON.

AIR : Sur le pont d'Avignon.

Que faisiez-vous ?

CRISPIN *se rengorgeant.*

Qui moi ? J'étois dans la Milice :

On m'a , pour ma grandeur , retiré du service.

AIR. Je dédaigne de lui répondre.

Je me suis mis chez une Belle ;

Pour jouir d'un sort plus heureux :

Elle a perdu son Amoureux ,

L'Amour a troublé sa cervelle.

AIR : Dirai-je mon Confiteor ?

Philaris est son nom.

MONDORON.

Ah ! Dieux !

B ij

20 **LA PETITE MAISON,**
CRISPIN.

Cette Fille étoit vraiment sage :
Mais depuis ce moment fâcheux ;
Le désordre est dans le ménage :
Tout est brisé dans son courroux ,
Et j'ai fui de crainte des coups.
MONDORON.

AIR. *Quand le péril est agréable.*

Quel est ce mortel si coupable ?
CRISPIN.

Ah ! Monsieur , il est bien changé.
Le cabaret l'a dérangé.
Il étoit fort aimable.
MONDORON.

AIR. *L'occasion , fait le larron.*

„ Mais cet Amant dont vous blessez la gloire ,
„ Peut-être est vieux ; le moyen de charmer !
„ A soixante ans , il est aisé de boire ,
„ Et fort difficile d'aimer.

CRISPIN.

AIR. *Vous m'entendez bien.*
Non , malgré ses cheveux gris ,
Il est aimé.

MONDORON.

J'en suis surpris.

CRISPIN.

D'où vient cette surprise ,
Hé , bien !

MONDORON.

J'avois fait la sottise.

CRISPIN.

Je le sçavois bien.

P A R O D I E
MONDORON.

21

AIR. *Je n'en dirai pas davantage.*

Mais vous, dont je vois de plus près
Les yeux fripons, & le tein frais,
Avec cette mine gentille,
N'êtes-vous pas de la famille ?

CRISPIN.

AIR. *Je voudrais bien me marier.*

Je suis frère de Philaris,
Puisqu'il faut tout vous dire.

MONDORON.

Hé ! bien, mon cher, à son logis
Vous allez me conduire.

CRISPIN.

Non : elle est ici vis-à-vis,
Je m'en vais l'introduire.

MONDORON.

Air : *O lire, ô lire.*

Elle est en ce séjour !
Vous me jouiez ce tour !

CRISPIN.

Pour causer la surprise,
Je déguise.

Il va dans la coulisse prendre Philaris.

MONDORON.

Vraiment ! c'est la Surprise
De l'Amour.

B iij

SCENE VI.

PHILARIS , MONDORON , CRISPIN
qui se retire ensuite au fond du Théâtre.

MONDORON.

Air : C'est chez vous.

QUOI ! c'est vous ?

PHILARIS.

Je vous revois en dépit des jaloux.

MONDORON.

Quoi ! c'est vous ?

(Ensemble.)

Ah ! que cet instant m'est doux.

fin.

PHILARIS.

J'avois perdu mes plaisirs.

MONDORON.

Je partageois vos soupirs ;

Cesse ,

Tristesse ,

L'Amour comble nos desirs.

Quoi ! c'est vous , &c.

PHILARIS.

AIR : Gavotte de Davéna.

Loin de l'objet qui l'a charmé ,
 Le cœur languit , est inanimé.

Le souvenir de son bonheur ,
 Vient augmenter sa tendre douceur.
 Mais quand l'Aurore
 A fait éclore
 Le jour qui le rend à ses vœux ;
 Il se sent renaître ,
 Et son nouvel être
 Semble encor redoubler ses feux.

MONDORON *vivement.*

Air : *Des petits villageois.*

En vain , Bacchus , tu fais briller tes charmes ,
 Tu n'es plus vainqueur :
 Le Dieu d'Amour , par de plus douces armes ,
 Malgré ta liqueur ,
 Sçait soumettre mon cœur. *fin.*
 Si quelquefois la tendresse sommeille ,
 La treille
 Réveille ,
 Et dans un détour
 Ramene aux pieds de l'Amour.
 En vain , Bacchus , &c.
 Lorsque de ton breuvage
 Je vais goûter le jour ;
 L'Amour n'en prend point d'ombrage ,
 La nuit il aura son tour.
 En vain , Bacchus , &c.

P H I L A R I S.

Air : *De l'Opera, Aïe de la Lire enchantée : la Sagesse
 est de bien aimer , &c.*
 Un buveur se défend d'aimer ;
 Mais il cède enfin la victoire :
 La Beauté , pour mieux l'enflâmer ,
 B iv

24 LA PETITE MAISON,

Lui permet souvent d'aller boire.
Si nous craignons de l'alarmer ,
C'est pour ménager notre gloire. (bis.)
Un buveur n'oseroit aimer ,
Et Bacchus auroit la victoire :
La Beauté, pour mieux l'enflâmer ,
Lui permet souvent d'aller boire.

*Les Convives , &c. témoignent par leurs danses la joie
que leur cause le retour de Philaris : cette fête est
interrompue par l'arrivée de Rébarbade.*

SCENE VII. & dernière.

Madame REBARBADE , Suite ,
& les Acteurs précédens.

Mde. REBARBADE.

Air : Trois enfans gueux.

JE viens encor pour te faire trembler ;
Et la fureur près de toi me rappelle :
Quoi ! Philaris ! ... Ah ! je veux l'étrangler.

MONDORON l'arrêtant.

Tout beau , tout beau ! son frere est avec elle.

REBARBADE *considérant Crispin.*

AIR. C'est un enfant.

Tu crois donc par cette figure ,
Pauvre ami , désarmer mon bras ?

Vraiment ! c'est une mignature,
Mais moi, je ne les aime pas.

Que je me contente.

Elle veut se jeter sur Philaris.

PHILARIS *s'éloignant.*

Ah ! quelle est méchante !

CRISPIN *lui prenant la main.*

Je sçaurai l'arrêter.

REBARBADE.

Comment !

C'est un Enfant ;

C'est un Enfant.

CRISPIN.

AIR. *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Vouloir traiter ceci de jeu,

Vous me croyez donc bien novice ?

Fierement.

Apprenez que j'ai vû le feu,

J'ai déserté dans la Milice.

REBARBADE.

AIR. *De tous les Capucins.*

En ce cas c'est une autre affaire.

Puisque vous êtes Militaire,

Je renonce à mon noir projet,

Et vous enchaînez ma colere ;

J'ai toujours chéri le plumet,

Je ne lui fus jamais sévere.

CRISPIN *en riant.*

AIR. *Entre l'amour & la raison.*

Par ce mot nous voilà d'accord.

26 LA PETITE MAISON,

REBARBADE à *Philaris*.

Ma Mie , embrassons-nous bien fort ,
Et que notre paix soit durable.
Pour nous plus de rivalité ,
Je vous cède la primauté ;
Mais je me réserve la table.

AIR. *N'y a pas d'mal à ça.*

Femme de mon âge
Prend ce parti-là ;
Bacchus dédommage ,
Quand l'Amour s'en va ,
N'y a pas d'mal à ça. *bis.*

AIR. *De l'impromptu du Pont-Neuf.*

Tandis que l'on apprête
Le plus charmant repas ,
Qu'une brillante Fête
Termine nos débats.
Rions , chantons , ma Chère ,
Et vive la gaité.

Opégué !
Ma Commere ,
Gai , gai , gai , opégué !

J'ai connu l'art de plaire ,
Je vous l'enseignerai :
Des secrets de Cythere ,
Je vous informerai.
Une leçon , ma Chère ,
Vous met sur le bon pied.
Opégué !

Ma Commere ,
Gai , gai , gai , opégué !

On danse.

*Rébarbade donne la main comiquement à Crispin ,
qui la conduit sous le berceau.*

PHILARIS *chante sur l'air de l'ouverture du
Diable à Quatre.*

Pour goûter des biens parfaits ,
Que rien ne trouble jamais ,
Que la tendresse ,
Renaîsse
Sans cesse ;
Par de nouveaux desirs.
Aimons ,
Bûvons ,
Folâtrons ,
L'Amour prend soin de nos plaisirs :
Dans ce séjour enchanté ,
Sous les loix de la gaité ,
Qu'aucune peine ,
Ne gêne ,
N'enchaîne ,
La douce Volupté.
Liberté ! liberté !

D U O.

MONDORON ET PHILARIS.

Chantons Bacchus , chantons l'Amour ,
Pour nos plaisirs , suivons-les tour à tour.
L'Amour tempère notre yvresse :
Bacchus ranime la tendresse :
Qu'ils regnent la nuit & le jour.
Chantons , &c.

VAUDEVILLE.

I.



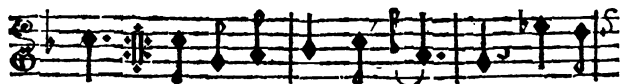
DAns l'a-ge bril-lant & fri- vole , L'ai-



mable & pé-til-lant Da- mon De l'Amour fai-



soit son i- dole Par malheur il devint Bar-



bon : En cet é- tat que fai- re ? Boire, &c



renoncer à Cy- thè- re : C'est ain-



si que Bac- chus Doit rempla- cer Venus.

II.

Un Caissier , amoureux d'Hortense ,
L'enleve à grands frais à Lindor :
Son train , ses chevaux , sa dépense ,
Vident dans peu son coffre fort.

VAUDEVILLE.

29

En cet état que faire ?
Boire & renoncer à Cythere.
C'est ainsi , &c.

III.

Autrefois l'amufante Œnone ,
Voyoit à fes pieds mille Amans ;
Mais hélas ! chacun l'abandonne ,
Depuis qu'elle a des cheveux blancs.
En cet état , &c.

IV.

Cléon , de l'ardeur la plus pure ,
Aime une Actrice d'Opéra ;
Mais elle veut une voiture ,
Et Cléon n'a pas de cela *.
En cet état , &c.

V.

Près d'un Tendron fort peu févere ,
Un Abbé faisoit le galant :
Arrive un jeune Mousquetaire ;
Pour l'Abbé , le pas est glissant.
En cet état , &c.

VI.

AU PARTERRE.

Messieurs , en tremblant je m'explique ,
Nous touchons le moment facheux .
Qui nous soumet à la critique.
Hélas ! que nous serions heureux ,
Si le desir de plaire ,
Pouvoit seul nous tirer d'affaire !
En faveur de l'Objet ,
Approuvez le projet.

* On fait de la main le geste de l'argent.



DE ce jus délec- ta- ble Ver- sez-moi



tour à tour, Dans ce beau fé- jour,



Bacchus est à ta- ble A- vec l'A-



mour. Re- gnez sans cesse, O



double y- vresse. Pour nos plai- firs, Enchan-



tez nos loi- firs. A ces deux vainqueurs



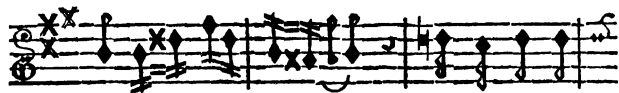
Con- fa- crons nos cœurs. Doux esclaves

PARODIE.

31



va-ge ! L'un sçait vous char-mer ,



L'autre fait ai-mer. Servons les tous



deux : C'est ce par-ta-ge , Qui



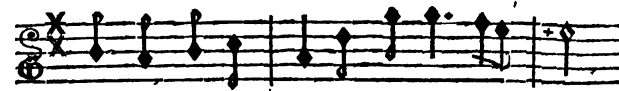
nous rend heu-reux.

2me. ARIETTE.

N° 2.



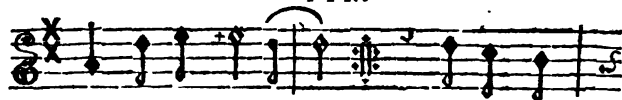
UN bu veur se défend d'ai-mer :



Mais il cède en- fin la victoi- - re.



La Beauté, pour mieux l'enflâmer, Lui permer sou-



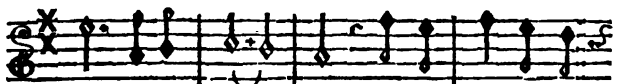
vent d'aller boi- re : Si nous crai-



gnons de l'allar- mer, C'est pour ména-



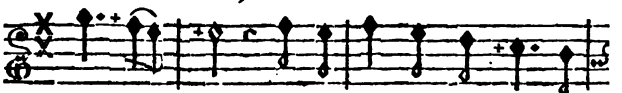
ger notre gloi- re, C'est pour mé- na-



ger notre gloi- re. Un bu- veur n'o-sc-



roit ai- mer, Et Bacchus au- roit la vic-



roi- re , La Beauté pour mieux l'enflâ-



mer, Lui permet sou- vent d'aller boi- re.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier,
la *Petite Maison*, Parodie, & je crois que l'on peut en
permettre la représentation & l'impression. A Paris ce 21
Juin 1757. CRÉBILLON.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent à la fin du
Recueil des Pièces du même Théâtre.

LE

**PETIT-MAITRE
AMOUREUX,**

Comédie en trois Actes, en Vers,

Par le Sieur ROMAGNÉSI;

Représentée par les Comédiens Italiens,

le Lundi 28 Juin 1734.

A C T E U R S.

L I S I M O N , Mari de Célimene.

C É L I M E N E.

A R A M I N T E , Sœur de Lisimon.

D A M O N , Amant d'Araminte.

A R L E Q U I N , Valet de Lisimon.

L' O L I V E , Valet de Damon.

U N L A Q U A I S.

U N N O T A I R E.

*La Scène est à la Maison de Campagne
de Lisimon.*



LE
PETIT-MAITRE
AMOUREUX.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'OLIVE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



E ne me trompe point; c'est toi, mon
cher l'Olive!

Dans ce Château, comment, & depuis
quand?

L'OLIVE.

J'arrive

Avec mon nouveau Maître.

A ij

LE PETIT-MAÎTRE

ARLEQUIN.

Et quel est-il ?

L'OLIVE.

Damon.

ARLEQUIN.

Quoi ! le meilleur ami de Monsieur Lisimon ?
Quel bonheur ! la fortune à jamais nous rassemble :
Nos maîtres, à Paris, sont tous les jours ensemble :
Es-tu content du tien ?

L'OLIVE.

Damon, toujours joyeux,
N'aime point qu'on présente un air trop sérieux ;
Mille plaisirs divers partagent sa journée,
Et jamais sans folie elle n'est terminée.
On doit lui pardonner d'être un peu libertin ;
Car il aime le jeu, les femmes & le vin.

ARLEQUIN.

L'excuse est admirable !

L'OLIVE.

Il m'adore, je l'aime :
Il me paye assez mal, & je le fers de même.
Ton sort est-il heureux chez Monsieur Lisimon ?
De quelle humeur est-il !

ARLEQUIN.

De celle d'un Démon ;
C'est le plus grand brutal de la machine ronde :
S'il gesticule, il frappe ; & quand il parle, il gronde ;
Tout ce qu'en sa maison on fait mal-à-propos,
Est écrit sur mon compte, & tombe sur mon dos :
Garant universel, c'est lui qui cautionne
Tous les torts ; c'est à moi que Lisimon les donne.
Sa femme Célimène, un objet enchanté,
Toute esprit, toute feu, toute vivacité,
De sa mauvaise humeur souffre tout comme un
autre ;

AMOUREUX.

Il la gronde à son tour , & son fort est le nôtre.
Il est même jaloux sans en avoir raison ;
S'il pouvoit l'être un jour avec juste soupçon !
Mais Célimene est sage , & sans cesse badine
Des contre-temps bourrus de son humeur chagriné ;
Ils travaillent en vain l'un l'autre à se changer ,
Et mutuellement ils se font enrager.

L' O L I V E.

Le contraste est plaisant.

A R L E Q U I N.

Plus qu'on ne peut le dire.

Si j'avois , tout du moins , la liberté d'en rire.
Mais ce n'est pas le tout : il est jaloux , grondeur ;
De plus il est encor philosophe & joueur ;
L'un par tempérament , & non pas par sagesse ;
L'autre sans intérêt , & par pure foiblesse.
Très-hardi dans la perte , & dans le gain très-peu :
Il veut jouer à tout , & ne sçait aucun jeu.
Ce qui le plus me pique , en son humeur hagarde ,
Il me montre son jeu , veut que je le regarde.
Je lui porte malheur , quand je n'y suis pas.

L' O L I V E.

Bon !

A R L E Q U I N.

Et , s'il perd , moi présent , je lui porte guignon.
Du reste , homme d'honneur , brillant en équipage ,
Faisant de sa richesse un assez bon usage ;
Chérissant ses amis jusqu'à la passion ,
Et les traitant toujours avec profusion.
On le peut appeller un ambigu comique :
Ne demandant jamais compte à son domestique ,
Ne s'embarassant point de tout ce qu'on lui prend ,
Et c'est ce qui m'attache à lui.

L' O L I V E.

L'effort est grand !

A iij

6 **LE PETIT-MAÎTRE**

ARLEQUIN.

Mais qui conduit ici ton Maître ?

L'OLIVE.

Le caprice :

Non pas tel qu'on le peint, quand on en fait un vice ;
Inquiet, ennuyeux, querelleur ; mais galant :
Pour tout dire en un mot, le caprice talent ;
Qui dit tout, qui fait tout d'une façon nouvelle,
Qui n'a point de copie & n'a point de modèle ;
Spiriteuel nouveau, plaisant original,
Son inégalité le rend toujours égal.

ARLEQUIN.

Comment, de cette humeur, vient-il dans nos re-
traites ?

L'OLIVE.

Il en a, j'en suis sûr, quelques raisons secrettes.
Jé le crois amoureux, & je me trompe fort,
Si la fin de ce jour ne change notre sort.

ARLEQUIN.

Il vient donc raconter ses amoureuses peines
Aux échos des forêts, aux eaux de nos fontaines
Aux portes de Paris, nos bois, nos prés charmans,
Offrent un doux asyle aux malheureux Amans.

L'OLIVE.

Bon ! tu le connois bien ! jamais il ne soupire ;
On le prévient partout, il n'y sçauroit suffire :
La Coquette en public, & la Prude en secret,
Le voit, l'aime, l'adore, & le manque à regret :
Il est dans le Jardin avec la Présidente.

ARLEQUIN.

Quoi ! la Sœur de mon Maître ?

L'OLIVE.

Une Beauté charmante,
Une Prude qui feint un absolu mépris
Pour des attraits vainqueurs dont elle sçait le prix.

AMOUREUX

Voilà pour le Marquis une belle conquête,
Et c'est ouvrage fait, s'il se le met en tête.

ARLEQUIN.

Tu changerois de ton, si tu la connoissois.
Araminte, opposée aux amoureuses loix,
Passe tranquillement dans une solitude
Des jours que son chagrin donne tout à l'étude;
Et, depuis qu'on a mis son époux au cercueil,
Son habit, son humeur, & ses yeux sont en deuil.

L'OLIVE.

Arlequin, avant toi je l'ai vue & servie;
Son esprit n'est point fait pour ce genre de vie.
N'approfondissons point l'objet de sa douleur,
Elle seule connoît le secret de son cœur.
Sa conduite, à nos yeux, couvre quelque mystère,
Araminte est charmante, Araminte veut plaire;
Vive dans ses desirs, elle sçait les cacher,
Et ne fait qu'à dessein de se faire chercher.

ARLEQUIN.

De ce raffinement seroit-elle capable?

L'OLIVE.

Le Ciel fit à la femme un cœur impénétrable:
Elle arrive à son but par de subtils détours,
Et nous cache sa marche en y courant toujours.
Damon la fut chercher hier à sa campagne,
Chez ton Maître aujourd'hui le Marquis l'accompagne;
Il est galant, badin, spirituel, bien fait;
Il rend des soins, & presse: il fera satisfait;
Les voici.



SCÈNE II.

ARAMINTE, DAMON,
L'OLIVE, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

CHEZ ton Maître est-il jour ?
ARLEQUIN.

Pas encore.

DAMON.

Il est midi pourtant, & c'est-là son aurore.

ARAMINTE.

Et Madame ?

ARLEQUIN.

Je vais l'avertir à l'instant.

(A l'Olive.)

Suis moi; le déjeuner s'ennuie & nous attend.

(Ils sortent.)

ARAMINTE.

Quoi! vous encor, Marquis?

DAMON.

La surprise est charmante!

Ce vous encor, Marquis, me ravit & m'enchant!

Et dis ton qu'il est dit, on s'imagineroit

Que ce Marquis, Madame, ici vous gêneroit.

ARAMINTE.

Vraiment! je vous le dis, & depuis plus d'une heure.

DAMON.

Sans le penser?

ARAMINTE.

Très-fort.

AMOUREUX.

D A M O N.

Non, vous dis-je, ou je meure.

Un goût si dépravé seroit trop singulier.

J'arbore l'étendart de votre Chevalier ;

Et, pour vous épargner un aveu qui vous coûte,

Je vous suis malgré vous pendant toute la route ;

On ménage par-là votre petit orgueil,

En lui conciliant le plaisir du coup-d'œil.

On manège un cheval, on volte, on caracole,

On saute des fossés, on les refaute, on vole.

Pendant tout le chemin, on ne voit point d'objets

Qu'on ne fasse servir à louer vos attraits :

C'est vous que Philomele exalte dans sa plainte :

Les fleurs, les prés, les eaux, tout parle d'Ara-
minte ;

Je suis, de leurs discours, l'interprète ou l'auteur.

Et je vous générais ! J'aurois bien du malheur !

A R A M I N T E.

Nous ne devons jamais nous faire aucun mérite

Des soins que nous rendons, lorsque l'on nous en
quitte ;

Les services, Marquis, ne doivent se compter

Qu'autant que nos amis les veulent accepter ;

Autrement tous nos soins les gênent, les ennuiant ;

Loin de les recevoir, il faut qu'ils les envient.

Qui vous avoit prié de venir me trouver ?

Vous étiez-vous flatté qu'on pût vous approuver ;

Que, seule à la campagne, une femme bien née,

Pût, à vous recevoir, être déterminée ?

Je veux vous renvoyer, vous restez malgré moi ;

Je vous suis & je pars, vous me suivez.

D A M O N.

Ma foi,

Vous auriez dû, Madame, au lieu de ce voyage...

10 **LE PETIT-MAÎTRE**

A R A M I N T E.

Restez seule avec vous ; car vous êtes si sage !

D A M O N.

Comment donc ? vous doutez de ma sagesse.

A R A M I N T E.

Non ;

Je n'en sçaurais douter, je la connois.

D A M O N.

Bon, bon !

Pour quelques traits malins, un peu de raillerie

Que l'on jette en passant sur votre prudence,

On va bientôt passer pour fou dans votre esprit !

Ah ! c'est à trop bon compte y perdre son crédit.

Je veux justifier ce que de moi l'on pense.

(Il lui baise la main.)

A R A M I N T E.

Marquis. . . .

D A M O N.

Où, c'est vous faire une sensible offense !

Baiser la main ! comment ! le trait est trop hardi !

Le pardonneriez vous ?

A R A M I N T E.

Il est d'un étourdi.

D A M O N.

Non ; il est d'un Amant transporté de l'ivresse

Qu'allume dans son cœur la plus vive tendresse.

A R A M I N T E.

Quoi ! vous aimez ?

D A M O N.

J'adore !

A R A M I N T E.

Ah ! je voudrais sçavoir

Quelle est cette Beauté. . . .

D A M O N.

Je vous la ferai voir.

AMOUREUX.

11

ARAMINTE.

Dépeignez-la toujours ; l'objet de notre flamme
Gagne aux traits dont l'Amour la grave dans notre
ame.

DAMON.

Vous vous trompez, Madame, & l'objet que je fers
N'aveugle point mon cœur, en le chargeant de fers ;
Tel est de son pouvoir l'attrait inévitable,
Qu'il vous force à sentir un amour raisonnable.
Être obligé d'aimer par raison la beauté,
Jugez par quelle chaîne on se sent arrêté.
Car enfin, en courant dans l'amoureuse lice ;
On se trouve engagé souvent par le caprice ;
De mille feux follets nos yeux y sont frappés ;
A peine ont-ils brillé, ces feux sont dissipés.
Mais celui qu'en mon âme a versé ma maîtresse,
Durera d'autant plus que l'esprit, la finesse,
Les mœurs, & les talens, les graces & l'amour,
Par de communs efforts, l'allument chaque jour.

ARAMINTE.

Ce Portrait est charmant !

DAMON.

Vous êtes bien dépeinte ;
Et, du premier coup-d'œil, on connoît Araminte.

ARAMINTE, souriant.

Quoi ! c'est moi ?

DAMON.

C'est vous-même, en pouvez vous douter ?
J'oubliois un défaut qu'on ne doit point flatter :
Elle est prude, & son cœur, qu'un tendre hom-
mage offense,

Se refuse à mes vœux par pure bienfiance.

ARAMINTE.

Elle vous aimeroit sans cela ?

DAMON.

Sûrement.

LE PETIT-MAÎTRE

A R A M I N T E.

Vous vous trompez, Marquis, & je pense autrement ;

Si son cœur se refuse aux desirs d'un volage,
On la juge par-là bien moins prude que sage.

D A M O N.

Vous venez de lever toute difficulté,
Et vous pouvez compter sur ma fidélité.

A R A M I N T E.

Mais quand j'y compterois. . . .

D A M O N.

Eh ! vous m'aimez, vous dis-je ;
Résister à mes soins seroit un vrai prodige.

A R A M I N T E.

On voit bien qu'à Paris celles que vous hantez,
Ne vous conduisent point par les difficultés ;
Là, dans un certain monde on triomphe sans peine :
On n'y porte jamais que la plus douce chaîne ;
C'est par les seuls plaisirs qu'on y connoit l'Amour.
Partez, Marquis, partez : voilà votre séjour.

D A M O N.

Vous plaïsantez, Madame, ou du moins je le pense :
Mais il faut dans vos vœux mettre plus de prudence.
Si j'allois. . . . obéir. . . . oui, je vais à l'instant
Où je devois rester, où peut-être on m'attend.
Vous le mériteriez, & seriez bien punie.

A R A M I N T E.

Comment donc ! point du tout, & c'est ce que j'en-
vie.

Ne vous y trompez pas ; si l'ajmable enjouement
Jette sur vos discours le plus vif agrément,
Vous me réjouissez : voilà votre partage ;
Mais pour se faire aimer c'est un foible avantage.
L'esprit plaît à l'esprit, sans aller jusqu'au cœur ;
Son charme est séduisant, mais il n'est pas vainqueur.

DAMON.

Allons, continuez, outrage sur outrage :
 Pensez-y bien, Madame; on vous aime à la rage;
 Vainement mes soupirs ont été repoussés,
 J'irai toujours mon train comme vous le pensez,
 Et je me vengerai de votre résistance
 Par les soins importuns de ma persévérance.
 Allons, je vous préfère à mille autres Beautés;
 Je n'aimerai que vous, si vous y consentez;
 Vous n'avez qu'à parler.

ARAMINTE.

Ces offres sont flatteuses.

DAMON.

Eh bien !

ARAMINTE.

Je ne veux point faire de malheureuses.
 Y pensez vous, Marquis? le trait seroit trop noir;
 Mettre, dans tout Paris, mon sexe au désespoir !

SCENE III.

ARAMINTE, DAMON.

UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

ON vous attend là-haut, Madame.

ARAMINTE.

Allons, je monte.

Nous nous verrons, Marquis.



S C E N E I V.

D A M O N , *seul.*

C E n'est pas là mon compte ;
On résiste , ma foi ! voilà du sérieux.
Serons-nous fier , soumis , ou tendre , ou furieux ?
Non , non ; soyons badin comme à notre ordinaire.
L'enjouement , en amour , est le seul art de plaire.
La fierté siérait mal , on me croiroit piqué ;
Et tout Amant soumis est un Amant marqué :
Le tendre , selon moi , ne peut-être que fade ;
La fureur après elle entraîne l'incartade :
Badinons : je suis pris à n'en pouvoir douter ,
Car je raisonne. Eh bien ! qu'aurai-je à redouter ?
Quelques petits rebuts , ensuite un mariage ;
Voilà le mal : n'importe , il faut braver l'orage.
Elle est belle , elle est riche , elle nous aime un peu ;
Des secrets de son cœur ses yeux m'ont fait l'aveu.
Et , malgré son maintien imposant , & farouche ,
J'espéré , avant long-tems , l'obtenir de sa bouche.



SCENE V.

LISIMON, DAMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

BON JOUR, Marquis.

DAMON, *l'embrassant.*

Bon jour.

LISIMON.

Trop fort de la moitié.

DAMON.

C'est bien mal recevoir un transport d'amitié.

LISIMON.

Comment te portes-tu?

DAMON.

Mais..... pas une pistole !

Chez moi, mon cher : l'argent, comme le tems,
s'envole.

En six tailles, morbleu, le trois, le maudire trois,
Sans être dérouté, perd vingt, & quatre fois.

LISIMON.

Sans gagner une seule.

DAMON.

Et moi, plein de confiance,

Je perds deux mille écus d'une seule séance.

Tant de pertes enfin me rendront la raison :

Mais c'est payer bien cher une triste leçon.

LISIMON.

Se peut-il qu'un jeune homme avec de la naissance,
Du cœur, & de l'esprit, un héritage immense,
Détruisse follement un bonheur si réel,

Par un vice odieux qui n'est pas naturel ?
 C'est peu qu'avec raison la sagesse murmure
 Des vices que nos sens puisent dans la nature ;
 Il faut que l'homme encore , en dépit des destins ,
 Subisse un nouveau joug préparé par ses mains.

D A M O N.

Monsieur fait le badin ; finis , parlons d'affaire :
 Un peu d'ordre aujourd'hui me devient nécessaire ;
 J'ai perdu mon argent & veux toujours jouer.
 Lisimon , connois-tu quelque vèue à louer ,
 Quelqu'antique opulente , une riche fermière ?
 Je veux de la finance affronter la carrière ,
 Voilà mon vrai ballot ; là , cherchons , aide-moi :
 Au Fauxbourg , au Marais , je n'y vois rien ; & toi !

L I S I M O N.

Néant.

D A M O N.

Esprit bouché , mais le trait est bisarre !
 Dans ce siècle maudit l'argent est donc bien rare ?
 Paix , paix ; j'en découvre une , elle m'adorera :
 Prête-moi cent louis , elle te les rendra.

L I S I M O N.

Dans tes projets , Marquis , un peu plus de prudence ;

Sur tes appointemens veux-tu prendre d'avance ?

D A M O N.

Je te les rendrai , moi.

L I S I M O N.

Je te sçais beau joueur :
 Mais je te crois , Marquis , un fort mauvais payeur.

D A M O N.

Je m'en pique : il me passe un projet par la tête ;
 Veux-tu l'exécuter ? Pour moi , rien ne m'arrête.
 Réponds donc ; tu connois mes deux chevaux Danois ;
 Ils valent mille francs ; tu les as vus cent fois.

LISIMON.

AMOUREUX.
LISIMON.

Et puis ?

DAMON.

Quel ignorant ! tu n'entends pas se refter
Nous allons les jouer.

LISIMON.

Mais comment ? à quel jeu ?

DAMON.

Que m'importe ? au Biquet.

LISIMON.

Oui, mais . . .

DAMON.

Mais aux censeurs je donne leur paquet ;
Lorsqu'on n'a point d'argent, que sert un équipage ?
Je jouerois avec lui mon Ecuyer, mon Page :
Le Public causera, contentons-nous toujours :
Il se tait, quand il voit qu'on rit de ses discours.
Une table de jeu. Voilà de ces folies
Que je préférerois aux plus belles parties.
N'en es-tu pas charmé ? jouer quatre chevaux !

LISIMON.

Ton esprit est fertile en mille traits nouveaux.

DAMON.

N'est-ce pas ? dans le vrai, la partie est plaisante !

LISIMON.

Oui-dà : si tu la perds, elle sera touchante.

DAMON.

Si je la perds ? qui, moi ? c'est ce qu'il faudra voir.

LISIMON.

Je compte là-dessus, & c'est bien mon espoir.

DAMON.

Notre juge s'avance, on apporte la table ;
O Fortune ! une fois deviens-moi favorable.
Va contre mes Danoistes deux chevaux Normands.

B

LE PETIT-MAÎTRE

L I S I M O N.

Je n'estime les tiens que sept à huit cents francs ;
J'en fais bon si tu veux.

D A M O N.

Le Juif ! à quand payable ?

L I S I M O N.

Sur le champ.

D A M O N.

De l'argent ô charme inévitable !

Va donc.

L I S I M O N, à *Arlequin* qui va pour
s'en aller.

Demeure-là.

A R L E Q U I N, à *Lisimon*.

Monsieur. . . .

D A M O N.

Tirons la main ;

Un sept.

L I S I M O N.

Un as.

D A M O N.

Effet de mon heureux destin !

Voyons.

L I S I M O N.

Bon ; vingt & un, & trois as font vingt-quatre.

D A M O N.

Le détestable jeu !

L I S I M O N.

Je n'en puis rien rabattre ;

Marquis, & tout cela fait soixante & dix-neuf.

D A M O N.

En se mettant au jeu, certes le coup est neuf.

L I S I M O N, à *Arlequin*.

Tu voulois t'en aller, maraud.

D A M O N.

Belle espérance !

Un sept, un sept, neuf, sept. J'ai besoin de constance.

Pour bien faire il faudroit écarter tout mon jeu.

Ai-je perdu ? voyons. Un as , un roi parbleu ,

Et puis encore un as , cela se raccommode ;

Tu n'es pas à la fin de cette période ,

Et je vais batailler comme un désespéré.

Allons , à ce grand coup es-tu bien préparé ?

Vingt-quatre , vingt & huit ; vingt & neuf & soixante.

Un , deux , trois , quatre , cinq.....

L I S I M O N.

O Fortune inconstante !

D A M O N.

Sept, huit, neuf... une carte.

L I S I M O N.

Eh-mais ! je suis bien sot.

Je garde cœur.

D A M O N.

Fort bien , & Monsieur est capot.

Oh ! je suis revenu de loin , je te le jure.

L I S I M O N.

Ma revanche.

D A M O N.

Non , non : le tout & ta voiture ,

Contre mon berlingo doré des Gobelins ;

Cela te tente-t-il ? voilà de ces traits fins ,

Où j'ai toujours trouvé mes plus chères délices.

L I S I M O N.

Moi , je serai toujours dupe de tes caprices !

D A M O N.

Contre mes deux Coureurs , ta chaise par-dessus.

L I S I M O N.

J'y consens..... passe à lui.

B ii

D A M O N,

Mais tout cela sans plus.

Tirons la main..... neuf.

L I S I M O N.

Dix.

D A M O N.

J'ai peur,

L I S I M O N.

Et moi je tremble.

Une couleur entière, & quatre rois ensemble.

D A M O N.

Sixième major bonne & quatorze de rois,
 Adieu, quelqu'autre jour nous jouerons les harnois.
 De plus garde par-tout.

A R L E Q U I N, *bas à Damon.*

Monsieur j'en suis bien aise.

D A M O N.

Pour les cartes, mon cher, je te donne la chaise.

A R L E Q U I N.

Je vais à pied, Monsieur, c'est me scandaliser.

D A M O N, *à Lisimon.*A ton aise à présent tu peux moraliser, *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

JE l'ai bien mérité.

ARLEQUIN, *à part*.

J'entends crever la nue :

C'est à moi de payer & mon heure est venue.

LISIMON.

Que fais-tu là ?

ARLEQUIN.

Monfieur.

LISIMON.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Monfieur, j'attends.

LISIMON.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Vos ordres, Monfieur.

LISIMON.

Mais est-ce là le tems

D'attendre ? il est midi.

ARLEQUIN.

Même il est davantage.

LISIMON.

Ma montre va donc mal ? l'insolent personnage !

ARLEQUIN, *à part*.

Je ne dis pas cela, nous commençons fort bien.

Il gronde un peu plus tard, mais je n'y perdrai rien.

B iij

Monsieur souhaite-t-il.

L I S I M O N.

Oui, maraud, je souhaite
Que ta maudite langue à la fin soit muette ;
Il le faut avouer, je suis né bien heureux !
Quatre-vingt-dix, capot, soixante : il est affreux !
A quoi penses-tu là ?

A R L E Q U I N.

Moi, Monsieur, à me taire.

L I S I M O N.

Tu n'es qu'un babillard comme à ton ordinaire.

A R L E Q U I N.

Je ne dis pas le mot.

L I S I M O N.

Eh ! s'il se peut, tais-toi.

Ma perruque, un fauteuil, allons, habille-moi.

Quoi ! me gagner toujours ! je m'y perds, plus
j'y pense..

Enfin cet ascendant lisse ma patience ;

Ce n'est rien que le jeu. Mais bien plus on dirait

Qu'à Célimène encor le Marquis en voudrait.

A R L E Q U I N, à part.

Nous allons voir beau jeu.

L I S I M O N.

Valet insupportable !

Que fait-il, l'étourdi ?

A R L E Q U I N.

Monsieur, j'ôte la table :

Mais je la laisserai, si vous le trouvez mieux.

L I S I M O N.

Emporte la maison, & t'ôte de mes yeux.

Ma perruque ; allons donc.

A R L E Q U I N.

Mais laquelle ?

L I S I M O N.

La neuve.

A M O U R E U X.

23

A R L E Q U I N.

La voilà : qu'elle est bien poudrée !... (*Il la laisse tomber.*)

L I S I M O N.

A quelle épreuve !...

A R L E Q U I N.

Oh ! vous avez raison, Monsieur, pour cette fois. Mettez vite cette autre ; elle ira bien, je crois.

L I S I M O N.

Donne donc un miroir. Eh bien ! comment va-t-elle ?

A R L E Q U I N.

Tout au mieux.

L I S I M O N, *après s'être regardé.*

Tout au mieux ! vois, tête sans cervelle.

(*Il lui met la perruque.*)

Regarde-toi.....

A R L E Q U I N, *se regardant.*

Point mal-

L I S I M O N.

Puisqu'elle va si bien,

Porte-la donc, morbleu ! mon goût n'est pas le tien.

A R L E Q U I N, *d'part.*

C'est cependant le bon ; si ce n'est pas le vôtre.

L I S I M O N.

Je garderai la mienne, & je n'en veux point d'autre.

A R L E Q U I N.

Si vous vouliez pourtant.....

L I S I M O N.

Celle-ci me suffit.

A R L E Q U I N.

Tout comme il vous plaira.

L I S I M O N.

Brosse-moi mon habit :

Mes livres ; mon flacon, mes gants, ma tabatière.

B iv

24 LE PETIT-MAÎTRE

ARLEQUIN, *à part.*
Ses peches founiroient une boutique entiere.

LISIMON.

A-t-on servi là haut?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Ouf? fort bien.

Il faut tout deviner : tu ne dis jamais rien.

Si l'on me demandoit, sur-tout qu'on m'avertisse.

(Il sort.)

SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

VOILA, pour ce matin, la fin de mon sup-
plice.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIMON, DAMON.

LISIMON.

MARQUIS, j'ai fait ton compte : il monte à
mille écus ;

Les vôtres bien payés : mais ce sera sans plus.

DAMON.

Quel ! nous ne jouerons plus, & que veux-tu donc
faire ?

LISIMON.

Si ce n'est point assez, cher Marquis, pour vous
plaire,

Cherchez fortune ailleurs : pour moi je suis content ;
Je serois bien fâché d'en perdre encore autant.

DAMON.

Le tout à fait ou non : allons, tu n'as qu'à prendre.

LISIMON.

Tu joueras donc toujours sans pouvoir t'en défendre ?

Mais je te dois beaucoup : car pour le jeu, sans toi,

Tout Paris n'auroit pas un plus grand fou que moi.

DAMON.

Quoi ! tu ne sais donc pas que tout l'univers joue,

Du faite des grandeurs au néant de la boue ;

Si l'on veut avec soin y réfléchir un peu,

On découvre aisément que la vie est un jeu,

Jeu toujours incertain , où le hasard préside ,
 Sans que presque jamais le mérite y décide :
 La Fortune y fait tout ; elle élève , elle abbat ,
 Jette dans la poussière , ou place dans l'éclat ,
 Sans amour des vertus , sans haine pour les vices ;
 Et ne prend de conseil que ses simples caprices.
 On peut en sûreté jouer après cela :
 Ainsi sauve qui peut , & gagne qui pourra .

L I S I M O N .

Non , à ce sentiment je ne sçaurois souscrire ,
 Marquis : à la Fortune il donne trop d'empire ;
 Un sage qui connoît & remplit son devoir ,
 Qui sans ambition , sans crainte , sans espoir ,
 Regarde du même oeil tous les états du monde ,
 La suprême grandeur , l'obscurité profonde ,
 Capable également de vivre dans tous deux ,
 Qui se suffit , enfin , lui seul pour être heureux ;
 Content de la vertu qu'il chérit , qu'il pratique ,
 Crois-moi , cet homme brave un destin tyrannique ,
 N'admet point de Fortune ; & , maître de son cœur ,
 En dépit du hasard , il l'est de son bonheur .

D A M O N .

J'admire avec respect le nom de ces grands hommes ;

Mais étoient-ils formés du sang dont nous le sommes ?
 Ce seul point m'embarrasse , & j'en suis bien confus :
 Leur espèce est perdue & nous n'en trouvons plus .
 J'y crois par vanité , c'est un bel étalage .

A-propos de cela , sçais-tu mon mariage ?

L I S I M O N .

Cela seroit plaisant , Damon , en vérité .
 J'irois te voir alors comme une rareté .

D A M O N .

Pour moi dans ce projet je ne vois rien de rare .

L I S I M O N.

Tu parles tout de bon ? cela seroit bizarre :
Je voudrois bien le voir.

D A M O N.

Eh bien ! tu le verras !

L I S I M O N.

Crois-moi, mon cher Marquis, tu t'en repentiras.

D A M O N.

Ah ! parbleu, nous verrons.

L I S I M O N.

Parle-moi sans contrainte,
Si ton dessein est pris, n'as-tu point quelque crainte ?
Là.....

D A M O N.

Qu'il le soit ou non, est-ce que tu prétends
Que je sois plus jaloux que tant d'honnêtes gens ?
Je veux suivre avec eux le torrent de la mode,
Et rire le premier : c'est la bonne méthode.

L I S I M O N.

Peut-on sçavoir le nom de l'heureuse Beauté,
Dont le cœur de Monsieur est si fort enchanté ?

D A M O N.

C'est un secret encor que je n'oserois dire ;
Et, d'ailleurs, j'aurois peur de t'appréter à rire,
Si l'effet par malheur manquoit à mon dessein.
Ami, tu le sçauras quand tout sera certain :
Trouve bon, jusques-là, que j'en fasse un mystère ;
Et sçache que Damon quelquefois sçait se taire.

L I S I M O N.

Je ferai de la nôce.

D A M O N.

Oh ! très-certainement.

L I S I M O N.

Marquis, à tout hasard je t'en fais compliment.
Je vais donner quelqu'ordre.

SCENE II.

DAMON, L'OLIVE.

DAMON.

AH! te voilà, l'Olive?
Il faut faire briller ton imaginative:
Je veux donner un bal, un concert, un cadeau:
Le tout avant la nuit.

L'OLIVE.

Le projet est fort beau.
Mais comment ferez vous?

DAMON.

Ma foi, c'est ton affaire.

L'OLIVE.

C'est ainsi que le maître en agit d'ordinaire;
Il projette, il ordonne, &c, sans se rebuter,
Il faut que le valet soit près d'exécuter;
Mais sans argent, ni tems, quel projet est le vôtre?

DAMON.

Ami, lorsqu'on a l'un, l'on se passe de l'autre.
Tiens, voilà mille écus, va, cours, vole à Paris;
Et ramene avec toi les Plaisirs & les Ris.
Mais sur-tout cache bien mon ordre & ton voyage.
Que d'un enchantement la fête soit l'image.

L'OLIVE.

Et dites-moi, Monsieur, de grace, où l'on prendra
Ces Plaisirs & ces Ris.

DAMON.

Butor! à l'Opéra.

AMOUREUX. 25

L'OLIVE.

Oui, c'est des jeux badins la véritable source.
Mais comment en ces lieux avez-vous fait ressource,
D'où vous vient cet argent ?

DAMON.

Du sage Lisimon,
Il faut le dépenser du moins dans sa maison ;
Va vite.

L'OLIVE.

Je crains fort que , pour mon ambassade ,
Un tems si court. . . .

DAMON.

Non, non , parle , agis , persuade ;
L'argent ne souffre point de contrariétés ;
Fais-le briller aux yeux de nos Divinités.

L'OLIVE.

S'il n'est point de vertu que ce métal n'ébranle ,
Jugez si l'Opéra sera bientôt en branle.

Oui , vous serez content , n'avez aucun fopci.
Dussé-je par un vol vous l'amener ici.

SCENE III.

ARAMINTE, DAMON.

DAMON, *regardant Araminte.*

DES fleurs , des diamans ! ah , ah ! vous voulez
plaire ;

Et cet ajustement n'est pas pour votre frere.

Je devine à-peu-près qui l'on veut asservir.

Les Graces aujourd'hui vous ont mis à ravir ;

Ce mélange charmant de deuil & de parure ;
Ces yeux que l'art contraint à gêner la nature ;
Et qui, malgré leur soin à cacher leur ardeur ,
Nous laissent entrevoir les mouvemens du cœur :
Cet aimable embarras de pudeur, de tendresse,
De fierté, de douceur, de force, de foiblesse :
Oui, tout cela vous rend adorable à mes yeux ;
Quittez pourtant le deuil, vous serez encor mieux.

A R A M I N T E.

Je me fâchê à la fin, Marquis, de vos folies :
Elles n'ont aucun sel, elles sont impolies :
Cette façon d'agir, comme de s'exprimer,
N'est pas celle qu'il faut pour se faire estimer.
Au lieu de tendres soins, & de persévérance,
Vous n'offrez à mes yeux que de la suffisance :
Quand en votre faveur mon esprit pencheroit,
Votre orgueil contre vous le détermineroit.
L'amour-propre est souvent un infidèle guide ;
Servez, Monsieur : servez, soyez soumis, timide ;
Et lorsqu'après dix ans de soins bien reconnus,
Aux explications nous en serons venus,
Je pourrai de ces soins fixer la récompense ,
Moins par amour pour vous que par reconnoissance.

D A M O N.

Le trait est fin ! dix ans, reconnoissance ! Ah ! oui,
De ce pacte flatteur je suis tout réjoui,
C'est bien le tems, ma foi, d'employer dix années,
En fleurettes d'amour & tristes & fanées !
Mais, si je m'en souviens, tantôt vous me disiez,
Que mes soins vous gênoient, que vous les méprisiez,
Et vous m'en demandez pour dix ans ! Eh ! Madame,
Voyez à quel ennui vous préparez votre ame :
Abrégeons, croyez-moi, tant de difficultés,
Ne nous arrêtons point à des formalités.
Je prétends cependant ménager votre gloire,

Différons de deux jours ma prochaine victoire ;
Deux jours valent dix ans, ne vous y trompez pas,
Lorsque, sans être heureux, on chérit tant d'appas.
Vous riez ? bon.

A R A M I N T E.

Vraiment, il faut bien que je rie :
Sans cela je pourrois paroître plus aigrie.
Je vous parle raison par principes fondés,
Et c'est en badinant que vous me répondez :
Ah ! quand on est épris d'un amour bien sincère,
On doit se rapprocher de l'objet qui sçait plaire ;
Suivre ses sentimens, en lui se transformer :
C'est en lui ressemblant que l'on s'en fait aimer.
Gardez-vous de penser que l'avis qu'on vous donne,
En aucune façon regarde ma personne ;
Lorsque je vous ai dit de me servir dix ans,
C'étoit pour éluder vos discours offensans,
Et pour rabattre un peu l'opinion flatteuse,
Que vous donne de nous une estime trompeuse ;
Allez, on peut vous voir, Marquis, sans éprouver
Les mouvemens qu'en moi vous avez cru trouver.
C'est un autre motif qui cause ici mon trouble,
Et si, de tems en tems, votre aspect le redouble,
C'est de dépit de voir un amant obstiné
A se flatter d'un cœur que je n'ai point donné :
Un amant dont la flamme assurée & tranquille
Me fait sentir qu'il croit sa conquête facile,
Ou qu'il est maître au moins d'étouffer ses soupirs,
Pour peu que ma raison s'oppose à ses desirs.

D A M O N.

Vous interprétez mal mon tendre badinage :
Bien loin qu'à votre gloire il puisse faire outrage ;
Je jure qu'à l'amour je ne mêle les jeux,
Que pour vous épargner un aveu sérieux ;
Que pour vous engager dans une douce chaîne,

87 **L E P E T I T M A I T R E**

Que vous puissiez porter sans effort & sans peine,
J'attaque en badinant ; & , si je suis vainqueur,
J'obtiens tout du souris , & rien de la pudeur ;
Ma foi ! c'est en agir avec délicatesse.

A R A M I N T E.

C'est plutôt me montrer une folle tendresse.
Un cœur vraiment épris ne badine jamais ;
Aspirant sans relâche à de nouveaux progrès ;
Et toujours occupé de sa flamme amoureuse,
Il s'en fait une affaire unique & sérieuse.

D A M O N.

Eh bien donc ! j'y consens , on va vous adorer
D'un sérieux , Madame , à vous désespérer.
Mais rassurez du moins mon cœur contre la crainte ;
Que lui doit inspirer une telle contrainte.
Je vais me transplanter , & perdre , en un moment,
Le peu que je possède , en perdant l'enjouement.
Ma Déesse l'exige ; il faut que j'obéisse :
Dût-elle de mes jours vouloir le sacrifice ,
Je serois trop heureux de remplir ses souhaits :
Que ne serois-je point pour plaire à tant d'attraits ?
Flattez de quelqu'espoir le feu qui me consume ;
Qu'il embrâse à son tour la Beauté qui l'allume ,
Que ses yeux où je puise un poison si charmant..
Je vous ennuie un peu , n'est-ce pas ?

A R A M I N T E.

Non , vraiment.

D A M O N.

Si fait bien moi , Madame ; à cette ardeur brûlante
Verrai-je encor longtems votre ame indifférente ?
Ne cesserez-vous point d'opposer à Damon ,
La fatale rigueur qui l'accable ?

A R A M I N T E.

Selon.

Oh ! vous me tourmentez d'une façon étrange :
Mais

Mais, après tout, Marquis, je ne prends point le change ;

Un tel déguisement n'éblouit point mes yeux ,
Et je le crois trompeur autant qu'ingénieux.

D A M O N.

L'enjouement vous déplaît ; on devient pathétique ;
On vous prouve ses feux par un effort unique ;
Vous me voyez soumis, enflammé, circonspect ;
Et, malgré tout cela, je suis encor suspect.

C'en est fait : je vois bien qu'une étoile cruelle
M'interdit le succès d'une flamme si belle ;
Il faut subir l'effort de mon astre fatal ;
Ou plutôt vous céder à quelqu'heureux rival.
Ne me le cachez plus ; votre cœur inflexible ,
Pour un autre , sans doute , est devenu sensible ;

A R A M I N T E.

Que vous devinez bien !

D A M O N.

Vous en faites l'aveu.

Je perds donc tout espoir, adieu, Madame, adieu ;
Il faut vous délivrer d'une vue importune ,
Et je vais loin de vous traîner mon infortune.

A R A M I N T E.

Restez : il vous sied bien de faire le jaloux !

D A M O N.

Pensez à mon rival, je vais penser à vous.

(Il sort.)



SCENE IV.

ARAMINTE, *seule.*

QUE ce faux désespoir m'abbaisse & m'humilie !
Il n'ignore donc plus la chaîne qui me lie.
Que m'avez-vous servi, trop inutiles soins ?
Je dévorais mes feux, ils n'éclatoient pas moins :
En vain pour les cacher je m'armoïs de constance ;
Mon cœur se trahissoit jusques dans mon silence.
Il a donc éclaté ce secret dangereux !
Damon indifférent apprend qu'il est heureux :
Car ne nous flattons point d'avoir fait sa conquête :
Cet amour n'est qu'un jeu que son esprit s'apprête ;
Et j'aurai le regret, après mille combats,
De rougir d'une ardeur qu'il ne partage pas.
Ciel ! quel est mon dépit ! cette sage Araminte
Qu'armoit contre l'Amour une si juste crainte,
Reconnoît un vainqueur, & subit, à la fois,
Le joug de l'esclavage, & la honte du choix.
Damon, des étourdis le plus parfait modèle,
Lui, dont mille Beautés n'ont fait qu'un infidèle,
Damon s'est fait aimer ! Reproches impuissans !
Ses graces m'ont séduite en dépit du bon-sens.
Cruel tyran des cœurs ! quelle est ta loi barbare !
Il n'est point de raison que ton flambeau n'égare.
Mais pourquoi mépriser ce qui sçait me toucher ?
Voilà l'égarement qu'il faut te reprocher,
Injuste amante : hélas ! oses-tu faire outrage
A l'objet dont ton cœur garde la chère image :
Ton amour seul devoit te le faire estimer,
Et qui blâme son choix n'est pas digne d'aimer.

Où, je veux, pour punir mon injustice extrême,
Recevoir tous ses soins, je veux croire qu'il m'aime.
Si son cœur jusqu'ici parut toujours flottant,
Il lui falloit le mien pour le rendre constant.
L'Amour en ma faveur reservoit ce miracle,
Et sa légèreté ne me fait nul obstacle.
Je vous aime, Damon; vous ferez mon époux;
Mais ferez-vous constant? me le jurerez-vous?

S C E N E V.

A R A M I N T E, C É L I M E N E.

C É L I M E N E.

Q'U'EST-CE donc? je vous vois solitaire, in-
quiette;

Auriez-vous par hasard quelque peine secrète?
Vous ne me dites rien, vous ne répondez pas.
Adieu, la rêverie a pour vous trop d'appas.

A R A M I N T E.

Je ne vous voyois point: ah! ciel, je suis perdue.
Célimene, ma sœur, vous m'avez entendue!....

C É L I M E N E.

Ah! ah! vous avez donc des mystères pour moi?

A R A M I N T E.

Oui, Madame, il en est que l'on garde pour soi.
C'est un pesant fardeau dont on veut se défaire:
Mais on souffre encor plus à parler qu'à se taire.

C É L I M E N E.

Si votre rêverie avoit certain objet,
Vous ne pourriez longtems en taire le sujet.

C ij

A R A M I N T E.

Vous m'avez entendue , & toute feinte est vaine.
 Vous savez mon secret , cruelle Célimène !
 Mais n'en abusez pas après l'avoir surpris :
 Je veux bien l'avouer : oui , mon cœur est épris :
 Bientôt de cet amour l'hymen fera la suite ;
 Et je ne prétends plus vous cacher ma conduite.

C É L I M E N E.

Je vous jure , ma sœur , que je n'en sçavois rien ;
 Vous ne me croyez pas , mais cependant.....

A R A M I N T E.

Fort bien !

Vous verrez que c'est moi qui voulois vous l'apprendre.

C É L I M E N E.

Vous m'accusez à tort , laissez-moi me défendre.

A R A M I N T E.

Non, non.

C É L I M E N E.

Mais , après tout , que craignez vous de moi ?
 Votre secret , Madame , est commis à ma foi ;
 Je le prends sur mon compte , & n'en veux faire usage ,

Que pour vous assurer que mon cœur le partage.
 Dans le sein d'une amie on trouve des secours ;
 Jamais sans confidente on ne vit les Amours ,
 Ei je crois mériter l'honneur d'être la vôtre.

Comment ! vous hésitez ! en auriez vous quelqu'autre ?

A R A M I N T E.

Quel étrange embarras !

C É L I M E N E.

Apprenez-moi le nom

De votre heureux amant.

A R A M I N T E , *à part.*

Nommerai-je Damon ?

(Haut.) A quoi cela sert-il? vous le sçavez peut-être.
En le nommant ici, je vous l'ai fait connoître.

C É L I M E N E.

Je jvous jure que non; j'attends que votre aveu....

A R A M I N T E.

Mais c'est un inconnu dont on parle fort peu.
Je vous ai tout appris, la confidence est faite;
Mais j'espere du moins que vous serez discrète.

C É L I M E N E.

Oui, ma discrétion pourra fort bien aller
Jusques'à taire un nom qu'on vient de me celer.

A R A M I N T E.

Adieu, cachez la chose, & sur-tout à mon frere.

C É L I M E N E.

Je n'y manquerai pas.

S C E N E V I.

C É L I M E N E, seule.

J' A I M E fort le mystere.

Araminte, sçachez qu'un secret arraché
Ne mérita jamais le soin d'être caché.
Eh bien! voilà pourtant cette prude sauvage,
Qui devoit consacrer ses beaux jours au veuvage:
Je n'en démordrai point: le dégoût des plaisirs
Ne fut jamais vertu, c'est manque de desirs:
Et, pour peu qu'un objet dans le cœur les rappelle,
On sent que l'indolence étoit peu naturelle.
Quel choix a-t-elle fait? quelqu'homme austere,
mûr;

C iij

Un Caton ennuyeux, au maintien triste & dur,
Qui veut vivre avec elle au fond d'un hermitage.
Que je rirai de voir ce grave personnage !

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, DAMON.

CÉLIMÈNE.

AH ! vous voilà, Damon ? venez vite, venez.
DAMON.

Pourquoi donc ?

CÉLIMÈNE.

Ecoutez.

DAMON.

J'écoute.

CÉLIMÈNE.

Devinez.

DAMON.

Fort bien.

CÉLIMÈNE.

Devinez donc.

DAMON.

Quoi ?

CÉLIMÈNE.

Ma sœur Araminte....

DAMON.

Après ?

CÉLIMÈNE.

Qui de l'Amour sembloit braver l'atteinte....

DAMON.

Elle aime, n'est-ce pas ?

AMOUREUX.

39

CÉLIMENE.

Justement.

DAMON.

Je le sçais.

CÉLIMENE.

Qui vous l'a dit ?

DAMON.

Ses yeux.

CÉLIMENE.

Oh ! ce n'est pas assez.

Je viens en cet instant apprendre de sa bouche,

Qu'un Amant a soumis cette prude farouche.

DAMON.

Il m'en a bien coûté pour la réduire.

CÉLIMENE.

Eh quoi !

Connoissez-vous celui qu'elle épouse ?

DAMON.

C'est moi.

Vous ne l'ignorez pas , elle a dû vous le dire.

CÉLIMENE.

Non vraiment.

DAMON.

Comment ! non ?

CÉLIMENE.

L'incident me fait rire.

Vous l'aimez ?

DAMON.

Je l'adore.

CÉLIMENE.

Et c'est vous sûrement

Qu'elle doit épouser ?

DAMON.

Le bel étonnement !

C iv

46. LE PETIT-MAÎTRE

C É L I M E N E.

Vous l'a-t-elle promis?

D A M O N.

Non ; mais la résistance
Ne sçauroit m'opposer une longue défense.

C É L I M E N E.

C'est en votre faveur être un peu prévenu,
Et, si l'on veut l'en croire, elle aime un inconnu.

D A M O N.

Qu'entends-je ? un inconnu ! ma surprise est extrême.

C É L I M E N E.

De sang-froid croyez-vous qu'Araminte vous aime ?
Une femme sensée.....

D A M O N.

Ah ! morbleu , finissez :

Le fait est sérieux plus que vous ne pensez.
Elle aime un inconnu ! cela n'est pas croyable.
Ce prétendu rival dont j'ai fait une fable ,
Devient, pour mon malheur , une réalité !

C É L I M E N E.

Quelquefois, en riant, on dit la vérité.

D A M O N.

Quoi ! j'aurai vainement soupiré pour l'ingrate ?

C É L I M E N E.

En amour , bien souvent, un vain espoir nous flatte.

D A M O N.

Ah ! par des traits piquans bien loin de m'insulter,
Appaisez des transports qui sont près d'éclater :
Je ne me connois plus , ce coup me désespère !

C É L I M E N E.

Est-ce bien le Marquis que je vois en colere ?

D A M O N.

Madame , il est outré , transporté de douleur :
Amour , honte , dépit , tout déchire son cœur ;
L'abandonnerez-vous dans cet état horrible ?

C É L I M E N E.**Moi ? D'y remédier il ne m'est pas possible.****D A M O N.**

**Vous le pouvez , Madame : il faut que la pitié ;
Fasse , auprès d'une sœur , agir votre amitié.
Conjurez-la de rompre un hymen qui me tue.
L'affaire absolument peut n'être pas conclue.
Gagnons du tems , sur-tout opposons quelque effort...
Ah ! si mon rival porte une épée , il est mort.**

C É L I M E N E.

**Le trouble où je vous vois m'allarme & m'intéresse ;
Je voudrois de bon cœur servir votre tendresse ;
Mais l'obstacle est si grand !**

D A M O N.**Il faut le surmonter.**

**Oui , vous réussirez , & j'ose m'en flatter.
Que peut-on refuser à des graces si rares ?
Elles triompheroient des cœurs les plus barbares.
Employez-les , Madame , à faire mon bonheur :
Je vous devrai mes jours , le repos de mon cœur.
Faites en ma faveur pencher cette inhumaine :
Je vous adorerai , charmante Célimene.
Me le promettez-vous ?**

S C E N E V I I I.**L I S I M O N , D A M O N , C É L I M E N E.****L I S I M O N.**

MA I S cela va fort bien !
Et je suis très-touché d'un si tendre entretien !

43 **LE PETIT-MÂTRE**

Cen'est plus sans raison que je tremble sans cesse ;
Mais il faudroit du moins cacher votre foiblesse ,
Ménager un peu plus les regards d'un époux ,
Lorsque vous lui portez les plus terribles coups.

C É L I M E N E.

Mais c'est-là ce qui rend la scène intéressante ;
En vérité , sans vous , elle étoit languissante.

L I S I M O N.

Vous osez plaisanter !

D A M O N.

Et ce n'est pas à tort.

Quoi ! ton ami Damon excite ce transport !
Ne pourras-tu jamais dompter ta frénésie ?
Et puis-je être pour toi matière à jalousie ?

L I S I M O N.

Oui , tout le deviendra , puisqu'on me pousse à bout ;
Et c'est avec raison que je soupçonne tout.

C É L I M E N E.

Vous voulez soupçonner , & cela vous amuse ;
Je respecte , Monsieur , l'erreur qui vous abuse :
Mais sçachez , cependant , qu'à l'abri de vos yeux ,
Si je voulois tromper , je sçaurois tromper mieux.

L I S I M O N.

Et si vous le pouvez , faites-le donc , Madame ,
Et cachez-moi du moins une honteuse flamme.

D A M O N.

Oh ! ma foi , c'est pousser trop loin l'entêtement ;
Reviens , cher Lisimon , de ton égarement ,
Et , pour quelques instans , laisse-nous , je te prie.

L I S I M O N.

Que je vous laisse ?

D A M O N.

Eh ! oui.

L I S I M O N.

Je hais la raillerie.

AMOUREUX.

45

DAMON.

Obtiendrai-je de vous ?,

CÉLIMÈNE.

Je ne vous promets rien !

DAMON.

Vous m'allez voir mourir de désespoir.

LISIMON.

Eh bien !

Finirez-vous , Madame ?

CÉLIMÈNE.

Adieu , je me retire :

Il faut avoir pitié d'un semblable délire.

DAMON.

Je ne vous quitte pas.

LISIMON.

Oh ! nous verrons , parbleu !

Je me lasse à la fin ; ceci passe le jeu.

DAMON.

Encore , arrêtez donc ; une importante affaire...

LISIMON.

J'en suis persuadé.

SCÈNE IX.

LISIMON, DAMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'EST Monsieur votre père :

Il ne fait que passer & demande à vous voir.

DAMON.

Fort bien : en fils honnête il faut le recevoir.

Va , mon ami.

44 **LE PETIT-MÂTRE**

LISIMON.

J'enrage !

ARLEQUIN.

Il se porte à merveilles.

LISIMON.

Eh ! ne m'étourdis pas plus longtems les oreilles.

ARLEQUIN.

De la santé d'un pere on doit s'embarasser.

LISIMON, *lui donnant un soufflet.*

Voilà , de ton côté , de quoi t'intéresser.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, L'OLIVE.

ARLEQUIN.

Toi, dont toujours l'humeur fut gaie & libertine ;
Où diable as-tu pêché cette lugubre mine ?
Dans une heure, au plus tard, les mets les plus exquis,
Avec des vins charmans disputeront de prix ;
Et pour rendre en tout point cette fête complete ;
L'Amour y conduira Dorine avec Lisette.
Je voudrois déjà voir nos Messieurs au dessert ,
Car j'ai le cœur fort tendre & l'appétit ouvert.
Allons , réveille-toi ; va , l'office peut-être
L'emportera ce soir sur la table du Maître.

L' O L I V E.

Dans le plus noir chagrin on vient de me plonger ;
Aujourd'hui tout conspire à me faire enrager.

A R L E Q U I N.

Pour moi , quand , par malheur , quelque chagrin
me presse ,
Je cherche un prompt secours dans une prompte-
ivresse ,
Et puis dans un fauteuil , qui se trouve à propos ,
Dans le sein de Bacchus je trouve le repos ;
L'Amour m'offre bientôt les délices d'un songe ,

46 **LE PETIT-MAÎTRE**

Je savoure à longs traits un aimable mensonge ;
Lisette s'attendrit , & de fausses douceurs
Soulagent mes esprits du poids de ses rigueurs.
Ce n'est qu'illusion : mais , quoique plus réelle ,
Souvent la vérité ne dure pas plus qu'elle.
La femme est si légère !

L' O L I V E.

Adieu , je pars.

A R L E Q U I N.

Pourquoi ?

L' O L I V E.

Non , mon cher Arlequin , ne compte plus sur moi.

A R L E Q U I N.

Tu pars !

L' O L I V E.

Damon le veut ; il rêve , il se promène ;
Il s'entretient tout seul , ne parle qu'avec peine ;
Il appelle Araminte , il leve au Ciel les yeux ,
Paroît , tout à la fois , & tendre & furieux :
Enfin il veut partir ; & moi , quoi qu'il m'en coûte ,
De Paris , avec lui , j'arpenterai la route.

A R L E Q U I N.

Quel plaisir de courir ! le tems est clair & beau ;
La Lune , devant toi , portera son flambeau.
Perdre une telle nuit , seroit un grand dommage !
Ton dessein est donc pris : serviteur , bon voyage.

L' O L I V E.

Ce caprice éternel commence à me lasser ;
De l'Olive , à la fin , il faudra se passer.

A R L E Q U I N.

Six bouteilles de vin de Champagne à la glace ,
Et partir ! J'en mourrois , si j'étois à ta place.

L' O L I V E.

M'envoyer tout exprés commander , pour ce soir ;
Un cadeau magnifique , & puis ne le pas voir !

L'honneur de cette fête eût fait ma récompense.
J'avois, de l'Opéra, choisi la quintessence.
J'enrage ! Deux grands Chœurs avec quatre Duos.

A R L E Q U I N.

Il est vrai ; deux chapons , un faisan , six perdreaux.

L' O L I V E.

Un Air italien d'une nouvelle espee.

Item , un Pas de trois qui valoit une Piece ;

Vois combien nous perdrons à ce coup imprévu.

A R L E Q U I N.

Qui ? moi ? rien.

L' O L I V E.

Ton cerveau de sens est dépourvu.

A R L E Q U I N.

Regretter des Chançons ! je ne suis pas si bête.

A table l'Opéra me plaît fort tête-à-tête ,

Lorsque je l'accompagne à grands verres de vin ;

Mais ailleurs , sans ennui , je n'en puis voir la fin.

Revenons à ton Maître : il quitte donc la place ?

Et c'est apparemment le dépit qui le chasse ?

L' O L I V E.

Araminte , sans doute , aura renversé tout ;

Mon Maître perd l'esprit , elle le pousse à bout.]

A R L E Q U I N.

Tu disois , ce matin , qu'il nétoit point de Belle,

Qui pût à ses desirs être longtems rebelle.

Il manque celle-ci , comment donc a-t-il fait ?

L' O L I V E.

Elle voudroit lui voir filer l'amour parfait ;

Et lui , qu'avec raison le trop de soin fatigue ,

Aime mieux la finir que voir durer l'intrigue :

Adieu , dans un moment nous montons à cheval.

On vient : c'est Lisimon.

A R L E Q U I N.

Ouf ! je me trouve mal.

SCENE II.

LISIMON, ARLEQUIN.

LISIMON.

TE voilà de retour ? as-tu trouvé Madame ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur.

LISIMON.

Juste Ciel ! l'extravagante femme !

ARLEQUIN.

Le Jardinier m'a dit qu'elle est allée au bois
Avec Monsieur Damon.

LISIMON.

Cherche encore une fois.

ARLEQUIN.

Ce feroit tems perdu : le bois est vaste & sombre,
La chaleur est extrême ; ils auront cherché l'ombre.
Ce n'est que là, Monsieur, qu'on peut les rencontrer.
Mais dans tous ses détours, comment les déterrer ?

LISIMON.

Cherche par-tout.

ARLEQUIN.

Fort bien ! & s'ils sont dans la grotte ?

On n'y voit goutte.

LISIMON.

Appelle.

ARLEQUIN.

Au diable qui s'y frotte !

Il y loge un Esprit dont j'ai peur.

LISIMON

AMOUREUX.

LISIMON.

Le butôrd !

ARLEQUIN.

Croyez , si je le crains , que ce n'est pas à tort.
Ce lûtin dangereux contrefait tout le monde ;
Si vous riez , il rit ; si vous grondez , il gronde.
Les maris d'alentour se plaignent tous de lui ,
Car aux Amans furtifs il prête son appui ;
Et, pour peu qu'en sa grotte on trouble un tête-à-tête,
De vingt coups de bâton il sçait vous faire fête.

LISIMON.

Tu ne finiras pas ?

ARLEQUIN.

Tantôt c'est un hibou ;
Tantôt , par fantaisie , il court le loup-garou ;
Sitôt que sous sa patte il trouve un galant-homme ,
Il le roule , il le crotte , & puis il vous l'affomme.
(*Lisimon le chasse.*)

SCENE III.

LISIMON , *seul.*

JE suis las , à la fin , d'ouïr un insensé.
Quoi ! c'est ainsi qu'on brave un époux offensé !
Je les trouve en ces lieux ; ils s'éloignent , ils partent ,
Et tous deux dans le bois au même instant s'écartent !
Quel mépris ! ou plutôt quelle témérité !
On rit des mouvemens dont je suis agité ;
On veut faire passer mes soupçons pour folie ,
Et c'est en me raillant que l'on les justifie !

D

SCENE IV.

LISIMON, ARAMINTE.

LISIMON.

QUOI ! vous revenez seule ! A ce coup, y tient-on ?
Où diable est donc ma femme ? & qu'en a fait Damon ?

ARAMINTE.

Je les croyois ici. . . .

LISIMON.

Vous vous êtes trompée.

ARAMINTE.

Il a certainement la cervelle frappée.

LISIMON.

Sans me faire enrager ici mal-à-propos ,

Qu'il se marie enfin , & me laisse en repos.

S'il a pris ce parti , qu'attend-il à le faire ?

Célimene , sans doute , est cause qu'il diffère.

ARAMINTE.

Quoi ! Damon , dites-vous , songe à se marier ?

LISIMON.

Oui , de la nôce même il m'est venu prier.

ARAMINTE , *à part.*

Il connoit mon amour , & l'ingrat m'abandonne !

(*A Lisimon.*)

En êtes-vous certain ?

LISIMON.

Ce projet vous étonne ?

Il me l'a dit tantôt , & c'étoit son dessein ;

Mais il pourra , je crois , n'y plus penser demain.

Que sa femme soit folle , ou bien qu'elle soit sage ,

Ces deux époux feront un comique assemblage.

Mais la mienne , morbleu ! commence à me lasser ;

Je n'y puis plus tenir , & je vais la presser.

SCENE V.

ARAMINTE, *seule.*

LE Marquis se marie ! ô Ciel ! est-il possible ?
Pouvoit-on me frapper par un coup plus sensible ?
L'ingrat me jouoit donc ! mais quelle est mon erreur !
Damon connoît mes feux , il est sûr de mon cœur ,
Et , rempli d'une ardeur qu'il sçait que je partage ,
Il a , dans ses transports , parlé de mariage.
Pardonne , cher Amant , si j'ai pu t'accuser :
Le véritable amour est prompt à s'abuser.

SCENE VI.

ARAMINTE, L'OLIVE.

L'OLIVE, *sans voir Araminte.*

PUISQU'IL vous tarde tant de fuir cette demeure ,
Il ne tiendra qu'à vous de partir tout-à-l'heure ;
Vos chevaux sont tout prêts.

ARAMINTE.

L'Olive, qu'est ceci ?

L'OLIVE.

J'ai cru trouver Damon qui doit m'attendre ici :
Madame , pardonnez.

ARAMINTE.

Eh quoi ! Damon nous quitte ?

L'OLIVE, *à part.*

D'où vient que ce départ la rend toute interdite ?
Elle a quelque regret de perdre le Marquis ;
Mais elle l'a voulu , punissons ses mépris.

D ij

32 **LE PETIT-MÂITRE**

A R A M I N T E.

Pourquoi veut-il partir ?

L' O L I V E.

Qu'a-t-il de mieux à faire ?

A Paris, cent Beautés s'empressent à nous plaire ;

Celles de ce pays affectent des rigueurs.

Cet usage, Madame, est contraire à nos mœurs ;

Et nous allons chercher, au centre des délices,

De quoi nous consoler de vos petits caprices.

A R A M I N T E.

On n'a point mal reçu ton Maître.

L' O L I V E.

Jele crois ;

En tout cas, ce seroit pour la première fois.

Mais, comme il est expert dans le commerce tendre,

C'est le mal recevoir que de le faire attendre.

A R A M I N T E.

C'est un autre motif qui le fait éloigner.

L' O L I V E.

Cela se pourroit bien.

A R A M I N T E, à part.

Tâchons de le gagner.

L' O L I V E, à part.

Chaque mot est un trait dont je lui perce l'ame ;

A R A M I N T E.

Tiens, l'Olive.

L' O L I V E.

Une bague ! ah ! c'en est trop, Madame ;

A R A M I N T E.

Ne dissimule point : il va se marier ?

L' O L I V E.

Puisque vous le sçavez, je ne puis le nier ;

A R A M I N T E.

Qu'entends-je !

L' O L I V E, à part.

Bon ; courage ;

AMOUREUX.

33

ARAMINTE.

A qui ?

L'OLIVE.

C'est un mystère.

ARAMINTE.

Acheve , je te prie : il faut ne me rien taire.

L'OLIVE.

Mais je ne sçais pas trop ; mon Maître a tant d'amours ;
Que l'on ne peut les suivre en leur rapide cours.
Cependant à Paris , pour certaine Comtesse
Riche en beautés , en biens , en esprit , en jeunesse ;
Je crois que le hasard l'a pu déterminer.

ARAMINTE.

Belle ?

L'OLIVE.

Ce sont des yeux , à les examiner ,
Qu'on ne peut soutenir.

ARAMINTE.

Le perfide ! bien faite ?

L'OLIVE.

Comme vous.

ARAMINTE.

Ah ! l'ingrat !

L'OLIVE.

D'une douceur parfaite !

ARAMINTE.

Je suis au désespoir.

L'OLIVE.

Je le crois bien , vraiment !

ARAMINTE.

C'est Julie !

L'OLIVE.

Hélas ! oui , Madame , assurément.

Voulez-vous me donner quelques ordres pour elle ?
A les exécuter je serai très-fidèle.

D iij

ARAMINTE.

Qui? moi! Non; c'en est fait; ton Maître peut partir.

L'OLIVE.

Il n'y manquera pas, je vais l'en avertir.

Que je viens de lui rendre un important service!

SCENE VII.

ARAMINTE, *seule.*

CIEL! peut-on concevoir ma honte & mon supplice?
Le truel me devoit, du moins, quelque retour.
Donne-t-on, sans en prendre, un si parfait amour?
Je me flattois en vain de fixer un volage,
Et c'est un autre objet qui pour jamais l'engage.
Il va sacrifier à cet objet heureux
Ma gloire, ma fierté, mon repos & mes feux.
Ah! devoit-il ainsi, sans égard, sans scrupule,
Jouer la bonne-foi d'une Amanté crédule?
C'en est fait; je succombe à mes affreux ennuis.
Il vient, je voudrois fuir; mais hélas! je ne puis.

SCENE VIII.

ARAMINTE, DAMON.

DAMON, *sans voir Araminte.*

OUI, ce dernier moyen est le meilleur sans doute.
L'absence nous guérit, il est vrai qu'il en coûte:
Mais les objets divers qui s'offrent à nos yeux,
Nous vengent de celui qui méprise nos feux.
Je suis pourtant piqué jusques au fond de l'ame,
Il le faut avouer. Ah! vous voilà, Madame!

Pardonnez si je trouble ainsi malà propos
Des momens précieux consacrés au repos.
Car je ne puis penser qu'aucune inquiétude
Vous fasse , dans ces lieux , chercher la solitude.
Son secours n'est offert qu'aux cœurs infortunés ;
En auriez-vous besoin , vous qui les enchaînez ?
J'arrache cependant un captif à vos charmes.
Je vais fuir ; contre vous on n'a point d'autres armes.
Vous voulez bien ici recevoir mes adieux ?
Honorez-moi du moins d'un regard de vos yeux ;
Pour la dernière fois , Démon vous importune :
Pouvez-vous jusques-là pousser son infortune ?
Quoi ! pas un mot , Madame. Ah ! je n'y puis tenir ;
Et vais , de mon côté , tout seul m'entretenir.

ARAMINTE.

Vous partez donc , Marquis ?

DAMON.

Il le faut bien , cruelle !

ARAMINTE.

Où voulez-vous aller ?

DAMON.

Où mon malheur m'appelle ;

Puisque c'est loin de vous.

ARAMINTE.

Pourquoi vous éloigner ?

DAMON.

Dans ce triste séjour que pourrois-je gagner ?
L'Amour m'y retenoit par sa plus forte chaîne ;
Mais il ne m'a blessé que pour une inhumaine ,
Dont le cœur , prévenu pour un autre que moi ,
Va combler mes malheurs en lui donnant sa foi.
Ce n'est plus un soupçon , & l'on vient de m'instruire
De l'état malheureux où vous m'allez réduire.
Je voulois , près de vous , tenter quelques efforts ,
Faire partir mes pleurs , mes soupirs , mes transports.

D iv

Inutiles projets ! un barbare silence
Me condamne aux tourmens d'une éternelle absence ;
Il seroit tems encor. . . . Vous ne répondez rien !

A R A M I N T E.

Et moi je veux aussi me faire un entretien.
Un pareil procédé ne sçauroit se comprendre ;
Damon ose accuser , quand il doit se défendre !
Quelle est son injustice & sa témérité !
Croit-il toujours tromper avec impunité ?
Et, pour peu qu'à l'honneur ce Damon soit sensible ;
Devroit-il se couvrir d'un mépris invincible ?
Il a feint lâchement , pour mes foibles appas ,
Un violent amour qu'il ne ressentoit pas.
Je l'ai vu l'exprimer avec des traits de flamme ;
La vérité sembloit les graver dans son ame :
Et l'imposteur d'une autre alloit être l'époux.

D A M O N.

Comment ! qui vous l'a dit ? Je jure. . . .

A R A M I N T E.

Taisez-vous.

Sans commettre la foi d'un témoin trop fidèle :
Vous épousez Julie ; elle est sage , elle est belle ;
Et je ne blâme point un si glorieux choix.
Mais pourquoi me jurer de vivre sous mes loix ?
Que devenois-je , hélas ! si ce trompeur hommage
Eût prévenu mon ame en faveur d'un volage ?
Je serois donc livrée , en ces momens affreux ,
Aux regrets les plus vains & les plus rigoureux.
Je vous verrois partir ; & ma flamme jalouse
Suivroit un inconstant dans les bras d'une épouse.
L'ombre de ce danger fait frémir tous mes sens.

D A M O N.

Vous vous divertissez , Madame , à mes dépens.
Julie , assurément , peut être sage & belle ;
Je souscris au portrait que vous avez fait d'elle ;

Mais je n'aspire point à me voir son époux ;
Et je n'aurois pu prendre un tel nom que pour vous.

ARAMINTE.

Comment ! vous m'outragez , & me trompez encore !

DAMON.

Eh ! Madame , peut-on tromper ce qu'on adore ?

SCENE XI.

ARAMINTE , DAMON , L'OLIVE.

L'OLIVE.

MONSIEUR, je suis déjà venu vous avertir ;
Vos chevaux sont bridés.

DAMON, à Araminte.

Me laissez-vous partir ?

ARAMINTE.

Allez , Monsieur , allez trouver votre Julie.

L'OLIVE.

Il a , ma foi , raison ; cette Dame est jolie.

(A Damon.)

Feignez de l'adorer.

DAMON.

Mais je n'y comprends rien.

Qui peut vous avoir dit

L'OLIVE.

J'ai cru devoir

DAMON.

Eh bien ?

L'OLIVE.

J'ai dit que vous aimiez Julie.

DAMON.

Ah ! double traître !

Par un affreux mensonge , oser noircir ton Maître !

Tout ton sang

LE PETIT-MÂTRE

L'OLIVE, *d'Araminte.*

À tous deux ! j'ai suivi mon devoir ;
Et j'ai menti, Monsieur, pour vous faire valoir.
Madame refusoit vos vœux & votre hommage,
J'ai cru vous en venger par ce beau mariage.

DAMON.

 Ton châtement peut-il être assez rigoureux ?

ARAMINTE.

 Eh ! s'il n'a pas dit vrai, laissez ce malheureux.

L'OLIVE.

 Oui, Madame, de plus, peut vous dire elle-même,
Que sa bague a produit ce fatal stratagème.
C'est pour la lui payer. . . .

ARAMINTE.

Paix, l'Olive ; tais-toi

DAMON

Que dit-il ?

ARAMINTE.

Rien, Marquis.

DAMON.

Va-t-en, & laisse-moi

L'OLIVE.

 Et vos chevaux, Monsieur ?

ARAMINTE.

On n'en a pas affaire :

L'OLIVE.

 Je vais les débrider, & chercher un Notaire.

SCÈNE X.

ARAMINTE, DAMON.

DAMON.

UN-maraud de Valet veut faire l'Important !

ARAMINTE.

 Mais, Lisimon aussi m'en a dit tout autant :

Et, si je veux l'en croire, un prochain mariage...

D A M O N.

Oui, Madame, il a pu vous tenir ce langage :
 Tantôt, sans lui nommer l'objet qui m'a charmé,
 Je dirai même plus, croyant en être aimé,
 J'ai dit que de l'hymen j'allois former la chaîne.
 C'est vous que je croyois épouser, inhumaine !

A R A M I N T E.

Vous étiez bien hardi d'oser vous en flatter.

D A M O N.

Pour peu qu'on m'eût pressé, j'aurois pu m'en vanter.
 Vos yeux où la pudeur méditoit ma défaite,
 Plus dangereux cent fois que ceux d'une Coquette,
 Vos yeux avoient trompé mes sens passionnés,
 Par des regards repris aussitôt que donnés.

A R A M I N T E.

Vous voyez l'embarras où votre erreur nous jette ;
 Pour peu que d'un regard l'orgueil soit l'interprète.

D A M O N.

Ah ! ces regards trompeurs dont j'étois enchanté,
 Pour certains inconnus disent la vérité.

A R A M I N T E, *à part.*

Célimene a parlé ; mais ma joie est extrême
 Qu'elle n'ait pas appris que c'est Damon que j'aime.
 J'ai joui du plaisir de le voir soupirer.

D A M O N.

Quel transport, à ce mot, j'ai su vous inspirer !
 Comment ! il ne falloit que cette idée aimable
 Pour vous rendre en ces lieux ma présence agréable.

A R A M I N T E.

Juste Ciel ! que ma sœur a d'indiscrétion !
 Vous découvrir ainsi ma folle passion !

D A M O N.

Quel est le trouble affreux dont mon âme est faïste !
 Je ne connois l'amour que par la jalousie.
 Pour la première fois j'aime sincèrement,

60 *LE PETIT-MAITRE*

Et c'est pour éprouver le plus cruel tourment !
Ah ! que plutôt cent fois la mort me soit donnée ;
Que de voir accomplir ce fatal hyménée !
En vain pour un rival votre cœur prévenu
Vous n'épouserez point ce maudit inconnu ,
Je suis de ce lien l'obstacle insurmontable.
Araminte , . . Madame , . . objet trop adorable ,
A quelle extrémité me trouvé-je réduit !

A R A M I N T E.

Marquis , un peu trop loin la fureur vous conduit ;
On peut à votre mal trouver quelque remède.

D A M O N.

Il n'en est point , à moins que je ne vous possède ;
Et que de mon rival.

A R A M I N T E.

Quoi que vous en disiez ,
Vous l'aimeriez , Marquis , si vous le connoissiez.

D A M O N.

Je poursuis.

A R A M I N T E.

Appaisez de si vives allarmes :
Pour mon cœur satisfait , oui , quels qu'en soient les
charmes ,
Votre chagrin me touche , il faut le soulager ;
Et le voir trop longtems , seroit le partager.
C'est vous que j'aime enfin.

D A M O N.

Moi ! Madame : qu'entends-je ?

A R A M I N T E.

Je crois qu'un tel aveu de l'Inconnu vous venge.

D A M O N.

Comment vous exprimer ? . . .

A R A M I N T E.

Ah ! je sçais tout , Marquis ;
J'ai vu dans vos transports un cœur vraiment épris ;
J'ai vu l'amour , j'ai vu sa force par sa crainte ,

Et tout ce qu'il falloit pour résoudre Araminte ;
Vous voilà dans l'état que mon cœur desiroit.

D A M O N.

Et voilà le triomphe où le mien aspirait.
L'Amour sur Damon seul n'épuise point ses flammes ;
Et je vous vois aussi la plus tendre des femmes.

A R A M I N T E.

Je crois qu'il a raison.

D A M O N.

O Dieux ! quelle douceur !

Je puis à vos genoux. . . .

SCENE XI.

ARAMINTE, LISIMON, DAMON.

L I S I M O N.

DE ma femme à ma sœur !
Passe pour elle encore , elle est bien sa maîtresse.
Mais morbleu ! si jamais quelque soupçon me blesse. . .

D A M O N.

Tu viens fort à propos , mon cher , en ce moment.
Il ne nous manquoit plus que ton consentement.
Tu paroiss étoonné !

L I S I M O N.

Quel est donc ce mystère ?

D A M O N.

Je vais , dès aujourd'hui , devenir ton beau-frère :
N'est-il pas vrai , Madame ?

A R A M I N T E.

Aujourd'hui , c'est trop tôt ;
Attendons à demain.

D A M O N.

Non , Madame , à tantôt.

L I S I M O N.

Mais , Marquis , es-tu fou d'épouser une prude ?

64 LE PETIT-MÂTRE

ARAMINTE.

Ne prenez là-dessus aucune inquiétude :

J'ai vécu loin du monde , & j'ai dû m'y forcer ;

Mais le fuir pour un tems , n'est pas y renoncer.

De plus , l'arrangement d'une exacte conduite.

Ne peut être un défaut dont un époux s'irrite ;

Et , sans trop le gêner , je puis vivre pour lui ,

Comme pour moi , Monsieur , j'ai fait jadis aujourd'hui.

LISIMON.

Père à Dieu que ma femme eût un tel caractère !

ARAMINTE.

Vous lui faites injure , elle est sage , mais fière ;

Sa vertu qu'accompagne un aimable enjouement ,

Pour tout autre que vous auroit de l'agrément.

SCENE XII.

CÉLIMÈNE , ARAMINTE , LISIMON , DAMON.

CÉLIMÈNE , à *Damon*.

AH ! vous voilà , Monsieur ; vous êtes bien paisible !

Le Marquis , cependant , est un homme terrible ,

L'idole du beau-sexe & l'effroi des maris :

Dans un tendre entretien vous nous avez surpris ,

Pouvez-vous oublier cette sensible offense ?

LISIMON.

Eh ! tâchons là-dessus de garder le silence.

Il va se marier , dès ce soir , à ma sœur ,

Et pour notre repos il a fixé son cœur.

CÉLIMÈNE.

Quoi ! c'est-là l'inconnu dont vous étiez éprise !

Vous m'épargnez les soins d'une longue entremise.

LISIMON.

Comment !

AMOUREUX. 53

CÉLIMÈNE.

Près d'Araminte implorant mon appui,
Tantôt il me prioit de m'employer pour lui ;
Mais il n'est pas besoin que je la sollicite.

DAMON.

C'étoit pour badiner.

ARAMINTE.

Vous sçauvez dans la suite...

CÉLIMÈNE.

Je suis au fait de tout.

LISIMON.

Quel étoit son dessein,
En parlant de ma sœur, de vous baiser la main ?

CÉLIMÈNE.

Mais c'étoit pour donner plus de poids à la chose.
Allez', que sur ma foi votre cœur se repose ;
Et, vivant l'un & l'autre en tranquilles époux,
Toujours en pure perte on vous verra jaloux.

LISIMON.

Soit : je me suis trompé, mais à mon avantage ;
On ne peut trop veiller la femme la plus sage.

CÉLIMÈNE.

Et lorsqu'elle est coquette, on y perd tous ses soins.

DAMON.

Oui, oui, l'on gagne plus à l'examiner moins.

SCÈNE XLII & dernière.

UN NOTAIRE, ARLEQUIN, *les Acteurs précédens.*

ARLEQUIN.

MADAME, vous voyez dans ces lieux un Notaire
ARAMINTE.

Qui l'a mandé ?

34 LE PETIT-MAÎTRE, &c

ARLEQUIN.

Bon , bon ! vous en avez affaire ?

DAMON.

Il vient fort à propos ; écrivez , (j'y consens)
Que ma femme , à son choix , puisse avoir deux galans ;
L'un par raison de cœur , & l'autre par prudence ;
Le premier d'un grand Nòm , & l'autre de Finance ;
Qu'on le sçache par-tout , ou qu'on s'en doute bien ;
Mais pour moi , s'il lui plaît , que je n'en sçache rien.

LISIMON.

Mais , tout en badinant , cela pourroit bien être.

ARAMINTE.

A peine est-il aimé , le voilà Petit-Maitre.

DAMON.

Elle ira très-souvent au bal , à l'Opéra ,
Avec des rendez-vous que l'on découvrira.
Mais voilà tout , je crois. Non ; écrivez ensuite
Que , pour moi , je serai maître de ma conduite ,
Qu'à quelqu'autre Beauté je pourrai m'engager ,
En la laissant toujours libre de s'en venger.

LISIMON.

Voilà , pour un Contrat , une nouvelle mode.

DAMON.

Vous le rédigerez suivant votre méthode ;
Et puis vous reviendrez nous l'apporter ici.
Nous le signerons tous , & Lisimon aussi.

LISIMON.

Oui-dà , je signerai que , dans toute la vie ,
Tu ne verras jamais ton égal en folie.

FIN.

LES
PARFAITS AMANS,
OU LES
METAMORPHOSES;
COMEDIE,
EN QUATRE ACTES.

LES PARFAITS AMANS;
O U
LES METAMORPHOSES;
C O M E D I E
EN QUATRE ACTES,
A V E C
QUATRE INTERMEDES;

*Représentée pour la première fois le Jeudy 25.
Avril 1748. par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roy.*

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S ;
Chez C A I L L E A U Libraire, rue S. Jacques ,
au-dessus de la rue des Mathurins , à S. André.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

AVERTISSEMENT.

Le hazard m'avoit conduit dans le
Magazin de la Comédie Italien-
ne ; j'y vis des Décorations qui me pa-
rent singulieres ; on me dit qu'elles
avoient été faites pour une Comédie
l'on n'avoit pas pû jouer ; j'imaginai
en faire une sur ces Décorations ; je
tâchai ce Canevas où mon idée a été
uniquement d'amener des Scenes plai-
santes & des lazzi entre les Acteurs
comiques , des Danfes , du Chant , des
machines , enfin beaucoup de Spec-
tacle pour les yeux : quoique toute en
françois , cette Pièce fut affichée , *Co-
médie Italienne* ; c'étoit assez annoncer
son genre.

ACTEURS.

ZULPHIN, *Génie , pere de Florisse.*

GALLANTINE, *Fée , mere de Zermés.*

FLORISSE.

ZERME'S.

MUTALIB, *Génie , frere de Zulphin & de Gallantine.*

CORALINE.

Un GNOME.

ARLEQUIN.

SCAPIN.



LES
MÉTAMORPHOSES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une Tour au milieu de nuages suspendus
qui s'étendent du bas en haut, & remplissent tout le fond.*

SCENE PREMIERE.

FLORISSE, MUTALIB *sous la figure d'un
Savage, gardien de Florisse; il la regarde
quelque temps; elle a les yeux baissés, soupire
& paroît plongée dans la plus profonde rêverie.*

MUTALIB.



Un soupir! vous m'avez promis que si
je vous laissois sortir, vous m'ouvririez
votre cœur?

FLORISSE.

Que veux-tu que je te dise?

MUTALIB.

Ce que vous pensez.

A

2 LES MÉTAMORPHOSES.

FLORISSE.

Je ne pense à rien.

MUTALIB.

A votre âge , une fille pense toujours à quelque chose Allons , parlez donc.

FLORISSE.

Laisse-moi.

MUTALIB.

Puisque vous ne voulez pas parler , je vais parler moi. Parmi les Génies , il y en avoit un

FLORISSE.

Oh , tu vas me conter une histoire !

MUTALIB.

Sans doute , je vais vous conter une histoire ; vous m'en demandez tous les jours ?

FLORISSE.

Je ne suis pas en humeur aujourd'hui d'en entendre.

MUTALIB.

Ecoutez seulement ; je vous réponds que celle-ci vous intéressera ; parmi les Génies , il y en avoit donc un , beau , bienfait , vif , brillant , enjoué , fourbe , perfide , en un mot , merveilleux pour les femmes ; après en avoir trompé un grand nombre , il trouva que la Fée Poupette manquoit à ses triomphes ; il mit tout en usage pour l'avoir , & il l'eut ; mais à peine fut-il heureux , qu'il ne s'en soucia plus , & qu'il la sacrifia à une simple mortelle ; la Fée outrée de se voir abandonnée , complotta , caballa avec plusieurs autres qu'il avoit trahies comme elle ; notre Génie à bonnes fortunes fut cité au Conseil souverain des Fées , & voici l'Arrêt qui fut rendu : *Le Génie Zulphin*

COMÉDIE.

FLORISSE.

Que veux-tu dire ? Le Génie Zulphin ! C'est mon pere ?

MUTALIB.

Sans doute , c'est votre pere , & c'est aussi son histoire que je vous raconte ; on n'instruit pas ordinairement les enfans des fredaines de leurs parens , à moins qu'on n'en ait de fortes raisons ; vous jugerez des miennes par la suite de mon récit , & si le temps n'est pas venu de vous faire ce petit détail ; revenons à l'Arrêt ; *Le Génie Zulphin deviendra laid , pesant , lourd , décrepit , à l'instant que la fille qu'il a eue d'une mortelle , (c'est vous) pressée par son amour , en fera l'aveu à son Amant.*

FLORISSE.

O ciel !

MUTALIB.

Ce n'est pas le tout ; votre pere a parmi les Fées une sœur du même caractère que lui ; vive , folle , étourdie , coquette , capricieuse , se croyant trop au-dessus de tout pour ménager les bien-séances ; un Génie qu'elle trompoit , la surprit avec un Mortel ; il représenta que puisque les Fées avoient cru devoir se venger des galanteries du frere , il étoit juste qu'on punit aussi les coquetteries de la sœur ; l'Arrêt fut rendu commun entr'eux.

FLORISSE.

Quel Arrêt , grands Dieux !

MUTALIB.

Il est sûr que pour un Petit-Maître & pour une Coquette , qui ne sont occupez que de leurs graces , de leurs ajustemens , de leur jargon & de leur maintien , rien n'est plus terrible , rien n'est plus épouvantable que de penser que tout d'un coup , dans

A ij

7 LES MÉTAMORPHOSES

un instant , ils tomberont de cet état qui leur paroît si délicieux , si brillant , dans l'état affreux de la décrépitude ; c'est pour parer ce coup fatal que votre pere vous tient depuis l'âge de cinq ans enfermée dans ce château , & la Fée sa sœur avoit pris la même précaution à l'égard de son fils ; mais ce fils s'est échappé ; c'est ce jeune homme qui s'arrêta hier si long-tems à vous considérer tandis que vous étiez à la fenêtre , qui vous plût tant , à qui vous avez rêvé , j'en suis sûr , toute la nuit.... Mais , quoi , vous voilà toute en pleurs ?

FLORISSE.

Ohimé ! ohimé ! pauveretta ! pauveretta !

MUTALIB.

Ne vous affligez pas....

FLORISSE :

Sonó perduta ! sonó perduta !

MUTALIB :

Je ne vous ai fait tout ce détail que pour vous prévenir sur le danger....

FLORISSE :

Mon pere ne voudra jamais devenir laid ; il me tiendra toujours renfermée dans ce château ; moriró ! moriró ! moriró !

MUTALIB.

Vous ne mourrez point , & vous ne resterez pas toujours renfermée dans ce château ; connoissez-moi , Florisse ; j'ai pris la figure du Sauvage qui vous a gardée jusqu'à présent ; je suis le Génie Mutalib , frere de votre pere ; prévoyant les malheurs qui vous menacent , je viens contre mon frere & ma sœur , vous défendre vous & votre Amant.

COMÉDIE.

3

FLORISSE *le caressant.*

Ah , mon cher oncle ! mon cher oncle !...

MUTALIB.

J'ai été indigné de voir un pere & une mere ; livrés à tous les égaremens du cœur & de l'esprit , condamner des enfans innocens à une éternelle prison Mais , j'apperçois Arlequin & Scapin ; ils sont au service de votre pere ; il ne faut pas qu'ils voyent que je vous laisse sortir ; rentrez vite , tandis que sous cette figure qui me déguise à leurs yeux , je vais tâcher de sçavoir ce qu'ils viennent faire ici.

FLORISSE *en s'en allant.*

Mon cher oncle , je n'ai d'espoir qu'en vous.

MUTALIB.

Il y aura bien des obstacles à surmonter , ma chere nièce , mais j'espere en venir à bout.

SCENE II.

MUTALIB *toujours sous la figure du Sauvage* ,
ARLEQUIN , SCAPIN.

J ARLEQUIN *à Scapin.*
E te dis que j'en suis sûr.

SCAPIN.

Et moi , je te dis que tu te trompes.

ARLEQUIN.

Tu t'obstines mal à propos.

SCAPIN.

C'est toi qui a tort.

ARLEQUIN.

Enfin , nous avons parié ?

A iij

7 **LES MÉTAMORPHOSES,**
SCAPIN.

Certainement.

ARLEQUIN.

Tu perdras.

SCAPIN.

Nous verrons.

ARLEQUIN *appercevant Mutalib ;*
& l'embrassant.

Eh , bon jour , mon cher Sauvage.

MUTALIB *gravement.*

Bon jour,

SCAPIN *l'embrassant aussi.*

Ton serviteur , mon ami.

MUTALIB,

Ton serviteur.

ARLEQUIN *caressant la moustache*
de Mutalib.

La voilà , cette moustache ! la belle moustache !
oh bien , Scapin , paries-tu encore ?

SCAPIN,

Toujours,

MUTALIB,

Qu'avez-vous donc parié !

ARLEQUIN.

En venant ici , nous parlions de toi & de tout
ton mérite , il m'a soutenu que ta moustache étoit
postiche.

SCAPIN.

Et je le soutiens encore.

ARLEQUIN.

Je te soutiens qu'elle est naturelle.

SCAPIN,

Elle ne l'est pas , te dis-je,

COMÉDIE.

7

ARLEQUIN.

Elle ne l'est pas ? Quel entêté ! oh cela me met dans une colère.... Tien , regarde donc.

*Il tire de toute sa force , & traîne
Mutolib par la moustache.*

MUTALIB.

Ah ! ah ! ah ! coquin ! coquin !

ARLEQUIN à Scapin.

Disputeras-tu encore ?

SCAPIN.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Quoi , tu n'as pas perdu ?

SCAPIN.

Pour me convaincre , il faut que je tire moi-même.

MUTALIB

Tirer toi-même ?

SCAPIN.

Apparemment.

MUTALIB *levant sa massue,*

Approche.

SCAPIN.

Eh bien le pari est nul.

ARLEQUIN à Mutolib.

Que diantre laisse-le tirer , ne fusse que pour l'honneur de ta moustache.

MUTALIB.

Marauts , si je laisse tomber ma massue....

ARLEQUIN.

Mais , tu as tort ; tu sçais que j'aurois gagné ; tu me fais perdre cet argent-là , comme si tu le volois dans ma poche.

A iij

8 **LES MÉTAMORPHOSES.**

MUTALIB *froidement , feignant de s'en aller ;*
Au revoir ,

ARLEQUIN *le faisant revenir.*
Où vas-tu donc ?

MUTALIB.

A mon poste.

ARLEQUIN.

A ton poste , vilain Suisse ; demeure , nous avons
à te parler ; le Génie notre Maître a sçu qu'un jeune
homme avoit rodé hier long-temps autour de ce
château.

MUTALIB.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Il nous envoie te dire de veiller plus exactement
que jamais sur Mademoiselle Florisse.

MUTALIB *froidement , & feignant encore*
de s'en aller.

Je ferai mon devoir , j'affommerai ce jeune hom-
me , s'il revient.

ARLEQUIN.

Animal , ne sçais-tu pas que par l'Arrêt pronon-
cé contre notre Maître , il ne lui est pas permis
d'employer la force , ni les secrets de son art
contre ceux qui tâcheront de se faire aimer de sa
fille ?

MUTALIB.

Je l'avois oublié.

ARLEQUIN.

Il a promis de nous récompenser magnifique-
ment , Scapin & moi , si nous pouvons par quel-
que ruse éloigner ce jeune homme , ... Scapin ?

SCAPIN.

Eh bien ?

COMÉDIE.

ARLEQUIN.

Il me vient une idée.

SCAPIN.

Voyons.

ARLEQUIN.

Je prendrai un des habits de Mademoiselle Florisse; je me présenterai comme si j'étois elle....

SCAPIN.

La peste de l'animal ! voyez , voyez le beau minois pour qu'on le prenne pour une jolie fille ?

ARLEQUIN.

Je dirai à ce jeune homme ,....

SCAPIN.

Que pourras-tu lui dire ? Il s'imaginera bien qu'on ne garderoit pas avec tant de soin une guenon comme toi.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ! que tu es bête ! (*montrant Mutalib*) il est bien butor, bien lourd, bien épais, cependant je suis sûr qu'il devine....

MUTALIB *gravement.*

Tu te trompes, je ne devine pas.

ARLEQUIN.

Eh bien, animaux que vous êtes, écoutez-moi ; j'en dirai à ce jeune homme que mon pere, par la puissance de son art, m'a ainsi enlaidie ; quand je dis enlaidie, c'est-à-dire, un peu diminué de la blancheur, de la finesse, de l'éclat de mon teint ; (*prenant un ton de mignardise & de fatuité*) car, enfin, après tout, sans trop se flatter, sous quelque déguisement que l'on soit, on ne sera jamais à faire peur, & j'ai vu vingt Maîtresses à Scapin avec qui je n'aurois fait certainement nulle comparaison, nulle comparaison pour la taille & la figure.

100 LES MÉTAMORPHOSES.

MUTALIB.

Cela marque son bon goût !

SCAPIN.

Quoi , tu dis que tu m'as connu des Maitresses

ARLEQUIN *toujours d'un ton fat.*

Oui , Monce Scapin , Monce Scapin , nulle comparaison ; brisons , brisons là-dessus ; si l'amour que vous avez pour elles , vous aveugle , j'en suis fâché Mais j'aperçois quelqu'un ; seroit-ce jeune homme ?

MUTALIB.

Lui-même.

ARLEQUIN.

Allons , allons , Scapin , entrons , entrons vite pour nous déguiser.

*Son pied heurte contre la massüe de Mutalib ;
il tombe , en se relevant , il tire sa batte &
le frappe.*

MUTALIB.

Ah , coquin !

ARLEQUIN :

Pourquoi me fais-tu tomber ? tu es bienheureux que je n'aye pas le tems de te battre ; ce butor ... avec sa massüe sa moustache

MUTALIB *courant après lui,*

Attends , attends

ARLEQUIN.

Je ne puis pas , je suis trop pressé.

SCÈNE III.

MUTALIB *au bord du Théâtre*, ZERME'S
au fond, considérant le château.

MUTALIB.

IL regarde s'il ne verra point paroître sa Maîtresse ; ces pauvres Amans sont menacez de grands malheurs ; je les protégerai de tout mon pouvoir ; mon cher neveu , tu auras besoin de courage & de fermeté Servons-nous de la puissance de mon art pour exciter des prestiges ; faisons naître des monitres ; éprouvons s'il est capable d'affronter la mort & les dangers , & s'il ne se laissera point épouvanter.

ZERME'S *s'approchant de Mutalib.*

Mon ami , à qui appartient ce château ?

MUTALIB *fierement.*

A moi , qui t'ordonne de t'en éloigner.

ZERME'S *fouriant.*

Tu me fais naître l'envie d'y entrer.

MUTALIB *se mettant entre lui & le château & levant sa massüe.*

Ose en approcher.

ZERME'S *fondant l'épée à la main sur Mutalib qui disparoît ; à sa place paroît un Géant , ayant la barbe & tout le corps vert.*

Ah , tu me menaces ? Ces obstacles qu'on m'oppose , me prouvent que la jeune personne que je vis hier à cette fenêtré , est retenue malgré elle dans ces lieux ; tentons tout pour la délivrer.

12 LES MÉTAMORPHOSES :

Il combat le Géant qui s'abîme ; à sa place paroît une autre figure , moins grande , toute noire , mais ayant la barbe , les cheveux & les sourcils blancs & des ailes. Cette figure s'abîme encore ; il sort une grosse gerbe de feu , & ensuite de la fenêtre s'allonge & se replie un grand serpent , qui paroît tout d'un coup se changer en un oiseau monstrueux ; Zermés le frappe , il s'envole en jettant un cri lugubre ; la porte du château s'ouvre ; Arlequin & Scapin paroissent déguisés en femmes.

Z E R M E'S.

Enfin cette porte s'ouvre ; voyons quel nouveau monstre va en sortir.

S C E N E I V.

ZERME'S, ARLEQUIN ET SCAPIN
en femmes.

ARLEQUIN *s'appuyant sur le bras de Scapin ;
avance nonchalamment.*

N'ALLONS pas plus avant : arrêtons-nous , ma bonne ;
Je ne me soutiens plus , ma force m'abandonne.

Z E R M E'S.

Mesdames , vous sortez de ce château ; je vous prie de contenter ma curiosité au sujet d'une jeune personne que j'y vis hier à cette fenêtre....

ARLEQUIN,

Hélas !

SCAPIN.

Hélas !

Z E R M E'S.

Comment ! lui seroit-il arrivé quelque malheur ?

COMÉDIE

13

SCAPIN.

Seigneur, cette jeune personne dont la vue parut vous intéresser, & à qui vous n'avez inspiré que trop d'amour....

ARLEQUIN.

Ah! ma bonne, ménage ma pudeur; quel aveu vas-tu faire?

SCAPIN.

Mon enfant, nous n'avons pas le tems d'observer les bienséances... Seigneur, la voilà.

ZERME'S.

La voilà! ce monstre....

ARLEQUIN.

Ah, je me meurs! je me meurs!

SCAPIN.

Ma petite, ma chère petite....

ARLEQUIN.

Je suis un monstre à ses yeux!

SCAPIN à Zermés.

En vérité, Seigneur, cela n'est pas bien!

ZERME'S.

Quoi, tu voudrais me persuader....!

SCAPIN *pleurant.*

Ce qui n'est que trop vrai... C'est elle, & vous voyez en moi sa fidelle nourrice.

ZERME'S.

Seroit-il possible!... Mais, après tous les prodiges que je viens de voir, rien ne doit m'étonner;... (*à Arlequin*) Quoi, vous seriez cette personne adorable....

ARLEQUIN.

Ah! laissez-moi, laissez-moi....

ZERME'S.

Arrêtez....

14 LES MÉTAMORPHOSES;

ARLEQUIN.

Un monstre !...

ZERMES.

De grace....

SCAPIN.

Ma petite, vous êtes si changée, il est excusable.

ARLEQUIN.

Non, il ne l'est pas....

ZERMES.

Madame, je vois qu'il y a de l'enchantement dans tout ceci ; daignez m'éclaircir ce mystère, & comptez que je suis prêt à sacrifier mille fois ma vie pour vous servir & vous venger.

ARLEQUIN *soupirant & le regardant tendrement.*

Qu'on est foible quand on aime ! Seigneur, si vos yeux ont pu me meconnoître, votre cœur n'auroit pas dû s'y tromper ; apprenez mes malheurs. A l'âge de cinq ans, j'ai été enfermée dans ce château, sous la garde d'un vilain Sauvage ; j'y ai passé mes plus tendres années, sans sentir ma captivité ; ma bonne qui conte fort joliment, me faisoit de petites histoires ; d'ailleurs il ne m'y manquoit rien de tout ce qui peut servir à amuser & à former le cœur & l'esprit des jeunes personnes de qualité ; j'y avois des perroquets, des pantins, des singes, des petits chiens ; je faisois des vœux : mais, enfin, l'âge amène les idées ; je commençai à me regarder plus souvent à mon miroir ; avec cet embonpoint charmant qui perfectionne nos charmes, je sentis croître en moi un certain trouble, des desirs confus ; ma bonne, qui est la modestie même, demeuroid quelquefois toute interdite des questions que je lui faisois par pure innocence ; l'ennui me gagnoit de plus en plus ; je lui

COMÉDIE.

75

demandai si souvent quand nous sortirions de cette prison, qu'enfin elle m'apprit que mon pere tâcheroit de m'y retenir toujours, parce qu'il étoit menacé d'un grand malheur à l'instant que je prononcerois pour la première fois cet aveu toujours si embarrassant pour une bouche timide, ces mots *je vous aime*, qui coutent tant à prononcer à une fille bien née Mais, qu'enfin on prononce tôt ou tard. Hier le hazard conduisit vos pas au pied de ce château; vous vous arrêtares; je ne me laissois point de vous regarder :

Epargnez-moi, Seigneur, d'en dire davantage;
Je sens que la rougeur me couvre le visage.

Z E R M E ' S.

Ah, de grace, Madame, achevez!

A R L E Q U I N.

Mon pere qui nous examinoit sans doute, démêla l'impression que vous faisiez sur mon foible cœur, & soit pour me punir, soit qu'il ait cru trouver un moyen d'éviter le malheur qu'il craint, d'un coup de baguette il a fait évanouir le peu de charmes que j'avois.

Z E R M E ' S.

Le barbare! un pere peut-il être assez inhumain à une charmante personne! . . .

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas la perte de ma beauté qui m'afflige le plus; je suis moins vaine que tendre; mais quand je pense que je vais perdre aussi votre cœur . . . Car vous ne m'aimerez pas faite comme je suis?

S C A P I N.

Hé, pourquoi non, Madame, Monsieur paroît un galant homme; il voit que vous souffrez à cause

18 **LES MÉTAMORPHOSES;**

de lui ; cela doit l'attacher encore plus à vous ; d'ailleurs il y a des moyens de finir votre enchantement.

ZERME'S *à Scapin.*

Ah ! dites-les-moi promptement . . .

ARLEQUIN *à Scapin.*

Non , ma chere , non , ne les dis pas.

ZERME'S.

Quoi , Madame , douteriez-vous de mon courage , ou voulez-vous me laisser croire que vous réservez à un Amant plus chéri la gloire de vous tirer de l'état où vous êtes ?

ARLEQUIN.

Ah ! ne me faites pas cette injustice : mais , je vous avouë que quand je pense aux moyens qu'il faudroit que vous employassiez pour me desenchanter , le cœur me saigne.

SCAPIN.

Et à moi aussi ; mais enfin , il n'en mourra pas : Seigneur , en partant d'ici , il faut que vous marchiez toujours vers l'Orient ; vous vous arrêterez dans le premier bois que vous trouverez , & là , pendant huit jours . . . vous voyez que le terme n'est pas long ? . . .

ZERME'S.

Eh bien , pendant huit jours ?

SCAPIN.

Tous les matins , avec cette ceinture , vous vous appliquerez vingt-deux coups bien comptez ; pour vous épargner la peine de vous les donner vous-même , je m'offrirois à vous accompagner ; mais , comme il faudra que vous soyez tout nud , la pudeur ne me permet pas . . .

FLORISSE

COMÉDIE.

17

FLORISSE *qui est depuis quelques moments à la fenêtre, s'écrie.*

Infâmes scélérats, coquins ? Seigneur, châtiez ces deux fourbes qui se sont ainsi déguisez pour vous tromper

ZERME'S *leur apliquant plusieurs coups de la ceinture avant qu'ils puissent se sauver.*

Ah, marauts !

ARLEQUIN *tachant de se sauver.*

Seigneur, Seigneur, prenez garde ; je suis la vraie Florisse ; celle qui est à la fenêtre n'est qu'un phantôme.

ZERME'S *battant Scapin.*

Et la nourrice, la fidelle nourrice ?

SCAPIN.

Ah, ah, ah !

ZERME'S *les ayant poursuivis jusque dans la coulisse, revient sur le Théâtre.*

Les coquins, comme ils me jouoient, ... Voyons s'il se présentera encore quelque obstacle pour m'empêcher d'entrer dans ce château ?

Il s'avance pour entrer ; la porte se hausse, se baisse, se met à droit & à gauche ; il s'accroche au balcon, & entre.

B

SCÈNE V.

MUTALIB *toujours sous la figure du Sauvage*, ARLEQUIN, SCAPIN.

MUTALIB *à part.*

JE suis fort content & de l'intrepidité que mon Neveu a montrée contre ces monstres, que je n'avois produits que pour éprouver son courage, & de la petite correction qu'il a faite à ces drôles-ci ; on voit à leurs grimaces & à leurs contorsions que les épaules leur font mal. (*à Arlequin*) Ce jeune homme me paroît peu poli avec le beau Sexe.

ARLEQUIN.

Je crois que tu veux railler, vilain marabous ? Morbleu, tu mériterois que nous te rendissions au centuple les coups que nous avons reçus.

SCAPIN.

Sans doute, ne devois-tu pas empêcher Mademoiselle Florisse de se mettre à la fenêtre ? Tout alloit bien jusques-là ; tu peux compter que je dirai à notre Maître la façon dont tu le fers.

MUTALIB.

Sors d'erreur : apprens que je n'ai point de Maître ; que je ne fers que la justice & l'équité, & que je suis Muralib.

SCAPIN *tout tremblant.*

Seigneur... pardonnez... l'ignorance... qui nous faisoit ignorer... que vous étiez... sous cette vilaine figure... nous rend... excusables,

C O M É D I E :

19

ARLEQUIN.

Certainement, si j'avois scû que c'étoit vous ,
Seigneur, je n'aurois pas été assez impertinent pour
vous tirer la moustache.

MUTALIB.

Je ne suis fâché que de vous voir tâcher de secon-
der l'injustice d'un Pere & d'une Mere assez barba-
res pour avoir voulu tenir toujours leurs enfans dans
une étroite prison.

ARLEQUIN.

Quand les Maîtres ne sont pas bons , il faut bien ,
que les Valets soient méchans.

MUTALIB.

Ainsi , vous pourriez être honnêtes-gens l'un &
l'autre , si vous aviez un bon Maître ?

ARLEQUIN.

Oh, oui! je crois que je serois honnête homme ,
si j'avois les moyens de n'être point un coquin.

MUTALIB.

Eh bien , je vous promets de vous récompenser
au-delà de vos espérances. Attachez-vous à moi.

SCAPIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur , aussi-bien votre frere nous a
souvent promis , mais au diable , s'il a jamais rien
fait pour nous : au lieu que vous avez la réputation
d'être un Genie de parole & d'honneur.

MUTALIB.

Vous serez content , si je le suis de vous... Mais
ces nuages commencent à se dissiper , ces murs s'é-
branlent...

ARLEQUIN avec effroi.

Qu'est-ce que cela nous annonce ?

B ij

20 LES MÉTAMORPHOSES;

MUTALIB.

Cette Tour s'écroulera , les différentes personnes que mon frere y tenoit enchantées , reprendront leur figure naturelle à l'instant que ma Nièce avouera à son Amant qu'il est aimé ; apparemment que la crainte & la pudeur disputent encore dans son cœur le terrain à l'Amour.

ARLEQUIN.

Ah ! l'Amour ne tardera pas à l'emporter.... Voyez , voyez.... Ma foi , la Pudeur ne bat plus que d'un aîle.... La Tour s'en va au diable.... L'y voilà.

Les nuages achevënt de se dissiper , la Tour s'écroule ; on voit Zermés aux genoux de Florisse lui baisant la main ; les différentes personnes qui étoient enchantées dans les Jardins de ce Château , s'assemblent & forment des danses.

Fin. du Premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre représente des Jardins.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB *sous sa figure naturelle*,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



H bien, avez-vous vû votre frere & votre
sœur ?

• MUTALIB.

Invisible à leurs yeux, j'ai eu le plaisir de les con-
templer tout à mon aise.

ARLEQUIN.

Sont-ils réellement bien laids, bien changés
Ont-ils l'air bien vieux, bien décrépit ?

MUTALIB.

Je t'en reponds.

ARLEQUIN.

Ne vous ont-ils point fait pitié ?

MUTALIB.

Tien, j'ai le cœur bon, & si ma sœur avoit été

B iij

22. LES MÉTAMORPHOSES :

simplement de ces femmes galantes, dont l'amie, rendre a besoin d'être toujours occupée, je la plaindrois ; mais une Coquette, foible sans être sensible, toujours en intrigue sans avoir peut-être jamais aimé, fourbe, fausse, envieuse, dénigrant ses Amies, déchirant ses Amans, dans le tems même qu'ils l'avoient, étalant partout un maintien indécent, étourdie pour paroître brillante, ou bien affectant de traîner ses paroles pour se donner des airs de mignardise & de nonchalance. Ah, si, si ! je n'en ai pas plus de pitié que de son frere, qui a été le beau modèle sur lequel se sont formés tous ces petits Fars, dont ont est, & dont on sera peut-être à jamais infecté successivement chaque année dans la Société.

ARLEQUIN.

Il est sûr que c'est une importune & maudite race,

MUTALIB.

Lorsqu'il entra dans le monde, sentant la nécessité de plaire aux femmes pour se mettre à la mode, il déguisa d'abord son caractère impérieux ; il parut doux, poli. Cinq ou six Fées qui commençoient à être sur le retour, postulerent son éducation : A peine deux ou trois Aventures d'éclat, l'eurent-elles mis en réputation, qu'il ne se contraignit plus ; toute l'impertinence de son caractère se développa ; marchant dédaigneusement, se pavanant, composant ses graces, affectant l'air malin, le ton ricanneur, parlant toujours, n'écoutant jamais, décidant sur tout Croirois-tu que son audacieuse fatuité en imposa, lui réussit ? Ses vices, ses ridicules, ses travers passèrent pour des graces, pour des agrémens ; son discours, entortillé pour le bon

ton ; chaque jour quelque nouvelle perfidie accré-
ditoit de plus en plus ce Héros charmant ; hautain ,
insolent , sans égards , sans ménagement pour les
femmes , il en étoit courû ; il étoit né , disoit - il ,
pour les subjuguier ; mais , ma foi , il n'en subjuguera
plus Il ne tardera pas sans doute à venir
dans ces lieux pour se vanger de sa fille

ARLEQUIN.

Comment de sa fille ? Je croyois qu'il ne pouvoit
plus rien contre elle ?

MUTALIB.

Il est sûr , que par l'Arrêt prononcé contre mon
frere & ma sœur , il ne leur est pas permis d'user de
violence pour séparer leurs enfans ; mais la maligni-
té a tant de ressources ! Elle inspire tant de ruses , de
stratagèmes ! J'ai conseillé à mon Neveu de se tenir
caché pendant le reste du jour ; j'ai aussi quelques
avis à donner à ma Nièce. Tandis que je vais lui
parler , attends moi ici , & examine bien tout ce
qui se passera.

Il sort.

S C E N E II.

ARLEQUIN *seul.*

C E Genie est bon-homme , mais je le crois un
peu bête ; je le servirai d'inclination contre son
frere & sa sœur ; cependant toujours de façon à ne
me pas exposer : si j'aime les bonnes gens , je crains
encore plus ceux qui ne le sont pas
Mais que vois-je Seroit-il possible . . .

B iijj

SCENE III.

ARLEQUIN, CORALINE.

ARLEQUIN.

CORALINE!

CORALINE.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN.

C'est toi ! Mia-Cara-Coralina ! hé , d'où viens-tu , ma chère Enfant ?

CORALINE.

J'étois au nombre des personnes que le Genie tenoit enchantées dans ces Jardins ; il y a quelque tems qu'il vint voir sa Fille ; je lui reprochai la prison où il la tenoit enfermée , il se fâcha contre moi, ...

ARLEQUIN.

Je te croyois morte ; que je t'ai pleuré ! la chère Coraline , disois-je , du moins , si j'en avois auparavant fait ma femme ! hélas , peut-être est-elle morte fille !

CORALINE.

Qu'appelles-tu , peut-être ?



SCÈNE IV.

ARLEQUIN, CORALINE, SCAPIN *au fond du Théâtre.*

ARLEQUIN *voulant caresser Coraline.*

MAIS, n'est-ce point ton ombre ?
CORALINE.

Finis.

ARLEQUIN *continuant de la caresser.*

Ma chère Enfant, laisse-moi m'assurer que tu n'es point morte ; (*Elle lui donne un soufflet*) oh, parbleu, tu-es bien vivante. Dis-moi, je m' imagine qu'être enchantée, c'est comme si l'on dormoit. Faisois-tu de jolis songes ?

CORALINE.

Je ne pensois à rien.

ARLEQUIN.

Voilà comme vous dites toujours, vous autres filles ; ne révois-tu point quelquefois que je t'épou-
fois ?

CORALINE.

J'aurois plutôt rêvé à Scapin, à qui je suis promise.

ARLEQUIN.

En vérité, une personne qui a eu l'honneur d'être enchantée comme une Princesse, peut-elle encore penser à un Scapin ?

SCAPIN *s'approchant.*

Qu'appelles-tu, un Scapin ?

ARLEQUIN.

Ah, te voilà, mon Ami ?

56 **LES MÉTAMORPHOSES;**
SCAPIN.

* Un Scapin ?

ARLEQUIN.

Sans doute un Scapin , un Scapin. N'est-tu pas un Scapin ? Si tu ne l'étois pas , qui diable voudroit l'être ?

SCAPIN.

Ecoute , j'ai retrouvé Coraline.

ARLEQUIN.

Et moi aussi , comme tu vois.

SCAPIN.

N'ayons point de querelles ensemble :

ARLEQUIN *d'un ton suffisant.*

Qu'appellez-vous donc , point de querelles en-semble , Monce Scapin , Monce Scapin ?

SCAPIN.

Elle est presque ma femme.

ARLEQUIN.

Quand elle le seroit tout-à-fait ?

SCAPIN.

Tu sçais que je ne suis pas patient ?

ARLEQUIN *le morguant d'un ton fier.*

Que feras-tu ?

SCAPIN.

Si je te retrouve avec Coraline ?

ARLEQUIN.

Eh bien !

SCAPIN.

Je prendrai un bâton

ARLEQUIN.

Un bâton ? Voyons , voyons un peu

SCAPIN.

Je t'en donnerai cent coups

ARLEQUIN *toujours fierement.*

Toi ?

COMÉDIE.

SCAPIN.

Oui , moi , moi , moi.

ARLEQUIN *se radoucissant.*

Eh bien , tant mieux , je les recevrai ; ensuite j'irai retrouver Coraline ; charmante Coraline , lui dirai-je , Scapin vient de me donner cent coups de bâton ; il m'en a promis autant toutes les fois que je vous parlerois ; mais dût-il m'en donner cent mille , je ne puis cesser de vous aimer. Voilà le bâton , frappez vous-même ; . . . Coraline est bonne , pitoyable , compatissante , le bâton lui tombera des mains , elle me regardera , elle soupirera . . . ,

SCAPIN *avec rage.*

Ah , le cocquin !

ARLEQUIN.

Il n'y a point de cocquin là dedans , Monsieur Scapin , voilà comme on pense quand on aime ! ;

S C E N E V. .

ARLEQUIN , SCAPIN , CORALINE ;
Z E R M E ' S.

Z E R M E ' S.

M O N cher Arlequin , mon cher Scapin , mon Oncle , m'a dit tantôt que je pouvois avoir toute confiance en vous ; où est-il ? Je voudrois lui parler.

ARLEQUIN.

Je l'attends ici ; il ne tardera pas à revenir ; mais permettez-moi de vous dire que vous avez tort de vous montrer.

LES MÉTAMORPHOSES;
ZERME'S.

Hélas !

ARLEQUIN.

Il vous avoit recommandé de vous tenir caché;
ZERME'S.

Je ne puis vivre sans voir ma chere Florisse !
Coraline , où est-elle ?

ARLEQUIN.

En vérité , Monsieur , par votre amoureuse impatience , vous vous exposez à vous perdre , à la perdre elle-même , & à nous perdre tous.....

SCENE VI.

ZERME'S, CORALINE, ARLEQUIN;
SCAPIN, LA FE'E.

LA FE'E *au fond du Théâtre.*

VOILA mon indigne Fils !

ARLEQUIN *à Zermés.*

Si votre Mere venoit , si elle vous trouvoit , irritée comme elle l'est , vous passeriez , je crois , fort mal votre tems.

ZERME'S.

Hé , pourquoi est-elle irritée ? Ne faut-il pas être la plus injuste de toutes les femmes , une marâtre...;

LA FE'E *au fond du Théâtre.*

Comme parle de moi ce Fils respectueux ?

SCAPIN *à Arlequin.*

Je crois qu'il n'y a rien à craindre ; devenue laide & hideuse , elle se tiendra cachée & n'osera se montrer.

COMÉDIE:

29

LA FE'E *saïssant Scapin avec fureur;*
Laide & hideuse ?

*Coraline s'enfuit, en jettant un cri de frayeur ;
Arlequin reste un moment tout tremblant &
s'échappe ensuite.*

SCAPIN *tout tremblant.*

Madame... Excusez... C'est qu'on m'avoit dit...
Mais je vois qu'on avoit tort... & vous voilà toute
aussi jeune, toute aussi fraîche, toute aussi belle...
Il veut s'enfuir.

LA FE'E *le poursuivant jusqu'à l'entrée de la Couliſſe ;
& le frappant de sa baguette, il paroît en
Buste sur un Piédestal.*

Tu ne m'échapperas pas

*Elle poursuit son Fils, & revient ensuite
sur le Théâtre.*

Ni toi non plus.

SCENE VII.

LA FE'E *seule.*

CE n'est qu'un commencement de vangeance ;
ce n'est qu'un foible essai des fureurs dont mon
ame est agitée contre ces coupables Amans ; malheu-
reuse ! quel changement affreux ! en quel état me
vois-je réduite !... J'attends Zulphin, il m'a fait dire
de me rendre dans ces lieux pour consulter ensei-
nable s'il n'y a point de remède à nos maux ; ... Peut-
être est-il dans ces bois ? Voyons : les endroits les
plus solitaires & les plus sombres ne ſçauroient
l'être désormais assez pour nous deux !

Elle sort.

SCENE VIII.

MUTALIB *seul.* (SCAPIN *en Buste au bord de la Couliſſe.*)

E LLE s'éloigne, l'indigne Mégère ! mais aussi quelle imprudence a son Fils de se montrer ! son impatient amour l'a emporté sur mes conseils ; il a voulu revoir sa Maîtresse....

SCENE IX.

MUTALIB , ARLEQUIN , SCAPIN *en Buste au bord de la Couliſſe.*

ARLEQUIN *arrivant en faisant de grands éclats de rire.*

H A ! ha ! ha !

MUTALIB ;

Je crois que tu ris ?

ARLEQUIN.

Ma foi , c'est après avoir eu grand-peur ;

MUTALIB.

Sçais-tu ce qui est arrivé à mon Neveu ?

ARLEQUIN.

Comment , si je le sçais ? c'est ce qui me fait rire.

MUTALIB.

Malheureux , tu mériterois....

ARLEQUIN.

Tapi derrière un arbre , je n'étois qu'à dix pas ,

C O M É D I E.

37

lorsque sa Mère l'a poursuivi , & le touchant de sa baguette , l'a métamorphosé ; c'est à présent le plus beau Matou ! Mais en perdant sa figure , il n'a pas perdu son amour ; il a couru tout de suite dans le Jardin où Mademoiselle Florisse étoit assise ; il s'est placé devant elle ; elle a toujours aimé les chats , & il la regardoit si tendrement qu'elle s'est baissée pour le flatter de la main ; il a haussé le dos avec un miaulis si doux , si tendre , si délicat qu'elle l'a pris sur ses genoux avec une espèce de transport. Il a le corps noir , toute la tête blanche , & le petit bout de la queue ; de beaux grands yeux à fleur de tête , les oreilles bien placées ; une gueulle petite , agréable & façonnée. Vous pouvez vous vanter d'avoir dans ce Neveu là une des plus jolies bêtes qu'on puisse voir.

M U T A B I L.

As-tu dit à ma Nièce que c'étoit son Amant ?

A R L E Q U I N.

Non , j'ai pensé que si elle le sçavoit , peut-être lui retrancheroit-elle bien de petites privautés , bien de petits agrémens dont le pauvre Minet sera bien-aîsé de profiter ; jusqu'à ce que vous lui rendiez sa Figure.

M U T A L I B.

Cela n'est pas en mon pouvoir ; mais je suis sûr que ma sœur , qui s'est laissée d'abord emporter à un premier mouvement de fureur , réfléchira bientôt qu'elle a agi contre l'Arrêt des Fées , & qu'elle ne tardera pas à la lui rendre.

A R L E Q U I N *appercevant la tête de Scapin au bord de la coulisse.*

Que diable ! . . . Me trompai-je ? Non , ma foi . . . c'est la tête de Scapin !

LES MÉTAMORPHOSES; MUTALIB.

Oui , & un autre trait de la méchanceté de ma
lieur.

ARLEQUIN:

Comment ! le voilà en Buste comme un Empe-
reur Romain ! cette métamorphose est trop hono-
rable pour un faquin comme lui.

MUTALIB *tandis qu' Arlequin remue la tête de Scapin ;
& la fait aller comme celle d'une Pagode.*

Je ne puis pas rompre entièrement l'enchan-
tement de ce pauvre garçon , mais je puis du moins
lui rendre l'usage du sentiment & de la parole:

(*Il le touche de sa baguette.*)

SCAPIN *ouvrant les yeux avec beaucoup de grimaces &
de contorsions , & s'avancant sur le Théâtre.*

Ah ! Seigneur Mutalib , ayez pitié de l'état où
vous me voyez.

MUTALIB:

Mon cher Scapin , il m'est impossible à présent
d'en faire d'avantage pour toi.

SCAPIN:

Quoi , je resterai comme je suis ?

MUTALIB.

Il faut t'armer de patience.

ARLEQUIN.

Parbleu , sauf le respect que je vous dois , n'en
pouvant pas faire d'avantage pour lui , il valloit
mieux le laisser tout-à-fait statue , & ne lui pas ren-
dre le sentiment ; s'il a faim à présent , comment
voulez-vous qu'il s'y prenne pour manger & se
nourrir ?

MUTALIB.

Pour manger & se nourrir ? Voilà bien la pre-
mière réflexion d'un gourmand comme toi ; mais
dans

COMÉDIE.

33

dans le fond tu as raison ; (*il tire un petit bâton de sa poche*) prens ce petit bâton de simparchie , toutes les fois qu'en buvant & en mangeant , tu le toucheras de ce petit bâton , en disant , Scapin , je bois pour toi , Scapin , je mange pour toi , ce fera comme s'il buvoit & mangeoit lui-même.

ARLEQUIN.

Cela appaisera sa faim , sa soif ? il aura le même plaisir ?

MUTALIB.

Oui , & si tu en doutes , tu peux l'éprouver. . . .

Mutalib frappe du pied , & de dessous le Théâtre sort un panier où il y a du pain , du vin , des verres , de l'eau , des serviettes , &c.

Tandis que je vais dans ce bois tâcher d'observer les discours & les démarches de mon frere & de ma sœur , qui s'y sont donné rendez-vous pour consulter ensemble s'il n'y auroit point quelque remède à leur malheureuse situation.

Il sort.

SCENE X.

ARLEQUIN , SCAPIN.

SCAPIN.

JE suis bien à plaindre , mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Mais , non , puisqu'avec ce petit bâton de simparchie , je puis pourvoir à tous tes besoins. Voyons , as-tu appetit ?

SCAPIN.

Tu sçais que je n'ai pas mangé de la journée.

C

34 LES MÉTAMORPHOSES:

ARLEQUIN.

Le pauvre garçon ! (*Il lui attache une serviette , le touche du petit bâton , coupe un morceau & mange.*)

C'est pour Scapin que je mange. . . . Trouves-tu cela bon ?

SCAPIN.

Fort bon.

ARLEQUIN *lui essuyant la bouche avec la serviette.*

Cela est fort singulier ! fort singulier ! j'aurois crû l'avoir mangé. (*Il verse du vin dans un verre & boit.*)
Et ce vin ?

SCAPIN.

Excellent ; encore un coup.

ARLEQUIN *verse & boit.*

Volontiers.

ARLEQUIN *lui essuyant encore la bouche.*

Tu vois que je suis poli ; je t'ai servi le premier...
Mais, Monce Scapin , vous souvenez-vous de certaines menaces de coups de bâton. . . .

SCAPIN.

Oh ! ne parlons point de cela , mon Ami ;

ARLEQUIN.

Je veux en parler.

SCAPIN,

J'ai eu tort.

ARLEQUIN.

Vous dites que vous avez eu tort ; parce que vous voyez que votre estomac est à présent à ma discrétion insulter de la sorte un homme comme moi ! cela mérite punition ; cela mérite punition , & je vous condamne au pain & à l'eau pendant huit jours.

SCAPIN.

Quoi , Arlequin , tu serois capable. . . .

C O M É D I E.

33

ARLEQUIN *verse de l'eau dans un grand verre & y trempe un morceau de pain.*

C'est pour Scapin que je bois, (*après avoir bû*) cette eau est-elle fraîche ?... & ce pain trempé ? Tu es naturellement yvrogne, gourmand ; un peu de diette ne te fera point de mal. Regarde-moi manger à présent pour mon compte.

Il s'assied à terre, boit & mange avec un grand appétit.
SCAPIN.

Est-il possible qu'Arlequin, que j'ai toujours connu pour un garçon généreux, un bon cœur, en agisse avec cette cruauté à l'égard d'un ancien Ami ? si j'étois à sa place, & que tu fusses à la mienne, je ne me mettrois à table que pour toi, je ne boirois que pour t'enivrer ; tu devrois mourir de honte !

ARLEQUIN.

Va, tu me fais pitié ; bois un coup à ma santé ; c'est pour Scapin que je bois.

Il verse un verre de vin & boit.

SCAPIN.

A ta santé, mon Ami.

ARLEQUIN *après avoir bû.*

Je te remercie.

S C E N E X I.

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE.

CORALINE.

A H ! mon cher Scapin, qu'est-ce que Mutalib vient de m'apprendre ! seroit-il possible ! hélas, il n'est que trop vrai !

Cij

96 LES MÉTAMORPHOSES.

SCAPIN.

Tu vois , ma chere Coraline , je n'ai plus ni bras ,
ni jambes.

CORALINE.

Mon cher Scapin ! mon cher mari !

SCAPIN.

Epargne-toi ces caresses , ma chere Enfant ; c'est
comme si tu embrassois un marbre.

ARLEQUIN à Coraline.

Cela est vrai ; c'est à moi à présent qu'il faut faire
des amitiés pour qu'il s'en ressente ; je bois & je
mange pour lui ; ne t'afflige point , tu n'y perdras
pas ; je veux aussi dès ce soir t'épouser pour lui.

SCAPIN.

Je suis ton serviteur.

ARLEQUIN.

C'est moi qui suis le tien ; je l'épouserai , te dis-
je , pour toi. (*Il prend la main de Coraline.*) Belle pe-
tite ~~menotte~~ , c'est pour Scapin , c'est pour Scapin
que je vous baise.

SCAPIN.

Ne badinons point je te prie.

ARLEQUIN à Scapin.

Tu auras bien du plaisir , je t'en reponds.

SCAPIN.

Tu es trop serviable ; Coraline , viens de mon
côté ; éloigne-toi de lui ; ne souffre pas qu'il t'ap-
proche.

ARLEQUIN.

Oh , tu le prends sur ce ton là ? Eh bien , cela suffit ;
je ne suis pas obligé de me donner la peine de mâ-
cher , d'avaler pour toi ; je t'assure que tu feras
diette.

SCAPIN.

Mais , malheureux , peux-tu vouloir abuser de ma triste situation !

ARLEQUIN

C'est toi qui abuses de mes bontés.

SCAPIN

Fais donc réflexion. . . .

ARLEQUIN.

Et toi , fais diette ; nous verrons comment ton pauvre estomac s'accommodera de tout ceci.

SCAPIN.

Est-il possible que je sois à la merci d'un barbare.

ARLEQUIN.

Est-il possible que j'appartienne à un vilain jaloux , dira ton estomac. . . .

SCENE XII.

ARLEQUIN , SCAPIN , CORALINE ,
MUTALIB.

MUTALIB.

HE' , malheureux , éloignez - vous , éloignez - vous vite ; mon frère & ma sœur espèrent , qu'en évoquant les Puissances infernales , ils trouveront quelque remède à leur situation ; ils vont arriver dans cet endroit ; ils l'ont choisi pour faire leurs détestables sortilèges & leurs conjurations

On voit plusieurs éclairs suivis d'un grand coup de tonnerre.

ARLEQUIN *s'ensuyant.*

Je suis mort !

SCAPIN *s'en allant , appuyé par Coraline.*

Ma chere Coraline , aide-moi & ne m'abandonne pas.

C iij

S C E N E XIII.
LA FÉE, ZULPHIN.

LEs vents grondent ; on entend des mugissemens & des secousses souterraines ; le Théâtre s'obscurcit entierement & devient une caverne ; deux globes de feu se précipitent du ceintre avec la plus grande vitesse, traversent le Théâtre, l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, & vont tomber dans les coulisses opposées : la Fée & le Génie qui étoient dans ces globes, s'avancent ; ils font plusieurs cercles en l'air avec leurs baguettes. L'Orchestre forme un accompagnement sourd, dont les mouvemens deviennent peu à peu plus pressés ; tout d'un coup cette Musique s'interrompt & ne forme plus que de moment à autre quelques accens lugubres & plaintifs ; différens Spectres paroissent ; l'Orchestre recommence son accompagnement avec des mouvemens plus vifs. Quatre démons sortent de dessous le Théâtre, & forment une danse : on entend encore le tonnerre ; une vapeur épaisse s'élève, & lorsqu'elle se dissipe, on voit une horrible Furie qui prononce ces paroles :

Vous m'évoquez en vain du séjour ténébreux ;
Rien ne sçauroit changer votre Arrêt rigoureux.

Elle s'abîme. Le Génie & la Fée s'en vont en marquant par leurs gestes leur désespoir.

Fin du Second Acte.





ACTE III.

Le Théâtre représente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, ARLEQUIN *descendans
d'un nuage.*

ARLEQUIN.



O u s sommes venus bon train ; combien
avons-nous fait de chemin à peu près ?

MUTALIB,

Deux cens lieues,

ARLEQUIN

Deux cens lieues ! il n'y a pas un quart-d'heure
que nous sommes partis ; je me plairois beaucoup à
voyager de même ; on n'est ni écorché, ni cahotté,
ni obligé de rosser les Postillons. Allons, dites-moi
donc à présent ce que nous venons faire ici.

MUTALIB.

Je viens y consulter un Oracle fameux , &c en
même-tems épier les mauvais desseins de mon frere

C iij

40 LES MÉTAMORPHOSES.

& de ma sœur ; j'ai dit à Scapin d'observer au coin du bois ; toi , reste ici , tandis. . .

ARLEQUIN.

Mais , tandis que vous irez d'un côté , si votre sœur vient de l'autre & me rencontre ? Elle a bien voulu rendre à Scapin sa figure , mais elle lui a dit que si à l'avenir elle soupçonnoit que nous fussions lui & moi dans les intérêts de son Fils , elle nous puniroit de façon que nous nous en souviendrions toute notre vie.

MUTALIB.

Prends cette bague ; en la mettant au petit doigt de la main gauche tu paroîtras aux yeux de qui-
conque te regardera ce que tu voudras être , arbre , rocher , ruisseau , animal , homme , femme , en un mot ce que bon te semblera. D'ailleurs , je ne serai pas long-tems à revenir.

Il sort.

SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

QU e de filles , qui , sans avoir cette bague , paroissent ce qu'elles ne sont plus depuis long-tems ! que de coquins , qui , sans l'avoir au doigt paroissent d'honnêtes gens !



SCENE III.

ARLEQUIN, UN BERGER,

LE BERGER *chante derriere le Théâtre.*

EN vain une Mere sévère ,
Veille sur ma Bergere. . . .

ARLEQUIN.

J'entends chanter Ah ! c'est un Berger ;

LE BERGER *arrivant sur le Théâtre,*

Elle m'a promis qu'en ces lieux ,
Elle viendrait combler mes vœux.

ARLEQUIN *à part.*

Il attend sa Maîtresse ; éprouvons la vertu de la bague. Voyons , qu'est-ce que je veux paroître à ses yeux ? . . . Un arbre ? . . . Oui , un arbre ; mais où le planterai-je ? . . . ici.

*Il se met au milieu du Théâtre & s'y tient droit.*LE BERGER *continue de chanter.*

Espoir délicieux ,
De posséder l'objet que j'aime ,
Tu me fais , dans l'attente même ,
Gouter mille momens heureux.

Ma chere Zerbinette , enfin après tant de soins ,
de peines & de soupirs , j'obtiendrai la récompense

42 **LES MÉTAMORPHOSES.**

dûc à mon amour ! Asseyons-nous sous cet arbre , d'où je pourrai la voir venir.

S'asseyant aux pieds d'Arlequin.

J'irai au devant d'elle ; je tâcherai de la conduire dans le petit bocage ; il y fait sombre ; quelquefois le trop grand jour effraye les amours. . . .

Arlequin se baisse & lui souffle aux oreilles.

Il fait bien du vent dans eet endroit.

Il veut s'adoffer , Arlequin se met à droite , à gauche , ensuite se recule de deux pas , en sorte qu'il tombe à la renverse ; il se leve en regardant Arlequin qui lui paroît toujours un arbre ,

Qu'est-ce donc ? Il semble que cet arbre recule... En attendant , ma chere Zerbinette , amusons-nous à y graver son nom & le mien.

Il va à l'autre bord du Théâtre cherchant son couteau.

A R L E Q U I N.

Oui da , il graveroit sur ma physionomie comme sur une écorce ? Allons , ma bague , changeons de figure , la Maitresse est Bergere , elle doit avoir des moutons , paroissions le mouton favori de la Belle.

Il va au fond du Théâtre , se met à quatre pattes & commence à bêler.

L E B E R G E R.

Ah ! je vois le mouton chéri de Zerbinette , tâchons de l'attrapper.

Il court après Arlequin , qui , après bien des lazis , se laisse enfin prendre ; il se couche à terre à côté de lui , & le caresse.

Petit mouton , tu appartiens à la plus aimable Bergere du canton ; elle badine avec toi ; elle te caresse sans cesse ; elle te donne mille baisers : si tu pouvois en connoître le prix , que tu serois heureux !

Arlequin s'échappe , sort du Théâtre en bêlant , & le Berger le suit.

Quoi , tu veux t'enfuir ? Oh , je te rattrapperai.

SCÈNE IV.

SCAPIN *seul.*

LA Fée m'a pardonné & m'a rendu ma figure ; mais elle m'a fait de si grandes menaces que je ne veux plus me mêler entre elle & son fils.

ARLEQUIN *arrive en riant.*

Avec la bague je me suis rendu invisible ; le Berger est bien embarrassé à me chercher dans le fond du bois ; il croit peut-être à présent que le loup m'a emporté. . . Mais , voilà Scapin. Allons , ma bague , divertissons-nous un peu à ses dépens.

Il s'approche de Scapin en bécotant ; Scapin regarde d'un côté , il se met de l'autre & aboye comme un gros chien ; Scapin se retourne , il change de place & contrefait le chat ; il se place derrière lui & contrefait le chant du coq , & ensuite le brayement de l'âne & le coucou.

En voilà assez , ôtons ma bague , (à Scapin) que diable as-tu donc tant à te remuer & t'agiter ?

SCAPIN.

Je suis entouré de bêtes qui disparaissent dès que je regarde.

ARLEQUIN.

De toutes ces bêtes-là , il n'y en a point d'aussi grosses que toi ; que crains-tu ?

SCAPIN.

Morbleu , mon Ami , je tremble à chaque pas , il me semble voir à tout moment la Fée changer ma figure. . . Où est le Seigneur Matalib ?

44 LES MÉTAMORPHOSES.

ARLEQUIN.

Il ne tardera pas à revenir ; c'est ici qu'il doit consulter sur le sort de son Neveu & de sa Nièce un Oracle fameux , qui lit , dit-on , tout couramment dans le livre du destin.

SCAPIN.

Qu'est-ce que ce livre du destin ?

ARLEQUIN.

C'est un fort bon livre , fort curieux , où sont inscrits les noms , & ce qui doit arriver à tous les hommes.

SCAPIN.

A tous les hommes ?

ARLEQUIN.

Oui , à tous ; depuis le plus grand Capitaine , jusqu'au... jusqu'au plus petit Abbé.

SCAPIN.

Crois-tu que mon nom soit sur ce livre-là ?

ARLEQUIN.

Sans doute , les Faquins comme les honnêtes gens , tous y sont... Scapin né tel jour... marié tel jour... cocu à telle heure... fera mille friponneries... finira par être pendu.

SCAPIN.

Tu mens , cela n'y est pas.

ARLEQUIN.

Je ne mens point , cela doit y être.

SCAPIN.

Coquin !

ARLEQUIN.

Maraut !

SCAPIN.

Tu ne te plais qu'à me dire des injures , à la fin... :

SCENE V.

ARLEQUIN , SCAPIN , MUTALIB.

MUTALIB.

QU'EST-ce donc ? Quoi, je ne puis pas vous laisser un moment ensemble que vous ne vous querelliez ?

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je fasse avec un animal qui m'interroge , à qui je reponds les choses les plus naturelles , les plus vraies , qui fait l'incrédule , & me dit que j'ai menti ?

MUTALIB.

Scapin, vous avez tort.

SCAPIN.

J'ai tort de ne pas croire que je serai cocu, pendu....

MUTALIB.

Finissons. Je ne m'étois pas trompé ; mon frere a fait transporter sa fille dans ces lieux.

ARLEQUIN.

Et a t'elle emporté le chat avec elle ? Le pauvre animal s'ennuyroit bien s'il ne la voyoit pas.

MUTALIB.

Il n'est plus question de cette métamorphose de mon neveu ; ma sœur lui a rendu sa figure ; quelle Maratre ! quel Pere dénaturé ! Je viens de leur parler à l'un & à l'autre ; prières , raisons , menaces , j'ai tout employé ; je n'ai pû les fléchir , je n'ai pû obtenir qu'ils détruisissent ce qu'ils ont imaginé pour se vanger de leurs enfans.

46 LES MÉTAMORPHOSES :

ARLEQUIN.

Hé , qu'ont-ils imaginé ?

MUTALIB.

Ils ont fait venir un Gnome des plus hideux sans doute & des plus malfaisans ; ils lui ont donné la figure de Zermés ; la ressemblance est si parfaite ; que je n'ai jamais pû distinguer lequel est le véritable ; j'ai crû qu'en les faisant parler , je le reconnoitrois aisément ; mais l'enchantement est fait de façon que lui & son semblable n'ont point l'usage de la parole ; ce n'est que par leurs gestes , leurs empressements , leurs regards & leurs soupirs qu'ils expriment l'un & l'autre leur amour à Florisse ; je viens de les laisser à ses genoux ; juge de la cruelle situation de ma Nièce.

ARLEQUIN.

Point si cruelle ; si j'avois une Maîtresse que j'aimerois , & qu'on ne me fit point d'autre mal que de m'en donner encore une autre qui lui ressembleroit , je ne m'affligerois pas.

MUTALIB.

Mais , malheureux....

ARLEQUIN.

Mais , Monsieur , tandis que son Pere la tenoit enfermée dans le château , elle se désespéroit de n'avoir point d'Amant ; à présent il l'amène ici pour lui en donner deux , & elle se plaindrait encore ? Ma foi , on pourroit dire que l'on ne sçait plus comment faire pour contenter les filles.

MUTALIB.

Songez donc qu'il la force à choisir dans le jour un des deux pour Epoux.

ARLEQUIN.

Oh , cela est différent ; diantre , si elle alloit se

tromper au choix & qu'elle se trouvât demain ,
en s'éveillant , mariée à un vilain Gnome , cela
seroit fort désagréable !

*On entend le chant d'un , de deux , & ensuite
de trois oiseaux.*

M U T A L I B

C'est ici que le fameux Oracle des oiseaux rend
ses réponses ; je veux le consulter. Divin interprète
des destinées , je protège deux tendres Amans ;
leurs parens les persécutent ; daigne m'éclaircir sur
le sort que le Ciel réserve à leur amour.

Une voix chante.

Ces deux Amans , dont le sort t'inquiète ;
Doivent se donner dans ce jour ,
Une preuve parfaite
De leur fidelle amour.

Prépare le tombeau d'une Amante chérie ;
C'est-là qu'à son Amant elle doit être unie.

M U T A L I B.

Au tombeau ! quel Oracle , grands Dieux !

A R L E Q U I N.

Il est des plus tristes.

M U T A L I B.

Quand je joins cette réponse au stratagème in-
digne dont mon frere & ma sœur se servent pour
tourmenter leurs enfans , je ne prévois que trop
que ma nièce , croyant choisir son Amant , choisira
son Rival ; qu'au désespoir de s'être trompée , elle
se donnera la mort ; que Zermés ne voudra pas lui
survivre , & que voilà la preuve qu'ils doivent se
donner du tendre & fidelle amour qui les unit.

48 LES MÉTAMORPHOSES.

ARLEQUIN.

Seigneur , j'ai toujours entendu dire que dans les réponses des Oracles , des Sibiles , des Bohémiens , des Devins , du Diable , il y avoit souvent un sens caché qui ne frappe pas d'abord ; à votre place , je m'attacherois uniquement à connoître lequel de ces deux Amans est le véritable. . . .

MUTALIB.

L'enchantement , te dis-je , est fait de façon que cela ne me paroît pas possible ; cependant pour ne rien négliger , & n'avoir rien à me reprocher , je vais encore consulter une Fée de mes Amies & dont les conseils m'ont été utiles en d'autres occasions. . . . J'apperçois ma Nièce ; reste auprès d'elle , & si elle me demande , dis-lui que je ne tarderai pas à revenir.

SCENE VI.

FLORISSE , CORALINE , ZERME'S ,
LE GNOME , ARLEQUIN , SCAPIN.

FLORISSE à Zermés & au Gnome.

QUOI , vous vous obstinez à me suivre ! Ah ! laissez-moi , laissez-moi.

ARLEQUIN *les examinant tour à tour.*

Que diable . . . En effet. . . plus je les considère. . . rien n'est plus ressemblant.

FLORISSE.

Avoir mon Amant devant mes yeux , & douter toujours si c'est lui ! le trouver à chaque moment , & craindre sans cesse de me tromper , quel tourment !

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *tirant Florisse & Coraline à part.*

Mademoiselle , écoutez , écoutez-moi ; n'est il pas certain qu'un véritable Amant , lorsqu'il reçoit la moindre faveur de sa Maîtresse , doit ressentir une émotion cent fois plus vive que celui qui n'est que légèrement épris ?

FLORISSE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Or , cette émotion se peint dans les yeux ?

FLORISSE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Eh bien , au lieu de vous affliger & de leur dire de vous laisser , il faut prendre un air gracieux , les accueillir. . . .

FLORISSE.

Mais , songe donc qu'il y en a un des deux à qui je dois toute ma haine.

ARLEQUIN.

Mais vous ne le connoissez pas ; pour le connoître , il faut , vous dis-je , d'abord les accueillir également ; risquer même des carresses , de petites faveurs ; examiner en même-tems leurs regards : il n'est pas douteux que celui qui vous paroîtra le plus émû , le plus saisi , le plus pénétré , ne soit le véritable Amant.

CORALINE.

Mademoiselle , je crois qu'il a raison.

ARLEQUIN.

Comment , si j'ai raison ?... Asseyez-vous , asseyez-vous-là ; prenez une attitude tendre , nonchalante.

Il va chercher les deux Amans & leur fait signe de se mettre aux genoux de Florisse.

D

30 LES MÉTAMORPHOSES.

Examinez bien s'ils se jettent à vos genoux avec le même empressement, le même transport.... Regardez les à présent tendrement. . . Le plus tendrement que vous pourrez...Fort bien...Laissez leur prendre à chacun une main. . . Vous paroissent-ils la baiser avec la même ardeur ?

FLORISSE.

Hélas , oui.

ARLEQUIN.

Dans les yeux de l'un , ne démêlez-vous pas un degré d'émotion plus marqué que dans les yeux de l'autre ?

FLORISSE.

Hélas , non.

ARLEQUIN.

Hélas , oui , hélas , non , que diable , je ne sçais plus que vous dire.

SCENE VII.

FLORISSE, CORALINE, ZERME'S,
LE GNOME, ARLEQUIN, SCAPIN,
MUTALIB.

MUTALIB *aux deux Amans.*

J'AI à parler en particulier à ma Nièce , éloignez-vous ; (*à Scapin & à Arlequin*) & vous aussi.

ARLEQUIN.

Moi !

MUTALIB.

Oui , toi.

ARLEQUIN *en s'en allant avec Scapin & les deux Amans.*

Il a le ton bien rebarbatif ! il y a quelque mauvaise nouvelle.

C O M É D I E.

M U T A L I B.

Coraline , tu peux rester.

M U T A L I B.

Ma chere Florisse , vous êtes encore bien plus à plaindre que je ne croyois ; votre pere vous obligeoit de choisir dans ce jour un Epoux entre ces deux Rivaux ; du moins aviez-vous la consolation de penser que votre Amant étoit un des deux , & que je pourrois trouver quelque moyen qui vous aideroit à les distinguer ; on nous trompoit. ...

F L O R I S S E *avec émotion.*

Quoi...

M U T A L I B.

Votre Amant , depuis ce matin , n'a point paru devant vous. ... Hélas ! ... & il n'y reparoîtra jamais !

F L O R I S S E *avec effroi.*

Il n'y reparoîtra jamais ?

M U T A L I B.

Je me promenois dans ce bois ... des soupirs ... une voix plaintive ... votre nom que j'ai entendu prononcer...

F L O R I S S E.

Tout mon sang se glace ! ...

M U T A L I B.

J'ai approché... j'ai vû... l'infortuné Zermés baigné dans son sang...

F L O R I S S E.

Mon Amant !

M U T A L I B

Le désespoir de vous voir perdue pour lui , & bientôt entre les bras d'un autre , la porté à attendre sur ses jours.

F L O R I S S E.

Il est mort ! ... Dieux cruels ! ... Pere barbare ! ... il est mort ! ...

M U T A L I B *lui montrant un poignard.*

Ce fer a terminé son malheureux sort. D ij

32 LES MÉTAMORPHOSES, &c.

FLORISSE lui arrachant le poignard & se frappant :
Et va nous rejoindre.

CORALINE effrayée & la soutenant.

Ah ! Madame , ah ! Seigneur.

MUTALIB.

Ne crains rien ; le fer dont elle vient de se frapper ne peut être fatal qu'aux coupables & aux scélérats ; je la rappellerai aisément à la vie , lorsqu'il en sera temps ; la douleur que je viens de lui marquer étoit feinte.

CORALINE.

Quoi , Zermés.

MUTALIB.

Zermés ne s'est point tué ; mon Art n'étant pas assez puissant pour m'aider à le distinguer de son prétendu Rival , j'ai eu recours à ce moyen extrême ; tu diras que je suis venu déclarer à ta Maîtresse que je ne pouvois lui être d'aucun secours ; qu'alors la crainte de n'être point à ce qu'elle aime , & le désespoir de se voir peut-être unie à quelque monstre , lui ont fait prendre le parti violent de se soustraire à la tyrannie de son Pere en se donnant la mort ; je vais lui faire rendre les honneurs funébres ; selon toute apparence , sa perte sera assez indifférente à ce Gnome , qu'on force à paroître ici sous la figure de mon Neveu , au lieu que ce tendre Amant se fera aisément reconnoître à toute la douleur , & le désespoir où se livrera son ame. Esprits Aériens qui m'êtes subordonnés , paroissez.

Quatre Silphes paroissent & emportent Florisse au fond du Théâtre , au milieu d'un rond d'arbres ; à l'instant un tombeau s'élève ; d'autres Silphes commencent le deuil , jettent des fleurs sur le tombeau , y attachent des guirlandes , & par différentes attitudes expriment leur douleur , & forment une danse caractérisée.



ACTE IV.

Le Théâtre est entièrement obscurci , & représente un Tombeau au fond d'un bois , au milieu d'un rond d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MUTALIB, CORALINE.

CORALINE.



E ne conçois pas votre idée ; il me sem-
ble que le moyen que vous avez employé
pour découvrir lequel des deux étoit le
véritable Amant , vous a réussi ?

MUTALIB.

Je sçais qu'au récit que tu leur as fait de la mort
de Florisse , l'un n'a paru qu'étonné , au lieu que
l'autre, faisi de la plus vive douleur, est tombé sans
sentiment....

CORALINE.

Eh bien , pouvez-vous douter que celui-là ne soit
Zermés ?

MUTALIB.

Non.

D iij

54 **LES MÉTAMORPHOSES.**

CORALINE.

Pourquoi donc ne le pas tirer d'erreur ? Pourquoi ne lui pas dire qu'il reverra bientôt sa Maîtresse vivante ? Il y a de la barbarie à le laisser dans un état si cruel !

MUTALIB.

Ce n'est pas à moi , c'est à l'Amour & à l'Amour le plus parfait que puissent ressentir deux Amands , à faire le dénouement de tout ceci ; tel est l'Arrêt du destin ; je ne dois qu'ouvrir ce tombeau. Approchons.

Il approche du Tombeau , qui s'ouvre lorsqu'il l'a touché de sa baguette.

Elle ne tardera pas à sortir de son assoupissement ; tu peux , si tu veux , rester ici , mais garde toi bien de parler , quelque chose que tu voyes , ou que tu entendes.

CORALINE *avec effroi.*

Moi , rester ici seule la nuit , au milieu de tous ces objets funébres ! je mourrois de peur !

MUTALIB.

Eh bien , suis moi donc.

Ils sortent.



SCENE II.

ARLEQUIN *seul. arrivant en tatonnant comme un homme qui marche dans l'obscurité.*

VOILÀ Mademoiselle Florissè morte ; son Amant fera peut-être aussi la sottise de se tuer ; le Seigneur Motalib , qui doit être bien affligé de tout ceci m'oubliera , & toutes les promesses de récompense qu'il m'a faites ; tâchons de nous payer par nos mains : qu'est-ce qu'une morte a besoin d'un beau collier ? Ce vol n'est point un vol ; il ne fait tort à personne, au lieu qu'il me mettra à mon aise pour le reste de mes jours... Allons , avançons.

SCENE III.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN *arrivant d'un autre côté.*

LA nuit des plus obscures favorise mon dessein...
Orientons-nous... le Tombeau doit être-là.

ARLEQUIN *à l'autre bout du Théâtre.*

Je ne suis pas dans l'habitude de faire des visites aux gens de l'autre monde , je me sens un frissonnement...

SCAPIN.

N'entends-je pas du bruit ?

Ils s'approchent l'un de l'autre en tatonnant ; la frayeur les saisit , & ils l'expriment par différentes postures des plus comiques.

D iiii

56 LES MÉTAMORPHOSES;

ARLEQUIN.

Je crois avoir touché des cornes...

SCAPIN.

Il me semble que j'ai senti sur mon visage une main froide. ...

Ils continuent leurs lazzi ; peu à peu la Lune se leve , & le Théâtre commence à être plus éclairé , mais toujours d'une clarté sombre.

ARLEQUIN.

La Lune se leve , je vais être vu.

SCAPIN.

Il fera clair en un moment , je ne sçais où me cacher.

ARLEQUIN.

Il faut me tapir dans ce coin.

SCAPIN.

Je vais me cacher dans cet endroit :

Ils se mettent aux deux coins du Théâtre , où ils se font les plus petits qu'ils peuvent ; après s'être regardé d'abord en tremblant , ils se rassurent peu à peu & s'approchent.

ARLEQUIN.

C'est toi , Scapin !

SCAPIN.

C'est toi , Arlequin !

ARLEQUIN.

Que viens-tu faire ici ?

SCAPIN.

Qu'y viens-tu faire toi-même ?

ARLEQUIN.

Coquin , brigand , scélérat , je suis sûr que tu venois voler le beau collier de Mademoiselle Florisse.

SCAPIN.

SCAPIN.

Maraut , fripon , vaurien , tu as trop bien deviné mon dessein pour n'avoir pas eu le même.

ARLEQUIN.

Ma foi , mon Ami , tu as raison.

SCAPIN.

Allons , entre honnêtes gens , il ne convient pas de se faire tort , viens , nous partagerons ce que nous trouverons.

Ils avancent vers le Tombeau au moment que Florisse en sort ; la plus grande frayeur les saisit ; ils s'ensuyent.

SCENE IV.

FLORISSE *seule.*

O U suis-je ! . . . D'où viens-je ! . . . il me semble que je m'éveille après un long assoupissement . . . Mais , ce Tombeau , ces vêtemens , cette nuit profonde , ce silence , ces lieux déserts qui me sont inconnus Me laisseroit-on ainsi , si je n'étois pas morte ? . . . N'ai-je pas plongé dans mon sein le même poignard dont mon Amant s'étoit frappé ? . . . Non , cher Amant , non , je me sens trop tranquille pour être encore vivante , je t'ai suivi ; nous sommes à présent affranchis l'un & l'autre de la tyrannie de nos barbares parens ; nous ne dépendons plus que des Dieux ; ils sont trop justes pour ne me pas faire rencontrer ton ombre . . . C'est Mutalib sans doute qui m'a élevé ce Tombeau ; le tien ne doit pas être éloigné : hélas , ne devoit-il pas nous donner le même ! après avoir

E

58 LES MÉTAMORPHOSES.

marqué tant d'empressement pour nous unir pendant notre vie , ne devoit-il pas du moins nous rejoindre après notre mort ! ... Voyons , parcourons ces lieux.

Elle s'éloigne.

SCENE V.

ZERME'S *seul.*

VOILA donc ce Tombeau ! je puis enfin en approcher ! je puis avant d'y verser tout mon sang , l'arroser quelques momens de mes larmes !... Chere Florisse , est-ce donc là le rendez-vous que c'étoit donné notre amour ! est-ce donc là que devoit aboutir notre espoir ! qui m'eût dit ce matin , lorsqu'à vos genoux , je vous pressois de recevoir & mon cœur & ma foi , que je viendrois ce soir m'unir à vous au pied de ce triste monument ! qui m'eût dit que ces traits où brilloit tout l'éclat de la jeunesse , que ces yeux dont chaque regard m'enchantoit , alloit être pour jamais couverts des ombres de la mort !... Vous n'êtes plus , & je respire encore !

SCENE VI.

ZERME'S , FLORISSE *paraissant au fond du Théâtre & avançant lentement.*

FLORISSE.

J'ENTENS des plaintes & des gémissemens.

ZERME'S.

Vous n'êtes plus !... Puis-je prononcer ces mots & ne pas expirer de douleur !

COMÉDIE.

FLORISSE.

C'est lui-même !... C'est toi , cher Amant...

ZERME'S effrayé.

Que vois-je , ô Ciel !

FLORISSE.

Quoi , tu me fuis ? tu te dérobes à mes embrasse-
mens ?

ZERME'S.

Non... Je n'ai pas été le Maître d'un premier
faïssement , mais je vous aime trop pour être plus
long-tems effrayé... Chere ombre , le Ciel m'est
témoin que je viens ici pour vous rejoindre.

FLORISSE.

Je te cherchois aussi ; enfin nous ne serons plus
séparés ; les Dieux devoient cette récompense
à notre innocence , à nos malheurs & à notre
amour ; cher Amant , quelle douceur de t'avoir
prouvé par ma mort combien je t'étois attachée !
ah ! peut-on survivre à ce qu'on aime.

ZERME'S.

Si je vous ai survécu jusqu'à ce moment ; c'est
que d'abord on a retenu mon bras , & qu'ensuite
pour venir ici , il m'a fallu tromper la vigilance de
ceux qui m'observoient...

FLORISSE.

Que veux-tu dire ?

ZERME'S.

Je vis encore , il est vrai , mais ne m'en faites pas
un crime , puisque je n'ai pas été le Maître de ter-
miner plutôt mon sort.

FLORISSE.

Tu vis encore ! quoi , ce n'est pas à l'ombre de
mon Amant que je parle ! Pourquoi Mutalib est-il
venu m'annoncer qu'il t'avoit trouvé baigné dans

70 LES MÉTAMORPHOSES. &c.

ton sang ? Pourquoi m'a-t-il montré le poignard dont tu t'étois , disoit-il , donné la mort , & dont je me suis aussi-tôt frappée ? ...

Z E R M E S.

Mutalib vous a fait un récit aussi peu véritable ! quel étoit son dessein ? Il sembloit nous aimer , nous trahissoit-il ? Étoit-il au nombre de nos Persécuteurs ? Hélas , nous n'avons donc trouvé sur la terre que des Perfides & des Tirans ! connois du moins , chere ombre , que l'Amour t'y avoit fait rencontrer le plus fidèle & le plus tendre des Amans....

Il veut se frapper.

F L O R I S S E.

Arrête , tout ceci me confond ; si l'état où je me vois , si ce Tombeau semble me dire que j'ai perdu la vie , les mouvemens que je ressens , la joye qui s'est glissée dans mon ame en apprenant que tu n'étois point mort , la crainte que vient de m'inspirer le coup dont tu voulois te frapper , semblent m'assurer aussi que je vis encore ; craindrois-je ce qui pourroit nous réunir ! ...

Z E R M E S.

O , ciel ! ... Vous vivriez ! ... Grands Dieux , chere Florisse je pourrois....

Le Théâtre change & représente des Jardins délicieux.

M U T A L I B.

Oui , tu peux livrer ton ame aux plus heureux transports ; il falloit que tant d'offenses , de trahisons & de perfidies que mon frere & ma sœur avoient faites au véritable amour , fussent réparées par la pure & sincere ardeur dont leurs enfans brûleraient l'un pour l'autre ; tel étoit l'Arrêt du destin ; vous y avez satisfait ; vous avez voulu tous les deux vous donner la mort pour ne vous pas survivre ; l'Oracle est accompli ; rien ne troublera désormais votre bonheur ; que tout ici l'annonce , & la joie que je ressens de pouvoir enfin unir de si parfaits Amans.

Des Sylphes & des Génies forment le divertissement.

F I N.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.



